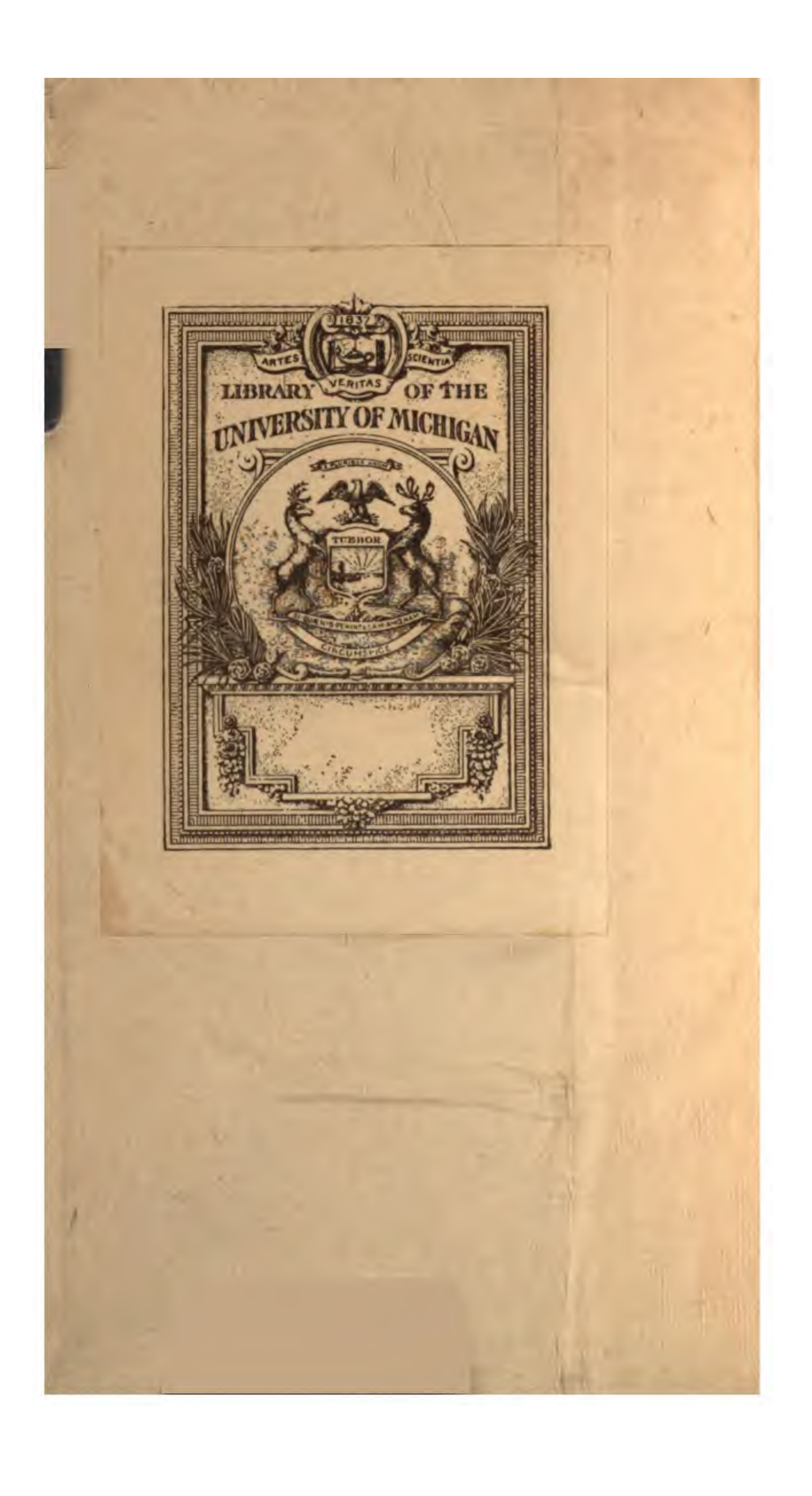

A 407447


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME TROISIÈME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

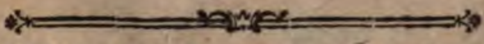
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez {NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
{MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

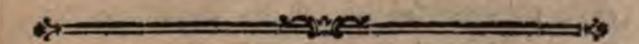
[illegible]



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1766, 1767 & 1768;

Par *Samuel Wallis*, *commandant le Vaisseau du Roi* le Dauphin.



CHAPITRE PREMIER.

Passage à la Côte des Patagons, avec quelques détails sur les Naturels du Pays.

Après avoir reçu ma commission, datée du 19 Juin 1766, j'allai à bord le même jour; j'arborai la flamme, & je commençai à faire enrégistrer les matelots; en conséquence des ordres que j'avois, je ne voulus Ann. 1766. 19 Juin.

point recevoir de mouſſes, ni pour mon ſervice ;
ANN. 1766. Juin. ni pour celui d'aucun Officier.

LE vaiſſeau fut mis en état de partir avec toute la célérité poſſible ; &, dans cet intervalle, on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement. Le 26 Juillet,
16 Août. nous deſcendîmes la rivière, & le 16 Août, à huit heures du matin, nous jettâmes l'ancre à la rade de Plymouth.

LE 19, je reçus mes ordres de départ, avec des inſtructions pour prendre ſous mon commandement le Sloup le (*a*) *Swallow*, & la Flûte le *Prince Fréderic*. Le même jour, je pris à bord, parmi pluſieurs autres choſes, trois milliers peſant de tablettes de bouillon & une balle de jaquettes de liège. Le vaiſſeau étoit par-tout encombré de proviſions de toute eſpèce, juſqu'à la ſalle à manger & & à la chambre du conſeil. Le chirurgien propoſa d'acheter une quantité extraordinaire de remèdes & de choſes propres à la Médecine, qu'il jugeoit devoir être d'une grande utilité dans les maladies auxquelles l'équipage pouvoit être expoſé, ſi l'on avoit de la place pour les recevoir. Il y en avoit trois grands coffres, que je permis de placer dans ma chambre, le ſeul endroit du vaiſſeau qui reſtât libre.

(*a*) Ce mot ſignifie *Hirondelle*.


ANN. 1766. Août.

LE 22, à quatre heures du matin, je levai l'ancre, & je fis voile de conserve avec le *Swallow* & le *Prince Frédéric*; nous eûmes bientôt la mortification de voir que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier.

NOUS continuâmes notre route sans aucun événement remarquable, jusqu'au 7 Septembre, où nous vîmes, vers les huit heures du matin, l'isle de Porto-Santo, gisant à l'Ouest. Vers le midi, nous reconnûmes la pointe orientale de l'isle de Madère. 7 Septembre.

VERS les cinq heures, nous passâmes entre cette partie de l'isle & *les Déserteurs*. Dans la partie, qui est voisine des *Déserteurs*, il y a une *isle* basse & plate, & tout près un rocher en *aiguille*; la partie, qui est près de Madère, est pleine de roches brisées, & il n'y a pas de sûreté à s'en approcher à plus de deux milles.

A six heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la rade de Madère, à environ deux tiers de mille du rivage, sur un fond vaseux de 24 brasses. Vers les huit heures, le *Swallow* & le *Prince Frédéric* mouillèrent aussi. J'envoyai un Officier à terre pour informer le Gouverneur que je le saluerois, s'il vouloit me rendre le même nombre de coups de canon, ce qu'il me promit de faire. En conséquence, le lendemain au matin, à six

ANN. 1766. Septembre.

heures ; je le ſaluai de treize coups ; qu'il me rendit.

Je pris en cet endroit une quantité ſuffiſante d'eau, avec quatre pipes & dix poinçons de vin, du bœuf frais & une grande quantité d'oignons ; après quoi nous levâmes l'ancre le 12, & nous pourſuivîmes notre route.

Le 16, à ſix heures du matin, nous vîmes l'iſle de Palme, & nous trouvâmes que le vaiſſeau étoit à ſeize milles au Sud de ſon eſtime. Nous longions cette iſle, avec un vent d'Eſt, qui nous faiſoit faire juſqu'à huit milles par heure ; mais tout-à-coup le vent tomba, de ſorte qu'en moins de deux minutes le vaiſſeau ſe trouva ſans mouvement, quoique nous fuſſions encore au moins à quatre lieues de la côte. Palme eſt par 28d 40′ de latitude boréale & 17d 48′ de longitude occidentale (*a*).

Le 20, nous eſtimâmes le courant, & nous trouvâmes qu'il étoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., faiſant un mille par heure. Ce même jour, nous vîmes deux hérons volant à l'Eſt, & un grand nombre de bonites autour du vaiſſeau ; nous prîmes huit de ces poiſſons.

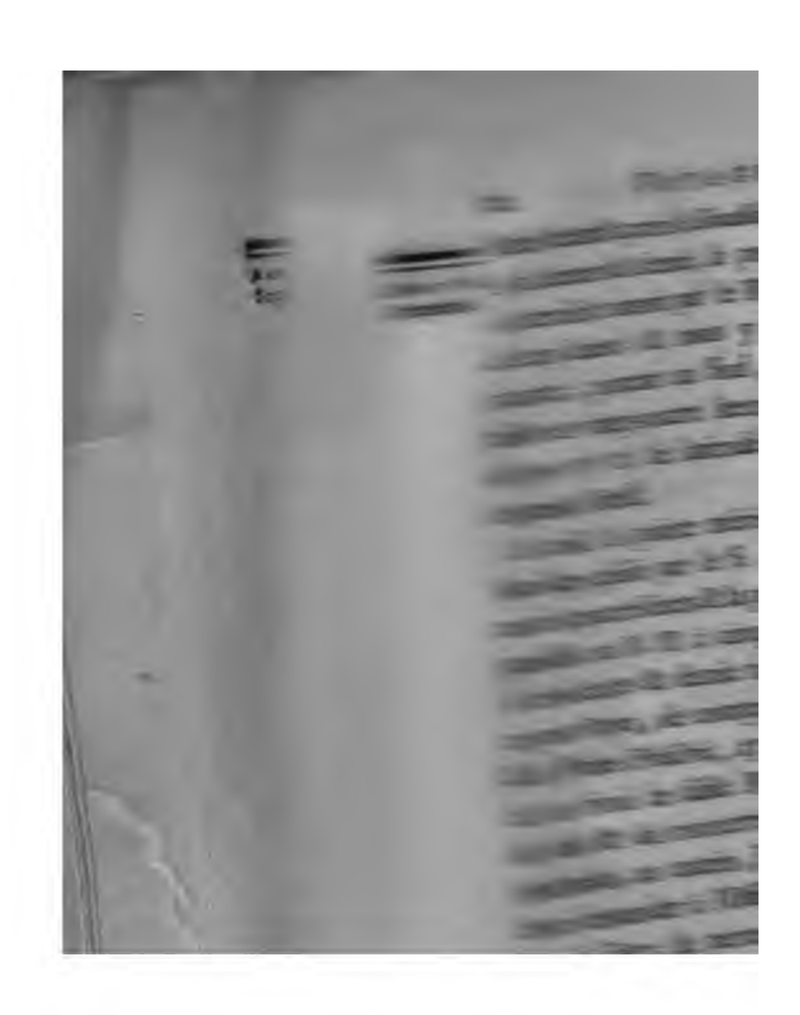
(*a*) Dans le cours de ce Voyage, la longitude eſt toujours comptée du méridien de Londres.

ANN. 1766. Septembre.

DANS la nuit du 21 au 22, nous perdîmes de vue le *Swallow*, & vers les huit heures du matin, nous vîmes l'isle de *Sel*, gisante au S. $\frac{1}{2}$ Ouest; à midi, elle nous restoit au S. $\frac{3}{4}$ O., à trois lieues de distance. Le 23, à midi, la terre la plus voisine de l'isle de Bonavista couroit de S. à O. S. O., à sept ou huit milles de distance; la pointe orientale étant en même-tems à l'Ouest, éloignée de deux lieues. Nous sondâmes en un endroit, & nous ne trouvâmes que 15 brasses sur un fond de roches. Nous vîmes en même-tems un très-grand remoût, que nous supposâmes être causé par un récif, s'alongeant dans l'E. S. E. de la pointe environ trois milles au large, & par des brisans dans le S. E., à la même distance.

Nous gouvernâmes entre le remoût & les brisans; mais, après avoir fait environ un demi-mille, nous ne trouvâmes plus de fond. Le *Prince Frédéric* passa très-près des brisans, au S. Est; mais il ne trouva point de fond; cependant ces brisans sont regardés comme dangereux. Le milieu de l'isle de Sel est par les 16^d^ 55′ de latitude boréale, & les 21^d^ 59′ de longitude. Le milieu de Bonavista est au 16^d^ 10′ de latitude & au 23^d^ de longitude Ouest.

LE lendemain, à six heures du matin, l'isle de May gisoit à six lieues de l'O. au S.



Oueſt; bientôt après le *Swallow* nous rejoignit.
ANN. 1766. Septembre. A dix heures & demie, la pointe occidentale de cette iſle couroit par le Nord à la diſtance de cinq lieues; & nous y découvrîmes un courant, portant au Sud, & faiſant vingt milles en vingt-quatre heures. L'iſle de May eſt par 15^{d} $10'$ de latitude S. & 22^{d} $25'$ de longitude Oueſt.

A midi, la pointe méridionale de l'iſle de Sant-Iago giſoit par le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance de quatre lieues; & la pointe ſeptentrionale paroiſſoit au N. O. à cinq lieues de diſtance. A trois heures & demie nous jettâmes l'ancre au port Praya, de compagnie avec le *Swallow* & le *Prince Frédéric*, ayant huit braſſes d'eau ſur un fond de ſable. Nous eûmes beaucoup de pluie & du tonnerre pendant la nuit. Le lendemain, au matin, j'envoyai de très-bonne heure demander à l'Officier qui commandoit dans le Fort, la permiſſion de faire un peu d'eau & de prendre quelques rafraîchiſſemens; il me l'accorda.

Nous apprîmes bientôt que nous étions dans la ſaiſon des maladies, & que les grandes pluies nous feroient trouver beaucoup de difficulté à faire tranſporter quelque choſe de l'intérieur du pays ſur les vaiſſeaux. Pour comble de malheur, il arriva que la petite vérole étoit alors épidémique dans cette iſle,

où elle faiſoit d'ordinaire de très-grands ravages; de ſorte que je ne permis à aucun de ceux qui n'avoient pas eu cette maladie de deſcendre à terre; je ne voulus pas même que ceux qui l'avoient eu entraſſent dans aucune maiſon de l'iſle.

ANN. 1766. Septembre.

NOUS nous procurâmes cependant de l'eau & quelques beſtiaux; & nous prîmes beaucoup de poiſſons avec la ſeine, que nous jettions deux fois par jour. Nous trouvâmes auſſi dans la vallée où nous faiſions de l'eau, une eſpèce de pourpier ſauvage qui y croiſſoit en abondance; ce fut pour nous un rafraîchiſſement très-utile, ſoit pour le manger crud *en ſalade*, ſoit pour le faire bouillir avec du bouillon & des pois : lorſque nous quittâmes l'iſle, nous en emportâmes une quantité ſuffiſante pour ſervir à notre uſage pendant une ſemaine.

LE 28, à midi & demi, nous levâmes l'ancre, & mîmes à la mer. A ſix heures & demie du ſoir, le Pic de Fuego étoit à l'O. N. O., à douze lieues de diſtance, & dans la nuit nous apperçûmes diſtinctement le volcan.

CE même jour, je fis donner à tout l'équipage des hameçons & des lignes, afin que chacun pût prendre du poiſſon pour ſon propre compte; mais j'ordonnai en même-

ANN. 1766. Septembre.

tems que perſonne ne pourroit garder le poiſſon qu'il auroit pris, plus de vingt-quatre heures ſans le manger; j'avois obſervé que le poiſſon gâté, & même celui qui étoit ſéché, avoit occaſionné des maladies & avoit corrompu l'air dans le vaiſſeau.

1 Octobre.

LE premier Octobre, étant à 10^{d} 37′ de latitude Nord, nous perdîmes le vent aliſé, & n'eûmes plus que des bouffées légères & variables. Nous trouvâmes ce même jour que le vaiſſeau avoit été entraîné par un courant à ſeize milles au nord. Le 3, nous trouvâmes un courant qui portoit au S. $\frac{1}{4}$ Eſt, faiſant ſix braſſes par heure, ou environ vingt milles & demi par jour. Le 7, nous trouvâmes le vaiſſeau à dix-neuf milles au Sud de ſon eſtime.

LE 20, notre beurre & notre fromage étant entièrement conſommés, nous commençames à faire donner de l'huile à l'équipage, & j'ordonnai en même-tems qu'on lui donnât de la moutarde & du vinaigre, une fois tous les quinze jours, pendant tout le reſte du voyage.

LE 22, nous vîmes une multitude incroyable d'oiſeaux, & entr'autres une *Frégate*; ce qui nous fit juger qu'il y avoit quelque terre à moins de ſoixante lieues de diſtance. Ce même jour, nous traversâmes l'Equateur au 23^{d} 40′ de longitude Oueſt.

LE 24, je fis donner une ration de l'eau-de-vie à l'équipage, & je réservai le vin pour les malades & les convalescens. Le 26, le *Prince Frédéric* fit des signaux d'incommodité; nous allâmes à lui, & nous trouvâmes qu'il avoit perdu sa vergue de petit perroquet: pour y suppléer, nous lui donnâmes notre vergue de fausse civadière dont nous pouvions nous passer; on la gréa sur-le-champ.

LE 27, le *Prince Frédéric* fit de nouveau signal d'incommodité : je m'en approchai, & j'envoyai à son bord le charpentier, qui me rapporta que ce navire avoit une voie d'eau sous la joue de bas-bord en avant, & qu'il étoit impossible d'y remédier avant que le tems fût meilleur. En parlant avec le Lieutenant Brine, qui commandoit le vaisseau, il m'apprit qu'il y avoit beaucoup de maladies dans son équipage; qu'il étoit épuisé de fatigues par les manœuvres des pompes & des voiles; que les provisions n'étoient pas bonnes; qu'ils n'avoient à boire que de l'eau, & qu'il craignoit qu'il ne lui fût impossible de me suivre, à moins que je ne lui donnasse du secours. Quant au mauvais état des provisions, je n'avois point de remède à lui offrir; mais j'envoyai à bord de ce navire un charpentier & six matelots, pour aider à la pompe & à la manœuvre.

N. 1766. Novembre.

Le 8 Novembre, étant par le 25d 52' de latitude S. & 39d 38' de longitude, nous jettâmes la ſonde, mais nous ne trouvâmes point de fond à 160 braſſes. Le 9, ayant vu un grand nombre d'oiſeaux, appellés *albatroſſes*, nous ſondâmes encore ſans trouver de fond, avec 180 braſſes de lignes dehors.

Le 11, je fis ſignal à la Flûte de venir ſous notre poupe, & j'y envoyai à bord le charpentier avec des aides pour étancher la voie d'eau; mais ils y travaillèrent avec peu de ſuccès. Alors je pris le parti d'en tirer de quoi compléter nos proviſions & celles du *Swallow*, & je fis paſſer à bord de ce navire nos douilles de bariques, nos cercles de fer, & nos jarres d'huile vuide. Pluſieurs des gens du *Prince Frédéric* paroiſſant attaqués du ſcorbut, j'y envoyai auſſi le chirurgien avec des remèdes pour les malades. Ce même jour, ayant apperçu des albatroſſes, des tourterelles & quelque herbes, nous ſondâmes encore, & ne trouvâmes point de fond à 180 braſſes.

Le 12, étant au 30d de latitude Sud, nous commençâmes à éprouver un froid très-vif; nous tendîmes nos pavois, & les matelots mirent leurs groſſes jaquettes. Nous vîmes le même jour une tourterelle & pluſieurs albatroſſes; mais nous ne pûmes point trouver de fond en filant 180 braſſes de ligne.

Nous continuâmes de voir des herbes & des oiseaux, mais nous ne trouvâmes de fond que le 18, où nous eûmes un fond de vase molle, à 54 brasses de profondeur. Nous étions alors par 35^d 40' de latitude S. & 49^d 54' de longitude Ouest. Ce fut le premier fond que nous eûmes depuis notre route sur la côte du Brésil.

Ann. 1766. Novembre.

Le 19, à environ huit heures du soir, nous vîmes au N. E. un météore d'une apparence très-extraordinaire, & qui, peu de tems après que nous l'eûmes observé, courut avec une prodigieuse rapidité dans une ligne horizontale vers le S. Ouest. Il fut près d'une minute dans sa marche & laissa derrière lui une *traînée de lumière* si vive, que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. Nous vîmes le même jour une grande quantité de veaux marins autour du vaisseau; & ayant jetté la sonde, nous trouvâmes à 55 brasses un fond de vase. Le lendemain, nous vîmes encore les veaux marins, & nous trouvâmes à 53 brasses de sonde un fond de sable d'un brun foncé; ce qui nous détermina à préparer nos cables.

Le 21, nous ne trouvâmes point de fond, à 150 brasses de ligne dehors. Nous étions à midi par 37^d 40' de latitude S. & 51^d 24' de longitude Ouest.

ANN. 1766. Novembre.

Le 22, nous retrouvâmes le fond à 70 brasses ; & nous vîmes beaucoup de baleines & de veaux marins, avec un grand nombre de papillons & d'oiseaux, parmi lesquels nous apperçûmes des becassines & des pluviers. A midi, nous étions par 38d 55′ de latitude australe & 56d 47′ de longitude.

Nous continuâmes de sonder de 40 à 70 brasses, jusqu'au 8 Décembre, où, vers les six heures du matin, nous reconnûmes une terre, qui couroit de S. O. à O. $\frac{1}{4}$ S., & ressembloit à un grouppe de petites Isles. A midi, elle nous restoit de O. $\frac{1}{4}$ S., à S. S. O., à huit lieues de distance. Vers les trois heures, le Cap *Blanc* gisoit à l'O. N. O., à six lieues de distance, & nous vîmes une terre remarquable, en forme de double selle, à l'O. S. O., à la distance d'environ trois lieues. Nous eûmes alors des fonds de 20 à 16 brasses, tantôt avec du gravier & du gros sable, tantôt avec des coquillages & de petites pierres noires.

Le 8 au soir, le rocher de *la Tour* au port *Desiré*, gisoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O. à la distance d'environ trois lieues, & les dernières terres couroient de S. $\frac{1}{4}$ E. au N. O. $\frac{1}{4}$ N. A neuf heures, l'isle *des Pingouins* gisoit au S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., éloignée de deux lieues; & le 9, à quatre heures du matin, la terre vue du grand hunier, couroit de S. O. à O. $\frac{1}{4}$ Nord.

A midi,

A midi, l'isle *des Pingouins* nous restoit au S. ¼ O. à cinquante-sept milles de distance; nous étions par 48d 56′ de latitude Sud & 65d 6′ de longitude Ouest. Nous vîmes le même jour une si grande quantité de chevrettes rouges autour du vaisseau, que la mer en étoit colorée. Ann. 1766. Novembre.

LE lendemain 10, à midi, les dernières terres couroient de S. O. au N. Ouest; & la montagne de *Wood*, près l'entrée de Saint-Julien, couroit au S. O. ¼ O. à la distance de trois ou quatre lieues. Nous étions par 49d 16′ de latitude S. & 66d 48′ de longitude Ouest. La sonde nous donnoit de 40 à 45 brasses, sur un fond, quelquefois de sable fin, quelquefois de vase molle.

LE 11, à midi, l'isle *des Pingouins* gisoit au N. N. Est, à cinquante-huit lieues de distance. La latitude étoit de 50d 48′, & la longitude de 67d 10′.

NOUS continuâmes notre route jusqu'au Samedi 13; ce jour-là, étant à 50d 34′ de latitude S. & 68d 15′ de longitude O., les dernières terres couroient de N. ½ E. à S. S. O. ½ O., & le vaisseau étoit éloigné de cinq à six milles du rivage. Le cap *Beachy-Head*, qui est le cap le plus au Nord, fut reconnu à 50d 16′ de latitude S.; & le cap *Beautems*, qui est le plus au Sud, parut au 60d 50′ de latitude.

Ann. 1766. Novembre.

Le 14, à quatre heures du matin, le cap *Beachy-Head* gisoit au N. O. ½ N., éloigné d'environ huit lieues ; & à midi nous étions par 50^d 52′ de latitude Sud & 68^d 10′ de longitude Oueſt. Nous étions à ſix lieues durivage, & les dernières terres étoient du N.O. à O. S. Oueſt.

Le lundi 15, à huit heures du matin, étant à environ ſix milles du rivage, les dernières terres couroient de S. ¼ E. au N. ¼ Eſt, & l'entrée de la rivière de Sainte-Croix étoit S. O ½ Oueſt. Nous trouvâmes 20 braſſes d'eau dans le travers de l'ouverture, la diſtance d'un cap à l'autre étant d'environ ſept milles ; en nous tenant enſuite à la diſtance d'environ quatre milles de chaque cap, nous trouvâmes de 22 à 24 braſſes. La terre eſt élevée au côté du Nord & forme trois caps ; elle eſt baſſe & plate au côté du Sud. A ſept heures du ſoir, le cap *Beautems* nous reſtoit au S. O. ½ S., à la diſtance d'environ quatre lieues, ayant une pointe plus baſſe qui couroit au S. S. O. ¾ O. Nous paſsâmes la nuit ſur les bords, ayant de 30 à 32 braſſes d'eau ſur un fond de ſable & de vaſe. Le lendemain, 16, à ſept heures du matin, nous deſcendîmes par degrés à 12 braſſes, ſur un fond de ſable fin, & nous tombâmes bientôt à 6 braſſes ; alors nous portâmes au S. E. ¼ S., un peu plus d'un mille, après quoi nous gouvernâmes

à l'Eſt cinq milles, & enſuite à l'E. ¼ Nord; & nous trouvâmes 12 braſſes d'eau. Le cap *Beautems* giſoit alors O. ½ S. à quatre lieues, & la pointe ſeptentrionale de la terre couroit à l'O. N. Oueſt. Quand nous entrâmes d'abord dans les bas-fonds, le cap *Beautems* étoit O. ½ N., ayant au-dehors une pointe de terre baſſe, à l'O. S. O., à environ quatre milles de diſtance. A midi, nous avions le cap *Beautems* à l'O. N. O. ½ O., éloigné de ſix lieues, & un mondrain aſſez conſidérable à ſept lieues au S. O. ½ Oueſt. Nous étions alors par 51^{d} 52' de latitude auſtrale, & 68' de longitude.

ANN. 1766. Novembre.

A une heure, étant à environ deux lieues du rivage, les extrémités de trois collines rondes & remarquables couroient du S. O. ¼ O. à S. Oueſt. A quatre heures, le cap de *la Vierge Marie* étoit à environ quatre lieues S. E. ¼ Sud. A huit heures, nous étions très-près du cap, & nous vîmes ſur la pointe pluſieurs hommes à cheval qui nous faiſoient ſigne de deſcendre à terre. Dans une demi-heure, nous mouillâmes dans une baie, ſous la côte méridionale du cap, à dix braſſes d'eau, ſur un fond de gravier. Le *Swallow* & le *Prince Frédéric* jetterent l'ancre bientôt après, entre nous & le cap, qui giſoit alors N. ¼ O. ½ O., & ayant une pointe de terre

ANN. 1766. Novembre.

baſſe & ſablonneuſe au S. ¼ Oueſt. Il y a un bas-fond qui s'étend du cap à environ une demi-lieue, & qu'on peut reconnoître aiſément aux goëmons qui le couvrent. Nous trouvâmes la marée à onze heures & demie, & le flot s'élevoit de vingt pieds.

LES naturels du cap reſtèrent toute la nuit vis-à-vis du vaiſſeau, allumant des feux & pouſſant ſouvent de grands cris. Le 17, au matin, dès qu'il fut jour, nous en vîmes un grand nombre en mouvement, qui nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Vers les cinq heures, je donnai le ſignal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince Frédéric*, & en même-tems je fis mettre le mien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, je pris un détachement de ſoldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de préſenter le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fûmes au rivage vers les ſix heures, & avant de ſortir des bateaux je fis ſigne aux habitans de ſe retirer à quelque diſtance. Ils obéirent ſur-le-champ; je deſcendis alors avec le Capitaine du *Swallow* & pluſieurs Officiers : les ſoldats de marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot ſur leurs grapins près de la côte.

Je fis ſigne aux habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors je leur diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles, je donnai ſur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mêlange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de mes préſens, je leur fis entendre que j'avois d'autres choſes à leur donner, mais que je voulois avoir quelques proviſions en échange. Je leur fis voir des haches & des ſerpes que j'avois, & je leur montrai en même-tems des guanaques & des autruches mortes que je voyois près d'eux en leur faiſant ſigne que je voulois manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas me comprendre; car, quoiqu'ils paruſſent avoir grande envie des haches & des ſerpes, ils ne donnèrent pas à entendre qu'ils fuſſent diſpoſés à nous céder de leurs proviſions; nous ne fimes donc aucun trafic avec eux.

ANN. 1766. Novembre.

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient chacun un cheval avec une ſelle aſſez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des éperons de bois, à l'exception d'un ſeul qui avoit une paire de grands éperons à l'Eſpagnole, des étriers de bronze, & un ſabre Eſpagnol ſans fourreau;

ANN. 1766, Novembre.

mais, malgré ces distinctions, il ne paroissoit avoir aucune espèce d'autorité sur les autres. Les femmes ne portoient point d'éperons. Les chevaux paroissoient bien faits, légers, & & haut d'environ quatorze (*a*) palmes. Ces Américains avoient aussi des chiens qui paroissoient être, ainsi que les chevaux, de race Espagnole.

NOUS prîmes la mesure de ceux qui étoient les plus grands; l'un d'eux avoit six pieds (*b*) sept pouces; plusieurs autres avoient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre étoit de cinq pieds dix pouces à six pieds.

LEUR teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des naturels de l'Amérique septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que les soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton : les hommes & les femmes n'ont rien sur leurs têtes. Ils sont bien faits & robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Ils sont vêtus de peaux de guanaque, cousues ensemble par pièces d'environ six pieds de longueur sur

(*a*) La palme est de quatre pouces.

(*b*) Le pied Anglois a environ 8 lignes de moins que notre pied-de-roi.

cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entr'eux avoient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire, une pièce quarrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux. Ann. 1766. Novembre.

LE guanaque est un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

CES Américains portent aussi une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied pardevant, & parderrière passent sous le talon; le reste du pied est découvert.

NOUS remarquâmes que plusieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avoient leurs paupières peintes en noir.

ILS parloient beaucoup; quelques-uns d'entr'eux prononcèrent le mot *Ca-pi-ta-ne*; mais quand on leur parla en Espagnol, en Portugais, en François & en Hollandois, ils ne

ANN. 1766. Novembre.

firent aucune réponſe. Nous ne pûmes diſtinguer dans leur langage que le ſeul mot de (*a*) *Chevow ;* nous ſupposâmes que c'étoit une ſalutation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand il nous frappoient dans la main, & quand ils nous faiſoient ſigne de leur donner quelque choſe. Lorſque nous leur parlions en Anglois, ils répétoient après nous les mêmes mots, comme nous aurions pu le faire; & ils eurent bientôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore.* (*Anglois venez à terre*).

CHACUN avoit à ſa ceinture une arme de trait d'une eſpèce ſingulière : c'étoient deux pierres rondes, couvertes de cuir, & peſant chacune environ une livre, qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en ſervent comme d'une fronde, en tenant une des pierres dans la main, & en faiſant tourner l'autre autour de la tête juſqu'à ce qu'elle ait acquis une force ſuffiſante ; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils ſont ſi adroits à manier cette arme, qu'à la diſtance de quinze verges ils peuvent frapper, des deux pierres à-la-fois, un but qui n'eſt pas plus grand qu'un chelin. Ce n'eſt cependant pas

(*a*) M. de Bougainville écrit ce même mot *Chaoua.*

leur ufage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chaffe de ces animaux ; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou deux de celles du guanaque, les enveloppe auffi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aifément la proie du chaffeur. ANN. 1766, Novembre.

TANDIS que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le ventre d'une autruche, fans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le fecouer.

NOUS remarquâmes auffi qu'ils avoient plufieurs grains de verre, comme ceux que je leur avois donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge; nous fuppofâmes que le Commodore Byron les avoit laiffés en cet endroit ou dans quelque canton voifin.

APRÈS avoir paffé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par fignes que j'allois retourner à bord, & que j'en emmenerois quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le defiroient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus de cent fe préfentèrent avec empreffement pour aller fur le vaiffeau; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils fautèrent dans les canots avec la joie

ANN. 1766. Novembre.

qu'auroient des enfans qui vont à la foire; comme ils n'avoient aucune mauvaiſe intention, ils ne nous en ſoupçonnoient aucune. Pendant qu'ils étoient dans les canots, ils chantèrent pluſieurs chanſons de leur pays; lorſqu'ils furent ſur le vaiſſeau, ils n'exprimèrent pas les ſentimens d'étonnement & de curioſité qui paroiſſoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux qui venoient frapper à-la-fois leurs yeux. Je les fis deſcendre dans ma chambre; ils regardoient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux eût jetté les yeux ſur un miroir; mais cet objet ne leur cauſa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un ſonge, lorſque nous croyons converſer avec les morts, voler dans l'air, marcher ſur la mer, ſans réfléchir que les loix de la nature ſont violées; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir; ils avançoient, reculoient & faiſoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & ſe parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biſcuit & d'autres proviſions du vaiſſeau; ils mangèrent indiſtinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

DE ma chambre je les menai dans toutes les parties du vaisseau; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec assez de curiosité les cochons & les moutons, & s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons. ANN. 1766. Novembre.

ILS ne parurent desirer de tout ce qu'ils voyoient que nos vêtemens, & un vieillard fut le seul d'entr'eux qui nous en demanda; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, & je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles tout enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la rassade, un peigne, un miroir, & quelques pièces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

NOUS leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

JE leur montrai les canons; ils ne témoignèrent avoir aucune connoissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la première décharge de la mousqueterie, nos Américains furent frappés

Ann. 1766. Novembre.

d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier se jetta à terre sur le tillac, & montrant les fusils, se frappa le sein avec sa main, & resta ensuite quelque tems sans mouvement, les yeux fermés; nous jugeâmes qu'il vouloit nous faire entendre qu'il connoissoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que nos gens étoient de bonne humeur, & n'ayant reçu aucun mal, reprirent bientôt leur gaieté, & entendirent sans beaucoup d'émotion la seconde & la troisième décharges; mais le vieillard resta prosterné sur le tillac pendant quelque tems, & ne reprit ses esprits qu'après que la mousqueterie eut cessé.

Vers le midi, la marée reversant, je leur fis connoître par signes que le vaisseau alloit s'éloigner & qu'ils devoient aller à terre; je m'apperçus bientôt qu'il n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer sans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent rester; ces deux-ci s'arrêtèrent à l'endroit où l'on descend du vaisseau; le plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du Capitaine; là, il resta quelque tems sans dire un mot; puis il prononça un discours que nous prîmes pour une prière; car plusieurs fois il

éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des gestes, forts différens de ce que nous avions observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit, de sorte qu'il nous fut impossible de distinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il étoit à propos qu'il descendît dans la chaloupe; alors il me montra le soleil, puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'Ouest, il s'arrêta, me regarda en face, se mit à rire, & me montra ensuite le rivage. Il nous fut aisé de comprendre par ces signes qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, & je n'eus pas peu de peine à lui persuader que nous ne pouvions pas rester si long-tems sur cette partie de la côte. Enfin il se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter, & continuèrent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre; lorsqu'ils débarquèrent, plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage, voulurent se jetter avec empressement dans la chaloupe; l'Officier qui étoit à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

ANN. 1766. Novembre. LA chaloupe étant revenue, je la renvoyai avec le maître pour ſonder le bas-fond qui s'alonge depuis le cap; il le trouva d'environ trois milles de large du Nord au Sud, & il jugea que pour l'éviter, il falloit ſe ranger à quatre milles hors du cap, ſur 12 ou 13 braſſes de fond.

CHAPITRE II.

Paſſage du Détroit de Magellan avec quelques nouveaux détails ſur les Patagons, & une deſcription des Côtes oppoſées & de leurs habitans.

17 Décembre. LE 17 décembre, vers une heure, je fis ſignal de lever l'ancre, & j'ordonnai au *Swallow* de marcher à l'avant, & au *Prince Frédéric* de le ſuivre. Nous avions le vent debout, & il ſouffloit avec aſſez de force; de ſorte que nous fûmes obligés de louvoyer, en profitant de la marée dans le détroit de Magellan, entre le cap de *la Vierge Marie* & la pointe de ſable qui reſſemble à *Dungeneſſ.* Quand nous fûmes en travers de cette pointe, nous reſtâmes près de la côte, où

nous vîmes des guanaques & plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couroient avec une grande vîtesse; les chasseurs les suivoient de près, tenant leurs frondes prêtes à être lancées; mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à portée de notre vue.

Nous étions à environ deux lieues de *Dungeness*, & nous prenions le large, lorsque nous tombâmes sur un bas-fond où nous n'avions que sept brasses d'eau à demi-flot; ce qui nous obligea de faire des bordées courtes en sondant continuellement.

A huit heures & demie du soir, nous jettâmes l'ancre à environ trois milles de la côte, ayant vingt brasses d'eau sur un fond vaseux. Le cap de *la Vierge Marie* nous restoit alors N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E.; & le cap de *Possession* O. $\frac{1}{2}$ S., à environ cinq lieues de distance.

A peine y avoit-il une demi-heure que nous avions jetté l'ancre, lorsque les naturels allumèrent plusieurs grands feux en face du vaisseau; & à la pointe du jour nous en vîmes environ quatre cens qui campoient dans un vallon d'un très-beau verd, situé entre deux collines; leurs chevaux paissoient derrière eux.

VERS les six heures du matin nous remîmes sous voiles, après la marée qui y monte &

ANN. 1766. Décembre.

baiſſe de trente pieds, & dont la vîteſſe eſt d'environ trois nœuds par heure. Vers le midi, n'ayant que peu de vent, & le juſſant courant avec beaucoup de force, le *Swallow* qui étoit à l'avant, fit ſignal & jetta une ancre; j'en fis de même, ainſi que le *Prince Frédéric* qui marchoit à l'arrière.

COMME nous vîmes un grand nombre d'Américains ſur le rivage, & que le Capitaine Carteret m'avoit dit que c'étoit-là l'endroit où le Commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, j'envoyai les Lieutenans du *Swallow* & du *Prince Frédéric* au rivage, mais avec ordre de ne pas deſcendre à terre, parce que les vaiſſeaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces Officiers étant revenus, ils nous dirent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que nous avions vus la veille, avec pluſieurs autres qui n'avoient pas paru, particulièrement des femmes & des enfans; que lorſque ces Américains avoient vu que nos gens n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été ſur le vaiſſeau s'étoient avancés à gué près du canot, lui faiſant ſigne d'approcher, & prononçant très-haut & à diverſes

repriſes

repriſes les mots anglois qu'on leur avoit appris, *Anglois, venez à terre*; que, voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les en empêcher; que ces deux Officiers avoient préſenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faiſant ſigne en même-tems qu'ils deſiroient en échange des guanaques & des autruches qu'ils voyoient; mais qu'ils ne purent jamais ſe faire comprendre; enfin que ne pouvant point obtenir de rafraîchiſſemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce, mais que, ne voyant aucune apparence de ruiſſeau, ils étoient revenus à bord.

LE lendemain, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, le *Swallow* marchant toujours à l'avant, & à midi nous mouillâmes dans la baie de *Poſſeſſion*, ayant douze braſſes d'eau ſur un fond de ſable net. Le cap de *Poſſeſſion* étoit alors à l'Eſt, éloigné de trois lieues, les *Oreilles-d'Ane* à l'Oueſt, & l'entrée des goulets au S. O. $\frac{1}{2}$ O. Le fond de la baie, qui étoit la terre la plus voiſine du vaiſſeau, étoit à environ trois milles. Nous vîmes un grand nombre d'Américains ſur le cap, & le ſoir de grands feux allumés ſur la côte de la *Terre de Feu.*

ANN. 1766. Décembre.

DEPUIS ce jour jusqu'au 22, nous eûmes des coups de vent & une grosse mer, & nous ne pûmes avancer que lentement: le 22, nous jettâmes l'ancre à 18 brasses, fond de vase. Les *Oreilles-d'Ane* nous restoient N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O.; le cap de *Possession* N. E. $\frac{1}{4}$ E., & la pointe des goulets, du côté du Sud, étoit à trois ou quatre lieues de distance S. S. O. Suivant notre observation, nous étions par 70^d 20′ de longitude O. & 52^d 30′ de latitude Sud. La marée en cet endroit court de S. E. $\frac{1}{4}$ E., & N. E. $\frac{1}{4}$ N., faisant environ trois nœuds par heure. L'eau monte de vingt-quatre pieds, & nous trouvâmes alors la haute marée à quatre heures du matin.

LE 23 au matin, nous mîmes à la voile, en tenant le plus près; mais la marée étoit si forte que le *Swallow* prit une route, le *Dauphin* une autre, & le *Prince Frédéric* une troisième. Nous avions un vent frais, mais aucun des vaisseaux ne sentoit son gouvernail. La sonde nous donnoit des profondeurs différentes, & nous voyions le bouillonnement dans le milieu. Dans cette situation nous entrâmes dans le premier goulet, tantôt en coëffant les voiles, tantôt en faisant servir. Vers les six heures du soir, la mer étant retirée, nous mouillâmes sur la rive occidentale, à quarante brasses d'eau, fond de sable. Le

ANN. 1766. Décembre.

à cinq à six milles. Vers les huit heures & demie, le tems étant orageux & pluvieux, nous mouillâmes vers l'isle *Sainte-Elisabeth* à 24 brasses, fond de gravier dur. Nous trouvâmes dans cette isle une grande quantité de céleri, que le chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques Officiers, étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens; ils remarquèrent différens endroits où il n'y avoit pas long-tems qu'on avoit fait du feu, & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches de moules & de lépas. Ils trouvèrent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui avoient été aiguisés par un bout & enfoncés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproché & attaché les extrémités supérieures; mais ils n'apperçurent aucun habitant.

Nous vîmes de cet endroit plusieurs autres montagnes courant de S. à O. S. O.; quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas encore fondue. C'étoit le

premier endroit de toute l'Amérique méridionale où nous ayons vu du bois. ANN. 1766. Décembre.

LE 26, à deux heures du matin, nous levâmes l'ancre; & le vent étant bon, nous fûmes à trois heures en travers de l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle *Sainte-Eliſabeth.* A cinq heures & demie, étant dans l'iſle *Sainte-Eliſabeth* & l'iſle *Saint-Georges*, à une égale diſtance de l'une & de l'autre, nous tombâmes tout-à-coup de 17 braſſes d'eau à 6; & nous touchâmes une fois; mais, en reſondant enſuite, nous ne trouvâmes point de fond à 20 braſſes. Pendant que nous étions ſur cette batture, le cap *Purpoiſe* giſoit O. S. O. $\frac{1}{2}$ O.; l'extrémité méridionale de l'iſle *Sainte-Eliſabeth*, O. N. O. $\frac{1}{2}$ O., à trois lieues de diſtance, & celle de l'iſle *Saint-Georges*, N. E., à quatre lieues. Le *Prince Frédéric*, qui étoit à environ une demi-lieue de nous au Sud, n'eut un moment que quatre braſſes d'eau, & pendant aſſez long-tems n'en trouva que ſept. Le *Swallow*, qui étoit à trois ou quatre milles au Sud, avoit beaucoup d'eau; il ſe tenoit près de l'iſle *Saint-Georges*. Suivant mon opinion, il y a plus de ſûreté à courir en deſcendant de la pointe ſeptentrionale de l'iſle *Sainte-Eliſabeth*, à environ deux ou trois milles de la côte, & de même tout le long de la côte juſqu'au port *Famine.*

Ann. 1766. Décembre.

A midi, nous avions une pointe de terre baſſe à l'E. ½ Nord. La baie d'*Eau-douce* au S. O. ½ Oueſt. Nous étions alors à environ trois milles de la côte ſeptentrionale, & nous ne trouvâmes point de fond à 80 braſſes de ſonde. Suivant l'obſervation que nous fîmes ſur la batture, notre longitude étoit 71^d 20′ O., & notre latitude 53^d 12′.

VERS les quatre heures, nous mouillâmes dans la baie du port *Famine*, à 13 braſſes, & comme il y avoit peu de vent, nous mîmes dehors tous les canots pour touer le *Swallow* & le *Prince Frédéric.*

LE lendemain, au matin, le vent ſoufflant par raffales, nous remorquâmes le vaiſſeau plus avant dans le havre, & l'amarrâmes avec un cable de chaque côté, à neuf braſſes de fond. J'envoyai alors un détachement pour dreſſer deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers, que je fis paſſer enſuite à terre, avec le chirurgien, le canonnier, & quelques bas-officiers. Le cap *Sainte-Anne* giſoit alors N. E. ¼ Eſt, à trois quarts de mille, & la rivière *Sedger* S. ½ Oueſt.

LE 28, nous détachâmes toutes les voiles, & les renvoyâmes à terre pour les faire réparer ; nous dreſſâmes des tentes ſur les rives de la *Sedger*, & nous renvoyâmes toutes les futailles

vuides avec les tonneliers pour les raccommoder, & avec un contre-maître & des matelots pour les nettoyer & les remplir. Nous jettâmes la ſeine, & prîmes une grande quantité de poiſſons; quelques-uns reſſembloient à des mulets, mais la chair en étoit très-molle; il s'y trouvoit auſſi des éperlans, dont quelques-uns avoient vingt pouces de long & peſoient vingt-quatre onces.

ANN. 1766. Décembre.

TANT que nous reſtâmes en cet endroit, nous y prîmes aſſez de poiſſon pour en faire un repas chaque jour, tant aux malades qu'à ceux qui ſe portoient bien. Nous y trouvâmes auſſi une grande abondance de céleri & de tiges de pois qu'on faiſoit bouillir avec des pois & les tablettes de bouillon; nous cueillîmes, outre cela, une eſpèce de fruit qui y étoit très-abondante & qui reſſemble à la canneberge, ainſi que des feuilles d'un arbuſte aſſez ſemblable à l'épine, leſquelles étoient extrêmement acides. Quand nous arrivâmes dans cette baie, tous nos gens commençoient à être fort pâles & fort maigres; pluſieurs étoient violemment attaqués du ſcorbut; & d'autres étoient viſiblement menacés d'en être bientôt malades; dans quinze jours il n'y eut pas un ſeul ſcorbutique ſur nos trois bâtimens. Ils ſe guérirent en reſpirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-

ANN. 1766. Décembre.

mêmes leur linge, & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

LE lendemain nous établîmes la forge à terre, & dès ce moment les armuriers, les charpentiers & le reste de nos gens, furent employés à radouber le vaisseau & à le mettre en état de tenir la mer.

NOUS coupâmes en même-tems une grande quantité de bois, que je fis mettre à bord du *Prince Frédéric* pour le transporter à l'isle *Falkland*; comme je savois qu'il n'y croissoit point de bois, je fis arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres, avec leurs racines & une portion de terre suffisante pour les conserver; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la Flûte, que je résolus de faire partir par le premier bon vent pour le port *Egmont*, avec ordre de remettre ces arbres à l'Officier qui commandoit dans le Fort. Je fis aussi passer sur ce navire deux de mes matelots, qui étant déja malades lorsqu'ils s'étoient embarqués, étoient alors entièrement hors d'état de continuer le voyage.

1767. Janvier.

LE 14 Janvier, nous rembarquâmes tout notre équipage & nos tentes. Nous prîmes soixante & quinze bariques d'eau douce, & nous tirâmes du *Prince Frédéric*, des provisions de toute espèce pour notre usage pendant

une année entière, & pour le *Swallow* pendant dix mois. J'envoyai ensuite le maître dans le canot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit.

ANN. 1767. Janvier.

APRÈS plusieurs tentatives inutiles pour mettre à la voile, nous fûmes obligés de rester dans notre station jusqu'au 17; ce jour-là le *Prince Frédéric* partit pour l'isle *Falkland*, & le maître revint de son expédition. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le lieu où nous étions & le cap *Froward*, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en sûreté; qu'il étoit descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau, très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges & de céleri sauvage. Il dit aussi qu'il avoit vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étoient pas encore mûrs; un grand nombre de beaux arbustes en pleine fleur, portant des fleurs de couleur différente, mais particulièrement rouge, pourpre, jaune & blanche; & une grande quantité d'écorce de *winter*, épicerie agréable, bien connue des botanistes d'Europe. Il avoit tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiseaux que nos matelots appellent *race-horse*.

Ann. 1767. Janvier.

Le 18, à cinq heures du matin, nous mîmes à la voile, & à midi, étant à deux milles du rivage, le cap *Froward* gisoit N. $\frac{1}{4}$ E., une pointe de terre N. N. O., & le cap *Holland* O. $\frac{1}{2}$ S. La latitude en cet endroit étoit, suivant notre observation, 50^d 3' S., & le détroit avoit environ six milles de large. Peu de tems après, j'envoyai un canot dans la baie de *Snug* pour y chercher un mouillage; mais le vent venant de terre, je me tins encore au large toute la nuit. A un mille du rivage nous n'avions point de fond à 140 brasses.

Le 19 au matin, le *Swallow* ayant fait signal pour mouiller sous le cap *Holland*, nous y courûmes, & jettâmes l'ancre à 10 brasses, sur un fond de sable clair. Ayant envoyé les canots plus loin pour sonder, nous reconnûmes que nous étions très-près d'une bande de rochers; en conséquence, nous retirâmes l'ancre & la mouillâmes un peu plus loin à 12 brasses de fond : nous étions à environ un demi-mille de la côte, précisément vis-à-vis d'un courant d'eau assez considérable, qui tombe avec beaucoup de rapidité des montagnes; car la terre est en cet endroit d'une hauteur prodigieuse. Le cap *Holland* nous restoit à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ O., & le cap *Froward* à l'Est. Nous étions, suivant l'observation, par 53^d 58' de latitude Sud.

LE lendemain, au matin, nous fîmes un peu d'eau, & cueillîmes beaucoup de céleri sauvage; mais nous ne pûmes point prendre de poisson, excepté quelques moules. J'envoyai les canots pour sonder, & je reconnus qu'il y avoit un très-bon mouillage à environ un demi-mille de terre, depuis le cap jusqu'à quatre milles au-dessous, & tout à côté du cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port *Famine*; parce qu'il s'y trouvoit une grande rivière d'eau douce, avec beaucoup de bois, de céleri & de canneberges; mais on n'y pouvoit avoir d'autres poissons que des moules. ANN. 1767. Janvier.

APRÈS nous être pourvus d'eau & de bois, nous quittâmes cet endroit le 22, vers les trois heures après midi. A neuf heures du soir, le vaisseau étant à deux milles de la côte, le cap *Galant* gisoit O. $\frac{1}{2}$ N. à deux lieues de distance; le cap *Holland* E. $\frac{1}{4}$ N. à six lieues; ces deux caps étant à-peu-près sur la même ligne. Nous voyions une tache blanche de l'isle *Monmouth* au S. S. O. $\frac{3}{4}$ O., & l'isle *Rupert* étoit O. S. Ouest. Le détroit n'a pas plus de cinq milles en cet endroit; & nous trouvâmes une marée qui produisoit un effet extraordinaire, car il étoit impossible de tenir le cap sur aucun point.

LE lendemain au matin, à six heures, le

1767. vier. *Swallow* fit signal qu'il avoit trouvé un mouillage; & à huit heures nous jettâmes l'ancre dans une baie sous le cap *Galand*, à 10 brasses, fond vaseux. La pointe orientale du cap *Galand* couroit au S. O. 12d 30′ O.; la pointe de la terre la plus orientale E. ¼ S. Est; une pointe faisant l'embouchure d'une rivière, N. ¼ N. O.; & la tache blanche de l'isle *Charles*, S. Ouest. Les canots ayant été envoyés pour sonder, trouvèrent par-tout un bon mouillage, excepté à la distance de deux encablures au S. O. du vaisseau, où le fond étoit de corail, à 16 brasses de ligne. L'après-midi j'envoyai le maître pour examiner la baie & un lagon considérable; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que nous eussions encore trouvé dans le détroit, ayant cinq brasses de fond à l'entrée & de 4 à 5 dans le milieu; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois grandes rivières d'eau douce, avec beaucoup de céleri. Nous eûmes le malheur d'y déchirer un filet de seine, qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivières. Nous ne pêchâmes que très-peu de poisson; mais nous en fûmes bien dédommagés par un nombre incroyable de canards sauvages que nous prîmes.

Les montagnes de cette côte sont très-

élevées ; le maître du *Swallow* grimpa ſur une des plus hautes, eſpérant que du ſommet il pourroit découvrir la mer du Sud; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes, ſituées ſur la côte méridionale. Cependant, avant de deſcendre, il éleva ſur cette montagne une pyramide, dans laquelle il dépoſa une bouteille contenant un chelin, & un papier ſur lequelle étoient écrits le nom du vaiſſeau & la date de l'année: monument qui peut-être reſtera dans ce lieu ſauvage juſqu'à la deſtruction du globe.

LE 24, au matin, nous prîmes deux canots, & nous examinâmes la baie *Deſcordes*, que nous trouvâmes très-inférieure à celle où le vaiſſeau mouilloit ; elle avoit à la vérité un lagon plus étendu ; mais l'entrée en étoit très-étroite & barrée par une batture où il n'y avoit pas aſſez d'eau pour mettre à flot un vaiſſeau de grand port. L'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de roches, & plus avant le fond étoit ſale.

NOUS vîmes en cet endroit un animal qui reſſembloit à un âne; mais il avoit le pied fourchu, comme nous le découvrîmes enſuite en ſuivant ſes traces, & il couroit avec autant de vîteſſe qu'un daim. C'étoit le premier quadrupède que nous euſſions vu dans le

Ann. 1767. Janvier.

détroit, excepté à l'entrée où nous apperçûmes les guanaques que nous ne pûmes obtenir en échange des Patagons. Nous tirâmes cet animal, mais ſans pouvoir l'atteindre; il eſt vraiſemblablement inconnu aux naturaliſtes d'Europe.

Le pays, qui ſe trouve dans les environs, préſente l'aſpect le plus aride & le plus ſauvage; les montagnes de chaque côté du détroit ſont d'une élévation prodigieuſe : du pied, juſqu'à un quart de leur hauteur, elles ſont couvertes de gros arbres; de-là, juſqu'au milieu, on ne voit plus que des arbuſtes deſſéchés; plus haut on apperçoit des tas de neige, & des fragmens de roc briſé; le ſommet eſt entièrement nud, & s'éleve au-deſſus des nuages, en morceaux de rochers, entaſſés les uns ſur les autres, qui reſſemblent à des ruines de la nature dévouées à une éternelle ſtérilité.

Nous allâmes ſur deux bateaux aux *Iſles Royales*, & nous y ſondâmes ſans trouver de fond. Le courant de la marée étoit très-rapide par-tout où il y avoit une ouverture, & un vaiſſeau ne peut pas en approcher ſans le plus grand danger. Quiconque navigue dans cette partie du détroit, doit conſtament ranger de près la côte du Nord, & ne pas s'en écarter à plus d'un mille juſqu'à ce qu'il ait dépaſſé les *Iſles Royales*. Le courant porte à

l'Eſt pendant les vingt-quatre heures entières, & il faut abſolument l'éviter. La rade du cap *Galand* eſt à 53^d 50' de latitude Sud.

ANN. 1767. Janvier.

NOUS reſtâmes à cette place, faiſant de l'eau & du bois, & ramaſſant des moules & des herbages, juſqu'au 27 au matin, lorſqu'une des chaloupes qui avoit été envoyée pour eſtimer le courant, revint, & nous rapporta que ſa vîteſſe étoit de deux milles par heure, mais que le venn étant Nord, nous pouvions vraiſemblablement tourner avant la nuit la baie d'*Eliſabeth* & la rade d'*York*; en conſéquence, nous nous hâtâmes de lever l'ancre. Le 28, à midi, la pointe occidentale du cap *Galand* étoit O. N. O. à un demi-mille de diſtance, & la tache blanche de l'iſle *Saint-Charles* étoit S. E. $\frac{1}{4}$ Sud. Le vent ſouffloit de terre avec violence & par raffales; à deux heures nous avions la pointe occidentale du cap *Galand* à l'Eſt, éloignée de trois lieues, & la pointe d'*York* à O. N. O., éloignée de cinq lieues. A cinq heures nous arrivâmes à la rade d'*York*, la pointe giſant au N. E., à la diſtance d'un demi-mille; alors le vaiſſeau fut pris en poupe; un fort courant avec une peſante raffale nous chaſſa avec tant de violence ſous le vent, que nous eûmes beaucoup de peine à gagner la baie d'*Eliſabeth*, où nous mouillâmes à 12 braſſes de fond, près

ANN. 1767. Janvier.

d'une rivière. Le *Swallow* étant à l'ancre vis-à-vis de la pointe de la baie & très-près des rochers, j'envoyai à ſon ſecours tous les canots avec des ancres & des hanſières; nous parvînmes à le remorquer contre le vent, & à l'amener dans un bon mouillage. La pointe d'*York* reſtoit alors O. ¼ de N.; nous avions un bas-fond avec des herbes deſſus, O. N. O. à un cable diſtance; la pointe de *Paſſage*, S. E. ½ E. à un demi-mille; un rocher près de l'iſle *Rupert* S. ½ E., & un ruiſſeau qui étoit ſur la baie, N. E. ¼ E., à environ trois encablures. Peu de tems après le coucher du Soleil, nous vîmes une grande fumée ſur la côte méridionale; & une autre ſur l'iſle du *Prince Rupert.*

Le 29 de grand matin, j'envoyai les chaloupes à terre pour faire de l'eau; peu de tems après que nos gens furent deſcendus, trois pirogues partirent de la côte méridionale, & débarquèrent ſeize Américains ſur la pointe orientale de la baie. Lorſqu'ils furent à environ cent verges de diſtance de nos gens, ils s'arrêtèrent, appellèrent ceux-ci, & leur firent des ſignes d'amitié; nos matelots leur en firent de leur côté, en leur montrant quelques fils de raſſade & d'autres bagatelles. La vue de ces objets parut faire beaucoup de plaiſir aux Américains, qui pouſſèrent des

cris

cris de joie; nos gens imitèrent ces cris; les Américains s'avancèrent alors, continuant leurs cris avec de grands éclats de rire. Les deux troupes s'étant jointes, on se frappa mutuellement dans les mains, & nos gens donnèrent aux Américains plusieurs des bagatelles qu'ils leur avoient montrées de loin. Ces Américains étoient couverts de peaux de veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur; quelques-uns mangeoient de la viande pourrie & du poisson crud, avec l'air d'un appétit très-vif & d'un très-grand plaisir. Ils avoient le même teint que ceux que nous avions déjà vus, mais ils étoient d'une taille beaucoup plus petite; le plus grand de ceux-ci n'avoit pas plus de cinq pieds six pouces. Ils paroissoient transis de froid, & ils se hâtèrent d'allumer de grands feux; il n'est pas aisé de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver; car la saison étoit déjà si dure, qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils étoient armés d'arcs, avec des flèches & des javelines, dont la pointe étoit de caillou, aiguisé en forme de langue de serpent; ils lançoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'adresse, ne manquant presque jamais un but placé à une distance assez considérable. Lorsqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappèrent d'un caillou contre un morceau de

ANN. 1767. Janvier.

ANN. 1767. Janvier.

mondic, en tenant au-deſſous, pour recevoir les étincelles, un peu de mouſſe ou de duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre, qui prenoit feu comme de l'amadou. Ils prirent enſuite de l'herbe ſèche, qui étoit fort abondante en cet endroit, & y mettant la mouſſe allumée, l'enflammèrent dans une minute en l'agitant dans l'air.

LA chaloupe étant revenue amena trois de ces Américains, qui ne parurent examiner avec quelque empreſſement que nos habits & un miroir; ce miroir leur fit autant de plaiſir qu'aux Patagons, & parut les ſurprendre encore davantage. Lorſqu'ils y jettèrent les yeux pour la première fois, ils ſe retournèrent auſſi-tôt, nous regardant d'abord, puis ſe regardant les uns les autres; ils y reportèrent enſuite la vue, bruſquement & comme par ſurpriſe, ſe retournant comme auparavant; après quoi ils alloient regarder derrière le miroir avec un air d'empreſſement. Lorſqu'ils ſe furent familiariſés par degrés avec cet objet, ils ſourioient devant la glace, & voyant l'image ſourire auſſi, ils témoignoient leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cependant quitter tout ce qu'ils avoient vu avec une parfaite indifférence; vraiſemblablement le peu qu'ils poſſédoient ſuffiſoient à leurs deſirs. Ils mangèrent de tout ce qu'on

ANN. 1767. Janvier.

LORSQUE ces Américains nous quittèren & s'embarquèrent dans leurs pirogues, ils élevèrent une peau de veau marin pour servi de voiles, & cinglèrent vers la côte méridic nale, où nous apperçûmes plusieurs de leur huttes. Nous observâmes qu'aucun d'eux, e s'en allant, ne retourna la tête pour regarde le vaisseau ou nous; tant étoit foible l'im pression qu'avoient faite sur eux les merveille qu'ils avoient vues, & tant ils paroissoien absorbés par la sensation du moment présent sans aucune habitude de réfléchir sur l passé.

3 Février.

NOUS restâmes en cet endroit jusqu'au 3 Février. Vers une heure nous levâmes l'ancre, un coup de vent subit nous prit en poupe avec tant de violence, que les deux bâtimens furent dans le danger le plus im minent d'être chassés à terre sur une chaîn de rochers. Heureusement le vent change tout-à-coup, & nous reprîmes le large sar avoir reçu de dommage.

A cinq heures après midi, la marée étai finie & le vent tournant à l'Ouest, nous gou vernâmes vers la rade d'*Yorck*, & à la fi nous y jettâmes l'ancre; en même tems, l *Swallow*, qui étoit fort près de la *baie de Isles*, sous le cap *Quade*, tâcha d'y entrer mais la marée l'obligea de revenir à la rac

Ann. 1767. Février.

noient des hautes terres dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, j'y fis passer de nouveaux rameurs, & j'y entrai moi-même pour remonter la rivière de *Batchelor;* nous trouvâmes à l'entrée une barre, qui, en certains tems de la marée, doit être dangereuse. Nous jettâmes la seine; & nous aurions pris une grande quantité de poissons, si les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la rivière, n'avoient pas embarrassé notre filet. Nous descendîmes ensuite à terre, où nous vîmes plusieurs huttes des habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils nous apperçurent. Nous vîmes aussi des autruches; mais elles étoient hors de la portée du fusil. Nous ramassâmes des moules, des lépas, des œufs de mer, & nous cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties.

En remontant cette rivière à trois milles, entre le mont de *Misère* & une autre montagne d'une hauteur prodigieuse, il y a sur la côte de l'Ouest une cataracte d'un effet très-frappant. Elle se précipite d'environ 400 verges de haut; dans la moitié de sa course, elle roule sur un plan très-escarpé; l'autre moitié forme une chûte absolument perpendiculaire, & le bruit n'en est pas moins imposant que la vue.

ANN. 1767. Février.

dant nous approchâmes si près de terre, que les rames des chaloupes s'embarrassèrent dans les herbes. Nous fûmes ainsi entraînés pendant près de trois-quarts d'heure, & nous nous attendions à chaque instant à être brisés contre le rocher, dont nous étions rarement à une plus grande distance que la longueur du vaisseau, & dont souvent nous n'étions pas à la moitié de cette distance. Nous jettâmes la seconde des deux côtés, & nous trouvâmes que du côté de terre il y avoit de 14 à 20 brasses, tandis que de l'autre bord nous ne trouvions point de fond. Comme tous nos efforts étoient inutiles, nous nous résignâmes à notre destinée, & nous attendîmees l'évènement dans un état d'incertitude qui différoit peu du désespoir. A la fin cependant nous entrâmes dans la rade de *Saint-David*, & un courant qui en partoit nous remit au milieu du canal. Pendant ce tems-là, le *Swallow* étoit sur la côte du Nord, & il ne put apprendre notre danger que lorsqu'il fut passé. Nous envoyâmes alors les chaloupes pour chercher un mouillage ; à midi, le cap *Quade* nous restoit au N. N. E., & la pointe de *Saint-David* au S. Est.

Les chaloupes revinrent à environ une heure, après avoir trouvé un mouillage dans une petite baie, que nous appellâmes *Baie*

de Butler, du nom d'un de nos contre-maîtres qui l'avoit découverte. Elle gît à l'Oueſt de la baie de *Rider* ſur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit a environ deux milles de largeur. Nous y entrâmes avec la marée qui portoit à l'Oueſt avec rapidité; & nous jettâmes l'ancre à 16 braſſes d'eau. Les extrémités de la baie de l'O. $\frac{1}{4}$ N. au N. $\frac{1}{2}$ O. ſont ſéparées d'environ un quart de mille; nous avions, à la diſtance d'un peu moins de deux cables un ruiſſeau giſant au S. $\frac{1}{2}$ O., & le cap *Quade* au Nord, éloigné de quatre milles. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie *des Iſles*, ſur la côte ſeptentrionale, à environ ſix milles de diſtance. J'envoyai tous les canots pour ſonder autour du vaiſſeau & dans les baies voiſines: ils revinrent, & nous rapportèrent qu'ils n'avoient pu trouver aucun endroit propre à recevoir le vaiſſeaux, & qu'on n'en pourroit trouver aucun entre le cap *Quade* & le cap *Notch*.

Nous reſtâmes dans cette ſtation juſqu'au 20; vers le midi de ce jour-là les nuages s'épaiſſirent à l'Oueſt; à une heure il s'éleva une tempête, & il tomba une quantité prodigieuſe de pluie & de grêle. Nous amenâmes ſur-le-champ les vergues & les perroquets, & ayant accroché deux cables à un rocher, nous y halâmes le vaiſſeau; nous lâchâmes alors la

ANN. 1767. Février.

bois & d'eau, nous séchâmes nos voiles, & nous envoyâmes une partie de nos gens à terre, pour y laver leur linge & dégourdir leurs jambes; ce qui étoit d'autant plus nécessaire, que le froid, la neige & la tempête les avoient retenus trop long-tems dans le bas du vaisseau.

Nous prîmes des moules & des lépas, & cueillîmes une grande quantité de céleri & d'orties. Les moules étoient les plus grandes que j'eusse jamais vues; il y en avoit de cinq à six pouces de longueur. Nous prîmes aussi une grande quantité d'un beau poisson rouge & ferme, assez semblable au *Gurnet*; quelques-uns de ces poissons pesoient de quatre à cinq livres. Nous nous occupâmes en même-tems une partie du jour à sonder le courant, que nous trouvâmes constamment dirigé à l'Est.

Le maître du vaisseau ayant été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver d'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente nécessité. Il avoit débarqué dans une grande isle sur la côte septentrionale du canal de *Snow*; & là, presque mourant de froid, il se hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa ensuite sur une montagne de roche,

avec un officier de poupe & un des matelots, pour obſerver le détroit & les triſtes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à ſon entrée, étoit tout auſſi large que pluſieurs parties du détroit, & ne devenoit guère plus étroit dans un eſpace de pluſieurs milles ſur le côté de la *Terre de Feu*. Il trouva le pays qui bordoit la côte du Sud plus horrible & plus ſauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu; c'étoient des montagnes raboteuſes, plus hautes que les nues, abſolument dépouillées, depuis leur baſe juſqu'à leur ſommet, & où l'on n'appercevoit pas un ſeul arbriſſeau ni un ſeul brin d'herbe. Les vallées ne préſentoient pas un aſpect moins affreux; elles étoient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée ou glacée par les torrens qui s'échappent des crevaſſes de la montagne, & ſe précipitent des hauteurs où ils ſe forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne ſont pas couvertes par la neige, ſont auſſi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent.

ANN. 1767. Février.

LE premier Mars, à quatre heures & demie du matin, nous vîmes le *Swallow* ſous voiles, ſur la côte ſeptentrionale du cap *Quade*. A ſept heures nous levâmes l'ancre, & ſortîmes

1 Mars.

ANN. 1767. Mars.

de la baie de *Butler*; mais un calme qui ſurvint peu de tems après, nous obligea de faire touer le vaiſſeau par les chaloupes, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à éviter les rochers. Comme le parage étoit très-étroit, nous envoyâmes les chaloupes vers le midi, pour chercher un mouillage ſur la côte du Nord. Le cap *Notch* étoit alors O. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{2}$ N. entre trois & quatre lieues, & la cap *Quade* étoit E. $\frac{1}{2}$ N. à trois lieues de diſtance.

VERS les trois heures après midi, le vent étant très-petit, nous mouillâmes avec le *Swallow*, ſous la côte du Nord, dans une petite baie, où eſt une montagne de roche haute & eſcarpée, dont le ſommet reſſemble à la tête d'un lion; pour cette raiſon nous nommâmes la baie l'*Anſe du Lion*. Nous y avions 40 braſſes; l'eau étoit très-profonde ſur les bords mêmes de la côte, & à un demi-cable du vaiſſeau il n'y avoit plus de fond.

NOUS envoyâmes les chaloupes à l'Oueſt pour chercher d'autres mouillages; elles revinrent à minuit, & rapportèrent qu'il y avoit une baie à la diſtance d'environ quatre milles, & que la baie de *Goodluck*, étoit à trois lieues vers l'Oueſt.

LE lendemain, à midi & demi, le vent étant au Nord, nous partîmes de l'*Anſe du*

ANN. 1767. Mars.

Les deux premiers touèrent le *Swallow* dans une petite baie, où ils coururent un grand danger, parce que le vent souffloit du Sud avec assez de violence, & que l'anse étoit non-seulement petite, mais encore pleine de rochers & ouverte aux vents de S. Est.

TOUT le jour suivant & toute la nuit, nous eûmes des coups de vents, une grosse mer, & beaucoup de grêle & de pluie. Le lendemain au matin les bouffées de vent furent si violentes, qu'il étoit impossible de rester sur le tillac. Elles ne duroient pas plus d'une minute, mais elles étoient si fréquentes, que les cables étoient constamment tendus avec force, & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'ils ne rompissent. Tout le monde croyoit que le *Swallow* ne pourroit pas se retirer d'où il étoit; & plusieurs personnes étoient si fortement persuadées que le bâtiment alloit périr, qu'elles croyoient déjà voir quelques-uns des matelots passer sur les rochers pour venir joindre le vaisseau. Ce mauvais tems dura jusqu'au 7, sans que nous pussions envoyer de bateaux pour s'informer de son état; le vent ayant enfin diminué, le 7, nous dépêchâmes vers les quatre heures un canot qui nous rapporta que le bâtiment étoit en sûreté, mais que la fatigue des gens avoit été incroyable, tout l'équipage ayant été obligé

été obligé d'être conſtamment ſur le tillac près de trois jours & de trois nuits. A minuit, les raffales ſoufflèrent de nouveau, mais avec un peu moins de violence, & furent accompagnées de neige, de pluie & de grêle. Comme le tems étoit alors extrêmement froid, & que l'équipage n'avoit pas le tems de ſécher ſes habits, je fis tirer des coffres, le lendemain au matin, onze balles de groſſe étoffe de laine, appellée *Fearnougth*, qui avoient été données par le gouvernement; & je fis travailler tous les tailleurs pour en faire ſur-le-champ des capots à chacun des mariniers. ANN. 1767. Mars.

JE donnai deux verges trente-quatre pouces d'étoffe pour chacun de ces capots, parce que je voulus qu'on les fit très-grands. J'envoyai ſept balles de la même étoffe au *Swallow*. Le capitaine en fit faire de même des capots pour ſes gens. Je pris auſſi trois balles d'étoffe plus fine, dont je fis faire des capots pour chaque officier des deux bâtimens, & j'eus le plaiſir de voir que ce ſecours leur étoit très-agréable.

NOUS fûmes obligés de reſter une ſemaine entière dans cette ſituation; & pendant ce tems-là je réduiſis mon vaiſſeau, ainſi que le *Swallow*, aux deux tiers de la portion, à l'exception de l'eau-de-vie; mais je continuai

ANN. 1767. Mars.

le déjeûné tant que nous eûmes les légumes & l'eau en abondance.

Le 15, vers midi, nous vîmes le *Swallow* ſous voiles, & le tems étant calme, nous envoyâmes à ſon ſecours notre chaloupe, qui le remorqua dans un très-bon havre ſur la côte du Sud, vis-à-vis de l'endroit où nous étions, & revint le ſoir. Le rapport qu'on nous fit de ce havre nous détermina à y entrer auſſi-tôt que nous le pourrions. En conſéquence, le lendemain, à huit heures du matin, nous quittâmes la baie de *Goodluck*, & nous nous trouvâmes fort heureux d'en ſortir ſains & ſaufs. Quand nous fûmes en travers du havre où étoit le *Swallow*, nous tirâmes pluſieurs coups de canon, afin de lui faire ſignal d'envoyer ſes bateaux pour nous aider à entrer; ſur-le-champ le maître vint à bord de notre vaiſſeau, & nous conduiſit dans une ſtation très-commode, où nous mouillâmes à 28 braſſes ſur un fond vaſeux. Ce havre eſt à l'abri de tous les vents, & excellent à tous égards; nous lui donnâmes le nom de *Havre du Swallow*. Il s'y trouve deux canaux, l'un & l'autre très-étroits, mais qui ne ſont pas dangereux, parce que les rochers ſe reconnoiſſent aiſément par les herbes qui s'élèvent deſſus.

Le lendemain, au matin, à neuf heures,

le vent soufflant de l'Est, nous levâmes l'ancre, & mîmes à la voile. A midi, nous prîmes le *Swallow* à la remorque; mais à cinq heures, le vent étant très-foible, nous cessâmes de touer. A huit heures du soir, les bateaux que nous avions envoyés pour chercher un mouillage, revinrent sans en avoir trouvé aucun. A neuf heures nous eûmes des vents frais, & à minuit, le cap *Upright* nous restoit S. S. O. $\frac{1}{2}$ Ouest.

LE lendemain, à sept heures du matin, nous reprîmes le *Swallow* à la toue; mais nous fûmes encore obligés de l'abandonner & de faire des bords, attendu que le tems s'obscurcit, que la mer s'enfla, & que nous voyions la terre tout près du bord opposé au vent. Comme on ne pouvoit point trouver d'endroit pour jetter l'ancre, le capitaine Carteret me conseilla d'arriver sur la baie d'*Uprigth*, & j'y consentis : comme il connoissoit la route, il marcha à l'avant; les bateaux eurent ordre d'aller entre lui & la côte, & nous suivîmes. A onze heures, n'ayant que peu de vent, nous arrivâmes en travers d'un grand lagon; comme il y avoit un courant qui y portoit avec force, le *Swallow* fut chassé parmi les brisans, tout près de la côte opposée au vent. Pour comble de malheur, le tems étoit obscurci par un brouillard épais,

ANN. 1767. Mars.

il n'y avoit point de mouillage & la houle étoit très-forte. Dans cette périlleuſe ſituation, le *Swallow* fit ſignal d'incommodité, & nous envoyâmes ſur-le-champ à ſon ſecours notre chaloupe & d'autres bateaux. Les bateaux le remorquèrent ; mais leurs efforts auroient été inutiles, ſi un vent frais qui ſouffla tout-à-coup de terre, n'avoient pas chaſſé le bâtiment au large.

La mer étant devenue fort groſſe vers le midi, nous tournâmes le cap vers la côte ſeptentrionale. Nous nous trouvâmes bientôt entourés d'iſles ; mais le brouillard étoit ſi épais, que nous ne ſavions ni où nous étions, ni quelle route nous devions prendre. Nous envoyâmes les bateaux jetter la ſonde parmi ces iſles, mais on ne put point trouver de mouillage ; nous conjecturâmes alors que nous étions dans la baie des *Iſles*, & qu'il ne nous reſtoit de moyen pour échapper au naufrage, que de porter ſur-le-champ au large ; mais cela n'étoit pas aiſé, car j'étois preſque continuellement obligé de louvoyer pour éviter une iſle ou un rocher. A quatre heures après-midi, le tems s'éclaircit heureuſement pendant une minute ; & ce fut aſſez pour nous faire reconnoître le cap *Upright*, où nous cinglâmes ſur-le-champ, & à cinq heures & demie, nous mouillâmes, ainſi que le *Swallow*, dans

la baie. Quand nous laissâmes tomber l'ancre, nous avions 24 brasses d'eau; & après avoir viré la longueur d'un cable, nous trouvâmes 46 brasses sur un fond vaseux. Dans cette station, nous avions un mondrain sur la côte septentrionale au N. O. ½ N., à cinq lieues de distance, & une petite isle près de nous, au S. E. 41ᵈ à l'Est.

PEU de tems après que nous eûmes jetté l'ancre, le *Swallow* chassa à la dérive, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant; mais il fut à la fin ramené à 70 brasses de fond, à environ un cable de notre poupe. A quatre heures du matin, j'envoyai les chaloupes à son bord, avec un nombre considérable de matelots, des ancres & des hansières, pour lever ses ancres & le remorquer contre le vent. Quand on voulut lever sa grande ancre d'affourche, on trouva qu'elle étoit embarrassée avec la petite; je jugeai qu'il étoit nécessaire d'envoyer à bord le cable de toue, qui servit à tirer le navire; il fallut un jour entier pour débarrasser les ancres & touer le *Swallow* jusque dans un lieu sûr; & ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine que nous en vînmes à bout.

LE 18, nous eûmes des vents frais, & nous envoyâmes les chaloupes pour sonder à travers le détroit. A un demi-mille du vaisseau,

Ann. 1767. Mars.

on trouva 40, 45, 50, 70, 100 brasses, & ensuite il n'y eut point de fond jusqu'à une encablure du rivage, où il y avoit 90 brasses. Nous amarrâmes le vaisseau à 78 brasses avec l'ancre de toue.

Le lendemain, au matin, tandis que nos gens étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramasser du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arrivèrent sur les flancs du vaisseau. Ils avoient l'air aussi grossiers & aussi misérables que ceux que nous avions vus auparavant dans la baie d'*Elisabeth*. Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, de *blubbers* & de pingoins, qu'ils mangeoient toute crue. Un de nos gens qui pêchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poisson vivant qu'il venoit de prendre & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng; l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poisson, en lui donnant un coup de dent près des ouïes, & se mit à le manger, en commençant par la tête & en allant jusqu'à la queue, sans rejetter les arêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

Ces Américains mangèrent indistinctement tout ce qu'on leur présenta, crud ou cuit, salé ou frais; mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Ils étoient tremblans de froid, &

n'avoient pour se couvrir qu'une peau de veau marin, jettée simplement sur leurs épaules & qui ne descendoit pas jusqu'à la ceinture ; nous remarquâmes même qu'en ramant ils laissoient cette peau à côté d'eux & restoient absolument nuds ; ils avoient quelques javelines, grossièrement armées d'un os à la pointe, & dont ils se servoient pour percer les veaux marins, les poissons & les pingoins ; nous observâmes que l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciseau ordinaire, qui étoit attaché à une pièce de bois, & paroissoit destiné à servir d'outil plutôt que d'arme.

ILS avoient tous les yeux malades, ce que nous attribuâmes à l'habitude d'avoir le visage sur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus désagréable que celle des renards ; c'étoit vraisemblablement l'effet de leur malpropreté autant que de leur manière de se nourrir.

LEURS canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de largeur & près de trois de profondeur. Ils étoient faits d'écorces d'arbres cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanières de cuir. Ils avoient bouché les jointures avec une espèce de jonc, & le dehors étoit enduit de résine ou de gomme, qui empêchoit l'eau

ANN. 1767. Mars.

de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches, courbées en arcs, étoient cousues transversalement dans le fond & sur les côtés, & des pièces droites étoient placées au sommet en travers du bateau & solidement attachées à chaque bout. Mais tout cela étoit mal construit, & nous ne vîmes rien de ces Américains qui annonçât la moindre industrie. Je leur donnai une hache ou deux, avec quelques grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils emportèrent : il tournèrent vers le Sud, & nous n'en vîmes plus aucun.

PENDANT que nous étions dans cette station, nous envoyâmes les bateaux, comme à l'ordinaire, pour chercher des mouillages; ils allèrent jusqu'à dix lieues à l'Ouest, & ne trouvèrent que deux endroits propres à y jetter l'ancre : l'un étoit à l'Ouest du cap *Upright*, dans la baie des *Isles;* mais il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir; l'autre fut appellé la baie *Dauphin;* c'étoit un bon havre avec un fond égal par-tout. Nos gens virent plusieurs petites anses qui étoient toutes dangereuses; parce qu'en y étant, il eût été nécessaire de laisser tomber l'ancre à un demi-cable de distance d'une côte opposée au vent, & d'assurer le vaisseau avec des hansières attachées aux rochers. Les gens qui appartenoient à un des bateaux, passèrent une nuit sur une

isle, où ils virent arriver six pirogues qui débarquèrent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur-le-champ au bateau, & commençoient à emporter tout ce qu'ils y trouvoient; mais nos gens s'en apperçurent assez à tems pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirèrent dans leurs canots & s'armèrent de longues perches & de javelines, dont la pointe étoit faite d'os de poisson. Ils ne jugèrent pas à propos de commencer un combat; nos gens, qui étoient au nombre de vingt-deux, se tinrent seulement sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnèrent aux Américains, ils se rapprochèrent les uns des autres, & vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble. ANN. 1767. Mars.

NOUS eûmes pendant plusieurs jours de la grêle, du tonnerre, de la pluie, des coups de vent très-forts & une grosse mer; nous jugeâmes que le vaisseau ne pourroit pas tenir, quoiqu'il eût deux ancres à l'avant & deux cables à chaque bout. Les matelots alloient cependant fréquemment à terre pour faire de l'exercice, ce qui contribuoit d'une manière sensible à entretenir leur santé, & ils y trouvoient presque chaque jour des provisions suffisantes de moules & de légumes.

PARMI les différens dommages que nous

ANN. 1767. Mars.

avons soufferts, nous avons eu notre cheminée brisée en pièces; ce qui nous a obligés d'établir la forge & d'employer les armuriers à y faire une nouvelle plaque; nous fîmes aussi de la chaux avec des coquilles brûlées, & nous parvînmes à remettre la cheminée en état de servir.

Le 30, nous eûmes pour la première fois un tems plus doux; nous en profitâmes pour sécher les voiles, qui étoient gâtées par l'humidité, mais que nous n'avions pas encore pu déployer, dans la crainte de tomber à la dérive; nous mîmes aussi à l'air les voiles de rechange, que nous trouvâmes fort maltraitées par les rats, & nous employâmes les voiliers à les raccommoder.

Le capitaine Carteret ayant représenté que sa cheminée avoit été brisée, ainsi que la nôtre, nos armuriers lui firent une nouvelle plaque, & la montèrent de même avec la chaux que nous fîmes sur le lieu.

Le même jour, nous vîmes plusieurs canots pleins d'Américains, descendre sur la côte orientale de la baie; le lendemain au matin, plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que nos gens avoient trouvés dans une isle quelques jours auparavant. Ils se comportèrent très-paisiblement, & nous les renvoyâmes, comme

de coutume, en leur donnant quelques bagatelles. ANN. 1767. Mars.

LE lendemain, premier Avril, d'autres Américains vinrent au vaisseau, apportant avec eux quelques oiseaux, de ceux qu'on appelle *rac-horses*. Nos gens achetèrent ces oiseaux pour quelque chose de peu de valeur, & je fis présent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux. 1 Avril.

LE jour suivant, le maître du *Swallow* qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois très-bons sur la côte du Nord; l'un à environ quatre milles à l'Ouest du cap de la *Providence;* un autre sous la côte orientale du cap *Tamer;* & le troisième à environ quatre milles à l'Ouest de ce dernier; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit sous le cap de la *Providence* où l'on pût jetter l'ancre, parce que le fond étoit de rocher.

NOUS vîmes ce même jour venir à bord du vaisseau deux canots, avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que nous avions vus auparavant, mais les enfans étoient entièrement nuds; ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroissoient avoir beaucoup d'attention & de tendresse pour eux, & s'occupoient sur-tout à les lever en

ANN. 1767. Avril.

l'air, tantôt en dedans, tantôt en dehors des canots. Je donnai à ces enfans des colliers & des bracelets, qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. Pendant que quelques-uns de ces Américains étoient à bord du vaisseau, & que les autres restoient autour dans leurs canots, il arriva que la chaloupe fut envoyée à terre pour faire de l'eau & du bois. Les Américains qui étoient dans les canots tinrent les yeux fixés sur la chaloupe pendant qu'on l'équipoit, & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaisseau, ils appellèrent avec de grands cris ceux qui étoient à bord, & qui paroissant vivement alarmés, sautèrent à la hâte dans leurs canots, après y avoir fait descendre leurs enfans, & s'éloignèrent sans prononcer une parole. Aucun de nous ne pouvoit deviner la cause de cette émotion soudaine; mais nous vîmes ces Américains dans leurs canots, ramer après la chaloupe, poussant de grands cris, avec des marques extraordinaires de trouble & d'effroi. La chaloupe marchoit plus vîte qu'eux; lorsqu'elle approcha du rivage, nos gens apperçurent quelques femmes qui ramassoient des moules parmi les rochers. Cela expliqua sur-le-champ le mystère; les pauvres Américains craignoient que des étrangers n'attentassent, soit par force, soit par séduction, aux droits des maris, droits dont ils

paroissoient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres pays, en apparence moins sauvages & moins grossiers que ceux-ci. Pour les tranquilliser, nos gens restèrent dans la chaloupe sans ramer & se laissèrent devancer par les canots. Les Américains de leur côté ne cessèrent de crier pour se faire entendre de leurs femmes, jusqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes & s'enfuirent hors de la portée de la vue; dès que leurs maris furent à terre, ils tirèrent leurs canots sur la plage, & suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité. ANN. 1767. Avril.

NOUS continuâmes de ramasser des moules tous les jours jusqu'au 5 Avril; mais plusieurs personnes de l'équipage ayant été attaquées de la dyssenterie, le chirurgien demanda qu'on n'apportât plus de moules à bord.

COMME le tems étoit toujours orageux & incertain, nous restâmes à l'ancre jusqu'au 10; ce jour-là, à dix heures du matin, nous mîmes à la voile de compagnie avec le *Swallow*. A midi, le cap de la *Providence* nous restoit au N. N. O., à quatre ou cinq milles. A quatre heures après midi, nous avions le cap *Tamer* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., à trois lieues de distance, le cap *Upright*, E. S. E. $\frac{1}{2}$ S., à trois lieues aussi, & le cap *Pillar* O., à la distance de dix lieues. Nous gouvernâmes toute la nuit à-peu-près

Ann. 1767. Avril.

à l'O. $\frac{1}{4}$ N., & à huit heures du matin nous avions fait trente-huit milles, ſuivant le loc. Alors le cap *Pillar* étoit à un demi-mille au S. O., & le *Swallow* étoit à environ trois milles derrière nous. Comme nous n'eûmes plus que peu de vent, nous fûmes obligés de faire autant de voile que nous pûmes, afin de ſortir de l'embouchure du détroit. A onze heures, je voulois faire moins de voile à cauſe du *Swallow*; mais cela ne me fut pas poſſible, parce qu'un courant nous chaſſoit avec force ſur les iſles de *Direction*, & que le vent étant à l'Oueſt, il m'étoit indiſpenſable de porter de la voile pour les éviter. Peu de tems après nous perdîmes de vue le *Swallow*, & nous ne l'avons plus revu depuis. Je fus d'abord tenté de rentrer dans le détroit; mais il s'éleva du brouillard, & la mer devint très-groſſe; nous fûmes unanimement d'avis qu'il étoit abſolument néceſſaire de gagner le large le plutôt qu'il ſeroit poſſible; parce qu'à moins de forcer de voiles avant que la mer devînt plus haute, il nous auroit été impoſſible de doubler la *Terre de Feu* ſur un bord, ou le cap *Victoire* ſur l'autre. A midi, nous avions les iſles de *Direction* au N. 21′ O. à trois lieues de diſtance; la *Coupole de Saint-Paul* & le cap *Victoire*, ſur la même ligne, au Nord, à ſept lieues, & le cap *Pillar* à l'Eſt, éloigné de ſix lieues.

Nous étions, suivant l'observation, par 52d 38' de latitude S. & 76d de longitude O. ANN. 1767. Avril.

NOUS quittâmes ainsi cette sauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage, où, au milieu de l'été, le tems étoit nébuleux, froid & orageux; où presque par-tout les vallées étoient sans verdure & les montagnes sans bois; enfin où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés.

NOUS étions entrés dans le détroit le 17 Décembre 1766; nous en sortîmes le 11 Avril de l'année suivante.

CHAPITRE III.

Description particulière des endroits où nous avons mouillé pendant notre passage dans le Détroit, ainsi que des battures & des rochers qui se trouvent dans le voisinage.

APRÈS avoir débouqué le détroit, nous cinglâmes à l'Ouest. Mais, avant que de continuer le récit de notre voyage, je donnerai un détail plus circonstancié des endroits où

Ann. 1767. nous avons jetté l'ancre, & dont les plans sont déposés au bureau de l'Amirauté pour l'usage des navigateurs; je parlerai aussi des battures & des rochers qui se trouvent près de ces mouillages, ainsi que de la latitude & de la longitude des marées & de la variation de la boussole.

I. Cap de la Vierge Marie. La baie au-dessous de ce cap est un bon havre, quand le vent est à l'Ouest. Il y a un bas-fond à la hauteur du cap; mais on le distingue aisément par les goëmons qui le couvrent. Le cap est un rocher blanc & escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est, suivant l'observation, de 52d 24′ Sud, & sa longitude, suivant notre estime, est de 68d 22′ Ouest. La variation de l'aiguille, par le moyen de cinq azimuths & d'une amplitude, étoit de 24d 30′ à l'Est. Nous ne vîmes en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. Nous jettâmes l'ancre à 10 brasses, fond de gros sable, à environ un mille de la côte, le cap de *la Vierge Marie* nous restant au N. $\frac{1}{4}$ O $\frac{1}{2}$ O., à la distance d'environ deux milles, & la pointe de *Dungeness* au S. S. O., à quatre milles de distance. Nous y mouillâmes le 17 Décembre, & mîmes à la voile le lendemain. On y débarque aisément tout le long de la côte sur une grève de sable fin.

II.

II. BAIE DE POSSESSION. En entrant dans cette baie, il eſt néceſſaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe & s'étend à près d'un mille. Les ſondes ſont très-irrégulières dans toute la baie; mais le fond eſt par-tout de vaſe molle & d'argille, de ſorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés. La pointe eſt par 52ᵈ 23′ de latitude S., & 68ᵈ 57′, ſuivant notre eſtime, de longitude Oueſt. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. Dans la baie, la marée monte & baiſſe de 4 à 5 braſſes, & la force de ſon courant eſt d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. Nous ne vîmes non plus en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais nous ne deſcendîmes pas à terre; nous y mouillâmes le 19 Décembre, & nous en partîmes le 22.

ANN. 1766, 1767.

III. PORT FAMINE. En 1581, les Eſpagnols bâtirent en cet endroit une ville, qu'ils appelèrent *Philippeville*, & y laiſsèrent une colonie, composée de 400 perſonnes. Quand notre célèbre navigateur Cavendish y arriva en 1587, il trouva ſur la grève un de ces malheureux Eſpagnols, le ſeul qui fût reſté des 400. Ils

ANN. 1766. 1767.

avoient tous péri, faute de ſubſiſtance; à l'exception de vingt-quatre : vingt-trois de ceux-ci s'embarquèrent pour la rivière de *Plata*, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier, nommé Hernando, fut amené en Angleterre par Cavendish, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé, le nom de *Port Famine*. C'eſt une très-belle baie, dans laquelle pluſieurs vaiſſeaux peuvent mouiller commodément & en ſûreté. Nous amarrâmes à 9 braſſes d'eau, ayant mis le cap *Sainte-Anne* au N. E. $\frac{1}{4}$ E., & la rivière de *Sedger* au S. $\frac{1}{2}$ Oueſt.; ce qui eſt peut-être la meilleure ſituation qu'on puiſſe prendre, quoique le fond ſoit bon dans toute la baie. On trouve en cet endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. Nous prîmes une grande quantité d'un petit poiſſon très-bon en jettant la ligne par les bords du vaiſſeau, & nous jettâmes auſſi la ſeine, avec beaucoup de ſuccès, dans une baie de ſable fin, un peu au Sud de la rivière de *Sedger*. Nous tuâmes un grand nombre d'oiſeaux de différentes eſpèces, & particulièrement des oies, des canards, des ſarcelles, des becaſſines, des pluviers & des *race-horſes*; nous y trouvâmes auſſi du céleri en grande abondance. Cet endroit eſt par 53^{d} 42' de latitude S., & 71^{d} 28', ſuivant l'obſervation de longitude Oueſt. Nous y

jettâmes l'ancre le 27 Décembre 1766, & nous en partîmes le 18 Janvier 1767.

Ann. 1766, 1767.

IV. BAIE DU CAP HOLLAND. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie, qui a par-tout un fond très-bon pour y jetter l'ancre. Nous mouillâmes à environ trois encablures du rivage, ſur 10 braſſes, fond de gros ſable & de coquillages. Le cap *Holland* nous reſtoit à l'O. S. O. ½ O., éloigné de trois milles, & le cap *Froward* un peu au N. de l'Eſt. Il avoit précisément en face du vaiſſeau un très-joli ruiſſeau, & ſous le cap *Holland* une grande rivière, navigable pour les chaloupes juſqu'à pluſieurs milles. On trouve auſſi ſur la côte une grande quantité de bois à brûler. Nous trouvâmes des moules & des lépas, du céleri & des canneberges en abondance; mais nous ne prîmes que très-peu de poiſſon, ſoit à la ligne, ſoit au filet. Nous tuâmes des oies, des canards, des ſarcelles & des *race-horſes*, mais en petite quantité. Cette baie eſt par 53^{d} 57' de latitude S., & 72^{d} 34' de longitude O., ſuivant notre eſtime. La variation étoit de deux pointes à l'Eſt. L'eau montoit à environ huit pieds; nous ne trouvâmes cependant point de marée régulière, mais un fort courant portant à l'Eſt. Nous y jettâmes l'ancre le 19 Janvier, & nous en partîmes le 23.

ANN. 1766, 1767.

canal de *Saint-Jérôme* à l'O. N. O.; à un demi-mille de diſtance du rivage. Il eſt aiſé de ſe pourvoir d'eau en remontant d'un mille la rivière de *Batchelor*, & l'on trouve du bois tout au tour de la baie, qui eſt d'ailleurs très-commode par-tout pour le débarquement. Nous trouvâmes une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, pluſieurs poules ſauvages & un peu de poiſſon, mais pas aſſez pour fournir à l'équipage un ſeul repas de nourriture fraîche : cette rade eſt par 53ᵈ 39′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 73ᵈ 52′ de longitude Oueſt. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'Eſt. L'eau monte & baiſſe d'environ huit pieds, mais la marée eſt irrégulière. Le maître du vaiſſeau, qui a pluſieurs fois traverſé le détroit pour en examiner les baies, a trouvé fréquemment que le courant avoit trois directions différentes. Nous y mouillâmes le 4 Février, & nous en partîmes le 11.

VIII. BAIE DE BUTLER. C'eſt une petite baie entièrement environnée de rochers, de ſorte qu'aucun vaiſſeau ne doit y mouiller, s'il lui eſt poſſible de l'éviter. Nous y trouvâmes cependant aſſez de bois & d'eau pour entretenir notre proviſion; des moules & des lépas en abondance, un fort bon poiſſon & quelques poules ſauvages; mais le céleri & les canne-

berges y étoient très-rares. Cette baie eſt par 53d 37′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 74d 9′ de longitude Oueſt. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. L'eau y monte & baiſſe d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'Eſt. Nous y mouillâmes le 18 Février, & nous en partîmes le premier Mars.

Ann. 1766, 1767.

IX. ANSE DU LION. C'eſt une petite baie entourée de rochers. L'eau eſt profonde, mais le fond eſt bon. La place n'eſt pas mauvaiſe pour un vaiſſeau & n'eſt pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve point de bois. Il n'y a point d'endroit commode pour débarquer qu'à l'endroit où l'on fait de l'eau. Nous n'y trouvâmes d'autres rafraîchiſſemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de *rockfish* & un peu de céleri : on y eſt par 53d 26′ de latitude S. & 74d 25′ de longitude O., ſuivant notre eſtime. La variation de l'aiguille eſt de deux pointes à l'Eſt. La marée, autant que nous avons pu en juger par l'aſpect des rochers, monte & baiſſe d'environ cinq pieds, & la vîteſſe des courans eſt d'environ deux nœuds par heure. Nous y mouillâmes le 2 Mars, & nous en partîmes le lendemain.

X. BAIE DE GOODLUCK. C'eſt une petite baie, qui eſt, comme pluſieurs autres, dans le détroit, tout entourée de rochers. Le fond

ANN. 1766, 1767.

y eſt très-mauvais, & le cable de notre ſeconde ancre y fut tellement endommagé, que nous fûmes obligés d'y en ſubſtituer un neuf. On trouve en cet endroit peu de bois & beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut eſpérer d'y trouver aucune eſpèce de rafraîchiſſement; & en effet nous n'y trouvâmes que quelques *rockfish*, que nous prîmes à la ligne. Il peut y avoir des circonſtances où il ſeroit avantageux d'entrer dans cette baie; mais nous trouvâmes qu'il étoit fort heureux d'en ſortir. Elle eſt par 53^d 23′ de latitude S., &, ſuivant notre eſtime, 74^d 33′ de longitude Oueſt. La variation eſt de deux pointes à l'Eſt. La marée monte & baiſſe de trois à quatre pieds; quoique nous n'euſſions eu aucune occaſion de ſonder le courant, nous reconnûmes qu'il portoit à l'Eſt. Nous y jettâmes l'ancre le 3 Mars, & nous en ſortîmes le 15.

XI. HAVRE DU SWALLOW. Ce havre, quand une fois on y eſt entré, eſt très-ſûr, attendu qu'il eſt à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en eſt étroite & embarraſſée de rochers: il ſera aiſé d'éviter ces rochers, en ayant une bonne ſentinelle; parce qu'il y a conſtamment au-deſſus de grands amas d'herbes. Nous y fîmes une proviſion ſuffiſante de bois & d'eau,

mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit est toujours unie, il est aisé de débarquer par-tout; mais nous n'y trouvâmes aucuns rafraîchissemens, excepté quelques moules & des *rockfish*. Les montagnes qui sont autour présentent l'aspect le plus horrible, & semblent être désertées par tout ce qui a vie. La latitude est de 53ᵈ 29′ au Sud, & la longitude, suivant notre estime, de 74ᵈ 35′ à l'Ouest. La variation est de deux pointes à l'Est. La marée monte & baisse de quatre à cinq pieds. Nous mouillâmes dans ce havre le 15 Mars, & nous en partîmes le lendemain.

ANN. 1766, 1767.

XII. BAIE UPRIGHT. On peut en sûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paroît au-dessus de l'eau. Le bois y est très-petit; mais nous y en trouvâmes une assez grande quantité pour entretenir notre provision; l'eau y est excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, nous n'y prîmes que quelques poules sauvages, des *rockfish* & des moules. Il ne s'y trouve point d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53ᵈ 8′ de latitude S., & 75ᵈ 35′ de longitude à l'Ouest. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'Est. L'eau monte & baisse d'environ cinq pieds, mais la marée est très-irrégulière. Nous y mouillâmes le 18 Mars, & nous en partîmes le 10 Avril.

Ann. 1766, 1767.

Il y a, peu au-delà du cap *Shut-up*, trois baies très-bonnes, que nous appellâmes *Baie de la Rivière*, *Baie de Logement* & *Baie de Wallis*. La dernière est la meilleure.

Environ à moitié chemin, entre la baie *Elisabeth* & la rade d'*Yorck*, & la baie *des moules*, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'Ouest. Il y a aussi une baie, avec un bon encrage, vis-à-vis la rade d'*Yorck*, & une autre à l'Est du cap *Croff-tide*; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap *Croff* & la pointe *Saint-David*, est le goulet de *Saint-David*, sur le côté méridional duquel nous avons trouvé un banc de gros sable & de coquillages, avec une profondeur de 19 à 30 brasses d'eau, où un vaisseau pourroit mouiller en cas de nécessité. Le maître du *Swallow* trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'Est de la pointe de *Saint-David*. Un peu à l'Est du cap *Quade* est la baie *des Isles*, où le *Swallow* a resté quelque tems; mais ce n'est pas une station commode. La baie de *Hazard* a un fond très-rocailleux & très-inégal, & pour cette raison on doit l'éviter.

Comme les violens coups de vent, qui nous ont incommodés dans notre navigation, soufloient tous de l'Ouest, il est à propos de porter environ cent lieues ou plus à l'Ouest, après être sorti du détroit, afin que le vaisseau ne

s'expose pas à tomber sur une côte sous le vent, qui est encore totalement inconnue.

ANN. 1766, 1767.

LA table suivante fera connoître les routes & les distances d'une pointe à l'autre dans le détroit de *Magellan*.

*Route de l'*Endéavour *dans le détroit de* Magellan, *avec la distance des différens lieux que ce Vaisseau a parcourus, mesurée par la boussole.*

Le cap de *la Vierge Marie*, appellé par nos Navigateurs *Cap des Vierges*, est situé au 52^d 24' de latitude Sud & au 68^d 22' de longitude Ouest.

	Route du Vaiss.	*Mil.*	*Latitud.*		*Longit.*	
Du cap de *la Vierge Marie* à la pointe *Dungeness*...	S. ¼ O.....	5	52^d	28'	68^d	28'
De la pointe *Dungeness* à la pointe de *Possession*.....	O. ¼ S.....	18	52	23	68	57
De la pointe de *Possession* au côté méridional du premier goulet...............	S. O. ¼ S.	27	52	35	69	38
De l'extrémité septentrionale à l'extrémité méridionale du goulet............	S. S. O......	9	—	—	—	—
De l'extrémité septentrionale du goulet au cap *Grégoire*.	O. S. O. ¼ O.	25	52	39	70	31
Du cap *Grégoire* à la pointe de *Sweepstakes*.........	S. 30^d O....	12⅓	—	—	—	—
Du cap *Grégoire* à la pointe de l'isle du *Dauphin*....	S. O. ½ O...	14	52	43	70	53
Du cap de l'isle du *Dauphin* à l'extrémité septentrionale de l'isle d'*Elisabeth*,....	S. ½ O.......	14⅔	52	56	71	6

	Route du Vaiss.	Mil.	Latitud.		Longit.	
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'*Elisabeth* à l'isle *Saint-Barthélemi*.......	E. N. E.....	1¼	52	56	71	4
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'*Elisabeth* à l'isle *Saint-Georges*..........	S. E........	8	—	—	—	—
De l'extrémité septentrionale de l'isle d'*Elisabeth* à la pointe *Porpass*.........	S. ¼ O.......	12	53	6	71	1
De la pointe *Porpass* à la baie d'*Eau-douce*.......	S. ½ E.......	22⅔	—	—	—	—
De la baie d'*Eau-douce* au cap *Saint-Anne* ou *Port* [illegible]*nine*...............	S. S. E. ¼ E.	13⅔	53	42	71	28
[illegible] cap *Sainte-Anne* à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale.......	N. E........	—	—	—	—	—
Du cap *Sainte-Anne* au cap *Shut-up*...............	S. ¼ E.......	12	53	54	71	32
Du cap *Shut-up* à l'isle du *Dauphin*.............	S. S. O......	7	53	59	71	41
De l'isle du *Dauphin* au cap *Froward*, le cap le plus méridional de toute l'Amérique.................	S. 47. O.....	11	54	3	71	59
Du cap *Froward* à la pointe de la baie de *Snug*......	O. ½ N......	8	—	—	—	—
De la pointe de la baie de *Snug* au cap *Holland*....	O. ¼ S.......	13⅓	53	57	72	34
Du cap *Holland* au cap *Gallant*..................	O. ¼ S......	21½	53	50	73	9
Du cap *Gallant* à la baie d'*Elisabeth*............	O. N. O. ½ O.	11⅔	53	43	73	24
De la baie d'*Elisabeth* à la pointe d'*Yorck*........	O. N. O. ½ O.	6⅓	53	39	72	32
De la rade d'*Yorck* au cap *Cross-tide*.............	O. ¼ S.......	10	—	—	—	—
De la rade d'*Yorck* au cap *Quade*...............	O. ½ S.......	21	53	33	74	6
Du cap *Quade* au cap *Saint-David*..............	S. E........	4½	—	—	—	—

	Route du Vaiss.	*Mil.*	*Latitud.*		*Longit.*	
Du cap *Quade* à la baie de *Butler*.	S. ¼ O.	4	53	37	74	9
Du cap *Quade* à la baie de *Hazard* (*Chance bay*).	S. S. O.	5	—	—	—	—
Du cap *Quade* à la baie de *Great-Muſſel*.	S. O ½ S.	6	—	—	—	—
Du cap *Quade* au canal de *Snow*.	O. S. O. ½ O.	10	—	—	—	—
Du cap *Quade* à l'*Anſe du Lion*.	O. N. O. ¾ O.	12	53	26	74	25
Du cap *Quade* au *Port Heureux* (*Goode-Luck bay*).	O. N. O. ¼ O.	6	53	23	74	33
Du cap *Quade* au cap *Notch*.	O. N. O. ¾ O.	21	53	22	74	36
Du cap *Notch* au havre du *Swallow*.	S. S. E.	7	53	29	74	36
Du cap *Notch* à la baie *Piſſ-Pot*.	O. ¼ S.	23	—	—	—	—
Du cap *Notch* au cap *Monday* (*Lundi*).	O.	28	53	12	75	20
Du cap *Monday* au cap *Upright*.	O. ¼ N.	13	53	6	75	38
Du cap *Monday* à un grand détroit ſur la côte ſeptentrionale.	N.	7	—	—	—	—
Du cap *Upright* au cap de la *Providence*.	O. ¼ O. ½ O.	9	52	57	75	37
Du cap *Upright* au cap *Tamer*.	N. ¼ O. ½ O.	18	—	—	—	—
Du cap *Upright* au cap *Pillar*.	O. ½ N.	50	52	43	76	52
Du cap *Pillar* à l'iſle *Weſtminſter*.	N. E. ½ N.	15	—	—	—	—
Du cap *Pillar* au cap *Victoire*.	N. O. ½ N.	28	—	—	—	—
Du cap *Pillar* au iſles de *Direction*.	O. N. O.	23	52	27	77	19



CHAPITRE IV.

Passage du Détroit de Magellan *à l'isle de* Georges III, *appellée* Otahity, *& située dans la mer du Sud; avec un récit de la découverte de plusieurs autres Isles, & la description de leurs Habitans.*

Ann. 1767. En continuant notre route à l'Ouest, après être sortis du détroit, nous vîmes un grand nombre de mouettes, de pintades & d'autres oiseaux voler autour du vaisseau. Nous eûmes presque toujours des vents impétueux, des brouillards & une grosse mer; de sorte que nous fûmes souvent obligés de naviguer sous nos basses voiles, & que, pendant plusieurs semaines de suite, il n'y eut pas un seul endroit sec sur le vaisseau.

Avril. Le 22, à huit heures du matin, nous fîmes une observation par laquelle nous trouvâmes que notre longitude étoit 95^{d} 46′ à l'Ouest; notre latitude étoit à midi de 42^{d} 24′ S., & la variation de l'aiguille, par l'azimuth, étoit de 11^{d} 6′ à l'Est.

VERS le 24, les matelots commencèrent à être attaqués très-vivement de rhumes & de fièvres, parce que les œuvres mortes étoit ouvertes, & que leurs habits & leurs lits étoient continuellement mouillés. Année 1767. Avril.

LE 26, à quatre heures après midi, la variation, par l'azimuth, étoit de 10^d^ 20′ à l'Est, &, à six heures du soir, le lendemain, de 9^d^ 8′. Le 27, à midi, nous étions par 36^d^ 54′ de latitude S., & 100^d^, suivant notre estime, de longitude Ouest. Ce même jour, le tems étoit doux & beau, nous fîmes sécher les habits de l'équipage, & transporter sur le tillac les malades, à qui on donna tous les matins pour déjeûné, du salep & du bled, bouillis avec des tablettes de bouillon portatif. Tout l'équipage eut aussi du vinaigre & de la moutarde autant qu'il en put consommer, & l'on fit bouillir constamment des tablettes portatives dans les pois & le gruau des matelots.

LES grands vents, avec de fréquentes & violentes raffales, & une grosse mer, revinrent peu de tems après, & continuèrent presque sans intervalles. Le vaisseau tangua si fort, que nous craignîmes de voir ses mâts emportés, & les gens de l'équipage furent de nouveau mouillés dans leurs lits.

LE 30, la variation de l'aiguille étoit, par l'azimuth, de 8^d^ 30′ à l'Est; notre latitude de

ANN. 1767. Avril.

32^{d} 50' au Sud, & notre longitude, ſuivant notre eſtime, de 100^{d} à l'Oueſt. Je commençai alors à porter le cap au Nord, attendu que nous ne riſquions pas d'être jettés vers l'Oueſt dans cette latitude. Le Chirurgien fut d'avis qu'en peu de tems les maladies augmenteroient au point que nous manquerions de bras pour la manœuvre, ſi nous n'avions pas bientôt un meilleur tems.

Mai.

LE 3 Mai, à quatre heures après midi, nous fîmes une obſervation du ſoleil & de la lune, & nous trouvâmes notre longitude à 96^{d} 26' à l'Oueſt; la variation, par l'azimuth, étoit, à ſix heures du ſoir, de 5^{d} 44' à l'Eſt, & le lendemain, à ſix heures du matin, de 5^{d} 58'. Ce même jour, à midi, nous étions par 28^{d} 20' de latitude Sud. A quatre heures après-midi, nous fîmes pluſieurs obſervations pour la longitude, que nous trouvâmes de 96^{d} 21' à l'Oueſt. A ſept heures du ſoir, la variation étoit, par l'azimuth, de 6^{d} 40' à l'Eſt; le lendemain, à dix heures du matin, elle étoit, par l'amplitude, de 5^{d} 48'; &, à trois heures après midi, elle étoit de 7^{d} 40'. Le même jour, nous vîmes un oiſeau *du Tropique*.

Le 8 Mai, à ſix heures du matin, la variation de l'aiguille étoit, par l'amplitude, de 7^{d} 11' à l'Eſt. Dans l'après-midi, nous vîmes pluſieurs marſouins & des hirondelles de mer.

Le 9,

Le 9, à huit heures du matin, la variation, par l'azimuth, étoit de 6^d 34′ à l'Eſt; &, le 11 au matin, elle étoit, par l'azimuth & l'amplitude, de 4^d 40′. Notre latitude étoit de 27^d 20′ au Sud, & notre longitude, ſuivant notre eſtime, de 106^d à l'Oueſt. Ce jour-là & le ſuivant, nous vîmes près du vaiſſeau des hirondelles de mer & quelques marſouins. ANN. 1767, Mai.

Le 14 Mai, la variation de l'aiguille, par quatre azimuths, étoit de 2^d à l'Eſt. Vers les quatre heures après midi, nous vîmes une grande troupe d'oiſeaux bruns, volans à l'Eſt, & quelque choſe du même côté, qui avoit l'apparence d'une terre haute. Nous portâmes deſſus juſqu'au ſoleil couché, & l'apparence étant toujours la même, nous continuâmes cette route; mais à deux heures du matin, ayant fait dix-huit lieues ſans trouver la terre, nous ſerrâmes le vent, & à la pointe du jour nous ne vîmes plus rien. Nous reconnûmes alors avec plaiſir que nos malades ſe trouvoient mieux à meſure que nous avancions. Nous étions par 24^d 50′ de latitude Sud, &, ſuivant notre eſtime, au 106^d de longitude Oueſt. Pendant ce tems nous cherchions à découvrir le *Swallow*.

Le 16, à quatre heures après midi, la variation de l'aiguille, par l'azimuth & l'amplitude,

ANN. 1767. Mai.

étoit de 5d à l'Eſt, & le lendemain, à ſix heures du matin, elle étoit par quatre azimuths, de 3d 20′.

Les charpentiers furent alors employés à radouber les œuvres mortes du vaiſſeau, & à réparer & peindre les canots. Le 18, je donnai un mouton pour ceux de nos gens qui étoient malades & convaleſcens.

Le 20, nous nous trouvâmes, par l'obſervation, à 106d 47′ de longitude Oueſt, & 20d 52′ de latitude Sud. Le lendemain, nous vîmes pluſieurs poiſſons volans, les premiers que nous euſſions apperçus dans ces mers.

Le 22, l'obſervation nous donna 111d de longitude Oueſt, & 20d 18′ de latitude Sud. Nous vîmes le même jour des bonites, des dauphins & des oiſeaux *du Tropique*.

Ceux de nos gens qui avoient été malades de la fièvre ou du rhume, commencèrent à être attaqués du ſcorbut; ſur la repréſentation du chirurgien, on leur donna du vin; on leur fit auſſi du moût avec de la dreche, & chaque matelot une demi-pinte de chou mariné chaque jour. La variation fut de 4 à 5d à l'Eſt.

Nous vîmes le 26 deux grampuſes, & le 28, une troiſième; le 29, nous vîmes pluſieurs oiſeaux, parmi leſquels il y en avoit un de la groſſeur d'une hirondelle, que quelques-uns

d'entre nous crurent être un oiseau de terre. ANN. 1767. Mai.

Nos matelots commencerent alors à devenir pâles & malades ; & le scorbut fit de grands progrès dans l'équipage, malgré toutes nos précautions pour le prévenir. On leur donna du vinaigre & de la moutarde à discrétion, du vin à la place d'eau-de-vie, du moût de bière & du salep. On fit constamment bouillir des tablettes de bouillon dans leurs pois & leur gruau d'avoine, & l'on eut soin de tenir très-propres leurs habits, ainsi que l'endroit où ils couchoient. Les hamacs furent constamment apportés sur le tillac à huit heures du matin, & descendus à quatre heures après midi ; on lava tous les jours une partie des lits & des hamacs ; l'eau fut rendue saine par le moyen de la ventilation, & tout ce qui étoit entre les ponts fut arrosé fréquemment de vinaigre.

LE 31 Mai, nous nous trouvâmes, suivant l'observation, par 127^d 45′ de longitude O., & 29^d 38′ de latitude Sud. La variation étoit, par l'azimuth & l'amplitude, de 5^d 9′ à l'Est.

LE lendemain, à trois heures après midi, 1 Juin.
nous étions, par l'observation, à 129^d 15′ de longitude O., & au 19^d 34′ de latitude Sud. Nous eûmes de grands coups de vent, avec

ANN. 1767. Juin.

beaucoup de tonnerre & de pluie; nous vîmes plusieurs des oiseaux appellés *frégates*.

Le 3, nous vîmes un grand nombre de mouettes, ce qui, joint à l'incertitude du tems, nous fit espérer que nous n'étions pas très-loin de terre. Le lendemain, une tortue vint nager tout près du vaisseau. Le 5, nous apperçûmes plusieurs oiseaux, qui nous confirmèrent dans l'espérance que nous approchions de terre. Le 6, à onze heures du matin, un matelot, nommé Jonathan Puller, cria de la grande hune, *Terre à l'Ouest-Nord-Ouest*. A midi, on la vit distinctement du tillac, & l'on reconnut que c'étoit une isle basse, à environ cinq à six lieues de distance. La joie que tout le monde ressentit à cette découverte ne peut être connue que par ceux qui ont éprouvé les dangers, les fatigues & les peines d'un voyage tel que celui que nous avions fait.

Lorsque nous fûmes à environ cinq milles de l'isle que nous venions de découvrir, nous en vîmes une autre, gisant au N. O. $\frac{1}{4}$ Ouest. Vers les trois heures après midi, étant très-près de la première, nous nous en approchâmes; comme mon premier lieutenant étoit fort malade, je chargeai M. Furneaux, mon second lieutenant, d'aller à terre avec les bateaux armés & équipés. Comme il approchoit de l'isle, je vis deux pirogues en

ſortir & ramer avec beaucoup de viteſſe vers l'iſle qui étoit ſous le vent. A ſept heures du ſoir, les bateaux revinrent & rapportèrent pluſieurs cocos, une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques, & quelques hameçons faits d'écailles d'huitres avec quelques-unes des coquilles dont on les faiſoit. Ils rapportèrent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient viſité trois huttes, ou plutôt trois *hangards*, compoſés ſeulement d'un toit, proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, ſoutenu ſur des piliers, & ouvert par-deſſous tout autour. Ils avoient vu auſſi quelques canots qu'on conſtruiſoit; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autre fruit que des cocos. Ils avoient jetté la ſonde en différens endroits, ſans trouver de mouillage; ils avoient eu beaucoup de peine à aborder, parce que la houle étoit très-forte : ſur cette information, je louvoyai toute la nuit; & le lendemain, au matin, j'envoyai de bonne heure les bateaux pour ſonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit poſſible, un endroit où le vaiſſeau pût mettre à l'ancre; mais, à onze heures, ils revinrent après avoir eu auſſi peu de ſuccès que la première fois. Ils me dirent que toute l'iſle étoit entourée d'un récif, & que, quoique il y eût au vent une ouverture par laquelle on entroit

ANN. 1767, Juin.

ANN. 1767. Juin.

dans un large baſſin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'iſle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de briſans, qu'ils n'avoient pas oſé s'y haſarder, & qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'iſle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent. Comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à reſter en cet endroit, je fis remettre les bateaux à bord; & je portai ſur l'autre iſle qui nous reſtoit au S. 22ᵈ Eſt., à environ quatre lieues de diſtance. L'iſle que je venois de quitter ayant été découverte la veille de la Pentecôte, je lui en donnai le nom : elle avoit environ quatre milles de long ſur trois de large. Sa latitude eſt de 19ᵈ 26′ S., & ſa longititude, ſuivant l'obſervation, de 137ᵈ 56′ Oueſt.

Iſle de Whitſunday (Pentecôte).

QUAND nous arrivâmes ſous le vent de l'autre iſle, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés; je vis ſur le rivage une cinquantaine d'habitans, armés de longues piques, & pluſieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. Je donnai ordre à M. Furneaux d'aller à l'endroit de la grève où nous voyions ces inſulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits & de l'eau, ou toute autre choſe qui pût nous être utile, & en même-tems d'obſerver ſoigneuſe-

ment de ne rien faire qui pût les offenſer. Je lui recommandai auſſi d'employer les bateaux à ſonder pour chercher un mouillage. Vers les ſept heures il revint & me dit qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la ſonde qu'à un demi-cable de diſtance du rivage, où le fond étoit de roches aiguës à une grande profondeur.

ANN. 1767. Juin.

LORSQUE le bateau approcha de la côte, les habitans ſe portoient en foule vers la grève, & ſe mettoient en défenſe avec leurs piques, comme pour diſputer le débarquement; nos gens s'arrêtèrent alors, & firent des ſignes d'amitié, montrant en même-tems des colliers de grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles. Les Inſulaires leur firent ſigne de s'éloigner, mais en même tems, ils regardèrent ce qu'on leur préſentoit avec un air de curioſité & de deſir. Bientôt quelques-uns d'entr'eux s'avancèrent quelques pas dans la mer; nos gens leur faiſant ſigne qu'ils deſiroient des noix de cocos & de l'eau, pluſieurs de ces Inſulaires en allèrent chercher une petite quantité, & ſe haſardèrent à l'apporter juſqu'aux bateaux: l'eau étoit dans les coques des cocos, & le fruit étoit dépouillé de ſon écorce extérieure, qu'on employoit vraiſemblablement à différens uſages. On leur donna, en échange de ces proviſions, les bagatelles qu'on leur

ANN. 1767. Juin.

avoit montrées, & quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reſte. Pendant cette petite négociation de commerce, un des Inſulaires trouva moyen de voler un mouchoir de ſoie, dans lequel notre petite marchandiſe étoit enveloppée, & l'enleva, ainſi que ce qui étoit dedans, avec tant d'adreſſe que perſonne ne s'en apperçut. Nos gens eurent beau faire ſigne enſuite qu'on leur avoit volé un mouchoir; les Inſulaires ou ne purent pas, on ne voulurent pas les comprendre. Le bateau continua de ſonder autour de la grève, juſqu'à la nuit, pour trouver un mouillage; M. Furneaux tâcha auſſi pluſieurs fois d'engager les naturels à lui apporter des plantes anti-ſcorbutiques; mais n'ayant pu ſe faire entendre, il revint à bord.

JE louvoyai toute la nuit, & dès que le jour parut, j'envoyai de nouveau les bateaux avec ordre de deſcendre à terre, mais ſans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fût forcé par la néceſſité. Lorſque les bateaux approchèrent de la côte, l'officier qui les commandoit fut bien étonné de voir ſept grandes pirogues, ayant chacune deux gros mâts, & tous les Inſulaires ſur la grève, prêts à s'embarquer, ils firent ſigne à nos gens de monter un peu plus haut; nos gens

y consentirent volontiers, &, dès qu'ils furent descendus à terre, tous les Indiens s'embarquèrent & cinglèrent à l'Ouest; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'isle.

ANN. 1767, Juin.

Nos bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers & de plantes anti-scorbutiques. M. Furneaux, qui commandoit l'expédition, me dit que les Indiens n'avoient rien laissé derrière eux que quatre ou cinq pirogues. Il avoit trouvé une citerne de très-bonne eau; il nous fit la description de l'isle comme d'un terrein uni & sablonneux, plein d'arbres, sans broussailles, & abondant en végétaux anti-scorbutiques. Les canots des Indiens cinglèrent à l'O. S. O., tant qu'on put les appercevoir de la grande hune : ils paroissoient avoir environ trente pieds de long, quatre de large, & trois & demi de profondeur. Deux de ces canots étoient joints ensemble, de manière que leurs côtés, étant rappochés parallélement à la distance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverses qui passoient du stribord de l'un au bas-bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

LES habitans de cette isle étoient d'une taille moyenne; leur teint étoit brun, & ils avoient de longs cheveux noirs & éparts sur leurs

Ann. 1767. Juin.

épaules. Les hommes étoient bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une espèce d'étoffe grossière, attachée à la ceinture, & qui paroissoit faite pour être relevée autour des épaules.

Isle de la Reine Charlotte.

L'APRÈS-MIDI, je renvoyai à terre le lieutenant Furneaux avec les canots. Il avoit avec lui un contre-maître & vingt matelots, qui devoient porter les bariques d'eau de la citerne au rivage. Je leur ordonnai de prendre possession de l'isle, au nom du Roi Georges III, & je la nommai *l'isle de la Reine Charlotte*, à l'honneur de la Reine. Les bateaux revinrent chargés de cocos & de plantes anti-scorbutiques, & l'officier me dit qu'il avoit trouvé, à peu de distance de la grève, deux nouvelles citernes de bonne eau. J'étois alors très-malade, cependant j'allai à terre avec le chirurgien & plusieurs de ceux qui étoient affoiblis par le scorbut, afin de faire une promenade. Je trouvai deux citernes si commodes que je laissai le contre-maître & vingt matelots sur le rivage pour faire la provision d'eau; & je leur fis envoyer du vaisseau des provisions pour une semaine: ils étoient déjà pourvus d'armes & de munitions. Je retournai à bord le soir avec le chirurgien & les malades, ne laissant à terre que ceux qui étoient chargés de faire de l'eau. Comme nous n'avions pas pu

trouver de mouillage, je louvoyai toute la nuit.

ANN. 1767. Juin.

LE lendemain au matin, 9, j'envoyai à terre tous les tonneaux vuides, pour les remplir d'eau. Le chirurgien & les malades y allèrent auſſi pour prendre l'air; mais je donnai des ordres précis qu'ils ſe tinſſent du côté de l'eau & à l'ombre, qu'ils n'abatiſſent ni n'endommageaſſent aucune des maiſons; & que, pour avoir le fruit des cocotiers, ils ne détruiſiſſent pas les arbres, ſur leſquels je chargeai certaines perſonnes de monter pour cueillir les cocos. A midi, la proviſion fut faite & le canot revint à bord; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put s'éloigner de la plage, parce qu'elle eſt toute de rochers, & la houle qui bat deſſus eſt ſouvent très-forte. A quatre heures, je reçus un autre bateau chargé d'eau, & une nouvelle proviſion de cocos, de dattes & de végétaux anti-ſcorbutiques. Le chirurgien revint auſſi avec les malades, à qui la promenade avoit fait beaucoup de bien.

LE lendemain au matin, 10, dès qu'il fut jour, j'envoyai ordre au contre-maître de faire paſſer à bord tous les tonneaux pleins d'eau, de ſe tenir prêt à ſe rembarquer avec ſes gens quand les bateaux reviendroient, & de rapporter autant de cocos & de plantes anti-ſcorbutiques qu'il pourroit s'en procurer.

ANN. 1767. Juin.

Vers les huit heures, les bateaux revinrent à bord avec l'eau & les rafraîchiſſemens; mais le canot, en partant de terre, reçut un coup de mer qui le remplit preſque entièrement d'eau; heureuſement la berge ſe trouva aſſez près pour lui donner du ſecours, en prenant à bord une grande partie de ſon équipage; & ceux qui reſtèrent dans le canots parvinrent à ſe débarraſſer, ſans autre dommage que la perte des cocos & des légumes qu'ils avoient à bord. A midi, je fis remonter les bateaux; &, comme la mer étoit groſſe, que la houle rouloit avec violence ſur la côte, & que nous n'avions point de mouillage, je jugeai qu'il étoit prudent de quitter cet endroit avec les rafraîchiſſemens que nous nous étions procurés.

CEUX de nos gens qui avoient ſéjourné à terre, n'y trouvèrent point de métaux d'aucune eſpèce, ils virent ſeulement des outils faits de coquilles & de pierres aiguiſées & façonnées, & emmanchées, en forme de doloires, de ciſeaux, d'alènes. Ils virent auſſi pluſieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches couſues enſemble & attachées à pluſieurs pièces de bois, qui coupent tranſverſalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquèrent pluſieurs eſpèces de tombeaux, où les cadavres étoient expoſés ſous un dais, & où ils pourriſſent ſans être jamais enterrés.

QUAND nous appareillâmes, nous laissâmes un pavillon anglois flottant sur l'isle, avec le nom du vaisseau & la date de notre arrivée; nous gravâmes sur un morceau de bois & sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de possession de l'isle, ainsi que celle *de la Pentecôte*, au nom de Sa Majesté Britannique. Nous laissâmes aussi des haches, des clous, des bouteilles & de petits grains de verre, des chelins, des demi-chelins & des demi-sous; c'étoit un petit présent que nous faisions aux habitans, & un dédommagement pour l'incommodité que nous avions pu leur occasionner. L'isle *de la Reine Charlotte* a environ six milles de long sur un de large; elle gît par le 19ᵈ 18′ de latitude S., & 138ᵈ 4′ de longitude O., suivant l'observation. Nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 4ᵈ 46′ à l'Est.

NOUS fîmes voile par un vent frais; &, vers une heure, nous eûmes connoissance d'un isle à l'O. $\frac{1}{4}$ S. de celle *de la Reine Charlotte*, qui nous restoit alors à quinze milles de distance E. $\frac{1}{4}$ Nord. A trois heures & demie, nous nous trouvâmes à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nouvelle isle; nous rangeâmes la côte de près, mais nous ne nous trouvâmes point de fond. L'extrémité de l'Est est jointe à celle de l'Ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la

ANN. 1767. Juin.

mer se brise & forme un lagon dans le milieu de l'isle; ce qui présentoit l'apparence de deux isles, & paroissoit avoir environ six milles de long sur quatre de large. C'est une terre basse, couvertes d'arbres; mais nous n'y vîmes ni cocotiers, ni cabanes; nous apperçûmes cependant, à la pointe occidentale de cette isle, tous les canots & les Indiens qui, à notre approche, avoient abandonné l'isle *de la Reine Charlotte*, avec d'autres Indiens qui s'étoient joints aux premiers. Nous comptâmes huit doubles canots, & environ quatre-vingts hommes, femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés sur la grève; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches, faisant un grand bruit & dansant d'une manière fort étrange. Nous remarquâmes que cette isle étoit sablonneuse, & que, sous les arbres, il n'y avoit point de verdure. Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & que nous n'avions point d'espérance de nous y procurer aucun rafraîchissement; je m'éloignai, à six heures du soir, de cette isle, que je nommai l'isle *d'Egmont*, en l'honneur du Comte d'Egmont, qui étoit alors premier Lord de l'Amirauté. Elle gît par le 19ᵈ 20′ de latitude S., & 138ᵈ 30′ de longitude O., suivant l'observation.

Isle d'Egmont.

Le 11, à une heure, nous vîmes une iſle à l'O. S. O., & nous y courûmes. A quatre heures, nous étions à un quart de mille de la côte, que nous rangeâmes, ſondant continuellement, ſans pouvoir trouver de fond. Elle eſt entourée de rochers, ſur leſquels la mer briſe ſe briſe avec beaucoup de force; elle eſt pleine d'arbres, parmi leſquels il n'y avoit pas un cocotier; elle reſſemble beaucoup à l'Iſle d'*Egmont*, mais elle eſt beaucoup plus étroite. Nous apperçûmes, parmi les rochers de l'extrémité occidentale, environ ſeize habitans, mais il n'y avoit aucun canot. Ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroiſſoient être, à tous égards, de la même nation que ceux que nous avions vus les jours précédens. Comme on ne pouvoit rien tirer de cet endroit, & que le vent étoit fort, je fis voile juſqu'à huit heures du ſoir, & alors je mis en panne. Cette dernière iſle a environ ſix milles de long, & d'un quart de mille à un mille de large; je la nommai *Iſle de Glouceſter*, en l'honneur de S. A. R. le Duc Glouceſter. Elle gît par 19ᵈ 11′ de latitude S., & 140ᵈ 4′ de longitude O., ſuivant l'obſervation.

Ann. 1767. Juin.

Iſle de Glouceſter.

Le 12, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, & bientôt après nous vîmes une autre iſle. A dix heures, ayant un très-gros

tems & beaucoup de pluie, nous vîmes un
Ann. 1767. Juin. récif, avec des brisans sur chaque côté de l'isle; je pris le parti de mettre en panne avec le cap au large. Cette isle gît par 19^d $18'$ de latitude S., & 140^d $36'$ de longitude O., suivant l'observation. Je lui donnai le
Isle de Cumberland. nom d'*Isle de Cumberland*, en l'honneur de S. A. R. le Duc de Cumberland. Elle est basse, & à-peu-près de la même grandeur que l'isle *de la Reine Charlotte*. Nous observâmes que la variation de l'aiguille étoit de 7^d $10'$ par l'Est. Comme nous ne pouvions espérer d'y trouver aucun rafraîchissement, je cinglai à l'Ouest.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes une autre isle, petite & basse, au N. N. O., droit au vent: elle avoit l'aspect d'un petit quai plat. Je la nommai l'*Isle du Prince Guil-*
Isle du Prince Guillaume-Henri. *laume Henri* en l'honneur du troisième fils du Roi. Elle gît par le 19^d de latitude S., & 141^d $6'$ de longitude O. suivant l'observation. Je ne m'y arrêtai point, espérant trouver à l'Ouest quelque terre plus élevée où le vaisseau pourroit mettre à l'ancre, & où nous pourrions nous procurer les rafraîchissemens dont nous aurions besoin.

Le 17, à la pointe du jour, nous reconnûmes une terre, qui gisoit O. $\frac{1}{4}$ N., en formant un petit mondrain arrondi. Elle étoit, à midi, au N. 64 O., éloigné d'environ cinq

cinq lieues; elle reſſembloit alors au rocher de *Newſtone*, dans le goulet de Plymouth, mais elle paroiſſoit beaucoup plus grande. Nous trouvâmes ce jour-là que le vaiſſeau étoit à vingt milles au Nord de ſon eſtime; ce que j'attribuai à une groſſe houle du S. Oueſt. ANN. 1767. Juin.

A cinq heures du ſoir, cette iſle nous reſtoit N. O., à la diſtance d'environ huit milles; alors je ſerrai le vent & louvoyai toute la nuit. A dix heures, nous vîmes une lumière ſur le rivage; ce qui nous prouva que l'iſle, quoique très-petite, étoit habitée, & nous fit eſpérer que nous pourrions trouver quelque mouillage dans les environs. Nous remarquâmes avec grand plaiſir que la terre étoit fort haute & couverte de cocotiers, ſigne infaillible qu'il s'y trouvoit de l'eau.

LE lendemain, au matin, j'envoyai à terre le lieutenant Furneaux, avec les bateaux armés & équipés & toute ſorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans pour les rafraîchiſſemens que l'iſle pourroit fournir. Je lui donnai ordre en même-tems de trouver, s'il étoit poſſible, un ancrage pour le vaiſſeau. Tandis que nous mettions nos bateaux dehors, nous vîmes pluſieurs pirogues partir du rivage; mais, dès que les Indiens qui les montoient virent nos

ANN. 1767. Juin.

bateaux voguer vers la côte, ils s'en retournèrent. A midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon & un coq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux dit qu'il avoit vu au moins une centaine d'habitans, & qu'il croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre ; mais qu'il avoit tourné inutilement toute l'isle pour trouver un mouillage, qu'à peine avoit-il pu découvrir un endroit pour aborder avec le bateau.

LORSQU'IL avoit été près du rivage, il avoit laissé tomber un grapin, & avoit jetté un cable aux Indiens qui étoient sur la grève, qui le saisirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, & observa qu'ils n'avoient point d'armes ; mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des bâtons blancs, qui paroissoient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portoient étoient en avant, tandis que tous les autres restoient derriere. En échange du cochon & du coq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, quelques peignes & d'autres bagatelles. Les femmes, qui étoient restees d'abord à une certaine distance, ayant apperçu ces bijoux, accoururent en foule sur la grève avec le plus grand empressement, mais elles furent renvoyées sur-le-champ par les hommes, ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

PENDANT que ces échanges ſe faiſoient un Indien paſſa, ſans être apperçu, autour d'un rocher, & plongeant dans la mer, releva le grapin du bateau; en même-tems ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable, firent un effort pour tirer le grapin. Dès que nos gens s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirèrent un coup de fuſil ſur la tête de l'homme qui avoit relevé le grapin, & qui le lâcha auſſitôt en donnant des marques d'une ſurpriſe & d'une frayeur extrêmes; les Indiens qui étoient ſur le rivage, laiſsèrent auſſi aller la corde. Les bateaux reſtèrent après cela quelque tems devant la côte; mais l'officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Indiens, revint à bord.

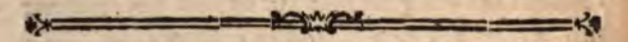
ANN. 1767. Juin.

M. Furneaux me dit que les hommes & les femmes qu'il avoit vus, étoient vêtus, & il m'apporta une pièce de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'iſle n'en pouvoit nourrir; &, comme il vit pluſieurs doubles pirogues très-grandes ſur la grève, il jugea qu'il devoit y avoir, à peu de diſtance, des iſles plus étendues, où l'on pourroit trouver des proviſions en plus grande abondance, & dont il eſpéroit que l'accès ſeroit moins difficile. Comme cette conjecture me parut très-raiſonnable, je fis remonter à bord les bateaux, & je me déterminai à courir

Ann. 1767. Juin.

Isle d'Osnabruck.

plus avant à l'Ouest. Cette dernière isle est presque circulaire & a environ deux milles de tour; je la nommai l'*Isle d'Osnabruck*, en l'honneur du Prince Frédéric, Evêque de ce siége. Elle gît par 17^d 51′ de latitude S., & 147^d 30′ de longitude Ouest. La variation de l'aiguille y est de 7^d 10′ à l'Est.



CHAPITRE V.

*Découverte de l'Isle d'*Otahity, *nommée* Isle du Roi Georges III. *Ce qui nous arriva, soit à bord du Vaisseau, soit sur la Côte.*

A DEUX HEURES après midi du 18 nous partîmes, & une demi-heure après, nous apperçûmes à l'O. S. O. une terre très-haute. Sur les sept heures du soir nous avions l'isle d'*Osnabruck* à l'E. N. E., & cette nouvelle terre de l'O. N. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ Sud. Comme le tems étoit couvert & orageux, nous mîmes à la cape pour la nuit, ou au moins jusqu'à ce que la brume fût dissipée. Le 19, à deux heures du matin, le ciel s'étant nettoyé, nous fimes voile de nouveau. A la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de

distance, & nous gouvernâmes directement sur elle. A huit heures, lorsque nous en étions très-proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, & lorsque le tems se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues: elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à la portée du pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement & s'entretenant successivement les uns les autres. En même-tems nous leur montrâmes des colifichets de différens genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble & tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, & nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenoit une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart-d'heure, & jetta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux & bien fait, se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans de l'artimon, & sauta des haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

ſigne de venir ſur le tillac, & nous lui préſentâmes différentes clincailleries. Il nous paroiſſoit les voir avec plaiſir, mais il ne voulut rien accepter juſqu'à ce que quelques-uns des Indiens ſe fuſſent approchés, & qu'après beaucoup de diſcours ils eurent jetté une branche de bananier dans le vaiſſeau. Alors il reçut nos préſens, & pluſieurs autres ſe preſsèrent de monter à bord par pluſieurs côtés du vaiſſeau, ne connoiſſant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit debout ſur le paſſavant, une de nos chèvres vint le heurter de ſa tête au derrière. Surpris du coup, il ſe retourne bruſquement, & voit la chèvre dreſſée ſur ſes pieds, ſe préparant à l'aſſaillir de nouveau. La vue de cet animal, ſi différent de tous ceux qu'il connoiſſoit, le frappa d'une telle terreur qu'il ſe preſſa de ſortir du vaiſſeau, & tous les autres ſuivirent ſon exemple avec beaucoup de précipitation. Ils ſe remirent cependant bientôt de leur frayeur & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue de nos chèvres & de nos moutons, je leur montrai nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre par leurs ſignes qu'ils avoient chez eux des animaux de ces deux eſpèces. Je leur diſtribuai alors quelques clincailleries & des clous, & je leur fis ſigne qu'ils allaſſent

à terre, & qu'ils nous apportassent de leurs cochons, de leurs volailles & de leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce tems-là ils cherchèrent à nous dérober quelqu'une des choses qui étoit à leur portée; notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin cependant un de nos officiers de poupe étant venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint parderrière, & lui enlevant son chapeau bordé, sauta dans la mer par-dessus le couronnement & l'emporta à la nage.

ANN. 1767. Juin.

COMME nous n'avions aucun mouillage en cet endroit, nous gouvernions le long de la côte, en envoyant en même-tems les bateaux pour sonder plus près. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voile & ne pouvant pas nous suivre, regagnèrent le bord. Le pays nous présentoit le coup-d'œil le plus agréable & le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Près de la mer, il est plat & couvert d'arbres à fruit de différentes espèces, particulièrement de cocotiers. Entre ces arbres se voient les maisons des Indiens, qui consistent en un seul rez-de-chaussée, & qui, dans l'éloignement, ressemblent à de longues granges. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'élève en petites

ANN. 1767. Juin.

collines couronnées de bois & terminées par autant de hauteurs d'où coulent de grandes rivières jusqu'à la mer. Nous ne vîmes aucun bas-fond, mais nous trouvâmes l'isle bordée d'un récif interrompu par quelques ouvertures qui laissoient le passage dans la haute mer. Sur les trois heures après midi, nous nous avançâmes vers une large baie où il y avoit quelque apparence de mouillage. Nos chaloupes furent envoyées pour sonder, & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, j'observai qu'un grand nombre de pirogues les environnoit. Je soupçonnai que les Indiens avoient le dessein de les attaquer; & comme je voulois absolument prévenir toute espèce de querelle, je fis signal à nos gens de revenir : & en même-tems, pour intimider les Indiens, je fis tirer neuf coups de nos pierriers pardessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Nous voyions toujours les Indiens dans leurs pirogues; malgré l'effroi que leur avoit causé notre feu, ils s'efforcèrent de lui couper le chemin : mais notre petit bâtiment marchant plus vîte avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débarrassa bientôt de celles qui l'entouroient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, & d'où on lui jetta des pierres qui blessèrent

plufieurs de nos gens. Sur cela, l'officier qui étoit à bord de la chaloupe, tira un coup de moufquet chargé de gros plamb à l'homme qui avoit jetté la première pierre, & le bleffa à l'épaule. Le refte des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon bleffé, qu'ils fe jettèrent à la mer, que tous les autres fe mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand défordre. Auffitôt que les chaloupes eurent atteint le vaiffeau, on les rentra à bord. Pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre, nous vîmes une grande pirogue portant une voile & venant à nous. Comme je penfai qu'elle pouvoit ramener quelques chefs, ou m'apporter quelque meffage de leur part, je me déterminai à l'attendre. Elle marchoit très-bien, & fut bientôt près de nous; mais nous n'y vîmes perfonne qui nous parût avoir quelque autorité fur les autres. Cependant un d'entr'eux fe leva, & ayant fait un difcours qui dura environ cinq minutes, jetta fur notre bord une branche de bananier, nous regardâmes cette cérémonie comme un gage de la paix, & nous lui rendîmes la pareille en lui jettant une des branches que nous avoient laiffées les Indiens qui nous avoient rendu vifite. Avec cela & quelques colifichets que nous leur préfentâmes, il nous parut que

ANN. 1767, Juin.

ANN. 1767. Juin.

nous les avions fort ſatisfaits, & peu de tems après ils ſe retirèrent.

LES officiers, qui avoient été avec les chaloupes, m'informèrent qu'ils avoient ſondé tout près du récif, & trouvé une auſſi grande profondeur d'eau que dans les autres iſles; cependant comme j'étois au vent de l'iſle, j'avois lieu d'eſpérer que je trouverois à jetter l'ancre en courant ſous le vent. Je pris donc ce parti; mais, trouvant des briſans qui ſe prolongeoient à une grande diſtance de l'extrémité Sud de l'iſle, je ſerrai le vent & je continuai la même manœuvre toute la nuit pour pouvoir gagner l'Eſt de l'iſle.

LE 20, à cinq heures du matin, nous fîmes voile, la terre nous reſtant au N. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance de dix lieues, & nous crûmes voir une autre terre à cinq lieues par-delà au N. Eſt; & une montagne remarquable, faite en pain de ſucre au N. N. Eſt. Quand nous fûmes à environ deux lieues du rivage, qui nous offroit l'aſpect le plus agréable & qui étoit couvert de maiſons & d'habitans, nous vîmes pluſieurs grandes pirogues ſous voile près de la côte, mais aucune ne dirigeoit ſa marche au vaiſſeau. A midi, nous n'étions plus qu'à deux ou trois milles de l'iſle, & nous l'avions alors du S. $\frac{3}{4}$ O. au N. E. $\frac{1}{4}$ Oueſt. Nous continuâmes de côtoyer le rivage, quelquefois à la

diſtance d'un demi-mille, & quelquefois à quatre ou cinq milles ; mais juſques-là nous n'avions point trouvé de fond. A ſix heures du ſoir, nous étions en travers d'une belle rivière, & la côte paroiſſant meilleure qu'aucune de celles que nous avions vues, je me déterminai à louvoyer toute la nuit & à tenter de jetter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, nous vîmes un grand nombre de lumières tout le long du rivage. Le 21, à la pointe du jour, nous envoyâmes nos bâteaux pour ſonder, & bientôt ils nous firent ſignal qu'ils avoient 20 braſſes. Cette nouvelle produiſit une joie univerſelle qu'il n'eſt pas aiſé de décrire : nous avançâmes ſur-le-champ & nous jettâmes l'ancre à 17 braſſes ſur un fond de ſable fin. Nous étions éloignés de la côte d'environ un mille, ayant vis-à-vis de nous un ruiſſeau de la plus belle eau ; l'extrémité de l'iſle nous reſtoit alors de l'E. S. E. au N. O. $\frac{1}{4}$ Oueſt. Dès que nous eûmes mis le navire en ſûreté, j'envoyai les chaloupes pour ſonder le long de la côte & examiner le lieu où nous voyions l'eau. A ce moment, un nombre conſidérable de pirogues ſortirent pour venir au vaiſſeau, portant des cochons, de la volaille, & une grande quantité de fruits que nous achetâmes pour de la clincaillerie & des clous. Mais quand nos chaloupes furent près du rivage,

Ann. 1767. Juin.

les pirogues, dont plusieurs étoient doubles & très-grandes, firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelque distance; mais lorsque nos bateaux approchèrent du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit de nos bateaux, se préparant en même-tems à l'assaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Nos gens étant ainsi pressés, furent obligés de faire feu, & tuèrent un Indien & en blessèrent grièvement un autre. En recevant le coup ils tombèrent tous les deux dans la mer, & le reste de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jettèrent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & nos bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Indiens qui s'étoient jettés à l'eau, virent que nos bateaux demeuroient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrèrent dans leur pirogue & y reprirent leurs compagnons blessés. Ils les dressèrent l'un & l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourroient se tenir debout; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils essayèrent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux & le soutinrent dans cette posture; mais, voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela, quelques pirogues retournèrent

au rivage, & d'autres revinrent de rechef au vaiſſeau pour trafiquer, ce qui nous prouva qu'ils étoient convaincus, par notre conduite, que quand ils auroient envers nous des diſpoſitions pacifiques, ils n'auroient rien à craindre; & qu'ils ſentoient qu'ils avoient attiré ſur eux-mêmes le malheur qui leur étoit arrivé. ANN. 1767. Juin.

LES bateaux continuèrent de ſonder juſqu'à midi, qu'ils revinrent pour nous apprendre que le fond étoit très-bon, par 5 braſſes à un quart de mille du rivage, mais qu'il y avoit une très-grande houle à l'endroit où nous avions vu de l'eau douce. Les Officiers me dirent que les Indiens étoient en foule ſur le rivage, & que pluſieurs venoient à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau; qu'ils les preſſoient juſqu'à l'importunité de deſcendre à terre, particulièrement les femmes qui venoient juſques ſur le bord, & qui, ſe mettant abſolument nues, s'efforcèrent de les attirer par des geſtes dont la ſignification n'étoit pas équivoque. Juſques-là cependant nos gens avoient réſiſté à la tentation.

L'APRÈS-MIDI j'envoyai de nouveau les chaloupes au rivage avec quelques pièces d'eau qu'on remplit par un trou fait à un des fonds, & qui ont un anſe par laquelle on peut les porter. Je voulois me procurer de l'eau dont

ANN. 1767. Juin.

nous commençions à avoir grand beſoin. Pendant ce tems, pluſieurs pirogues continuoient de ſe tenir près du vaiſſeau; mais les Indiens s'étoient rendus coupables de tant de vols, que je ne voulus pas qu'on en reçût aucun à bord.

A cinq heures, les bateaux revinrent avec deux pièces d'eau ſeulement que les Indiens avoient remplies; mais, pour ſe payer de leur peine, ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. Nos gens, qui ne vouloient pas quitter leur bateau, usèrent de tous les moyens poſſibles pour engager les Indiens à les leur rendre; tout fut inutile: les Indiens, de leur côté, preſsèrent fortement nos gens de deſcendre à terre, invitation à laquelle ils jugèrent qu'il n'étoit pas prudent de ſe rendre. Il y avoit pluſieurs milliers d'habitans de l'un & l'autre ſexe & un grand nombre d'enfans ſur le rivage, lorſque nos bateaux s'en éloignèrent.

LE 22, au matin, je renvoyai les bateaux pour faire de l'eau, avec une proviſion de clous, de haches & d'autres choſes ſemblables, que je crus les plus propres à nous gagner l'amitié des Indiens. En même-tems un grand nombre de pirogues vint au vaiſſeau avec du fruit-à-pain (*a*), des bananes, un fruit

(*a*) Voyez la deſcription de ce fruit dans le voyage de l'*Endéavour*.

ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, de la volaille & des cochons, que nous achetâmes avec des verroteries, des clous, des couteaux & autres articles de ce genre, de sorte que nous eûmes assez de porc pour en donner à tout l'équipage pendant deux jours, à une livre par homme. ANN. 1767. Juin.

LES bateaux en revenant ne nous apportèrent que quelques calebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit si grand sur le rivage, que nos gens n'avoient pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avoient employées le jour précédent, avec d'autres gestes encore plus libres &, s'il est possible, plus clairs. Les fruits & les autres provisions furent mis à terre & rangés sur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre; ils résistèrent encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables; &, montrant aux Indiens les pièces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par signes qu'on eût à leur rendre celles qu'on leur avoit détenues la veille. Les Indiens, de leur côté, furent sourds à cette demande. Nos gens donc levèrent leurs grappins, & sondèrent les environs pour voir si le vaisseau pourroit venir assez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau, auquel cas ils pourroient se hasarder à terre en dépit de toute l'isle. Quand ils s'é-

ANN. 1767. Juin.

loignèrent, les femmes les poursuivirent en leur jettant des bananes & des pommes, en les huant & en leur donnant toutes les marques de mépris & de moquerie qu'elles pouvoient imaginer. Ils nous rapportèrent que le vaisseau pourroit avoir 4 brasses d'eau fond de sable, à deux encablures de distance du bord, & 5 brasses à trois encablures. Le vent souffloit le long de la côte, élevant une forte houle au rivage, & prenant le vaisseau en flanc. Le 23, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre dans le dessein de mouiller au voisinage de l'aiguade. Comme nous étions occupés à prendre le large pour gagner le dessus du vent, nous découvrîmes de la hune, à environ six ou huit milles sous le vent, de l'autre côté de la terre, une baie, & nous partîmes sur-le-champ pour y aller, précédés de nos bateaux qui marchoient en avant pour sonder. A neuf heures, nous tournâmes autour du récif, & nous nous arrêtâmes dans le dessein de jetter l'ancre; mais lorsque nous fûmes proches des bateaux, notre vaisseau toucha. L'avant demeura engagé, mais l'arrière étoit libre. En jettant la sonde, nous trouvâmes sur le récif de 2 ½ à 17 brasses de profondeur; nous carguâmes toutes nos voiles aussi promptement qu'il nous fut possible, & nous allégeâmes le vaisseau de tout ce qu'il

y avoit

y avoit de plus pesant sur le pont. Nous mimes en même-tems notre chaloupe dehors av ec notre ancre de toue, notre petite ancre & son cable, & une hansière, dans le dessein de les porter au-dehors du récif, afin que, quand les ancres auroient pris fond, nous pussions nous touer sur elles en forçant sur le cabestan, mais malheureusement, en dehors de la chaîne de rochers, il n'y avoit pas de fond. Notre état devint alors très-alarmant, le vaisseau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence, & nous étions environnés de plusieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens. Ils ne tentèrent cependant pas de nous aborder; mais ils paroissoient attendre notre naufrage prochain. Nous demeurâmes près d'une heure dans cette terrible situation, sans pouvoir rien faire pour nous en tirer, si ce n'est de défoncer quelques tonneaux: mais une brise se levant heureusement de terre, l'avant de notre navire se détacha; nous l'aidâmes tout de suite de toutes nos voiles, sur quoi il commença à se mouvoir, & fut bientôt en pleine eau.

Ann. 1767. Juin.

Nous prîmes tout de suite le large, & les bateaux ayant été envoyés sous le vent, trouvèrent que le récif s'étendoit à l'Ouest environ un mille & demi, & qu'au-delà il y avoit un fort bon mouillage. Le maître,

ANN. 1767. Juin.

après avoir placé un bateau à l'extrémité du récif, & garni la chaloupe d'ancres & de hansières à touer, & d'une garde pour la défendre de la part des Indiens, vint à bord & pilota le vaisseau autour du récif jusques dans le havre, où, sur le midi, il fut à l'ancre, à dix pieds d'eau sur un beau fond de sable noir.

Un examen ultérieur nous fit connoître que l'endroit où le vaisseau avoit touché, étoit une bande de rochers de corail recouverts de plus ou moins d'eau, depuis 6 brasses jusqu'à 2, & qui malheureusement se trouva entre les deux bateaux qui nous guidoient, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 brasses, celui sous le vent 9. Le vent fraîchit presque tout de suite après que nous fûmes en sûreté, & quoiqu'il tombât assez promptement, la vague étoit si haute & brisoit avec tant de violence sur le rocher, que si le vaisseau fût demeuré engagé une demi-heure de plus, il eût infailliblement été mis en pièces. En examinant la quille, nous ne pûmes y reconnoître d'autre dommage, si ce n'est qu'un morceau du bas du gouvernail se trouva emporté. Le vaisseau ne nous parut faire eau par aucun endroit, mais les barres de hune, à la tête de tous les mâts, étoient rompues tout ras; ce que nous supposâmes être arrivé

ANN. 1767. Juin.

d'hommes, voguant près du rivage; & plusieurs autres plus petites se hasardant à venir jusqu'au vaisseau avec des cochons, des volailles & des fruits que nous achetâmes d'eux, à la satisfaction mutuelle des deux parties; au coucher du soleil, toutes ces pirogues retournèrent au rivage.

Le 24, à six heures du matin, nous commençâmes à touer notre vaisseau dans la baie, & bientôt après un grand nombre de pirogues vinrent sous notre poupe: comme je vis qu'elles avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai le canonnier & deux officiers de poupe d'acheter d'eux ces provisions pour des couteaux, des clous, des grains de verre & d'autres clincailleries, en défendant en même-tems tout commerce avec les Indiens à toute autre personne du bord. A huit heures, le nombre des pirogues se trouva considérablement augmenté, & celles qui vinrent les dernières étoient doubles, très-grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vigoureux. Je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étoient préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce; n'ayant presque rien autre chose à leur bord que des cailloux ronds. Comme j'étois encore très-mal, j'appellai M. Furneaux, mon premier lieutenant, & je lui ordonnai de tenir le quatrième quart toujours sous les

armes, tandis que le reſte de l'équipage étoit occupé à remorquer le vaiſſeau. Cependant il venoit continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandiſe que les autres ne nous avoient pas juſqu'alors apportée; je veux dire d'un nombre de femmes rangées ſur une file, & qui, arrivées près du vaiſſeau, offrirent à nos yeux toutes les poſtures laſcives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettoient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étoient chargées de pierres s'avancèrent autour du vaiſſeau, & à une très-petite diſtance; quelques-uns des Indiens chantant d'une voie rauque, quelques autres ſoufflant dans des conques marines, & d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après un homme, qui étoit couché ſur une eſpèce de canapé placé ſur une de ces grandes doubles pirogues, fit ſigne qu'il deſiroit venir aux côtés du vaiſſeau; j'y conſentis tout de ſuite, & quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faiſant ſigne qu'il me la remît. Je la reçus avec des expreſſions d'amitié, & je pris ſur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais, à mon grand étonnement, il s'étoit déja éloigné un peu du vaiſſeau, &, au ſigne qu'il fit en jet-

ANN. 1767. Juin.

Ann. 1767. Juin.

tant une branche de cocotier qu'il tenoit à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancerent tous à-la-fois ſur nous, & nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés; c'étoit là une attaque dans laquelle nos armes ſeules pouvoient nous donner la ſupériorité ſur la multitude qui nous aſſailloit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & foible. J'ordonnai donc de faire ſeu; je fis tirer auſſi de très-près deux pièces du gaillard, que j'avois fait charger à mitraille, la décharge mit quelque déſordre parmi les Indiens; cependant quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étoient en état de venir ſur le pont, prirent alors leur poſte : je fis tirer mes groſſes pièces, & j'en fis jouer conſtamment quelques-unes ſur l'endroit du rivage où je voyois un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, & venant au vaiſſeau à toutes rames. Quand nos groſſes pièces commencèrent à tirer, il n'y avoit pas moins de 300 pirogues autour du vaiſſeau, portant au moins deux mille hommes; & de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étoient près du vaiſſeau, & arrêta ceux qui ſe diſpoſoient encore à venir ſur nous; auſſitôt que je vis la retraite de

quelques-uns de nos ennemis & la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seroient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveller leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé ; une grande partie des pirogues qui avoient été dispersées se rassemblèrent de nouveau; elles demeurèrent quelque tems sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, & alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, & recommencèrent de fort loin à jetter des pierres avec beaucoup de force & d'adresse, par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesoit environ deux livres, & plusieurs blessèrent nos gens qui en auroient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, & sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce tems, plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portoient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avoit point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pièces sur-le-champ pour les faire tirer, en même-tems que deux autres tireroient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquoient par-là. Parmi les pirogues qui en vouloient à notre avant, il y en avoit

ANN. 1767. Juin.

Ann. 1767. Juin.

une où paroiſſoit être quelque chef d'Indiens : car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le ſignal qui les avoit raſſemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré ſi juſte, qu'il ſépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'apperçurent de cet accident, ils ſe diſpersèrent avec tant de vîteſſe, que, dans une demi-heure, il ne reſta pas une pirogue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple, qui couvroit le rivage, s'enfuit aux collines voiſines avec la plus grande précipitation.

N'ayant plus alors de crainte d'être inquiétés de nouveau, nous touâmes le navire dans le havre. Le 24, vers midi, nous n'étions plus qu'à un demi-mille du haut de la baie, à moins de deux encablures d'une belle rivière, & à environ deux encablures & demie du récif. Nous étions ſur deux braſſes d'eau, & près du bord nous en avions 5. Nous amarrâmes le vaiſſeau & mîmes dehors la petite aucre avec deux hanſières, pour tenir le flanc de notre vaiſſeau, de manière que la bordée de notre artillerie portât ſur la rivière, & nous montâmes les huit canons qui étoient dans la cale. Dès que cela fut fait, les bateaux furent employés à ſonder toute la baie & à veiller ſur le rivage partout où il paroiſſoit des Indiens, pour découvrir s'ils avoient quelque envie de nous

attaquer encore. Tout l'après-midi & une partie du lendemain matin furent employés à cette occupation. Le 25, vers midi, le maître revint après avoir examiné suffisamment les lieux, & nous rapporta qu'on ne voyoit plus aucune pirogue; que l'atterrage étoit bon tout le long du rivage, qu'il n'y avoit d'autre danger à craindre dans la baie que le récif & quelques rochers, vers le haut, qui paroissoient au-dessus de l'eau; & que la rivière, quoiqu'elle se déchargeât de l'autre côté de la pointe, étoit d'eau douce.

ANN. 1767. Juin.

AUSSI-TÔT après que le maître m'eut instruit de ces détails, j'envoyai de nouveau M. Furneaux avec tous les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi lesquels je mis des soldats de marine, avec ordre de descendre à terre vis-à-vis de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, & de s'établir sûrement dans le meilleur terrein qu'il trouveroit à portée d'être protégé par les bateaux & le vaisseau. A deux heures, les bateaux débarquèrent sans opposition, & M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon & prit possession de l'isle au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'*Isle du Roi Georges III.* Il alla ensuite à la rivière, goûta de l'eau, qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous ses gens avec du rum,

ANN. 1767. Juin.

à la ſanté de Sa Majeſté. Tandis qu'ils étoient à la rivière, large d'environ douze verges & guéable, il vit de l'autre côté deux hommes âgés qui, appercevant qu'ils étoient découverts, ſe mirent en poſture de ſupplians, & parurent effrayés & confondus. M. Furneaux leur fit ſigne de paſſer la rivière, l'un d'eux s'y détermina. Lorſqu'il fut du côté de nos gens, il s'avança rampant ſur ſes mains & ſur ſes genoux ; mais M. Furneaux le releva; &, tandis qu'il étoit encore tout tremblant, lui montra quelques-unes des pierres qui avoient été jetées dans notre vaiſſeau, & s'efforça de lui faire entendre que, ſi les habitans n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux tonneaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions beſoin, & il leur fit voir quelques haches & d'autres choſes, pour tâcher de leur faire comprendre qu'il deſiroit d'avoir d'eux quelques proviſions. Le vieillard recouvra un peu ſes eſprits durant cette converſation pantomime, & M. Furneaux, pour confirmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit préſent d'une hache, de quelques clous, de grains de verre & d'autres bagatelles; après quoi il ſe rembarqua & laiſſa le pavillon flottant. Auſſitôt que les bateaux furent éloignés,

l'Indien vint au pavillon & danſa autour pendant un aſſez long tems, enſuite il ſe retira; mais il revint bientôt après avec quelques branches d'arbres vertes qu'il jetta à terre, & ſe retira une ſeconde fois; nous le vîmes reparoître peu de tems enſuite avec une douzaine d'habitans. Tous ſe mirent dans une poſture ſuppliante, & s'approchèrent du pavillon à pas lents; mais le vent étant venu à l'agiter, lorſqu'ils en étoient tout proches, ils ſe tetirèrent avec la plus grande précipitation. Ils ſe tinrent un peu de tems à quelque diſtance, occupés à le regarder, ils s'en allèrent enſuite & rapportèrent deux grands cochons qu'ils placèrent au pied du bâton de pavillon, & enfin prenant courage, ils ſe mirent à danſer. Après cette cérémonie, ils portèrent les cochons au rivage, lancèrent une pirogue & les mirent dedans. Le vieillard, qui avoit un grande barbe blanche, s'embarqua ſeul avec eux & les amena au vaiſſeau. Quand il fut près de nous, il fit un diſcours ſuivi, & prit dans ſes mains pluſieurs feuilles de bananier, une à une, qu'il nous préſenta en proférant pour chacune, à meſure qu'il nous les donnoit, quelques mots d'un ton de voix impoſant & grave. Il nous remit enſuite les deux cochons en nous montrant la terre: je me diſpoſois à lui faire quelques préſens;

ANN. 1767. Juin.

Ann. 1767. Juin.

mais il ne voulut rien accepter, & bientôt après il retourna au rivage.

La nuit ſurvint & fut obſcure ; nous entendîmes le bruit de pluſieurs tambours, de conques & d'autres inſtrumens à vent, & nous vîmes beaucoup de lumières tout le long de la côte. Le 26, à ſix heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant ſur le rivage; j'obſervai que le pavillon avoit été enlevé : ſans doute qu'ils avoient appris à le mépriſer, comme les grenouilles de la fable leur roi Soliveau. J'ordonnai au lieutenant d'aller à terre avec ne garde, &, ſi tout étoit tranquille, de nous le faire ſavoir, afin que nous puſſions commencer à faire de l'eau. Peu de tems après nous eûmes le plaiſir de voir qu'il envoyoit pour avoir des pièces d'eau, &, à huit heures du matin, nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens étoient occupés de ce travail, pluſieurs Indiens ſe montrèrent du côté oppoſé de la rivière, avec le vieillard que l'officier avoit vu le jour précédent, & qui bientôt après paſſa la rivière, apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent auſſi envoyés au vaiſſeau. A ce moment, j'étois ſi foible par l'indiſpoſition dont je ſouffrois depuis près de quinze jours, que je pouvois à peine me traîner. Je me ſervis de ma lunette pour obſerver ce qui

se passoit à terre. Sur les huit heures & demie, j'apperçus une multitude d'habitans descendant une colline, à environ un mille de nous, en même-tems un grand nombre de pirogues faisant le tour de la pointe de la baie du côté de l'Ouest, & ne s'écartant pas du rivage. Je regardai à l'endroit où l'on faisoit de l'eau, & je vis au travers des buissons un grand nombre d'Indiens qui se glissoient derrière. J'en vis aussi plusieurs milliers dans les bois, se pressant vers le lieu de l'aiguade, & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de vîtesse l'autre pointe de la baie à l'Est. Alarmé de ces mouvemens, je dépêchai un bateau pour instruire l'officier, qui étoit à terre, de ce que j'avois vu, & pour lui donner ordre de revenir sur-le-champ à bord avec ses gens, en laissant, s'il le falloit, ses pièces d'eau à terre. Il avoit lui-même apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fussent arrivés près de lui. En voyant que les Indiens se glissoient vers lui, parderrière le bois, il leur envoya tout de suite le vieil Indien s'efforçant de leur faire entendre qu'ils se tinssent éloignés, & qu'il ne vouloit que prendre de l'eau. Dès qu'ils se virent découverts, ils poussèrent des cris & s'avancèrent avec promptitude. L'officier rentra dans ses bateaux avec ses gens, & les Indiens ayant passé la rivière,

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

s'emparèrent des pièces d'eau avec de grandes démonſtrations de joie. Cependant les pirogues longeoient le rivage avec beaucoup de célérité; tous les habitans les ſuivoient ſur la côte, excepté une multitude de femmes & d'enfans qui ſe placèrent ſur une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues, venant des deux pointes de la baie, ſe trouvèrent plus voiſines de l'endroit où étoit mouillé le vaiſſeau, elles ſe rapprochèrent du rivage, pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands ſacs que nous reconnûmes enſuite être remplis de pierres. Toutes les pirogues, qui avoient doublé les deux pointes & beaucoup d'autres parties du dedans de la baie, s'avancèrent au vaiſſeau; de ſorte que je ne doutai point qu'elles n'euſſent le projet de tenter les haſards d'une ſeconde attaque. Comme je penſai que le combat ſeroit moins meurtrier ſi j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre cette action déciſive, & à mettre fin par-là à toutes les hoſtilités. J'ordonnai donc à nos gens, qui étoient tous à leur poſte, de faire feu d'abord ſur les pirogues qui étoient en grouppes. Mon ordre fut ſi bien exécuté que celles qui étoient à l'Oueſt, regagnèrent le rivage auſſi promptement qu'il leur fut poſſible; tandis que celles qui venoient du côté

de l'Eſt, côtoyant le récif, furent bientôt hors de la portée de notre canon. Je fis diriger alors le feu ſur différentes parties du bois, ce qui en fit ſortir beaucoup d'Indiens qui coururent à la colline où les femmes & les enfans s'étoient placés pour voir le combat. La colline ſe trouvoit alors couverte de pluſieurs milliers de perſonnes, qui ſe croyoient parfaitement en ſûreté; mais pour les convaincre du contraire, & dans l'eſpérance que quand ils auroient éprouvé que nos armes portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru poſſible, je fis tirer vers eux quatre coups raſants: deux portèrent près d'un arbre, au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens raſſemblés. Ils furent frappés de terreur & de conſternation; de ſorte qu'en moins de deux minutes ils diſparurent entièrement. Après avoir ainſi nettoyé la côte, j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les charpentiers avec leurs haches, eſcortés d'une forte garde, pour détruire toutes les pirogues qu'on avoit tirées à terre. Avant midi, cette opération fut entièrement achevée, & plus de cinquante pirogues, dont pluſieurs étoient de ſoixante pieds de long, larges de trois & amarrées enſemble deux à deux, furent miſes en pièces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, ſi l'on en excepte deux ou trois plus petites qui portoient

ANN. 1767. Juin.

ANN. 1767. Juin.

des fruits, des volailles & quelques cochons. A deux heures de l'après-midi, neuf ou dix habitans ſortirent du bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plantèrent en terre près des bords de la rivière & ſe retirèrent; un inſtant après ils reparurent, portant avec eux pluſieurs cochons qui avoient les jambes liées, & qu'ils placèrent auprès des branches, après quoi ils ſe retirèrent encore. Enfin ils revinrent une troiſième fois, apportant d'autres cochons & quelques chiens qui avoient les jambes du devant liées au-deſſus de la tête; & rentrant dans le bois, ils apportèrent encore pluſieurs paquets d'une étoffe qu'ils emploient dans leurs vêtemens, & qui a quelques reſſemblances avec le *papier des Indes*. Ils le placèrent ſur le rivage, & nous appellèrent pour venir les prendre. Comme nous étions éloignés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas reconnoître bien en quoi conſiſtoient ces gages de paix. Nous parvînmes cependant à diſtinguer les cochons & les pièces d'étoffes; mais en voyant les chiens avec leurs pattes ſur le cou s'élever à pluſieurs repriſes, & marcher quelque tems debout & droits, nous les prîmes pour une eſpèce d'animal étranger & inconnu, & nous étions très-impatiens de les voir de plus près. J'envoyai donc un bateau, & notre

étonnement

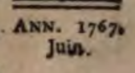
étonnement cessa ; nos gens trouvèrent neuf bons cochons, outre les chiens & les étoffes. Ils prirent les cochons, laissèrent l'étoffe & délièrent les chiens ; en échange, ils mirent sur le rivage quelques haches, des clous & d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens, qui étoient à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes. A peine le bateau étoit-il revenu à bord, que les Indiens apportèrent encore deux cochons, & nous appellèrent. Le bateau retourna, prit les cochons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient touché à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage ; quelqu'un imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur avions offert, c'étoit parce que nous ne voulions pas accepter leur étoffe : l'événement prouva que cette conjecture étoit juste ; car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut à bord du bateau, les Indiens parurent & emportèrent dans le bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je leur avois envoyé. Nos bateaux allèrent alors à la petite rivière, & remplirent toutes les pièces d'eau, faisant à-peu-près six tonnes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point souffert pendant que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions

ANN. 1767. Juin.

perdu que quelques ſeaux de cuir & un entonnoir que nous ne pûmes recouvrer.

ANN. 1767. Juin.

LE matin du jour ſuivant, 27, j'envoyai les bateaux avec une garde, pour continuer de faire de l'eau; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard, qui avoit paſſé la rivière pour aller à eux le premier jour, parut de l'autre côté, & après avoir fait un long diſcours, traverſa l'eau. Lorſqu'il fut auprès de nos gens, l'officier lui montra les pierres qui étoient en piles ſur le rivage, rangées comme des boulets de canon, & qui y avoient été portées depuis notre premier débarquement. Il lui fit voir auſſi quelques ſacs remplis de pierres, pris dans les pirogues que j'avois fait briſer, & il s'efforça de lui faire entendre que les Indiens avoient été les agreſſeurs, & que le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raiſon que la néceſſité de nous défendre. Le vieillard ſembla comprendre ce qu'on vouloit lui dire, mais ſans en convenir. Il fit un diſcours à ſes compatriotes, en leur montrant du doigt les pierres, les frondes & les ſacs avec une grande émotion, & de tems en tems avec des regards, des geſtes & une voix capable d'effrayer. Son agitation ſe calma pourtant par dégrés, & l'officier qui, à ſon grand regret, n'avoit pas entendu un mot de ſon



discours, tâcha de le convaincre par tous les signes qu'il put s'imaginer, qu'il desiroit vivre en paix avec les Indiens, & que nous étions disposés à leur donner toutes les marques d'amitié qui seroient en notre pouvoir. Il lui serra la main, l'embrassa & lui fit différens petits présens qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui faire comprendre que nous desirions d'obtenir d'eux des provisions; que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à-la-fois, & que tandis que nous nous tiendrions d'un côté de la rivière, ils restassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira, paroissant fort satisfait; & avant midi il s'établit un commerce régulier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la volaille & des fruits, de sorte que tout l'équipage, tant sains que malades, eut de tous ces vivres à discrétion.



CHAPITRE VI.

Envoi des Malades à terre. Commerce régulier avec les Habitans. Quelques détails sur leurs mœurs & leur caractère. Leurs visites au Vaisseau, & quelques événemens.

ANN. 1767. Juin.

LES CHOSES étant ainsi réglées, j'envoyai à terre le chirurgien & le second lieutenant pour examiner le local & choisir quelque endroit où les malades pussent être débarqués. A leur retour, ils me dirent que toutes les parties du rivage qu'ils avoient parcourus leur avoient semblé également saines & convenables; mais que, pour la sûreté, ils n'en trouvoient point de meilleure que l'endroit où l'on faisoit de l'eau, parce que les malades pourroient y être sous la protection du vaisseau & défendus par une garde, & qu'on pourroit aisément les empêcher de s'écarter dans le pays & de rompre leur diète. J'envoyai donc les malades en cet endroit & je chargeai le canonnier de commander la garde que je leur donnois. On dressa une tente pour les défendre du soleil & de la pluie, & le chirurgien fut chargé

de veiller à leur conduite & de donner ſon avis ſi on en avoit beſoin. Après avoir établi ſes malades dans leur tente, comme il ſe promenoit avec ſon fuſil, un canard ſauvage paſſa au-deſſus de ſa tête, il le tira, & l'oiſeau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la rivière. Ils furent ſaiſis d'une terreur panique, & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque diſtance, ils s'arrêtèrent; il leur fit ſigne de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y haſarda, non ſans la plus grande crainte, & le vint mettre à ſes pieds. Une volée d'autres canards venant à paſſer, le chirurgien tira de nouveau & en tua heureuſement trois. Cet événement donna aux Inſulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille ſe ſeroient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fuſil tourné contre eux. Il eſt probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en reſpect & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dûs à ce qu'ils avoient vu dans cette occaſion l'inſtrument dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les effets. ANN. 1767. Juin.

COMME je prévoyois qu'un commerce particulier s'établiroit bientôt entre ceux de nos gens qui ſeroient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes

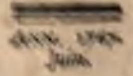
Ann. 1767. Juin.

ſur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de déſordres, j'ordonnai que tout le commerce ſe feroit par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens poſſibles, le vieillard qui nous avoit juſqu'alors ſi bien ſervi. Le canonnier remplit mes intentions avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Il porta ſes plaintes contre ceux qui tranſgreſſoient mes ordres, conduite qui fut avantageuſe aux Indiens & à nous. Comme je punis les premières fautes avec la ſévérité néceſſaire, je prévins par-là celles qui pouvoient produire des inconvéniens déſagréables. Nous dûmes beaucoup auſſi au vieillard, qui ramenoit ceux des nôtres qui s'écartoient de la troupe, & dont les avis ſervirent à tenir nos gens perpétuellement ſur leurs gardes. Les Indiens cherchoient de tems en tems à nous voler quelque choſe; mais il trouvoit le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé, par la crainte du fuſil, ſans qu'on tirât un ſeul coup. Un d'eux eut un jour l'adreſſe de traverſer la rivière ſans être vu, & de dérober une hache. Dès que le canonnier s'apperçut qu'elle lui manquoit, il le fit entendre au vieillard, & fit préparer ſa troupe comme s'il eût voulu aller dans les bois à la

pourſuite du voleur. Le vieillard lui fit ſigne qu'il lui épargneroit cette peine, & partant ſur-le-champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonnier demanda qu'on mît le voleur entre ſes mains, ce que le vieillard conſentit à faire, non ſans répugnance. Quand l'Indien fut amené, le canonnier le reconnut comme ayant déja fait pluſieurs vols, & l'envoya priſonnier à bord du vaiſſeau. Je ne voulois le punir que par la crainte d'une punition; je me laiſſai donc fléchir par les ſollicitations & les prières; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir ſain & ſauf, leur ſatisfaction fut égale à leur étonnement; ils le reçurent avec des acclamations univerſelles, & le conduiſirent tout de ſuite dans les bois. Mais le jour ſuivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier ſa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

ANN. 1767. Juin.

CEPENDANT la partie de l'équipage reſtée à bord s'occupoit à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrêts, à diſpoſer le fond de cale, & à faire toutes les autres choſes néceſſaires dans notre ſituation. Ma maladie, qui étoit une colique bilieuſe, augmenta ſi fort, que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier



lieutenant continuoit d'être fort mal, & notre munitionnaire étoit dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étoient à terre. Je réglai aussi qu'on donneroit du fruit & des viandes fraîches à l'équipage, tant qu'on pourroit s'en procurer, & que les bateaux se trouveroient toujours revenus au vaisseau au soleil couchant. Ces ordres furent suivis avec tant d'exactitude & de prudence, que, durant toute ma maladie, je ne fus troublé par aucune affaire, & que je n'eus pas le chagrin d'entendre une seule plainte. L'équipage fut constamment fourni de porc frais, de volaille & de fruit en telle abondance, que lorsque je quittai mon lit, après l'avoir gardé près de quinze jours, je les trouvai si frais & si bien portans, que j'avois peine à croire que ce fussent les mêmes hommes.

Le dimanche, 28, ne fut marqué par aucun événement; mais le lundi, 29, un des gens de la troupe du canonnier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit-là un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venoit. Le Chi-

rurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaiſſeau. On fit la même queſtion à tout le monde à bord; & tous déclarèrent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adreſſa aux Indiens pour avoir quelques éclairciſſemens, mais la difficulté de ſe faire entendre par ſignes des deux côtés, fit qu'on ne put rien apprendre d'eux ſur ce ſujet : au reſte, durant tout notre ſéjour dans l'iſle, ce morceau fut le ſeul que nous trouvâmes. ANN. 1767. Juin.

TANDIS que le commerce ſe faiſoit ainſi au rivage, nous jettâmes ſouvent nos filets ſans prendre aucun poiſſon; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'iſle nous mettant en état de faire chaque jour à l'équipage un repas ſomptueux.

LES choſes demeurèrent dans le même état juſqu'au 2 Juillet, que, notre vieillard étant abſent, nous vîmes tout-à-coup diminuer les fruits & les autres proviſions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant aſſez pour en diſtribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convaleſcens. 2 Juillet.

LE 3, nous mîmes le vaiſſeau à la bande pour viſiter la quille que nous trouvâmes, à notre grande ſatisfaction, auſſi ſaine qu'au ſortir du chantier. Durant tout ce tems, au-

Ann. 1767. Juillet

cun des Inſulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaiſſeau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poiſſon à terre. Le canonnier voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière, leur fit ſigne de venir à lui; ils ſe rendirent à ſon invitation & il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent en morceaux & qu'ils emportèrent, ayant l'air très-ſatisfaits.

Dimanche, 5, le vieillard reparut à la tente qui ſervoit de lieu de marché, & fit entendre au canonnier qu'il avoit été plus avant dans le pays pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits, dont les endroits voiſins de l'aiguade étoient preſque épuiſés. Le bon effet de ſa démarche fut bientôt ſenſible, car beaucoup d'Indiens, que nos gens n'avoient pas encore vus, arrivèrent avec des cochons beaucoup plus gros qu'av [...] de ceux que nous avions reçus aupara[...] bon homme ſe haſarda lui-même à [...] vaiſſeau dans ſa pirogue, & m'ap[...] en préſent un cochon tout rôti. Je fus [...]-content de ſon attention & de ſa généroſité, & je lui donnai pour ſon cochon un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques

autres choses que personne que lui n'avoit dans l'isle.

ANN. 1767. Juillet.

TANDIS que nos gens étoient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière. Quoiqu'elles fussent très-disposées à accorder leurs faveurs, elles en connoissoient trop bien la valeur pour les donner gratuitement. Le prix en étoit modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étoient pas toujours en état de le payer. Ils se trouvèrent par-là exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvoient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du vaisseau; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le bâtiment & un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en vouloient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mor-

Ann. 1767. Juillet.

tifié de ce contre-tems ; mais je le fus encore davantage en m'appercevant d'une supercherie que quelques-uns de nos gens avoient employée avec les Insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils déroboient le plomb & le coupoient en forme de clous. Plusieurs des habitans, qui avoient été payés avec cette mauvaise monnoie, portoient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à la place. Il ne pouvoit céder à leur demande, quelque juste qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurois encouragé nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hausser pour nous les prix & de rendre les provisions plus rares. Il étoit donc nécessaire, à tous égards, de décrier absolument la monnoie des clous de plomb, quoique pour notre honneur j'eusse été bien aise de ne pas la refuser des Indiens qu'on avoit trompés.

Mardi, 7, j'envoyai un des contre-maîtres avec trente hommes à un village peu éloigné du marché, dans l'espérance qu'on pourroit y acheter des provisions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de sortir pour la première fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ

quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis aussi plusieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment & les habitans sembloient ne faire aucune attention à nous lorsque nous passions. Vers midi, je retournai au vaisseau; le commerce que nos gens avoient établi avec les femmes de l'isle les rendoit beaucoup moins dociles aux ordres que j'avois donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc nécessaire de faire lire les articles des Ordonnances, & je punis Jacques Proctor, caporal des soldats de marine, qui non-seulement avoit quitté son poste & insulté l'officier, mais qui avoit frappé le maître d'équipage au bras d'un coup si violent qu'il l'avoit jetté à terre.

ANN. 1767. Juillet.

LE jour suivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hospitalité. Plusieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paroissoient d'un rang distingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières, & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaisir, je mis devant eux une monnoie Portugaise, une guinée, une couronne, une piast

ANN. 1767. Juillet.

tre Espagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faisant entendre par signes qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empressement, ensuite les demi-pences; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur présentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

CEPENDANT notre marché étoit très-mal fourni, les Indiens refusant de nous vendre des vivres à l'ancien prix, & faisant toujours signe qu'ils vouloient de grands clous. Il devint aussi nécessaire d'examiner le vaisseau avec plus de soin pour découvrir en quels endroits on en avoit arraché des clous, nous trouvâmes que tous les taquets étoient détachés, & qu'il n'y avoit presque pas un hamac auquel on eût laissé ses clous. Je mis en œuvre tous les moyens possibles pour découvrir les voleurs, mais sans aucun succès. J'allai jusqu'à défendre que personne allât à terre avant qu'on eût trouvé les auteurs du vol. Je ne gagnai rien, & je fus obligé de faire punir Proctor le caporal qui se mutina de nouveau.

LE samedi, 11, dans l'après-midi, le canonnier vint à bord avec une grande femme qui

ſoit âgée d'environ quarante-cinq ans, ᴀɴɴ. 1767. Juillet.
aintien agréable & d'un port majeſtueux.
dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver dans
artie de l'iſle, & que voyant le grand
t que lui montroient les habitans, il lui
fait quelques préſens; qu'elle l'avoit in-
venir dans ſa maiſon, ſituée à envi-
leux milles dans la vallée, & qu'elle lui
donné, des cochons, après elle quoi
retournée avec lui au lieu de d'aller
de & lui avoit témoigné le deſir
iſſeau; ce qu'il lui avoit jugé convena-
tous égards 'de accorder. Elle mon-
de l'aſſurance dans toutes ſes actions,
roiſſoit ſans défiance & ſans crainte,
e *dans les* premiers momens qu'elle en-
ans le bâtiment. Elle ſe conduiſit pendant
e tems qu'elle fut à bord, avec cette
qui diſtingue toujours les perſonnes ac-
mées à commander. Je lui donnai un
manteau bleu que je jettai ſur ſes
s, où je l'attachai avec des rubans,
deſcendoit juſqu'à ſes pieds. J'y ajoutai
iroir, de la raſſade de différentes ſortes
ſieurs autres choſes qu'elle reçut de fort
e grace & avec beaucoup de plaiſir. Elle
rqua que j'avois été malade, & me
ra le rivage du doigt; je compris qu'elle
t dire que je devois aller à terre

Ann. 1767. Juillet.

pour me rétablir parfaitement ; & je tâchai de lui faire entendre que j'y irois le lendemain matin. Lorſqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner ; après l'avoir miſe à terre, il la conduiſit juſqu'à ſon habitation qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avoit beaucoup de gardes & de domeſtiques & qu'à une petite diſtance de cette maiſon, elle en avoit une autre fermée d'un paliſſade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, & ma princeſſe ou plutôt ma reine, car elle paroiſſoit en avoir l'autorité, vint bientôt à moi, ſuivie d'un nombreux cortège. Comme elle apperçut que ma maladie m'avoit laiſſé beaucoup de foibleſſe, elle ordonna à ſes gens de me prendre ſur leurs bras & de me porter non-ſeulement au-delà de la rivière, mais juſqu'à ſa maiſon : on rendit, par ſes ordres, le même ſervice à mon premier lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de nos gens affoiblis par la maladie ; j'avois ordonné un détachement qui nous ſuivit. La multitude s'aſſembloit en foule à notre paſſage, mais au premier mouvement de ſa main, ſans qu'elle dît un ſeul mot, le peuple s'écartoit & nous laiſſoit paſſer librement. Quand nous approchâmes de ſa maiſon, un grand nombre de perſonnes de

l'un & de l'autre ſexe vinrent au-devant d'elle; elle me les préſenta en me faiſant comprendre, par ſes geſtes, qu'ils étoient ſes parens, me prenant la main, elle la leur donna à baiſer. Nous entrâmes dans la maiſon qui embraſſoit un eſpace de terrein, long de 327 pieds, & large de 42; elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, ſoutenu par 39 piliers de chaque côté, & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en dedans avoit 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maiſon au-deſſous des bords du toit en avoient 12, & étoient ouverts. Auſſi-tôt que nous fûmes aſſis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes ſouliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paroiſſoient ſe bien porter. Pendant que cela ſe paſſoit, notre chirurgien, qui s'étoit fort échauffé en marchant, ôta ſa perruque pour ſe rafraîchir. Une exclamation ſubite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres ſur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui ſuſpendit juſqu'aux ſoins des jeunes filles pour nous. Toute l'aſſemblée demeura quelque tems ſans mouvement & dans le ſilence de l'éton-

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

nement, qui n'eût pas été plus grand, s'ils euſſent vu un des membres de notre compagnon ſéparé de ſon corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottoient, reprirent bientôt leurs fonctions qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elles nous r'habillèrent, &, comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs ſoins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Enſuite notre généreuſe bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec leſquelles elle m'habilla, ainſi que tous ceux qui étoient avec moi, à la mode du pays. Je réſiſtai d'abord à cette faveur; mais, ne voulant pas paroître mécontent d'une choſe qu'elle imaginoit devoir me faire plaiſir, je cédai. Quand nous partîmes elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna juſqu'à notre bateau. Elle vouloit qu'on me portât encore, mais, comme j'aimois mieux marcher, elle me prit par le bras & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverſer, elle me ſoulevoit avec autant de facilité, que j'en aurois eu à rendre le même ſervice à un enfant dans mon état de ſanté.

LE lendemain matin, 13, je lui envoyai, par le canonnier, ſix haches, ſix faucilles & pluſieurs autres préſens. A ſon tour, mon

meſſager me dit qu'il avoit trouvé la reine donnant un feſtin à un millier de perſonnes. Ses domeſtiques lui portoient les mets tous préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des eſpèces d'augets de bois, ſemblables à ceux dont nos bouchers ſe ſervent : elle les diſtribuoit enſuite de ſes propres mains à tous ſes hôtes qui étoient aſſis & rangés autour de la grande maiſon. Quand cela fut fait, elle s'aſſit elle-même ſur une eſpèce d'eſtrade ; & deux femmes placées, à ſes côtés, lui donnèrent à manger ; les femmes lui préſentoient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ouvrir la bouche. Lorſqu'elle apperçut le canonnier, elle lui fit ſervir une portion ; il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & aſſaiſonnée avec de l'eau ſalée. Il trouva au reſte le mets fort bon ; elle accepta les choſes que je lui envoyois, & en parut très-ſatisfaite. Après que cette liaiſon avec la reine fut établie, les proviſions de toute eſpèce devinrent plus communes au marché : mais, malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée ; notre commerce ſe trouvant gâté par les clous que nos gens avoient dérobés pour les donner

ANN. 1767. Juillet.

aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme passât la rivière.

Le 14, le canonnier étant à terre pour nos achats, apperçut une vieille femme de l'autre côté de la rivière, pleurant amèrement. Quand elle vit qu'on l'avoit remarquée, elle envoya un jeune-homme, qui étoit près d'elle, au-delà de la rivière avec une branche de bananier dans les mains. Lorsqu'il fut de notre côté, il fit un long discours & mit sa branche aux pieds du canonnier. Après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même-tems deux cochons bien gros & bien gras. La femme parcouroit des yeux tous nos gens l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le jeune-homme qui l'avoit apportée voyant que le canonnier étoit touché & étonné de ce spectale, fit un autre discours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un mystère, mais à la fin on comprit que son mari & trois de ses enfans avoient été tués à l'attaque du vaisseau. Cette explication qu'elle faisoit elle-même, l'affecta si fort, qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la soutenoient étoient presque dans le même état. Nous conjecturâmes

que c'étoit deux autres de ſes enfans ou de ſes proches parens. Le canonnier fit tout ce qu'il put pour adoucir ſa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit préſenter les deux cochons & lui donna ſa main en ſigne d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de lui, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ſes cochons au prix du marché.

ANN. 1767. Juillet.

LE matin du jour ſuivant, 15, j'envoyai le ſecond lieutenant avec tous les bateaux & ſoixante hommes à l'Oueſt, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ ſix milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes ſortes; les habitans ne lui apportèrent aucun obſtacle, mais ne parurent point diſpoſés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auroient bien voulu acheter. Ils lui donnèrent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules. Le lieutenant penſa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce libre & ſuivi; mais la diſtance du vaiſſeau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en ſûreté. Il vit beaucoup de

ANN. 1767. Juillet.

grandes *pirogues* au rivage & quelques-unes en construction. Il observa que tous leurs outils étoient de pierre, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaisseau de terre; de sorte que toutes leurs nourritures étoient cuites au four ou rôties. Dépourvus de vases où l'eau pût être contenue & soumise à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. Aussi, comme la reine étoit un jour à déjeûner à bord du vaisseau, un des Indiens les plus considérables de sa suite, que nous crûmes être un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théïère en tournant le robinet de la bouilloire, qui étoit sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau sur sa main : aussi-tôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède,

mais il se passa quelque tems avant que le pauvre homme fût soulagé. ANN. 1767. Juillet.

LE 16, M. Furneaux, mon second lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'étoit pas encore rétabli, & que j'étois moi-même encore d'une grande foiblesse. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des soldats de marine, pour sa mutinerie. La reine avoit été absente depuis plusieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle seroit de retour le jour suivant.

LE lendemain matin, 17, elle vint en effet sur le rivage; & après elle un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vu auparavant, apportèrent au marché des provisions de toute espèce. Le canonnier envoya au vaisseau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'APRÈS-MIDI du jour suivant, 18, la reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent. Aussi-tôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison où elle l'habilla

ANN. 1767. Juillet.

à la manière du pays, comme elle en avoit usé avec nous auparavant.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions jusqu'à présent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos presque sans nombre.

Le 20, le commerce se soutint avantageusement; mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknec, un des matelots, avoit arraché les tacquets de la grande écoûte, &, après avoir dérobé les clous à fiches, les avoit jettés dans la mer. M'étant assuré du coupable, j'assemblai tout l'équipage; &, après avoir exposé son crime avec toutes les circonstances qui l'aggravoient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faisant le tour du tillac. Toute ma rhétorique ne produisit pas beaucoup d'effet, car la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde

d'aller à terre, excepté à ceux qui faiſoient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnois. ANN. 1767. Juillet.

LE 21, la reine vint de nouveau au vaiſſeau, & fit apporter avec elle pluſieurs gros cochons en préſent, pour leſquels, à ſon ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorſqu'elle fut prête de quitter le navire, elle fit entendre qu'elle deſiroit que j'allaſſe à terre avec elle; à quoi je conſentis en prenant pluſieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à ſa maiſon, elle me fit aſſeoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avois vue à perſonne qu'à elle, étoit aſſez agréable. Elle attacha auſſi à mon chapeau, & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi, une eſpèce de guirlande faite de treſſes de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ſes propres cheveux, & qu'elle-même les avoit treſſés; elle nous donna quelques nattes très-adroitement travaillées. Le ſoir, elle nous accompagna juſqu'au rivage, &, lorſque nous entrâmes dans notre bateau, elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant, je lui fis comprendre que je quitterois l'iſle dans ſept jours; elle me demanda par ſignes d'en demeurer encore vingt, en me faiſant

entendre que j'irois dans l'intérieur du pays, à deux journées de la côte; que j'y pafferois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande provifion de cochons & de volailles. Je lui répliquai toujours par fignes que j'étois forcé de partir dans fept jours, fans autre délai, fur quoi elle fe mit à pleurer, & ce ne fut pas fans beaucoup de peine que je parvins à la tranquillifer un peu.

Le 22, au matin, le canonnier nous envoya au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits. Nos entre-ponts étoient alors pleins de cochons & de volailles, dont nous ne tuions que les plus petits, gardant les autres pour notre provifion à la mer. Nous trouvâmes cependant, à notre grand chagrin, qu'on ne pouvoit faire manger autre chofe que du fruit, tant aux cochons qu'aux volailles, fans beaucoup de difficulté. Nous fûmes forcés par-là de les tuer beaucoup plutôt que nous n'aurions fait; nous avons cependant apporté vivans en Angleterre un cochon mâle & une truie, dont j'ai fait préfent à M. Stephens, fecrétaire de l'Amirauté, la truie eft morte depuis en cochonnant, mais le mâle eft encore vivant.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abattirent plufieurs arbres fur la côte, quoique peu fenfibles

dans l'endroit où le vaiſſeau étoit mouillé.

ANN. 1767. Juillet.

LE 24, j'envoyai au vieillard, qui avoit été ſi utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques ſerpes, quelques faucilles & une eſpèce de drap. J'envoyai auſſi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemiſes, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appellés *callivances*, & environ ſeize ſortes de ſemences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciſeaux & autres choſes. Nous avions déjà planté pluſieurs ſortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avions eu le plaiſir de les voir lever très-heureuſement; cependant il n'en reſtoit rien quand le capitaine Cook quitta l'iſle. J'envoyai auſſi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers; elle donna, de ſon côté, au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

LE 25, au matin, j'envoyai le ſieur Gore, un des contre-maîtres, avec tous les ſoldats de marine, quarante matelots & quatre officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, auſſi loin qu'ils pourroient, d'examiner le ſol & les

ANN. 1767. Juillet.

productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charioient quelques minéraux. Je les avertis de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un signal s'ils étoient attaqués. En même-tems je plaçai un détachement sur le rivage, & je dressai une tente sur une pointe de terre pour observer une éclipse de soleil. Le tems étant fort clair, notre observation fut faite avec une grande exactitude.

L'IMMERSION, tems vrai, à.............	6^h	51′	50″.
L'ÉMERSION.......	8	1	0.
LA durée de l'éclipse.	1	9	10.
LA latitude du lieu de l'observation......		17	30 S.
LA déclinaison du soleil.................		19	40 N.
LA déclinaison de l'aiguille aimantée....		5	36 E.

APRÈS avoir fini notre observation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le télescope, qui étoit de réflexion. Elle en admira la structure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'usage, & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit bien, mais

qu'elle ne pouvoit diſtinguer à la ſimple vue, je les lui fis regarder par le téleſcope : dès qu'elle les vit, elle treſſaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ſes yeux vers l'endroit ſur lequel l'inſtrument portoit, elle demeura quelque tems immobile & ſans parler. Elle retourna au téleſcope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux ſimples les objets que le téleſcope lui avoit montrés. En les voyant ainſi paroître & diſparoître alternativement, ſa contenance & ſes geſtes exprimoient un mêlange d'étonnement & de plaiſir, que j'entreprendrois vainement de décrire. Je fis emporter le téleſcope, & je l'invitai elle & pluſieurs chefs qui étoient avec elle, à venir avec moi à bord du vaiſſeau. J'avois en cela pour objet la ſûreté entière du détachement que j'avois envoyé dans le pays, car je penſois que tant qu'on verroit la reine & les principaux habitans entre mes mains, on ſe garderoit bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné ; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa ſuite mangea de fort bon appétit tout ce qu'on leur ſervit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Le ſoir, nos gens revinrent de leur expé-

ANN. 1767. Juillet.

dition & parurent au rivage, sur quoi je renvoyai la reine & sa suite; en partant elle me demanda par signes si je persistois toujours dans ma résolution de laisser l'isle au tems que j'avois fixé; & lorsque je lui eus fait entendre qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long-tems, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque tems sans pouvoir proférer une parole; quand elle fut un peu appaisée, elle me dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain, j'y consentis & nous nous séparâmes.

CHAPITRE VII.

*Détail d'une expédition faite dans l'Isle pour en connoître l'intérieur. Suite de ce qui nous arriva jusqu'à notre départ d'*Otahiti.

APRÈS que le contre-maître fut revenu à bord, il me donna par écrit le détail suivant de son expédition.

« A quatre heures du matin du Samedi, 25 Juin, je débarquai avec quatre officiers de poupe, un sergent, douze soldats de marine & vingt-quatre matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes

ANN. 1767. Juillet.

reſſemble aſſez à celle de l'épinard des Iſles d'Amérique appellé *Calleloor*, quoique ſes feuilles en ſoient un peu différentes. Les terreins ſont fermés de haies & forment un coup-d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers ſont alignés ſur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-deſſous des arbres & ſur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de brouſſailles. En avançant, les ſinuoſités de la rivière devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grandes cimes de rochers qui pendoient ſur nos têtes. Notre route étoit difficile; & lorſque nous eûmes parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions fait fut ſi mauvais, que nous nous aſsîmes pour nous repoſer & nous rafraîchir en déjeûnant. Nous nous étendîmes ſous un grand pommier dans un très-bel endroit; à peine commencions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup alarmés par un ſon confus de pluſieurs voix entremêlées de grands cris. Nous apperçûmes bientôt après une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans qui étoient ſur une colline au-deſſus de nous. Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & que

nous courions

nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester assis, & il alla sur-le-champ vers les Otahitiens qui nous étoient venus surprendre. Dès qu'il les eut abordés, ils se turent & s'en allèrent ; peu de tems après ils revinrent, & apportèrent un gros cochon tout cuit, beaucoup de fruits-à-pain, d'ignames & d'autres rafraîchissemens, qu'ils donnèrent au vieillard qui nous les distribua. Je leur donnai en retour quelques clous, des boutons & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursuivîmes ensuite notre chemin dans la vallée, aussi loin qu'il nous fut possible, en examinant tous les courans d'eau & les endroits qu'ils avoient arrosés, pour voir si nous n'y trouverions point de vestiges de métaux ou de minéraux ; mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans l'isle, mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus point avoir d'éclaircissemens sur cette manière. Le vieillard commença à être fatigué ; &, comme il y avoit une montagne devant nous, il nous fit signe qui vouloit aller dans son habitation : cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ses compatriotes, qui nous avoient si généreusement fourni des provisions,

ANN. 1767. Juillet.

Ann. 1767. Juillet.

le bagage ; avec les fruits qui n'avo
pas été mangés, & quelques noix du c
remplies d'eau fraîche, & il nous donn
entendre qu'ils nous accompagneroient
qu'au-delà de la montagne. Dès qu'il
parti, les Otahitiens détachèrent des bran
vertes des arbres voisins, & ils les placè
dev antnous en faisant plusieurs cérémon
dont nous ne connoissions pas la significati
ils prirent ensuite quelques petits fruits, d
ils se peignirent en rouge, & ils exprimè
de l'écorce d'un arbre, un suc jaune q
répandirent en différens endroits de leurs
billemens. Le vieillard nous voyoit enco
lorsque nous nous mîmes à gravir la mo
gne; & s'appercevant que nous avions p
à nous ouvrir un passage à travers les ro
& les buissons, qui étoient très-épais, il re
sur ses pas, & dit quelque chose à ses co
patriotes d'un ton de voix ferme & élevé :
quoi vingt ou trente d'entr'eux allèrent
vant nous & débarrassèrent le chemin. Ils n
donnèrent aussi en route de l'eau & des fr
pour nous rafraîchir; & ils nous aidoien
grimper les endroits les plus difficiles, que n
n'aurions pas pu franchir sans eux. Cette m
tagne étoit éloignée d'environ six milles
lieu de notre débarquement, & son somi
nous parut élevé d'environ un mille au-de

iiveau de la rivère qui coule dans la vallée. ANN. 1767. Juillet.
ſque nous fûmes arrivés en haut, nous
s aſsîmes une ſeconde fois pour nous re-
:r & nous rafraîchir. Nous nous flattions
montant que, parvenus au ſommet, nous
ouvririons toute l'iſle; mais nous trouvâmes
montagnes beaucoup plus élevées que celle
ious étions. La vue du côté du vaiſſeau étoit
:ieuſe; les penchants des collines ſont cou-
s de beaux bois & de villages répandus
: là; les vallées repréſentent des payſages
ore plus riants; il y a un plus grand nombre de
ſons, & plus de verdure. Nous vîmes très-peu
bitations au-deſſus de nous, mais nous ap-
:çûmes de la fumée ſur les plus grandes hau-
s qui étoient à portée de notre vue, &
: conjecturâmes que les endroits les plus
:s de l'iſle ne ſont pas ſans habitans. En
iſſant la montagne, nous trouvâmes plu-
s ruiſſeaux qui ſortoient des rochers, &
découvrîmes du ſommet quelques mai-
que nous n'avions pas remarquées aupa-
nt. Il n'y a aucune partie de ces monta-
:s qui ſoit nue, la cime des plus élevées
nous appercevions eſt garnie de bois, dont
diſtinguai pas l'eſpèce: d'autres qui ſont
ı même hauteur que celle que nous
ıs montée, ſont couvertes de bois ſur les
; & le ſommet, qui eſt de roc, eſt cou-
M 2

Ann. 1767. Juillet.

vert de fougère. Il croît dans les plaines qui ſont au-deſſous, une ſorte d'herbe & de plante qui reſſemble au jonc. En général, le ſol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous vîmes pluſieurs tiges de cannes à ſucre grandes, & d'un très-bon goût, & qui croiſſent ſans la moindre culture. Je trouvai auſſi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étoient alors en fleur. Après avoir paſſé le ſommet de la montagne à une aſſez grande diſtance, je rencontrai un arbre exactement ſemblable à la fougère, excepté ſeulement qu'il avoit 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur reſſembloit auſſi à celui de la fougère. Je voulois en rapporter une branche, mais je trouvois qu'elle étoit trop incommode; & je ne ſavois pas d'ailleurs quelle difficulté nous eſſuyerions avant de retourner au vaiſſeau, dont je jugeai que nous étions alors fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces par les rafraîchiſſemens & le repos, nous commençâmes à deſcendre la montagne, toujours accompagnés des naturels du pays, aux ſoins deſquels le vieillard nous avoit recommandés. Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaiſſeau, mais nous nous détournions

quelquefois à droite & à gauche dans les plai- ANN. 1767. Juillet.
..es & les vallées, lorſque nous appercevions quelques maiſons agréablement ſituées. Les habitans étoient toujours prêts à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient : excepté des cochons, nous ne vîmes point de quadrupèdes ; & nous ne remarquâmes d'autres oiſeaux que différentes eſpèces de perroquets, une ſorte de pigeon, & beaucoup de canards ſur la rivière. Tous les endroits, qui étoient plantés & cultivés, avoient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quelques parties dans le milieu qui paroiſſoient ſtériles. Je plantai des noyaux de pêches, de ceriſes & de prunes ; je ſemai la graine de beaucoup de plantes potagères dans les lieux où je crus qu'elles croîtroient, & des citrons, des oranges & des limons dans les terreins que je jugeai les plus reſſemblans à ceux des iſles de l'Amérique qui produiſent ces fruits. Dans l'après-midi, nous arrivâmes à un endroit très agréable, à environ trois milles du vaiſſeau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y reſtâmes juſqu'à la fraîcheur du ſoir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaiſſeau, après avoir récompenſé libéralement nos guides, & les gens qui nous

ANN. 1767. Juillet.

avoient procuré un ſi bon dîner. Toute nôtre compagnie ſe comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres. »

LE lendemain matin, 26, ſur les ſix heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avoit promis, elle nous apportoit un préſent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avecbeaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos proviſions d'eau & de bois, & tînmes tout prêt pour remettre en mer. Pluſieurs habitans, que nous avions déjà vus, vinrent de l'intérieur du pays ſur le rivage; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étoient d'un rang ſupérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint ſur le rivage, très-bien habillée & ſuivie d'un grand nombre de perſonnes; elle traverſa la rivière avec ſa ſuite & notre vieillard, & vint encore une fois à bord du vaiſſeau; elle nous donna de très-beaux fruits; elle renouvella avec beaucoup d'empreſſement ſes ſollicitations, afin de m'engager à ſéjourner dix jours de plus dans l'iſle; elle me fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du pays, & qu'elle m'apporteroit une grande quantité de cochons,

ANN. 1767. Juillet.

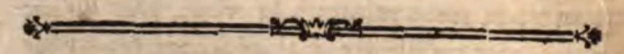
droit assez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu ; & j'ai des raisons de croire que, lorsque le moment de mettre à la voile approcha, la tendresse du vieillard avoit succombé, & qu'afin de conserver son enfant près de lui, il l'avoit caché, jusqu'à ce que le vaisseau fût parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même-tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étoient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec surprise tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un si grand nombre d'Otahitiens, ils étoient prêts à s'en revenir au vaisseau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, & les invita à descendre. Comme elle conjecturoit les raisons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits; &, lorsqu'ils y rentrèrent elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaisseau. L'officier cependant, qui avoit reçu ordre de n'amener personne, ne voulut pas le lui permettre: voyant que ses prières étoient inutiles, elle fit lancer en mer

une double pirogue, conduite par ses Indiens. Quinze ou seize autres pirogues la suivirent, & elles vinrent toutes au vaisseau. La reine monta à bord; l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler, & sa douleur se répandit en larmes. Après qu'elle y eut passé environ une heure, il s'éleva une brise; nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devoit absolument retourner dans sa pirogue, elle nous embrassa de la manière la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs; toute sa suite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat, & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahiens revinvint alors près de notre bâtiment, & celle qui portoit la reine s'approcha des mantelets de la sainte-barbe, où ses gens l'attachèrent. Quelques minutes ensuite, elle alla dans l'avant de sa pirogue, & s'y assit en pleurant, sans qu'on pût la consoler. Je lui donnai plusieurs choses que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour sa parure; elle les reçut en silence, & sans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépassé le récif, il s'éleva un vent frais; nos amis les Otahitiens, & surtout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, & d'une

façon si touchante, que j'eus le cœur serré;
Ann. 1767. Juillet. & que mes yeux se remplirent de larmes.

A midi, le mouillage d'où nous étions partis nous restoit au S. E. ½ E. à douze milles de distance; il est situé au 17ᵈ 30′ de latitude S., & au 130ᵈ de longitude O., & je lui ai donné le nom de *Havre de Port-Royal.*



CHAPITRE VIII.

Description plus particulière des habitans d'Otahiti, *de la vie domestique, des mœurs & des arts de ces Insulaires.*

APRÈS avoir séjourné à la hauteur d'Otahiti, depuis le 24 Juin, jusqu'au 27 Juillet, je vais donner une description de ses habitans, des arts & des mœurs de ces Insulaires, autant que j'ai pu les connoître. Mais, comme j'ai été malade & obligé de garder le lit, ma narration sera moins exacte & moins détaillée que si j'avois joui d'une santé meilleure.

LES habitans de cette isle sont grands, bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes est en général de cinq pieds sept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui soient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de cinq

pieds ſix pouces. Le teint des hommes eſt baſané, & ceux qui vont ſur l'eau l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux ſont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui eſt digne de remarque, parce les cheveux de tous les naturels d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, ſont noirs ſans exception; ils les nouent dans une ſeule touffe ſur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laiſſent flottants, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux ſexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux ſont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne connoiſſent point l'uſage des peignes; ceux à qui nous en avions donné, ſavoient très-bien s'en ſervir. C'eſt un uſage univerſel parmi eux de s'oindre la tête avec un huile de cocos, dans laquelle ils infuſent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la roſe. Toutes les femmes ſont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté. Ces Inſulaires ne paroiſſoient pas regarder la continence comme une vertu, les Otahitiennes vendoient leurs faveurs à nos gens librement & & en public, & même leurs pères & leurs frères nous les amenoient ſouvent eux-mêmes, afin de tranſiger ſur cet article; ils connoiſſent

ANN. 1767. Juillet.

Ann. 1767. Juillet.

pourtant le prix de la beauté, & la grandeur du clou qu'on nous demandoit pour la jouiſſance d'une femme, étoit toujours proportionnée à ſes charmes. Les Inſulaires, qui venoient nous préſenter des filles au bord de la rivière, nous montroient avec un morceau de bois la longueur & la groſſeur du clou pour lequel ils nous les céderoient. Si nous conſentions au marché, ils nous les envoyoient ſur un bateau : car nous ne permettions pas aux hommes de traverſer la rivière. L'équipage faiſoit ce trafic depuis long-tems, lorſque les officiers s'en apperçurent; quand quelques-uns de nos gens s'écartoient un peu pour aller recevoir des femmes, ils avoient la précaution d'en mettre d'autres en ſentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaiſſeau, & qu'il fût en danger d'être mis en pièces; tout notre monde avoit par jour des proviſions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvoient en manger, & j'avois été embarraſſé juſqu'alors d'expliquer d'où provenoit cette détérioration. L'habillement des hommes & des femmes eſt de bonne grace, & leur ſied bien; il eſt fait d'une eſpèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuſte, & qui reſſemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces

de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y paffer la tête, pend depuis les épaules jufqu'à mi-jambe devant & derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur; ils l'enveloppent autour de leur corps fans la ferrer. Cette étoffe n'eft point tiffue; elle eft fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneufes d'une écorce intérieure qu'on a mifes en macération, & qu'on a enfuite étendues & battues les unes fur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure; ce font les femmes fur-tout qui portent les perles; j'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles font d'une couleur affez brillante, mais elles font toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en en vit plufieurs dans fon excurfion à l'Oueft de l'ifle; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'eft ici un ufage univerfel parmi les hommes & les femmes de fe peindre les feffes & le derrière des cuiffes, avec des lignes noires très-ferrées, & qui repréfentent différentes figures; ils fe piquent la peau avec la dent d'un inftrument affez reffemblant à un peigne, & ils mettent dans les trous une efpèce de pâte compofée d'huile & de fuie, qui laiffe une tache ineffa-

ANN. 1767. Juillet.

ANN. 1767. Juillet.

çable. Les petits garçons & les petites filles au-dessous de douze ans, ne portent point ces marques ; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étoient peintes en échiquier, de la même manière, & il nous parut qu'ils avoient un rang distingué & une autorité sur les autres Insulaires. Un des principaux suivants de la reine nous sembla beaucoup plus disposé que le reste des Otahitiens à imiter nos manières & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Angloise, qui lui alloit très-bien ; nos officiers étoient toujours portés à terre, parce qu'il y avoit un banc de sable à l'endroit où nous débarquions ; Jonathan, fier de sa nouvelle parure, se faisoit aussi porter par quelques-uns de ses gens. Il entreprit bien-tôt de se servir du couteau & de la fourchette dans ses repas ; mais, lorsqu'il avoit pris un morceau avec sa fourchette, il ne pouvoit pas venir à bout de conduire cet instrument ; il portoit sa main à sa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui étoit au bout de la fourchette alloit passer à côté de son oreille.

Les Otahitiens se nourrissent de cochons ; de volailles, de chiens & de poissons, de fruits-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'est pas bon

en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent ſouvent. Il y a dans l'iſle beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeaſſent. La rivière fournit de bons mulets, mais ils ne ſont ni gros, ni en grande quantité : ils trouvent ſur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marrée baſſe, & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La rivière produit auſſi de belles écreviſſes ; & à peu de diſtance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres eſpèces de poiſſons, qu'ils aiment ſi paſſionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous en vendre, malgré le haut prix que nous leur en offrions. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec leſquels ils pêchent certains poiſſons de la groſſeur des ſardines. Tandis qu'ils ſe ſervoient de leurs lignes & filets avec beaucoup de ſuccès, nous voulûmes les employer auſſi, mais nous ne prîmes pas un ſeul poiſſon; nous nous procurâmes quelques-uns de leurs hameçons & de leurs lignes, mais n'ayant pas leur adreſſe, nous ne réuſſîmes pas mieux.

ANN. 1767. Juillet.

VOICI la manière dont ils apprêtent leurs alimens. Ils allument du feu en frottant le

ANN. 1767. Juillet.

bout d'un morceau de bois ſec ſur le côté d'un autre, à-peu-près comme nos charpentiers aiguiſent leurs ciſeaux; ils font enſuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence; ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis, & ils font du feu avec du bois ſec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorſque les pierres ſont aſſez chaudes, ils ſéparent les charbons & retirent les cendres ſur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane; ſi c'eſt un petit cochon, ils l'apprêtent ainſi, ſans le dépecer, & ils le coupent en morceaux, s'il eſt gros. Lorſqu'il eſt dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, & ils mettent par-deſſus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent enſuite le reſte des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui ſont tendres, pleins de ſuc, &, ſuivant moi, beaucoup meilleurs que ſi on les avoit apprêtés de toute autre manière:

le jus

le jus des fruits, & l'eau salée, forment toutes leurs sauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec lesquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils se servent toujours.

ANN. 1767. Juillet.

NOTRE canonnier, pendant la tenue du marché, avoit coutume de dîner à terre; il n'est pas possible de décrire l'étonnement & la surprise qu'ils témoignèrent, lorsqu'ils virent qu'il faisoit cuire son cochon & sa volaille dans une marmite. J'ai observé plus haut qu'ils n'ont point de vase ou poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ses effets. Dès que le vieillard fut en possession du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ses amis y firent bouillir leurs aliments. La reine & plusieurs des chefs qui avoient reçu de nous des marmites, s'en servoient constamment : & les Otahitiens alloient en foule voir cet instrument, comme la populace va contempler un spectacle de monstres & de marionettes dans nos foires d'Europe. Il nous parut qu'ils n'ont d'autre boisson que de l'eau, & qu'ils ignorent heureusement l'art de faire fermenter le suc des végétaux, pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons déjà dit qu'il y a dans l'isle des cannes à sucre; mais, à ce qu'il nous sembla, ils n'en font d'autre usage que de les mâcher, & même cela ne

ANN. 1767. Juillet.

leur arrive pas habituellement; ils en rompent ſeulement un morceau lorſqu'ils paſſent par haſard dans les lieux où croît cette plante.

Nous n'avons pas eu beaucoup d'occaſions de connoître en détail leur vie domeſtique & leurs amuſemens; nous jugeâmes, par leurs armes & les cicatrices que portoient pluſieurs d'entre eux, qu'ils ſont quelquefois en guerre; nous vîmes, par la grandeur de ces cicatrices, qu'elles étoient les ſuites des bleſſures conſidérables que leur avoient faites des pierres, des maſſues, & d'autres armes obtuſes; nous reconnûmes auſſi par-là, qu'ils avoient fait des progrès dans la chirurgie, & nous en eûmes bientôt des preuves plus certaines. Un de nos matelots étant à terre ſe mit une écharpe dans le pied: comme notre chirurgien étoit à bord, un de ſes camarades s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup ſouffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entrepriſe. Notre vieil Otahitien, préſent à cette ſcène, appella alors un de ſes compatriotes qui étoit de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot & courut ſur-le-champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ſes dents; &, au moyen de cet inſtrument, il ouvrit la plaie & en arracha l'écharpe dans l'eſpace d'une

minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui étoit allé à quelques pas dans le bois, rapporta une eſpèce de gomme qu'il appliqua ſur la bleſſure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes enſuite que cette gomme diſtille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de ſuccès comme un baume vulnéraire.

ANN. 1767. Juillet.

J'AI déjà décrit les habitations de ces heureux Inſulaires; outre leurs maiſons, nous vîmes des hangars fermés, & ſur les poteaux qui ſoutiennent ces édifices pluſieurs figures groſſièrement ſculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous apperçûmes que les naturels du pays entroient de tems-en-tems dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes que c'étoient les cimetières où ils dépoſoient leurs morts. Le milieu des hangars étoit bien pavé avec de grandes pierres rondes, mais il nous parut qu'on n'y marchoit pas ſouvent, car l'herbe y croiſſoit partout. Je me ſuis appliqué avec une attention particulière à découvrir ſi les Otahitiens avoient un culte religieux, mais je n'en ai pas pu reconnoître la moindre trace.

LES pirogues de ces peuples ſont de trois eſpèces différentes. Quelques-unes ſont com-

ANN. 1767. Juillet.

poſées d'un ſeul arbre & portent de deux à ſix hommes. Ils s'en ſervent ſur-tout pour la pêche, & nous en avons toujours vu un grand nombre occupées ſur le récif. D'autres ſont conſtruites de planches, jointes enſemble très-adroitement ; elles ſont plus ou moins grandes, & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux enſemble, & entre l'une & l'autre ils dreſſent deux mâts. Les pirogues ſimples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment & un balancier ſur un des côtés. Avec ces navires ils font voile bien avant dans la mer, & probablement juſques dans d'autres iſles, d'où ils rapportent des fruits du plane, des bananes, des ignames, qui ſemblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont une troiſième eſpèce de pirogues, qui paroiſſent deſtinées principalement aux parties de plaiſir & aux fêtes d'appareil ; ce ſont de grands bâtimens ſans voiles, dont la forme reſſemble aux gondoles de Veniſe ; ils élèvent au milieu une eſpèce de toit, & ils s'aſſeyent les uns deſſus, les autres deſſous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaiſſeau, excepté le premier & le ſecond jour de notre arrivée ; mais nous en voyions trois ou quatre fois par ſemaine, une proceſſion de huit ou dix, qui paſſoient à quelque diſtance de nous, avec leurs enſeignes

déployées & beaucoup de petites pirogues à leur ſuite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les ſuivoient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeoient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, ſitué à environ quatre milles à l'Oueſt de notre mouillage: après s'y être arrêtés l'eſpace d'une heure, ils s'en retournoient. Ces proceſſions cependant ne ſe font jamais que dans un beau tems, & tous les Otahitiens qui ſont à bord ſont parés avec plus de ſoin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernoient le bâtiment étoient habillés de blancs; les Otahitiens aſſis ſur le toit & deſſous, étoient vêtus de blanc & de rouge, & les deux hommes montés ſur la proue de chaque pirogue, étoient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner; & quoique nous n'en approchaſſions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes auſſi diſtinctement que ſi nous avions été au milieu d'eux.

ANN. 1767. Juillet.

ILS fendent un arbre dans la direction de ſes fibres en planches auſſi minces qu'il leur eſt poſſible; & c'eſt de ces morceaux de bois qu'ils conſtruiſent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une

Ann. 1767. Juillet.

espèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent ensuite le tronc suivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer, & ils le fendent ensuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en applanissent les côtés avec des petites haches qui sont également de pierre; six ou huit hommes travaillent quelquefois sur la même planche; comme leurs instrumens sont bientôt émoussés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de cocos remplie d'eau, & une pierre polie, sur laquelle il aiguise sa hache presque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaisseur d'un pouce; ils en construisent un bateau, avec toute l'exactitude que pourroit y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches, ils font des trous avec un os attaché à un bâton qui leur sert de villebrequin: dans la suite, ils se servirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage: ils passent dans ces trous une corde tressée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures sont calfatées avec des joncs secs, & tout l'extérieur du bâtiment est enduit d'une gomme que pro-

duisent quelques-uns de leurs arbres & qui remplace très-bien l'usage de la poix.

Ann. 1767. Juillet.

Le bois dont ils se servent pour leurs grandes pirogues est une espèce de pommier très-droit, & qui s'élève à une hauteur considérable. Nous en mesurâmes plusieurs qui avoient près de huit pieds de circonférence au tronc & vingt à quarante de contour à la hauteur des branches, & qui étoient partout à-peu-près de la même grosseur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'étoit pas un bon bois de construction, parce qu'il étoit très-léger. Les petites pirogues ne sont que le tronc creusé d'un arbre à-pin, qui est encore plus léger & plus spongieux. Le tronc a environ six pieds de circonférence, & l'arbre en a vingt à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches; la flèche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux.

Je n'ai vu aucune tourterelle pendant tout le tems que j'ai été à Otahiti; cependant lorsque j'en montrai aux habitans quelques petites que j'avois apportées de l'isle de la *Reine Charlotte*, ils me firent signe qu'ils en avoient

ANN. 1767. Juillet.

de beaucoup plus groſſes. Je regrettai la perte d'un bouc qui mourut bientôt après notre départ de *San-Iago*, ſans que ni l'une ni l'autre de deux chevres que nous avions fût pleine. Si le bouc avoit encore été vivant, j'aurois débarqué ces trois animaux dans l'iſle, & ſi les chèvres étoient devenues pleines, je les y aurois laiſſées, & je crois que, dans peu d'années, ils auroient peuplé Otahiti d'animaux de leur eſpèce.

Le climat d'Otahiti paroît très-bon, & l'iſle eſt un des pays les plus ſains & les plus agréables de la terre. Nous n'avons remarqué aucune maladie parmi les habitans. Les montagnes ſont couvertes de bois, les vallées d'herbages, & l'air, en général, y eſt ſi pur, que malgré la chaleur, notre viande s'y conſervoit deux jours, & le poiſſon un. Nous n'y trouvâmes ni grenouille, ni crapaud, ni ſcorpion, ni millepieds, ni ſerpent d'aucune eſpèce; les fourmis, qui y ſont en très-petit nombre, ſont les ſeuls inſectes incommodes que nous ayons vu.

La partie S. E. de l'iſle ſemble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivoit des bateaux chargés de différens fruits, & les proviſions étoient alors dans notre marché en plus grande quantité & à plus bas prix que lorſqu'il

n'y avoit que les fruits du canton voisin de notre mouillage. ANN. 1767. Juillet.

Le flux & le reflux de la marée y sont peu considérables, & son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y soufflent d'ordinaire de l'E. au S. S. E., & que ce sont le plus souvent de petites brises.

Le séjour d'Otahiti fut très-salutaire à tout l'équipage, & au-delà de ce que nous en attendions, car en quittant l'isle nous n'avions pas un seul malade à bord, excepté mes deux lieutenans & moi; & même nous entrions en convalescence, quoique nous fussions encore bien foibles.

Il est certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette isle. Cependant le capitaine Cook, dans son voyage sur l'*Endéavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, & la *Boudeuse* & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France, qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de peuples heureux; mais j'ai la conso-

ANN. 1767. Juillet.

lation de pouvoir disculper sur cet article, d'une manière évidente, & ma patrie & moi.

CHACUN sait que le chirurgien de tout vaisseau de Sa Majesté tient une liste des personnes de l'équipage qui sont malades, qu'il y spécifie leurs incommodités & le tems où il a commencé & achevé de les soigner. Me trouvant un jour présent lorsqu'on payoit la solde de l'équipage, plusieurs matelots s'opposèrent au paiement du chirurgien, en disant que quoiqu'il les eût rayées de sa liste, & qu'il certifiât leur guérison, ils étoient encore malades. Depuis ce tems, toutes les fois que le chirurgien déclaroit qu'un homme inscrit sur la liste des malades étoit guéri, j'ai toujours fait venir le convalescent devant moi pour constater la vérité de la déclaration. S'il disoit qu'il avoit encore quelques symptômes de maladie, je le laissois sur la liste; lorsqu'il avouoit qu'il étoit entièrement rétabli, je lui faisois signer le livre en ma présence, afin de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liste des malades pendant mon voyage; elle a été signée sous mes yeux par les convalescens; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, & ensuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade ren-

voyé en Angleterre sur la Flûte, le dernier enrégistré pour maladie vénérienne, est déclaré par sa signature & la mienne, & par le rapport du chirurgien, avoir été guéri le 27 Décembre 1766, près de six mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes le 19 Juin 1767, & que le premier inscrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 Février 1768, six mois après que nous eûmes quitté l'isle, d'où nous partîmes le 26 Juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons passé le milieu de cet espace de tems à Otahiti; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inscrit sur la liste comme attaqué du mal vénérien en nous en revenant, avoit contracté sa maladie au cap de *Bonne-Espérance* où nous étions alors. ANN. 1767. Juillet.



CHAPITRE IX.

*Traverſée d'*Otahiti *à l'Iſle de* Tinian. *Deſcription de quelques autres Iſles que nous avons découvertes dans la mer du Sud.*

ANN. 1767. Juillet.

APRÈS avoir fait voile de l'iſle de *Georges III*, le 27 Juillet, nous rangeâmes la côte de l'iſle du *Duc d'Yorck*, qui en eſt éloignée d'environ deux milles. Il nous parut qu'il y avoit partout des baies ſûres & au milieu un bon port; mais je ne crus pas qu'elle valût la peine d'y toucher. Il y a des hautes montagnes au milieu & à l'extrémité occidentale de l'iſle; la partie de l'Eſt eſt plus baſſe, & la côte ſur le rivage eſt couverte de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers & de planes.

LE lendemain, au matin, 28, à la pointe du jour, nous vîmes terre, & nous courûmes deſſus en rangeant ſous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands briſans, & ſous le vent, des rochers; il ſemble pourtant qu'en pluſieurs endroits, il y a de bons mouillages. Nous apperçûmes peu d'Inſulaires; de petites huttes forment leur habitation, & il nous ſembla qu'ils vivoient d'une

manière très-différente des Otahitiens. Nous découvrîmes sur la côte plusieurs cocotiers & d'autres arbres : le sommet de tous ces arbres avoit été rompu, probablement par un ouragan. La longueur de cette isle est d'environ six milles; il y a au milieu une montagne fort élevée qui semble être fertile. Elle est située au 17d 28′ de latitude S., &, suivant nos dernières observations, au 151d 4′ de longitude O.; je l'appellai *Isle de Charles-Saunders*.

ANN. 1767. Juillet.

Isle de Charles Saunders.

LE 29, la variation de l'aiguille, calculée par les azimuths, étoit de 7d 52′ E., & le lendemain, 30, à la pointe du jour, nous vîmes terre du N. ¼ E. au N. Ouest. Nous voulions nous y arrêter, mais nous ne trouvâmes point de mouillage; toute l'isle étoit environnée de brisans. Nous apperçûmes de la fumée dans deux endroits, mais point d'habitans. Il croît, dans la partie sous le vent, des cocotiers, mais en petite quantité; je l'appellai *Isle du Lord How*. Elle a à-peu-près dix milles de longueur & quatre de large; elle est située au 16d 46′ de latitude S., &, d'après nos observations, au 154d 13′ de longitude Ouest.

Isle du Lord How.

L'APRÈS-MIDI nous vîmes une terre qui nous restoit à l'O. ¼ N., & nous gouvernâmes dessus. A cinq heures, nous apperçûmes des brisans qui s'étendoient assez loin du côté du

ANN. 1767. Juillet.

Sud, & bientôt après nous remarquâmes au S. O. une terre baſſe & des briſans qui l'environnoient de tous les côtés.

Nous gouvernâmes au vent toute la nuit, &, dès qu'il fut jour, nous forçâmes de voiles pour faire le tour de ces bas-fonds. A neuf heures, nous les avions dépaſſés & nous les nommâmes iſles *de Scilly*; c'eſt un groupe d'iſles ou de bancs de ſables extrêmement dangereux. Pendant les nuits les moins ſombres & pendant le jour, lorſque le tems eſt embrumé, un vaiſſeau peut ſe briſer deſſus ſans voir terre. Leur giſement eſt au 16^{d} 28′ de latitude S., & au 155^{d} 30′ de longitude Oueſt.

Iſles de Scilly.

Nous continuâmes à gouverner à l'Oueſt jusqu'à la pointe du jour du 13 Août; nous vîmes terre alors à l'O. $\frac{1}{4}$ S., & nous tirâmes de ce côté. Sur les onze heures du matin, nous vîmes encore terre à l'O. S. O.; à midi, nous reconnûmes que la première terre que nous avions vue, étoit une iſle qui nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{2}$ S., à environ cinq lieues, & qui avoit la forme d'un pain de ſucre. Nous avions le milieu de l'autre terre qui étoit auſſi une iſle en forme de pic, à l'O. S. O. à ſix lieues. Je donnai à la première, qui eſt preſque circulaire par trois milles de diamètre, le nom d'*Iſle de Boſcawen*, & j'appellai iſle *de Keppel* l'autre, qui a trois milles & demi de long

13 Août.

Iſle de Boſcawen.

Iſle de Keppel.

& deux de large. Le Port-Royal nous restoit alors à l'E. 4d 10' S. à 478 lieues. ANN. 1767. Août.

A deux heures nous étions à environ deux milles de l'*Isle de Boscawen*, & nous apperçûmes quelques habitans; mais l'isle *de Keppel* étant au-dessus du vent, & nous paroissant plus propre à nous donner un mouillage, nous tirâmes vers celle-ci. A six heures, nous n'en étions plus éloignée que d'un mille & demi, &, avec nos lunettes, nous découvrîmes plusieurs Insulaires sur le rivage; mais, comme il y avoit des brisans à une distance considérable de la côte, nous ne pûmes pas aborder, & nous passâmes toute la nuit à louvoyer.

LE 14, à quatre heures du matin, nous envoyâmes des bateaux pour sonder & visiter l'isle; &, dès qu'il fut jour, nous prîmes notre route vers la partie du milieu. Les bateaux revinrent à midi, & nous dirent qu'ils s'étoient approchés jusqu'à une encablure de l'isle sans trouver de fond; que voyant un récif, dont elle étoit bordée, ils l'avoient tourné & étoient entrés dans une large & profonde baie, également remplie de rochers; qu'en sondant hors de la baie, ils avoient trouvé un mouillage par 14 à 20 brasses, fond de sable & de corail; qu'en retournant une seconde fois dans la baie, ils avoient vu

pirogues pour paſſer dans un de nos bateaux; mais, quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils ſe jettèrent tous trois précipitamment dans la mer, & s'en retournèrent à la nage. ANN. 1767. Août.

Dès qu'on m'eut fait ce rapport, je conſidérai qu'il y auroit beaucoup d'inconvéniens à mouiller en cet endroit; je réfléchis en outre que c'étoit le tems le plus rigoureux de l'hiver dans l'hémiſphère auſtral; que notre bâtiment faiſoit eau; que l'arrière étoit très-fatigué par le gouvernail, & que nous ne connoiſſions pas juſqu'où le vaiſſeau étoit endommagé par la carène. Je jugeai par ces raiſons qu'il étoit peu en état d'eſſuyer les tempêtes & les gros tems que nous rencontrerions certainement, ſi nous faiſions route autour du cap de Horn ou à travers le détroit de Magellan; qu'en dirigeant notre marche par ce côté, ſi le vaiſſeau venoit à doubler le cap ou paſſer le détroit heureuſement, il auroit encore abſolument beſoin d'un port pour s'y rafraîchir; & que nous n'en aurions aucun à notre portée. Je me décidai donc à faire voile, le plus promptement que je pourrois, vers *Tinian* & *Batavia*, pour repaſſer en Europe par le cap de *Bonne-Eſpérance*. Autant que nous pouvions juger de la longueur de ce chemin, il nous ſembloit que nous arriverions plutôt

ANN. 1767. Août.

en *Angleterre* ; si d'ailleurs le vaisseau ne pouvoit pas faire tout le voyage, nous sauvions au moins par-là nos vies, parce que, de l'endroit où nous étions jusqu'à *Batavia*, nous devions avoir probablement une mer calme, & n'être pas éloignés d'un port.

EN conséquence de cette résolution, nous fîmes voile à midi, & nous dépassâmes l'isle de *Boscawen* sans la visiter : c'est une isle ronde & élevée, abondante en bois, & qui est remplie d'habitans ; mais l'isle de *Keppel* est beaucoup plus grande & paroît meilleure.

LA première est située au 15^d 50′ de latitude Sud, & au 175^d de longitude O. ; la seconde au 15^d 55′ de latitude S., & au 175^d 3′ de longitude Ouest.

NOUS continuâmes notre route à l'O. N. O., jusqu'à dix heures du matin du 16. Alors nous vîmes terre au N. $\frac{1}{4}$ E., & nous gouvernâmes dessus. A midi, nous en étions à trois lieues ; le terrein dans l'intérieur de la côte paroissoit élevé, mais au bord de l'eau il étoit bas, & d'un aspect agréable ; toute l'isle sembloît être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte, qui étoit couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes & de la fumée en plusieurs endroits. Bientôt après nous évitâmes un banc de ro-

s, pour gagner le côté ſous le vent de , & nous envoyâmes en même-tems ateaux pour ſonder & examiner la côte. bateaux rangèrent la terre de très-près ouvèrent qu'elle étoit pleine de rochers & ie d'arbres qui croiſſoient juſqu'au bord de . Ces arbres de différentes eſpèces ne toient *point* de fruits; il y en avoit quel-*uns de* très-grands. Au côté de l'iſle ſous le vent, ils trouvèrent des cocotiers etit nombre; mais ils ne virent pas une habitation. Ils découvrirent auſſi plu-s petits ruiſſeaux, qu'il auroit été facile réunir en un ſeul courant. Dès qu'ils ſe ent approchés de la côte pluſieurs piro-s, qui avoient chacun à bord ſix ou huit mes, allèrent à eux. Ces Indiens leur rent robuſtes & actifs; excepté une eſ- de natte qui leur couvroit les reins, ils ent entièrement nuds. Ils étoient armés randes maſſues ſemblables à celles qu'on ne à Hercule dans nos tableaux; ils en dirent deux à notre maître de vaiſſeau, r un clou ou deux & quelques colifichets. mme nos gens n'avoient vu d'autres ani-ux que des oiſeaux de mer, ils étoient s-curieux de ſavoir des naturels du pays en avoient de quelqu'autre eſpèce; mais il leur fut pas poſſible de ſe faire entendre

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

Pendant la conférence, les Indiens formèrent le projet de ce saisir de notre bateau; un d'eux se mit soudainement à le tirer vers le rocher. Nos gens ne purent pas les en empêcher, sans décharger un coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui étoit le plus empressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal; mais l'explosion les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec beaucoup de précipitation. Nos bateaux quittèrent alors cet endroit; les eaux étoient devenues tout-à-coup si basses, qu'ils eurent beaucoup de peine à revenir au vaisseau; quand ils furent en pleine mer, ils trouvoient des pointes de rochers qui s'élevoient au-dessus de sa surface; excepté dans un endroit, tout le récif étoit à sec, & battu par des lames très-fortes. Les Indiens s'apperçurent probablement de l'embarras où étoient nos gens, car ils revinrent & les suivirent le long du récif, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné une passe. Les voyant alors au large, & marcher très-vîte vers le vaisseau, ils s'en retournèrent.

Les bateaux arrivèrent sur les six heures du soir; il étoit déjà nuit: le maître me dit qu'en dedans du récif tout étoit rochers, mais qu'en dehors & à environ deux encablures, il y avoit en deux ou trois endroits un mouillage par 12, 14 & 18 brasses de profondeur, fond

ſable & de corail. Il ajouta que la paſſe, ANN. 1767 Août.
ır gagner le dedans du récif, avoit 61 ıſſes de large, & qu'en cas de néceſſité, le ıſſeau pouvoit y ancrer par 8 braſſes, mais 'il n'y ſeroit pas sûrement ſur une longueur ıs grande que celle d'un demi-cable.

LORSQUE j'eus fait mettre à bord les bateaux, ous courûmes juſques à environ quatre milles *us le vent*, où nous demeurâmes en panne ſqu'au lendemain matin; m'appercevant ors que le courant nous avoit mis hors de portée de l'iſle, & que nous ne pouvions us l'appercevoir, je fis voile. Les officiers me rent l'honneur d'appeller cette iſle de mon om. L'*Iſle de Wallis* eſt ſituée au 13ᵈ 18' IſledeWallis. e *latitude S.*, & au 177ᵈ de longitude ueſt.

NOUS avons déterminé avec exactitude les titudes & longitudes de toutes ces iſles, & ous en avons remis des plants à l'Amirauté; ſera facile à tous les vaiſſeaux qui naviguent par la ſuite dans ces mers, d'en trouver uelques-unes pour s'y rafraîchir, ou pour aire de nouvelles découvertes ſur les productions de leur ſol.

QUOIQUE nous n'ayons trouvé aucune ſpèce de métal dans ces iſles, il eſt cependant remarquable, que lorſque les habitans ouvoient obtenir de nous quelques morceaux

ANN. 1767. Août.

de fer, ils commençoient à l'aiguiser & à le rendre pointu ; tentative qu'ils ne faisoient pas sur le cuivre.

NOUS continuâmes à gouverner au N. O., & nous vîmes de tems-en-tems plusieurs oiseaux autour du vaisseau, jusqu'au 28. Nous étions, d'après nos observations, au 187ᵈ 24′ de longitude O., lorsque nous passâmes la ligne pour entrer dans l'hémisphère septentrional. Parmi les oiseaux qui voloient autour de notre bâtiment, un d'eux que nous attrapâmes ressembloit à un pigeon par la grandeur, la forme & la couleur ; il avoit les pieds rouges & plats, nous vîmes aussi plusieurs feuilles de plane & des noix de cocos passer près du vaisseau.

LE 29, sur les deux heures après midi, étant au 2ᵈ 50′ de latitude Nord, & au 188ᵈ de longitude O., nous traversâmes un grand espace où l'eau étoit bouillonnante, & qui s'étendoit du N. E au S. O aussi loin que l'œil pouvoit appercevoir depuis la grande hune. Nous sondâmes, mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une ligne de 200 brasses.

3 Septembre. LE 3, à cinq heures du matin, nous vîmes terre à l'E. N. E., à environ cinq lieues ; une demi-heure après nous vîmes terre une seconde fois au N. O., & à six heures, nous

apperçûmes au N. E. un pros Indien, semblable à ceux dont parle le lord Anson dans son voyage. Lorsque nous eûmes remarqué qu'il venoit vers nous, nous arborâmes pavillon Espagnol; mais, quand il fut à environ deux milles de notre bâtiment, il vira de bord en s'éloignant de nous du côté du N. N. O., & en peu de tems nous le perdîmes de vue. ANN. 1767. Septembre.

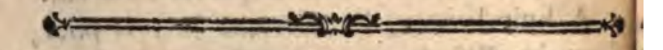
A huit heures, les isles que je pris pour deux des *Piscadores*, nous restoient du S. O. $\frac{1}{4}$ O. à l'Ouest, & sur le vent du N. $\frac{1}{4}$ E. au N. E.; elles avoient la forme de petits quais plats. Nous en étions à environ trois lieues; & nous en appercevions plusieurs autres qui étoient beaucoup plus éloignées. L'une de ces isles est située au 11^{d} de latitude Nord, & au 192^{d} 30' de longitude O., & l'autre au 11^{d} 20' de latitude Nord, & au 192^{d} 58' de longitude Ouest.

LE 7, nous vîmes un corlieu & une hupe, &, le 9, nous attrapâmes un oiseau de terre qui ressembloit beaucoup à un étourneau.

LE 17, nous vîmes deux espèces de mouettes, & nous jugeâmes que l'isle de *Tinian* nous restoit à l'Ouest, à environ trente & une lieues; étant alors au 15^{d} de latitude Nord, & au 212^{d} 30' de longitude Ouest. Le lendemain matin, 18, à six heures, nous découvrîmes

ANN. 1767. Septembre.

l'isle de *Saypan* à l'O. $\frac{1}{4}$ N. à environ dix lieues; nous vîmes celle de *Tinian* dans l'après-midi, & nous courûmes dessus. A neuf heures du matin, du 19, nous mîmes à l'ancre par 22 brasses, fond de sable, dans un mouillage éloigné de la côte d'environ un mille, & à un demi-mille du récif.



CHAPITRE X.

Description de l'état présent de l'Isle de Tinian *& de ce que nous y fîmes, ainsi que ce qui nous arriva dans la traversée de* Tinian *à* Batavia.

Dès que le vaisseau fut en sûreté, j'envoyai les bateaux à terre, pour y dresser des tentes & nous rapporter des rafaîchissemens; ils revinrent sur le midi avec quelques noix de cocos, des limons & des oranges.

Le soir, après que les tentes furent dressées, j'envoyai le chirurgien & tous les malades à terre, avec des provisions de toute espèce, pour deux mois & pour quarante hommes; on y porta notre forge & une caisse d'outils pour le charpentier. Mon premier lieutenant & moi étant fort incommodés, nous débarquâmes aussi, ac-

compagnés d'un contre-maître & de douze autres hommes, qui devoient parcourir le pays & aller à la chasse des animaux. ANN. 1767. Septembre.

LE 20, lorsque nous jettâmes l'ancre pour la première fois, la partie septentrionale de la baie nous restoit au N. 39d O.; la pointe des cocos au N. 7d. O., la place du débarquement au N. S. $\frac{1}{4}$ N., l'extrémité méridionale de l'isle au S. 28d Ouest; mais le lendemain au matin, le maître ayant sondé toute la baie, il pensa qu'il y avoit un meilleur mouillage au Sud; nous touâmes le vaisseau plus avant, & nous l'y amarrâmes avec un cable de chaque côté.

A six heures du soir, les chasseurs rapportèrent un jeune taureau, qui pesoit près de quatre cents livres; nous en gardâmes une partie à terre, & nous envoyâmes le reste à bord avec des fruits-à-pain, des limons & des oranges.

LE lendemain, 21, dès le grand matin, les charpentiers se mirent à l'ouvrage pour calfater le vaisseau & le réparer autant qu'il seroit possible. Toutes les voiles furent aussi apportées à terre, & les voiliers la raccommodèrent; les serruriers s'occupoient en même-tems à faire, pour le bâtiment, tous les ouvrages de fer dont il avoit besoin, & ils fabriquèrent de nouvelles pentures pour le

Ann. 1767 Septembre

gouvernail. Il y avoit alors à terre cinquante-trois hommes tant ſains que malades.

Nous nous procurâmes dans l'iſle du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, des fruits-à-pain, des limons, des oranges & tous les rafraîchiſſemens dont il eſt parlé dans le voyage du lord Anſon. Les malades commencèrent à ſe mieux porter, dès le jour même qu'ils furent à terre; l'air dans cette iſle étoit pourtant très-différent de celui d'Otahiti, où la viande ſe conſervoit fraîche pendant deux jours, tandis qu'elle pouvoit à peine ſe garder un jour à Tinian. Il y avoit pluſieurs cocotiers près de l'endroit du débarquement, mais les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; &, comme il *n'en* étoit point revenu ſur ces pieds, nous fûmes obligés d'aller juſqu'à trois milles dans l'intérieur du pays, avant de rencontrer une ſeule noix de cocos. Les chaſſeurs ſouffrirent des peines incroyables; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à-travers des buiſſons forts & épais, entrelacés les uns dans les autres, & les animaux étoient ſi ſauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher; de ſorte que je fus obligé de relever un détachement par un autre. On vint nous dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle, mais que

les chasseurs étoient si épuisés de fatigue, après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de nous le rapporter. J'envoyai M. Gore & quatorze hommes s'établir dans cette partie de l'isle, & je donnai des ordres pour qu'un bateau allât tous les matins, à la pointe du jour, chercher ce qu'ils auroient tué. Sur ces entrefaites, je fis raccommoder les doublages de cuivre du bâtiment, qui avoient été fort endommagés; le charpentier découvrit alors & étancha une grande voie d'eau au-dessous des courbatons de l'éperon, par laquelle nous avions lieu de croire qu'étoit entrée la plus grande partie de l'eau que le vaisseau avoit fait dans les gros tems. Pendant notre séjour à *Tinian*, j'envoyai tous les gens de l'équipage à terre, les uns après les autres; & le 15 d'octobre, tous nos malades étant guéris, nos provisions d'eau & de bois complettes, le vaisseau prêt à remettre en mer, nous embarquâmes tout ce que nous avions dans l'isle. Il n'y avoit personne de nos gens qui n'emportât au moins cinq cents limons, & il y en avoit plusieurs tonneaux sur le tillac, afin que chacun en exprimât le suc dans son eau, s'il le jugeoit à propos.

ANN. 1767. Juin.

15 Octobre.

LE 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre & nous fîmes voile hors de la baie,

ANN. 1767. Octobre.

envoyant en-même-tems des bateaux à l'extrémité feptentrionale de l'isle, pour ramener M. Gore & les chaffeurs. A midi, ils vinrent à bord, & nous apportèrent un grand taureau qu'ils venoient de tuer.

TANDIS que nous étions à l'ancre dans cet endroit, nous fîmes plufieurs obfervations pour déterminer notre longitude & notre latitude, dont voici la table.

Latitude du vaiffeau lorfqu'il étoit à l'ancre.....	14^d	55′	N.
Longitude...............	214	15	O.
Latitude du lieu de l'aiguade.	14	59	N.
Longitude du milieu de l'ifle.	214	—	O.
Longitude de la rade de *Tinian*.	214	8	*O.*
Longitude moyenne obfervée à *Tinian*...........	214	7	

NOUS continuâmes notre route à l'Oueft, tirant un peu vers le Nord, jufqu'au 21, que nous vîmes plufieurs oifeaux, Tinian nous reftant au S. 71^d 40′ E. à 277 lieues; le lendemain, 22, nous en apperçûmes trois autres qui reffembloient à des mouettes, & qui étoient de la même efpèce que ceux que nous avions vus à environ trente lieues de Tinian.

LE 23, nous eûmes du tonnerre, des

éclairs & de la pluie, avec des vents forts & une grosse mer. Le vaisseau souffrit beaucoup de la tourmente ; le gouvernail se relâcha de nouveau, & notre arrière fatigua extrêmement. Le lendemain, 24, nous vîmes plusieurs petits oiseaux de terre; &, comme les vents continuoient, la voile d'étai de notre grand mât de hune fut déchirée. Le vent s'accrut le reste du jour & pendant toute la nuit, & le 25 nous eûmes une tempête. La voile de misaine & celle d'artimon furent mises en pièces & perdues. Lorsque nous en eûmes envergué de nouvelles, nous virâmes de bord & capeyâmes sous la misaine risée & sous la voile d'artimon balancée; nous eûmes le chagrin d'appercevoir que le bâtiment faisoit plus d'eau qu'à l'ordinaire; nous abattîmes le perroquet sur le tillac, & nous rentrâmes notre ancre à touer. Bientôt après un coup de mer entra dans le vaisseau par la proue, emporta les dunettes, les harpes & tout ce qui étoit sur le château d'avant; nous fûmes cependant obligés de mettre autant de voiles que le vaisseau en pouvoit porter, parce que, suivant le voyage du lord Anson, nous étions très-près de isles *Bashée* ; & que, suivant le commodore Byron, il y avoit terre sous le vent, à environ trente lieues de nous.

ANN. 1767. Octobre.

LE lendemain matin, 26, nous vîmes au-

ANN. 1767. Octobre.

tour du vaiſſeau pluſieurs canards, des eſpèces de geais à pieds palmés, quelques petits oiſeaux de terre & un grand nombre de taons; mais nous ne trouvâmes point de fond par 160 braſſes. La pluie forte & continuelle que nous eſſuyâmes, mouilla juſqu'aux os tous les hommes à bord pendant deux jours & deux nuits. Le tems étoit toujours très-ſombre, & les vagues continuoient de battre le vaiſſeau avec la plus grande violence.

Le 27, la brume, la pluie & la tempête ſe ſoutinrent; une vague qui rompit ſur nous enfonça les ſabords du ſtribord, fit un grand ravage ſur le pont, & emporta pluſieurs choſes à la mer. Nous eûmes pourtant ce même jour un rayon de ſoleil ſuffiſant pour déterminer notre latitude, qui étoit alors de 20d 50′ N., le vaiſſeau ſe trouva cinquante minutes plus au Nord que ne portoit notre eſtime.

Le tems ſe calma un peu. Le 28, à *midi*, nous changeâmes de direction & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ O.; à une heure & demie, nous vîmes les iſles *Bashée*, qui nous reſtoient du S. $\frac{1}{4}$ E. au S. S. E. à environ ſix lieues. Ces iſles ſont toutes élevées, celle qui eſt la plus au Nord eſt plus haute que les autres. Par une obſervation que nous fîmes, nous

trouvâmes, que l'isle *Grafton* est située au 239d de longitude O., & au 21d 4′ de latitude Nord. A minuit, le tems étant très-sombre, avec des raffales précipitées, nous perdîmes Edmond Morgan, Tailleur; nous supposâmes qu'il étoit tombé dans la mer, parce que nous avions lieu de croire qu'il n'eût un peu trop bu. ANN. 1767. Octobre.

DEPUIS ce tems, jusqu'au 3, nous apperçûmes chaque jour que le vaisseau étoit de dix à quinze milles au Nord de notre estime. Nous avions vu la veille plusieurs mouettes, & sondant à diverses reprises pendant le jour & la nuit suivante, nous ne trouvâmes point de fond par 160 brasses. A sept heures du matin, nous vîmes une chaîne de brisans qui nous restoient au S. O., à environ trois milles, & nous nous en écartâmes. A onze heures, nous apperçûmes encore des brisans au S. O. ¼ S. à environ cinq milles. A midi, nous dépassâmes l'extrémité orientale de ces brisans, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un quart de mille. 3 Novembre.

LE premier banc gît au 11d 8′ de latitude N. & au 8d de longitude O. des isles *Bashée*.

LE second au 10d 46′ de latitude Nord, & au 8d 15′ de longitude Ouest, de l'extrémité N. E. des isles *Bashée*.

NOUS vîmes une mer sale au S. & S. S. E.;

ANN. 1767. Novembre.

cependant nous n'avions point de fond par 150 braſſes. A une heure, nous apperçûmes un banc de ſable à bas-bord, nous l'évitâmes & nous en dépaſsâmes un ſecond à deux heures. A trois heures, nous vîmes au N. $\frac{1}{2}$ E. à environ deux milles, une petite pointe baſſe ſablonneuſe que j'appelai l'*Iſle Sandy.* A cinq heures, nous en vîmes une autre petite au N. $\frac{1}{4}$ E. à environ cinq milles, que je nommai *Small-Key;* nous apperçûmes bien-tôt après une troiſième plus grande, qui étoit parderrière, à qui je donnai le nom de *Long-Iſland.* Sur les ſix heures du ſoir, étant éloignés d'environ deux ou trois lieues de la plus grande de ces iſles, nous courûmes deſſus; nous continuâmes cette route depuis minuit juſqu'à la pointe du jour, en ſondant continuellement, ſans trouver de fond.

Iſle Sandy.

Small Key.

Long-Iſland.

A ſept heures du matin, le 4, nous vîmes un grand récif de rochers au S. $\frac{1}{2}$ O., & une autre iſle au S. E. $\frac{1}{4}$ E., à environ ſix lieues; je l'appelai *New-Iſland.* A dix heures, nous apperçûmes des briſans de l'O. S. O. à l'O. $\frac{1}{4}$ Nord. A midi, l'extrémité ſeptentrionale du grand récif nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à deux lieues d'éloignement, & un autre récif à l'O. N. O., à-peu-près à la même diſtance.

Neuw-Iſland.

Nous allons donner une table des latitudes & longitudes de ces iſles & bancs de rochers.

Iſle Sandy . . .

ANN. 1767. Novembre.

	Latitude. Sept.		*Longitude. Occid.*	
Isle Sandy.......	10ᵈ	40′	247ᵈ	12′
Small-Key.......	10	37	247	16
Long-Island......	10	20	247	24
New-Island......	10	10	247	40
Le premier banc..	10	14	247	76
Second banc.....	10	4	247	45
Troisième banc...	10	5	247	50

BIENTÔT après nous découvrîmes un autre récif au 10ᵈ 15′ de latitude, & au 248ᵈ de longitude.

LE lendemain, 5, nous trouvâmes que le vaisseau, qui avoit été pendant quelque tems au Nord de notre estime, avoit dérivé alors de huit milles du côté du Sud.

NOUS continuâmes notre route en sondant souvent, mais sans trouver de fond. Le 7, nous traversâmes des bouillonnemens d'eau causés par un courant, & nous y vîmes flotter, du N. E. au S. O., de grandes quantités de bois, de feuilles de cocotiers, des espèces de pommes de sapin & des algues marines. La sonde nous donnoit 35 brasses, fond de sable brun, de petites coquilles & de cailloux. Nous apperçûmes, à midi, que le vaisseau étoit dix milles au Nord de notre estime, & que les sondes ne donnoient plus que 28

Ann. 1767. Novembre.

brasses même fond. Nous étions au 8d 36′ de latitude Nord, & au 253d de longitude Ouest. A deux heures, nous découvrîmes de la grande hune l'isle *de Condore* à l'O. ½ Nord. A quatre heures, nous n'avions point de fond à 20 brasses. L'isle nous restoit alors de l'O. au N. O. ¼ N. à treize lieues de distance, & ressembloit à des mondrains élevés; cette isle gît au 8d 40′ de latitude N., &, suivant notre estime, au 254d 15′ de latitude.

Le 8, nous changeâmes notre direction; & le lendemain matin, je reçus des officiers & des marins les livres du lock, & des journaux relatifs au voyage.

Le 10, étant au 5d 20′ de latitude N., & au 255 de longitude Ouest, nous trouvâmes un courant qui nous faisoit dériver de 4 brasses par heure au S. ¼ O.; & pendant notre route les isles *Timon*, *Aros* & *Pisang*, que nous découvrîmes sur les six heures de l'après-midi du 13, nous étions chaque jour de dix à vingt milles plus au Sud, que ne le portoit notre estime.

Le 16, à dix heures du matin, nous passâmes la ligne une seconde fois pour entrer dans l'hémisphère australe, au 255d de longitude; & bientôt après nous découvrîmes deux isles, l'une nous restant au S. ¼ E., éloignée de cinq lieues, & l'autre S. ¼ O. à la distance de sept lieues.

LE lendemain au matin, 17, le tems devint très-sombre & orageux, avec de grosses pluies. Nous carguâmes toutes les voiles & mîmes en panne, jusqu'à ce que nous pussions voir autour de nous. Nous reconnûmes alors que c'étoient les isles de *Pulo Toté* & de *Pulo Weste* que nous avions vues; nous fîmes voiles jusqu'à une heure & nous apperçûmes les sept isles. Nous continuâmes notre direction jusqu'à deux heures du lendemain au matin, 18; le tems étant devenu très-brumeux, avec des raffales violentes & beaucoup d'éclairs & de pluie. Pendant qu'une de ces bouffées souffloit avec force, & que l'obscurité étoit si épaisse qu'elle nous empêchoit de voir d'un endroit du vaisseau à l'autre; nous découvrîmes tout-à-coup, à la lueur d'un éclair, un grand bâtiment qui alloit nous toucher. Le timonier mit à l'instant le gouvernail sous le vent; & le vaisseau répondant à sa manœuvre, nous passâmes à côté de l'autre sans le heurter. Ce fut le premier bâtiment que nous vîmes depuis que nous étions embarqués avec le *Swallow*; le vent étoit si fort, que nous ne pouvions pas nous faire entendre ni savoir à quelle nation ce navire appartenoit.

ANN. 1767. Novembre.

A six heures, le tems s'étant éclairci, nous découvrîmes à l'E. S. E. un bâtiment à l'ancre, & à midi nous apperçûmes terre à l'O. N.

Ann. 1767. Novembre.

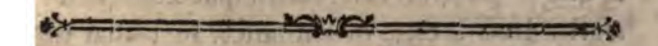
O., que nous reconnûmes dans la ſuite être *Pulo Taya* ; *Pulo Toté* nous reſtant alors au S. 35^{d} E., & *Pulo Weſte* au S. 13^{d} Eſt. A ſix heures du ſoir, nous mîmes à l'ancre par 15 braſſes, fond de ſable, & nous obſervâmes un courant qui avoit ſa direction E. N. E., & dont nous eſtimâmes la vîteſſe à 5 braſſes par heure.

Le lendemain, 19, à ſix heures, nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile, & nous vîmes bientôt après en avant de nous deux bâtimens. A ſix heures du ſoir, comme nous dérivions beaucoup, nous remîmes une ſeconde fois à l'ancre par 15 braſſes, fond de ſable fin.

Le vendredi, 20, à ſix heures, le courant s'étant ralenti, nous virâmes à pic ſur la petite ancre d'affourche, dont le cable ſe rompit au tiers de ſa longeur. Nous prîmes le cable ſur-le-champ, & nous nous apperçûmes qu'il avoit été coupé par les rochers, quoiqu'en ſondant avec beaucoup de ſoin avant de mettre à l'ancre, nous euſſions trouvé un bon fond ; quelque tems après le courant devint fort & il s'éleva une forte briſe ; le vaiſſeau étant retombé beaucoup ſous le vent, je fis voile, dans l'eſpérance de retrouver l'ancre que nous avions perdu. Je m'apperçus bientôt que cela étoit impoſſible ſans jetter

l'ancre une seconde fois. Mais, comme le fond étoit mauvais, je craignis les suites de ce mouillage, & je résolus de mettre à la cape, d'autant plus que le tems étoit devenu raffaleux. ANN. 1767, Novembre.

Nous ne pûmes cependant faire que très-peu de chemin jusqu'au jour suivant, 21, lorsque, sur les trois heures après-midi, nous découvrîmes la montagne *Monopin*, gisant au S. $\frac{3}{4}$ Est. En avançant un peu, nous apperçûmes la côte de *Sumatra*, à six heures & demie. Le lendemain, 22, nous continuâmes à souffrir beaucoup de retardement par les courans & les calmes; mais le lundi, 30, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Batavia*.



CHAPITRE XI.

Séjour à Batavia. *Passage de cette ville au cap de* Bonne-Espérance.

NOUS TROUVAMES dans la rade de *Batavia* quatorze vaisseaux de la compagnie Hollandoise des Indes Orientales, un grand nombre de petits bâtimens, & le *Falmouth*, vaisseau du Roi, qui étoit sur la vase dans un état de dépérissement. Décembre.

J'ENVOYAI un officier à terre afin d'avertir

ANN. 1767. Décembre.

le gouverneur de notre arrivée, & lui demander permiſſion d'acheter des rafraîchiſſemens; je lui fis dire, que je lui donnerois le ſalut, s'il vouloit promettre de le rendre par un égal nombre de coups de canon. Le gouverneur y conſentit volontiers ; au lever du ſoleil du mardi, premier Décembre, je le ſaluai de treize coups, & il me répondit du Fort en en tirant quatorze. Bientôt après le munitionnaire envoya du bœuf frais & beaucoup de légumes que je fis ſervir ſur-le-champ à l'équipage; j'aſſemblai en-même-tems les gens du vaiſſeau; je leur dis que je ne ſouffrirois pas qu'on apportât à bord aucune liqueur forte, & que je punirois ſévèrement quiconque contreviendroit à cette ordonnance. Je tâchai de leur faire ſentir la ſageſſe de ce réglement, en les aſſurant que l'intempérance dans ce pays leur procureroit infailliblement la mort. Afin de prévenir plus efficacement l'infraction de cette loi, je ne permis à perſonne d'aller à terre, excepté à ceux qui y avoient affaire, & j'eus ſoin qu'aucun de ceux-ci n'allât courir dans la ville.

Le 2, j'envoyai le contre-maître & notre charpentier avec le charpentier du *Falmouth*, pour examiner le reſte de l'équipement de ce vaiſſeau qui avoit été débarqué à *Onruſt*, & je leur ordonnai d'acheter ce qui pourroit

nous servir. Ils nous rapportèrent une paire de cargues, & il nous dirent que tout le reste de l'équipement qu'ils avoient vu étoit pourri & hors d'usage ; qu'ils avoient trouvé les mâts, les vergues & les cables en pièces & que les ferrures elles-mêmes étoient si rouillées, qu'elles ne valoient plus rien. Ils allèrent aussi à bord du *Falmouth* pour examiner son calefatage, & ils virent qu'il étoit si délabré, que, suivant eux, la mouçon prochaine acheveroit de détruire le bâtiment. La plupart de ses mantelets étoient emportés, l'étambord entièrement usé : & il n'y avoit pas un seul endroit où l'on pût se mettre à l'abri des injures du tems. Le petit nombre d'hommes qui appartenoient au vaisseau, étoient aussi dans le plus mauvais état : infirmes, malades, épuisés de fatigues, ils s'attendoient à être engloutis dans les flots dès que la mouçon arriveroit.

ANN. 1767. Décembre.

ENTR'AUTRES choses qui nous manquoient, nous avions perdu deux ancres, & nous en avions besoin d'une, ainsi que de cordages de trois pouces de grosseur pour en faire des cables ; les officiers que j'avois envoyés pour les acheter vinrent me dire que le prix qu'on leur en avoit demandé étoit exorbitant, & qu'ils n'avoient pas voulu les payer si cher. C'est pourquoi, samedi 5, j'allai à terre

ANN. 1767. Décembre.

moi-même pour la première fois ; je parcourus les différens magasins & arsenaux, & je vis qu'il étoit impossible de les acheter à meilleur marché que nos officiers ; je crus que les marchands profitoient du besoin apparent où nous étions, & qu'ils avoient résolu de nous vendre leurs marchandises quatre fois au-delà de leur valeur, persuadés que nous ne pourrions pas nous rembarquer sans les prendre à ce prix. Je me décidai cependant à recourir à toute sorte de moyens, plutôt que de me soumettre à une exaction que je regardois comme honteuse ; je leur dis que je mettrois sûrement à la voile le mardi prochain, que si, pendant cette intervalle, ils vouloient traiter anx conditions que je leur avois proposées, je prendrois les articles que j'avois mis à part, mais qu'autrement je m'embarquerois sans les emporter.

Dès que je fus de retour à bord, je reçus une requête des officiers non brevetés du *Falmouth*. Ils me représentoient qu'ils n'avoient plus rien à espérer ; que le canonnier étoit mort depuis long-tems ; que les munitions d'artillerie étoient perdues, & sur-tout la poudre, que les Hollandois avoient ordonné de jetter dans la mer ; que le contre-maître, accablé de vexations & de chagrins, étoit devenu fou, & avoit été renfermé dans un

hôpital; que tout leur équipement étoit gâté & pourri; que le plancher du magaſin étoit tombé dans une mouçon pluvieuſe & les avoit laiſſés expoſés aux injures de l'air pendant pluſieurs mois; qu'ils n'avoient pas pu venir à bout de ſe procurer un autre endroit pour s'y réfugier; que le chapentier étoit mourant, & que le cuiſinier étoit eſtropié par ſes bleſſures. Par toutes ces raiſons, ils me ſupplioient de les prendre à bord pour les ramener en Angleterre, ou au moins de les licencier; ce fut avec beaucoup de regret & de compaſſion que je répondis à ces malheureux, qu'il m'étoit impoſſible de les ſoulager; & que puiſqu'on les avoit chargés, de la garde de l'équipement du navire, ils devoient attendre des ordres de l'Amirauté. Ils me répliquèrent que depuis qu'on les avoit laiſſés dans ces parages, ils n'avoient pas reçu un ſeul ordre de la Grande-Bretagne; ils me conjurèrent ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils puſſent obtenir des ſecours. Ils ajoutèrent, qu'on leur devoit dix ans de paie; qu'ils avoient veilli en attendant leur argent, & qu'ils conſentoient à préſent de perdre cette ſomme, & à exercer dans leur patrie les emplois les plus vils, plutôt que de continuer à ſouffrir les misères de leur ſituation actuelle, qui étoient en effet très-grandes.

ANN. 1767. Décembre.

ANN. 1767. Décembre.

Quelque fût leur état, on ne leur permettoit pas de paſſer une nuit à terre, & lorſqu'ils étoient malades, perſonne ne les viſitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par les Malays, & ſans ceſſe dans la crainte d'être maſſacrés par ces pirates qui, peu de tems auparavant, avoient brûlé la priſe Siamoiſe (*a*). Je les aſſurai que je ferois tous mes efforts pour procurer du ſoulagement à leurs maux; & ils me quittèrent les larmes aux yeux.

COMME les marchands de *Batavia* ne me parlèrent plus de l'ancre & des cordages que je voulois acheter, je me tins tout prêt à remettre à la voile. L'équipage avoit toujours été ſobre & en bonne ſanté depuis notre arrivée dans la rade; on lui avoit ſervi de la viande fraîche chaque jour; il nous en reſtoit encore quelque peu, avec un bœuf en vie que nous embarquâmes. Nous n'avions alors qu'un ſeul homme de malade, & un matelot qui avoit un accès continuel de rhumatiſme depuis notre départ du détroit de *Magellan*. Le 8, à ſix heures du matin, nous remîmes en mer après un ſéjour d'une ſemaine à *Batavia*.

LE 11, à midi, nous étions à la hauteur

(*a*) C'étoit probablement une priſe qu'avoit faite le *Falmouth*.

d'une petite iſle, appellée le *Cap*, entre les côtes de *Sumatra* & de *Java*, & pluſieurs de nos gens furent attaqués de rhumes & de dyſſenteries. Le lendemain, 12, un bateau Hollandois vint à bord, & nous vendit quelques tortues de mer qui furent ſervies à l'équipage. Vers le ſoir, étant à environ deux milles de la côte de *Java*, nous apperçûmes ſur le rivage un très-grand nombre de lumières; nous ſuppoſâmes qu'on les avoit allumées afin d'attirer le poiſſon, ainſi que nous l'avions vu en d'autres endroits.

ANN. 1767. Décembre.

LE lundi, 14, nous mîmes à l'ancre à la hauteur de l'iſle *du Prince*, & nous allâmes y faire de l'eau & du bois. Le lendemain matin, les naturels du pays nous apportèrent des tortues de mer, de la volaille & un ſanglier, que nous achetâmes à un prix raiſonnable. Nous y reſtâmes juſqu'au 19, préparant le vaiſſeau à remettre à la mer. Pendant ce tems, pluſieurs de nos gens commencèrent à ſe plaindre de maladies intermittentes, aſſez ſemblables à la fièvre. Nous appareillâmes, le lendemain à ſix heures, après avoir complété notre proviſion de bois, & pris à bord ſoixante-&-ſeize pièces d'eau.

PENDANT notre ſéjour ici, un des matelots tomba de la grande vergue dans la chaloupe qui étoit le long du vaiſſeau. Sa chûte lui fracaſſa le corps & lui rompit pluſieurs os;

ANN. 1767. Décembre.

en tombant, il froiſſa deux hommes, dont l'un reſta ſans parler juſqu'au 24, jour où il mourut, & l'autre eut un de ſes orteils briſé. Nous avions alors ſeize hommes de malades,

1768. 1 Janvier.

& le premier de Janvier, le nombre augmenta juſqu'à quarante; nous avions enterré trois de nos gens, parmi leſquels étoit George Lewis, notre quartier-maître, marin laborieux & le plus utile de l'équipage, parce qu'il parloit les langues Eſpagnole & Portugaiſe. Nous étions attaqués de dyſſenteries & de fièvres putrides, qui étant toujours contagieuſes, ſont pour cette raiſon les plus dangereuſes dans un vaiſſeau. L'aide du chirurgien en fut bientôt atteint, & ceux qui étoient chargés de ſervir les malades, tomboient eux-mêmes un ou deux jours après qu'ils avoient commencé leurs fonctions. Afin de remédier à ce mal autant qu'il étoit en mon pouvoir, je conſtruiſis une grande chambre pour les malades, en débarraſſant l'entrepont de beaucoup de nos gens que je renvoyai ſur le tillac; & pour la tenir toujours propre, j'y fis dreſſer une tenture de toile peinte, & j'ordonnai qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre & qu'on y fît des fumigations. Notre eau n'étoit point corrompue, & on la ventiloit ſouvent; & avant de la donner à boire, on y plongeoit une grande marmite

de fer chauffée rouge, dont nous nous servions pour fondre le goudron. Les malades avoient du vin, du salep ou du sagou tous les matins pour leur déjeûné. On leur donnoit deux fois par semaine du bouillon de mouton, & une ou deux volailles les autres jours. Ils avoient d'ailleurs du riz & du sucre en abondance, & une infusion de drêche assez fréquemment; de sorte que jamais peut-être aucun malade n'a eu tant de rafraîchissemens dans un vaisseau. Le chirurgien étoit infatigable, & cependant, avec tous ces avantages, les maladies empiroient. En même-tems, pour mettre le comble à notre infortune, le bâtiment faisoit plus de trois pieds d'eau par quart, & toutes les œuvres mortes étoient ouvertes & relâchées.

ANN. 1768. Janvier.

LE 10 Janvier, les maladies commencèrent à diminuer, mais plus de la moitié des gens de l'équipage étoient si foibles qu'ils pouvoient à peine se traîner. Etant ce jour-là au 22ᵈ 41′ de latitude Sud, &, suivant notre estime, au 300ᵈ 47′ de longitude Oueft, nous vîmes plusieurs oiseaux du Tropique autour du vaisseau.

LE 17, nous étions au 27ᵈ 32′ de latitude Sud, & au 310ᵈ 36′ de longitude Oueft; nous apperçûmes plusieurs albatross & nous attrapâmes quelques bonites. Le bâtiment avoit

ANN. 1768. Janvier.

dérivé à ce jour, dix milles au Sud de notre estime.

LE 24, étant au 33d 40′ de latitude Sud; &, suivant notre estime, au 328d 17′ de longitude Ouest; nous eûmes un coup de vent violent qui mit en pièces le grand hunier & la voile d'étai du grand mât de hune. La mer brisoit sur le vaisseau d'une manière terrible; elle rompit la penture du gouvernail au stribord, emporta plusieurs des boute-hors. Nous vîmes plusieurs oiseaux & des mouches pendant la tempête, & dès qu'elle fut calmée, nous employâmes nos premiers soins à sécher les lits des malades; & tous nos gens, qui pouvoient manier l'aiguille, s'occupèrent à raccommoder les voiles, qui étoient très-délabrées.

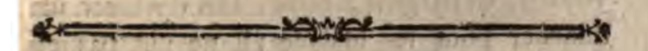
LE 26 & le 27, le tems se calma. Nous étions au 34d 16′ de latitude Sud, & nous fîmes plusieurs observations, par lesquelles nous reconnûmes que le vaisseau étoit au 320d 30′ de longitude; il parut que nous étions de quelques degrés plus à l'Est que ne le portoit notre estime.

A six heures du matin, du 30 Janvier, nous vîmes terre, & le 4 Février, nous mîmes à l'ancre dans la baie de la *Table*, au cap de *Bonne-Espérance*.

4 Février.

NOTRE traversée de l'isle *du Prince* au cap

fut, ſuivant notre eſtime, de 89^{d} de longitude, ce qui donneroit 345^{d} Oueſt pour la longitude du cap; mais la longitude du cap de *Bonne-Eſpérance*, déterminée par une obſervation, n'eſt que de 342^{d} 4': ce qui nous fit voir que le vaiſſeau étoit de 3^{d} à l'Eſt de notre eſtime. Ann. 1768. Février.



CHAPITRE XII.

Séjour au cap de Bonne-Eſpérance. *Retour du* Dauphin *en Angleterre.*

Dès que le vaiſſeau fut à l'ancre, j'envoyai un officier à terre pour faire au gouverneur les complimens ordinaires. Le gouverneur le reçut avec beaucoup de civilité, & lui dit qu'il nous fourniroit, avec plaiſir, tous les rafraîchiſſemens & les ſecours du cap, & qu'il rendroit le ſalut par un égal nombre de coups de canons.

Nous trouvâmes au cap une eſcadre de ſeize vaiſſeaux de la compagnie Hollandoiſe, un vaiſſeau de la compagnie Françoiſe & l'*Amiral Watſon*, paquebot de notre nation, commandé par le capitaine Griffin, & deſtiné pour le Bengale. Nous ſaluâmes le gouver-

ANN. 1768. Février.

neur de treize coups qu'il nous rendit. L'*Amiral Watſon* nous ſalua de douze coups & nous lui en rendîmes neuf; le bâtiment François nous ſalua de neuf coups, & nous lui en rendîmes ſept.

APRÈS nous être procuré quelques moutons & beaucoup de légumes pour l'équipage, j'envoyai le chirurgien à terre, afin d'y louer un quartier pour les malades; il ne put pas en trouver à moins de deux ſchelings par jour, & même à condition que ſi quelqu'un de nous prenoit la petite vérole, qui étoit alors répandue dans preſque toutes les maiſons, nous augmenterions cette ſomme proportionnellement à la malignité qu'auroit cette maladie.

COMME ce prix étoit conſidérable, & qu'il devoit probablement augmenter de beaucoup, parce que pluſieurs de nos gens n'avoient pas eu la petite vérole, & que d'ailleurs il y avoit du danger de s'y expoſer, je priai le gouverneur de me permettre de dreſſer une tente dans une plaine ſpacieuſe, appelée *Pointe verte*, à environ deux milles de la ville, & d'y envoyer les gens de mon équipage pendant le jour, ſous l'inſpection d'un officier qui les empêcheroit de s'en écarter. Le gouverneur m'accorda ſur-le-champ cette permiſſion, & donna des ordres pour que nous ne fuſſions inquiétés par perſonne.

JE fis

ANN. 1768. Février.

JE fis donc conftruire des tentes dans cet endroit: j'en donnai la garde au chirurgien, à fon aide & à des officiers; & je les chargeai expreffément de ne pas fouffrir que qui que ce foit allât à la ville, ni qu'on apportât des liqueurs fortes dans notre quartier. Tous les malades, excepté deux, allèrent à terre le lendemain matin avec des provifions & du bois; j'ordonnai au chirurgien de procurer à ceux qui étoient très-foibles, toutes les provifions extraordinaires qu'il jugeroit à propos, & en particulier du lait, quoiqu'il fût d'un prix exceffif. Sur les fix heures du foir, ils revinrent à bord, & il fembla que l'air de terre leur avoit fait beaucoup de bien. Me trouvant très-mal moi-même, on fut obligé de me porter à environ huit milles dans l'intérieur du pays; j'y reftai pendant notre féjour au cap, &, lorfque le bâtiment fut prêt à remettre à la voile, je revins à bord fans être foulagé.

NOUS employâmes tout le tems à radouber le vaiffeau. On étendit toutes les voiles, on abattit les vergues & les mâts, on dreffa la forge; les charpentiers calfatèrent, les voiliers raccommodèrent les voiles, le tonnelier mit les futailles en état; les matelots rétablirent les agrêts, & les bateaux allèrent chercher de l'eau.

LE 10, les gros ouvrages étant prefque

ANN. 1768. *Février.*

achevés, je permis à vingt des hommes, qui avoient eu la petite vérole, d'aller à la ville; je fis débarquer les autres qui risquoient de prendre cette maladie à quelque distance, en leur ordonnant d'aller dans la campagne, & de s'en revenir le soir, ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Pendant tout le tems que le vaisseau fut à l'ancre, je leur accordai la même liberté. Chacun s'en trouva très-bien; les gens de l'équipage, excepté les malades, qui eurent bientôt recouvré la santé, étoient plus sains & plus vigoureux que lors de notre départ d'Angleterre : nous achetâmes à un prix raisonnable l'ancre & les cables que les marchands de Batavia n'avoient pas voulu nous vendre, & en outre de grosses toiles & d'autres provisions. Nous fîmes de l'eau douce par distillation, afin de montrer aux capitaines & officiers des vaisseaux de l'Inde, qu'on pouvoit au besoin se procurer en mer une eau saine & potable. A cinq heures du matin, nous mîmes cinquante-six galons d'eau salée dans une cucurbite; à sept heures, elle commença à bouillir, & dans l'espace de cinq heures & un quart, nous en tirâmes trente-six galons d'une eau douce, qui n'avoit ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible, comme nous l'avions éprouvé souvent; il en resta treize galons & demi au fond de l'alembic. Cette opération

ne nous coûta que neuf livres pesant de bois, & soixante-neuf de charbon. Je crus qu'il étoit très-important de faire connoître cette expérience, puisque, dans un long voyage, on peut en mer faire provision d'une eau potable, avec laquelle on peut cuire toute espèce de denrées, faire du thé & du café; ce qui, dans un long voyage, & sur-tout dans les climats chauds, peut être utile à la santé & sauver la vie d'un grand nombre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a jamais été épargnée; nous dessalions celle de la mer par distillation, lorsque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux, & nous conservions l'eau de pluie avec le plus grand soin. Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer, l'officier de garde étoit chargé d'en distribuer seulement une quantité suffisante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire, ou qui vouloient faire du thé ou du café.

ANN. 1768. Février.

LE 25, nos provisions d'eau & de bois étant fort avancées, & le vaisseau bientôt prêt à remettre en mer, j'ordonnai à chacun de revenir à bord, & je fis rapporter les tentes des malades. Nos gens étoient en si bon état, que, dans tout l'équipage, il n'y avoit que trois hommes incapables de faire leur service; & heureusement, depuis notre départ de Batavia,

il n'en étoit mort que trois. Le lendemain, 26, & le jour ſuivant, 27, les charpentiers achevèrent de calfater tout l'extérieur du vaiſſeau, le château d'avant & le grand pont. Nous embarquâmes du biſcuit, une quantité conſidérable de paille & trente-quatre moutons. Sur ces entrefaites, j'allai à bord; &, après avoir démarré, je reſtai à attendre le vent juſqu'au ſoir du 3 Mars; il s'éleva alors une briſe, & nous mîmes à la voile. Tandis que nous étions à terre ſur la *Pointe verte*, nous eûmes occaſion de faire pluſieurs obſervations aſtronomiques, & nous reconnûmes que la baie de *la Table* giſoit au 34ᵈ 2′ de latitude Sud, & au 18ᵈ 8′ de longitude Eſt de Greenwich. La déclinaiſon de l'aiguille étoit à cet endroit de 19ᵈ 30′ Oueſt.

ANN. 1768. Février.

Mars.

LE 7, étant au 29ᵈ 33′ de latitude Sud, &, ſuivant notre eſtime, au 347ᵈ 38′ de longitude, le vaiſſeau ſe trouvoit avoir dérivé de huit milles au Nord.

LE 13, comme nous avions parcouru 360 degrés à l'Oueſt du méridien de Londres, nous avions perdu un jour, & j'appellai le dimanche, lundi, 14 Mars.

LE 16, à ſix heures du ſoir, nous découvrîmes l'iſle *Sainte-Hélène*, à environ quatorze lieues, &, à une heure du lendemain

matin, 17, nous mîmes à la cape. Vers la pointe du jour, nous fîmes voile pour l'isle, &, à neuf heures, nous jettâmes l'ancre dans la baie. Le fort nous salua de treize coups de canons, & nous en rendîmes autant. Nous trouvâmes dans le port le *Northumberland*, vaisseau de l'Inde de notre nation, capitaine Milford, qui nous salua de onze coups, & à qui nous en rendîmes neuf. Les bateaux allèrent à terre le plutôt qu'il fut possible, & nous envoyâmes les pièces d'eau, qui étoient vuides, pour les remplir : en même-tems, plusieurs de nos gens rassemblèrent du pourpier, qui y croît en grande quantité. Sur les deux heures, j'allai à terre, & le fort me salua de treize coups, que je rendis. Le gouverneur & les principales personnes de l'isle me firent l'honneur de venir me recevoir sur le rivage; ils me conduisirent au fort, & me dirent qu'ils espéroient que j'y ferois ma résidence, pendant mon séjour dans ces parages.

ANN. 1768. Mars.

LE lendemain à midi, 18, nous complétâmes nos provisions d'eau, & le vaisseau fut prêt à remetre en mer; nous démarrâmes afin de profiter de la première brise, &, sur les cinq heures du soir, je retournai à bord. On tira treize coups lorsque je quittai la terre, & un égal nombre quand je mis mis à la voile; je rendis les deux saluts. Le *Northumberland* &

ANN. 1768. Mars. l'*Osterly*, qui étoient arrivés à *Sainte-Hélène* le soir avant mon départ, me saluèrent chacun de treize coups, & je répondis à leurs saluts.

Le 21, sur le soir, nous vîmes plusieurs oiseaux qu'on appelle *frégates*, & à minuit j'en entendis d'autres autour du bâtiment. A cinq heures du matin, du 23, nous apperçûmes, l'isle *de l'Ascension*. A huit heures, nous découvrîmes un vaisseau qui faisoit voile du côté de l'Est; il mit en panne & tendit un pavillon de beaupré sur son grand mât de hune; nous lui montrâmes nos pavillons, & il poursuivit alors son chemin du côté de la terre. Nous rangeâmes de près le côté N. E. de l'isle; mais, comme nous ne vîmes point de vaisseau dans la baie, & qu'il souffloit un vent fort, nous en profitâmes pour avancer notre route.

Le 28, nous passâmes l'équateur; pour rentrer dans l'hémisphère septentrional.

13 Avril. Le 13 Avril, nous dépassâmes un endroit où il y avoit beaucoup de goëmons; & le 17, nous en rencontrâmes une plus grande quantité.

Le 19, nous vîmes deux troupes d'oiseaux, &, appercevant que l'eau de la mer étoit sans couleur, nous crûmes que la terre n'étoit pas éloignée, mais les sondes ne nous rapportèrent point de fond.

LE 24, à cinq heures du matin, nous apperçûmes le pic de l'isle *de Pico*, qui nous restoit au N. N. E., à environ dix-huit lieues. Nous trouvâmes, par nos observations, que Fyal est situé au 38^{d} 20′ de latitude Nord, & au 28^{d} 30′ de longitude O. de Londres. ANN. 1768. Avril.

IL ne nous arriva rien digne d'être raconté, jusqu'au 11 Mai, lorsque étant au 48^{d} 44 de latitude Nord, & au 7^{d} 16′ de longitude Ouest; nous vîmes un sloop qui donnoit la chasse à un vaisseau, sur lequel il tira plusieurs coups de canon. Nous poursuivîmes aussi ce bâtiment, &, à trois heures, je déchargeai une pièce d'artillerie, & je le fis amener. Le vaisseau poursuivi, prêt d'être attrapé, envoya sur-le-champ à bord du sloop. Ce sloop Anglois s'appelloit *le Sauvage*, le capitaine Hammond qui le commandoit, vint me voir à bord, & me dit que, lorsqu'il avoit commencé à donner la chasse à ce bâtiment, il étoit accompagné d'un bateau Irlandois; qu'en s'appercevant qu'ils étoient attaqués par un vaisseau de guerre, ils avoient pris différentes routes; que l'Irlandois avoit gagné le vent, & que l'autre bâtiment avoit prits la fuite; qu'il avoit d'abord poursuivi le bateau Irlandois, mais qu'en voyant qu'il ne pouvoit l'atteindre, il s'étoit mis à chasser l'autre vaisseau, qui probablement lui auroit 11 Mai.

ANN. 1768. Mai.

échappé, si je ne l'avois pas arrêté. Ce bâtiment étoit chargé de thé, d'eau-de-vie & d'autres marchandises qui venoient de *Roscoff* en France. On l'avoit trouvé gouvernant au S. O., & il prétendoit cependant qu'il faisoit voile pour *Bergen* en Norwège. Ce vaisseau, qu'on nommoit *Jenny*, étoit commandé par Robert Christian, & appartenoit à la ville *de Liverpool.* Son eau-de-vie étoit renfermée dans des petits barils, & son thé dans des sacs : comme toutes les apparences lui étoient très-défavorables, je le retins afin de l'envoyer en Angleterre.

A cinq heures & demie, du 13, nous vîmes les isles de *Scilly*. Le 19, je débarquai à *Hastings*, dans le comté de Sussex, & le lendemain matin, à quatre heures, le vaisseau mit à l'ancre aux Dunes, dans un endroit sûr, après un voyage de 637 jours depuis notre départ de la rade de Plimouth. J'ajouterai à la fin de cette narration, que les découvertes ayant été l'objet de notre voyage, pendant tout le tems que j'ai navigué dans des mers qui ne nous sont pas parfaitement connues, j'ai toujours passé la nuit en panne ; je ne faisois voile que pendant le jour, afin que rien ne pût m'échapper.

TABLE

De la variation de l'aiguille, des latitudes des différens ports & lieux de la mer, des longitudes des mêmes endroits calculés ſur le méridien de Londres, tirés des obſervations aſtronomiques & nautiques faites à bord du vaiſſeau de Sa Majeſté le *Dauphin*, pendant un voyage autour du monde, dans les années 1766, 1767, 1768, ſous le commandement du Capitaine *Samuel Wallis*.

Noms des Lieux.	*Epoque.*	*Latitude.*	*Longitud. ſuppoſée.*	*Long. obſervée par la méthode du Docteur Maſculine.*	*Wariat. de l'aiguille.*
	1766.				
Pointe *Lizard*..	Août 22	50^d 0 N.	5^d 14 O.	— —	21^d 0' O.
Rade de *Funchial*, *Madere*......	Sept. 8	32 35 N.	18 0 O.	16^d 40' O.	14 10 O.
Port *Praya*, *Saint-Jaga*...	Sept. 24	14 53 N.	23 50 O.	— —	8 20 O.
Port *Deſiré*....	Déc. 8	47 56 S.	67 20 O.	66 24 O.	23 15 E.
Cap de la *Vierge Marie*......	Déc. 17	52 24 S.	70 4 O.	69 6 O.	23 0 E.
Pointe *Poſſeſſion*.	Déc. 23	52 30 S.	70 11 O.	69 50 O.	22 40 E.
Pointe *Porpaſs*.	Déc. 26	53 81 S.	71 0 O.	71 30 O.	22 50 E.
Port *Famine*...	Déc. 27	53 43 S.	71 0 O.	71 30 O.	22 30 E.
	1767.				
Cap *Froward*..	Janv. 19	54 3 S.	— —	— —	22 40 E.

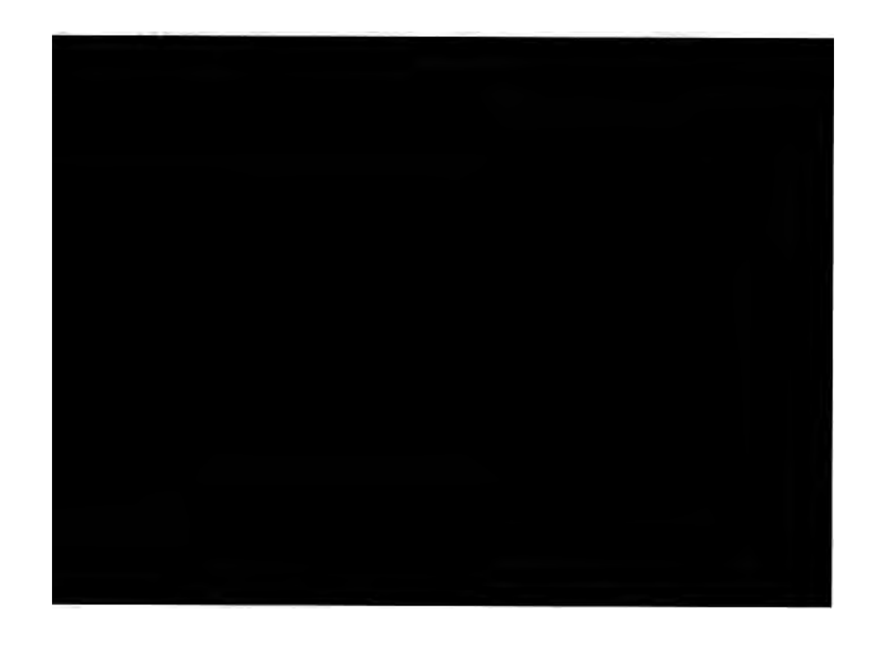
Noms des Lieux.	Epoque.	Latitude.	Longitud. *ſuppoſée.*	*Long. obſervée par la méthode du Docteur Maſculine.*	Var. de l'aiguille.
	1767.				
Cap *Holland*....	Janv. 20	53ᵈ 58′ S.	— —	— —	22 40 E.
Cap *Galland*....	Janv. 23	53 50 S.	— —	— —	22 40 E.
Rade d'*Yorck*..	Fév. 4	53 40 S.	— —	— —	22 30 E.
Cap *Quade*....	Fév. 17	53 33 S.	— —	— —	32 35 E.
Cap *Notch*.....	Mars 4	53 22 S.	— —	— —	23 0 E.
Cap *Upright*...	Mars 18	53 5 S.	— —	— —	22 40 E.
Cap *Pillar*.....	Avril 11	52 46 S.	76 0 O.	— —	23 0 E.
En Mer........	Avril 21	42 30 S.	96 30 O.	95 6 O.	12 0 S.
En Mer........	Mai 4	28 12 S.	99 0 O.	96 30 O.	6 0 E.
En Mer........	Mai 20	21 0 S.	110 0 O.	106 47 O.	5 0 E.
En Mer........	Mai 23	20 20 S.	116 54 O.	112 6 O.	5 0 E.
En Mer........	Juin 1	20 38 S.	132 0 O.	127 45 O.	5 9 E.
En Mer........	Juin 3	19 30 S.	132 30 O.	129 50 O.	5 40 E.
Iſle *Whit-Sunday*.	Juin 7	19 26 S.	141 0 O.	137 56 O.	5 0 E.
Iſle de la *Reine Charlotte*....	Juin 8	19 18 S.	141 4 O.	138 14 O.	5 20 E.
Iſle d'*Egmont*...	Juin 11	19 20 S.	141 27 O.	138 30 O.	6 0 E.
Iſle du Duc de *Glocester*....	Juin 12	19 11 S.	143 8 O.	140 6 O.	7 10 E.
Iſle du Duc de *Cumberland*..	Juin 13	19 18 S.	143 44 O.	140 34 O.	7 0 E.
Iſle du Prince *Guillaume-Henri*...........	Juin 13	19 0 S.	144 4 O.	141 6 O.	7 0 E.
Iſle d'*Oſnaburgh*.	Juin 17	17 51 S.	150 27 O.	147 30 O.	6 0 E.
Iſle du Roi *Georg. III.* Extr. S. E.	Juin 19	17 48 S.	151 30 O.	149 15 O.	6 0 E.
Extrem. N. O.	Juillet 4	17 30 S.	152 0 O.	150 0 O.	5 30 E.
Iſle du Duc d'*Yorck*.....	Juillet 27	17 28 S.	152 12 O.	150 16 O.	6 0 E.
Iſle de *Sir Ch. Saunders*....	Juillet 28	17 28 S.	153 2 O.	151 4 O.	6 30 E.
Iſle du Lord *Howe*.......	Juillet 30	16 46 S.	156 38 O.	154 13 O.	7 40 E.
Iſle de *Scilly*...	Juillet 31	16 28 S.	157 22 O.	155 30 N.	8 0 E.

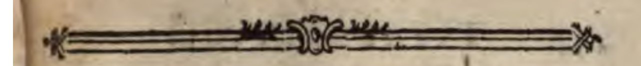
Noms des Lieux.	*Époque.*	*Latitude.*	*Longitud. supposée.*	*Long. observée par la méthode du Docteur Masculine.*	*Var. de l'aiguille.*
	1767.				
Isle de *Boscawen*.	Août 13	15ᵈ 50′ S.	177 20 O.	175 10 O.	9 0 E.
Isle d'*Auguste Keppel*......	Août 13	15 53 S.	177 23 O.	175 13 O.	10 0 E.
Isle de *Wallis*..	Août 17	13 18 S.	180 0 O.	177 0 O.	10 0 E.
Les Isles *Piscadores*. Extr. S.	Sept. 3	11 0 N.	195 0 O.	192 30 O.	10 0 E.
Extrémité N.	— —	11 20 N.	195 35 O.	193 0 O.	10 0 E.
Tinian........	Sept. 30	14 58 O.	215 40 O.	214 10 O.	6 20 E.
En Mer.......	Oct. 17	16 10 N.	218 0 O.	216 25 O.	5 15 E.
Isle de *Grafton*..	Oct. 29	21 4 N.	241 0 O.	239 0 O.	1 3 O.
Pulo Aroé.....	Nov. 15	2 28 N.	258 0 O.	255 0 O.	1 0 O.
Lucipara......	Nov. 26	4 10 S.	— —	254 46 O.	Aucune.
Batavia......	Déc. 1	6 8 S.	— —	254 30 O.	1 25 O.
Isle du *Prince*...	Déc. 16	6 41 S.	256 0 O.	256 30 O.	1 0 O.
	1768.				
En Mer.......	Janv. 26	34 24 S.	328 0 O.	323 30 O.	24 0 O.
En Mer.......	Janv. 27	34 14 S.	324 0 O.	323 13 O.	24 0 O.
Cap de *Bonne-Espérance*....	Fév. 11	34 0 S.	345 0 O.	342 0 O.	19 30 O.
En Mer.......	Mars 15	16 44 S.	3 0 O.	2 0 O.	13 0 O.
En Mer.......	Mars 15	16 36 S.	2 0 O.	2 5 O.	12 50 O.
Isle de *Sainte-Hélène*......	Mars 19	15 57 S.	5 49 O.	5 40 O.	12 47 O.
Isle de l'*Ascension*	Mars 23	7 58 S.	14 18 O.	14 4 O.	9 53 O.
En Mer.......	Mars 24	7 28 S.	14 30 O.	14 38 O.	10 0 O.
En Mer.......	Avril 8	15 4 N.	30 0 O.	34 30 O.	4 48 O.
En Mer.......	Avril 11	21 28 N.	36 0 O.	36 37 O.	4 30 O.
En Mer.......	Avril 21	33 55 N.	32 0 O.	33 0 O.	11 34 O.
En Mer.......	Avril 23	36 15 N.	30 0 O.	29 31 O.	14 30 O.
En Mer.......	Mai 10	49 43 N.	6 0 O.	7 52 O.	22 30 O.
En Mer.......	Mai 11	48 48 N.	7 30 O.	8 19 O.	— —
Fanal de Sainte-Agnès......	Mai 13	49 58 N.	7 14 O.	7 8 O.	22 0 O.

RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT
AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1768, 1769, 1770 & 1771;

*Par le Lieutenant Jacques Cook, commandant le Vaisseau du Roi l'*Endéavour.





INTRODUCTION.

J'AI EXPLIQUÉ, dans l'introduction générale qui eſt à la tête du premier volume, pourquoi les relations de ces différens voyages ſont écrites au nom des commandans des vaiſſeaux, ſur quel fondement j'ai pris la liberté d'y ajouter les réflexions que me ſuggéroient les faits, & enfin ſur quels matériaux j'ai composé mon ouvrage. J'ai dit auſſi que, pour le voyage de l'*Endéavour*, j'avois eu d'autres ſecours, dont je vais parler plus particuliérement.

JOSEPH BANKS, Ecuyer, propriétaire d'un bien conſidérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaiſſeau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme-de-lettres, que ſa fortune deſtine à jouir des plaiſirs de la vie plutôt qu'à en partager les travaux; cependant entraîné par un deſir ardent d'acquérir d'autres connoiſſances de la nature que celles qu'on puiſe dans les livres, il réſolut, dans un âge peu avancé, de renon-

posoit d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières, & il ne désespéroit pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourroit découvrir, les arts ou des instrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être jusqu'à un certain point, des connoissances *ou au moins* des productions de l'Europe.

COMME il étoit décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce savant, natif de Suède, a été élevé sous le célèbre Linnæus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation; & son mérite étant bientôt connu, il obtint une place dans le Muséum Britannique, institution publique qui venoit de se former. M. Banks regarda comme très-important l'acquisition d'un pareil compagnon de voyage, & l'événement a prouvé qu'il ne s'étoit pas trompé. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils

rencontreroient; enfin un ſecrétaire & quatre domeſtiques, dont deux étoient nègres.

M. BANKS a tenu un Journal exact & circonſtancié de tout ſon voyage, & bientôt après que j'eus reçu de l'amirauté celui du capitaine Cook, il eut la bonté de me remettre le ſien, en me permettant d'y prendre tout ce que je jugerois pouvoir perfectionner ou embellir ma narration. J'acceptai cet offre avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance; je ſavois qu'on en tireroit de grands avantages, puiſque très-peu de philoſophes ont fait des relations de voyages entrepris dans la vue de découvrir de nouveaux pays. Les navigateurs, dans ces expéditions, ſe ſont contentés communément d'examiner les grands traits de la nature, ſans faire attention à la diverſité des ombres qui donnent de la vie & de la beauté au tableau.

LES papiers du capitaine Cook contenoient un récit ſuivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une deſcription détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avoit viſités,

visités, du gisement des caps & des baies qui sont sur les côtes, de la situation des havres où les vaisseaux peuvent se procurer des rafraîchissemens; de la profondeur d'eau qu'ont rapporté les sondes; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille & tous les autres détails relatifs à la navigation, & *dans lesquels* il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais j'ai trouvé, dans les papiers qui m'ont été communiqués par M. Banks, un grand nombre de faits & d'observations que le capitaine Cook n'avoient pas recueillis, la description des pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvoit le faire un officier de marine, dont la principale attention se tournoit naturellement vers d'autres objets. Le public sera redevable de toutes ces connoissances à M. Banks. On lui devra aussi plusieurs observations-pratiques, ainsi que les dessins & les gravures, qui éclaircissent & ornent ce voyage. Si l'on en excepte les cartes & les vues des côtes,

toutes les autres figures ont été copiées ſur ſes précieux deſſins, & quelques-unes ſur des modèles qu'il a fait faire pour les artiſtes à ſes propres frais.

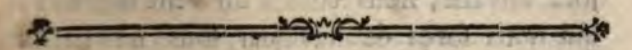
Les matériaux fournis par M. Banks étant ſi intéreſſans & ſi nombreux, quelques perſonnes prétendoient qu'on ne devoit pas écrire la relation du voyage au nom du commandant; il ſembloit que les obſervations & les deſcriptions de M. Banks ſeroient abſorbées ſans diſtinction dans une narration générale, donnée ſous un nom qui ne ſeroit pas le ſien; mais il a levé généreuſement cette difficulté, & nous avons jugé néceſſaire de faire connoître tout ce que lui doit le public, & que je lui dois moi-même. C'eſt un bonheur pour le genre-humain lorſque la même perſonne réunit la richeſſe & les connoiſſances, & en même-tems une inclination forte d'employer l'une & l'autre pour l'utilité publique; je ne puis m'empêcher de féliciter mon pays ſur les avantages & les plaiſirs nouveaux que lui fait eſpérer M. Banks, à qui nous devons une partie ſi conſidérable de cette relation.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1768, 1769, 1770 & 1771;

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaisseau du Roi* l'Endéavour.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de Plymouth *à l'Isle de* Madere. *Quelques détails sur cette Isle.*

APRÈS avoir reçu ma commission, datée du 25 Mai 1768, j'allai à bord le 27. J'arborai la flamme & pris le commandement du vaisseau qui étoit alors dans le bassin de *Detpfort*. ANN. 1768. Mai.

Il fut bientôt en état de mettre en mer. Les vivres & les munitions ayant été embarqués, je descendis la rivière le 30 Juillet, & le 13 d'Août, je jettai l'ancre dans la rade de Plymouth.

Ann. 1764. Mai. Juillet. Août.

En attendant le vent, on lut à l'équipage les articles du code militaire & l'acte du parlement; on lui paya deux mois de gages d'avance, & on lui déclara qu'il ne devoit s'attendre à aucune augmentation de paie pendant le cours du voyage.

Le 26 Août, le vent devenant bon, nous mîmes à la voile. Le 31, nous vîmes différens oiseaux que les navigateurs Anglois appellent *poulets de la mère Carey* & qu'ils regardent comme les avant-coureurs d'une tempête. Le jour suivant, nous eûmes un vent très-fort, qui nous força de naviguer sous nos basses voiles, nous emporta un petit bateau appartenant au bosseman, & noya trois ou quatre douzaines de nos volailles, que nous regrettâmes plus que le bateau.

2 Septembre. Le 2 Septembre, nous vîmes terre entre le cap *Finistère* & le cap *Ortegal*, sur la côte de *Galice* en Espagne. Le 5, par notre observation du soleil & de la lune, nous trouvâmes la latitude du cap *Finistère* à 42^d 53′ Nord, & sa longitude à 8^d 46′ Ouest du méridien de Greenwich, sur lequel nous calculerons tou-

jours. La déclination de l'aiguille aimantée étoit de 21^d 4′ Oueſt. Ann. 1768. Septembre.

PENDANT ce tems, MM. Banks & Solander eurent occaſion d'obſerver ſur pluſieurs animaux marins, dont les naturaliſtes n'ont pas eu juſqu'ici connoiſſance. Ils obſervèrent en particulier une eſpèce d'*oniſcus*, qu'on trouva adhérent à une *meduſa pelagica*, & un animal de figure angulaire, d'environ un pouce de groſſeur & long de trois, traverſé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ſes extrémités qu'ils jugèrent pouvoir être ſon eſtomac. Quatre de ces animaux tenoient enſemble par leurs côtés quand ils furent pris; de ſorte que nous crûmes d'abord que ce n'étoit qu'un ſeul animal; mais dès qu'on les eut jettés dans un verre plein d'eau, ils ſe ſéparèrent & ſe mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel MM. Banks & Solander ont donné le nom de *dagyſa*, à raiſon de la reſſemblance de couleur d'une des eſpèces à une pierre précieuſe de ce nom. Nous en prîmes un grand nombre ſe tenant tous enſemble ſur une longueur de deux pieds & plus, & brillans dans l'eau des plus belles couleurs. Nos obſervateurs découvrirent auſſi un autre animal d'une eſpèce nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du

ANN. 1768. Septembre.

plus grand éclat; il reſſembloit à une opale; ce qui fit donner au genre le nom *carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut pluſieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ſes mouvemens une variété infinie de couleurs. Nous prîmes auſſi dans les agrêts du vaiſſeau, à la diſtance d'environ dix lieues du cap *Finiſtère*, divers oiſeaux qui n'ont pas été décrits par Linnæus; on ſuppoſa qu'ils venoient de la terre d'Eſpagne, & nos naturaliſtes donnèrent à l'eſpèce le nom de *montacilla velificans*. Il n'y avoit en effet que des oiſeaux navigateurs qui puſſent ſe haſarder à venir ainſi à bord d'un vaiſſeau qui alloit faire le tour du monde. Un d'eux étoit ſi fatigué, qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

Il nous parut extraordinaire qu'aucun naturaliſte n'eût juſqu'alors fait mention du *dagyſa*, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'Eſpagne; mais malheureuſement pour les connoiſſances humaines, parmi les navigateurs, il ne ſe trouve que très-rarement des hommes qui veuillent ou qui ſachent obſerver les objets intéreſſans & curieux, dont la mer eſt un ſi vaſte dépôt.

Le 12, nous découvrîmes les iſles de *Porto-Sancto* & de *Madère*; &, le jour ſuivant, nous jetâ-

mes l'ancre dans la rade de *Funchal*, & nous amarrâmes avec une petite ancre, mais dans la nuit la hansière de cette ancre se détacha, par la négligence de celui qui l'avoit attachée. Le matin, on releva l'ancre dans le bateau, & elle fut portée au Sud, mais en la relevant, M. Weir, notre contre-maître, fut jeté dans la mer par le cable, & entraîné avec l'ancre. Les gens du vaisseau ayant vu l'accident, retirèrent l'ancre avec toute la promptitude possible, mais il étoit trop tard, le corps remonta sur l'eau, embarrassé dans le cable & sans vie.

ANN. 1768. Septembre.

L'ISLE de *Madère*, vue de la mer, présente un très-bel aspect; les flancs des collines sont entièrement couverts de vignes presque jusques à la hauteur où l'œil peut distinguer les objets : elles y sont vertes, tandis que tous les autres végétaux sont entièrement brûlés, excepté dans les endroits ombragés par la vigne & çà & là sur les bords des petits ruisseaux.

LE 13, sur les onze heures du matin, un bateau, appellé par nos navigateurs *product-boat*, vint à bord de la part des officiers du bureau de la santé, sans la permission desquels on ne laisse personne descendre à terre. Dès que nous eûmes cette permission nous débarquâmes à *Funchal*, la capitale de l'isle, & nous allâmes sur-le-champ à la maison de

ANN. 1768. Septembre.

M. Cheap, conſul Anglois, & l'un des plus conſidérables négocians du lieu. Il nous reçut avec l'amitié d'un frere & la généroſité d'un prince. Il voulut abſolument que nous habitaſſions ſa maiſon où il nous procura toutes les commodités poſſibles pendant notre ſéjour dans l'iſle. Il obtint pour MM. Banks & Solander la permiſſion de chercher toutes les curioſités naturelles qu'ils croiroient mériter leur attention. Il employa pluſieurs perſonnes à pêcher pour eux, à ramaſſer des coquilles que le tems ne leur auroit pas permis de raſſembler eux-mêmes, & il leur fournit des chevaux & des guides pour viſiter différentes praties de l'iſle. Malgré toutes ces facilités, *leurs* excurſions furent pouſſées rarement au-delà de trois milles de la ville, parce qu'ils ne furent en tout que cinq jours à terre, dont un fut employé à recevoir chez M. Cheap la viſite du gouverneur. C'étoit d'ailleurs le tems le moins propre de l'année pour des recherches d'hiſtoire naturelle : car ce n'étoit pas la ſaiſon des plantes & des inſectes. M. Heberden, le premier médecin de l'iſle, & frere du docteur Heberden de Londres, leur procura pourtant quelques plantes en fleur : il leur donna auſſi des échantiilons de beaucoup de morceaux de ſon cabinet & une copie de ſes obſervations botaniques, contenant, entre autres détails, une

description particulière des arbres que nourrit le pays. M. Banks voulut avoir quelque renseignement sur l'espèce de bois d'ébénisterie qu'on porte de cette isle en Angleterre, appellé, par nos marchands & nos ouvriers, *mahogani de Madère*. Il apprit qu'on n'exportoit de l'isle aucun bois sous ce nom, mais il reconnut un arbre appellé, par les Insulaires, *vigniatico*, qui est le *laurus indicus* de Linnæus, dont le bois differe fort peu à l'œil du mahogani. Le docteur Heberden a des armoires dans lesquelles le vigniatico & le mahogani sont mêlés, & où il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. On remarque seulement, en y faisant attention, que la couleur du vigniatico est un peu moins foncée que celle du mahogani. Il est donc très-probable que le bois connu en Angleterre sous le nom de mahogani de Madère, est le *vigniatico* même.

ANN. 1768. Septembre.

Il y a de grandes raisons de croire que toute cette isle est sortie anciennement du sein de la mer par l'explosion d'un volcan. Toutes les pierres, jusques dans leurs plus petits fragments, paroissent avoir été brûlées, & l'espèce de sable qui couvre le sol n'est lui-même qu'une cendre. Quoique nous n'ayons vu qu'une petite partie du pays, les habitans nous ont dit que le reste de l'isle est exactement de la même nature.

ANN. 1768. Septembre.

Le ſeul objet de commerce que *Madère* fourniſſe eſt le vin. On le fait d'une manière bien ſimple. Le raiſin eſt jetté dans des vaiſſeaux de bois de forme quarrée, dont la grandeur eſt proportionnée à l'étendue du vignoble auquel ils appartiennent. Les valets nuds entrent dans la cuve, &, avec leurs pieds & leurs coudes, preſſent le raiſin le plus fortement qu'ils peuvent. Les grappes ainſi foulées, ſont enſuite miſes en un tas & placées ſous une pièce de bois quarrée, qu'on preſſe avec un levier engagé par un bout, & à l'extrémité duquel on ſuſpend une pierre. Les habitans ont fait ſi peu de progrès dans les arts, que ce n'eſt que très-récemment qu'ils ſont parvenus à donner à un vignoble la même eſpèce de fruit en greffant leurs vignes. Il ſemble qu'il y a dans les eſprits, ainſi que dans la matière, une ſorte de force d'inertie qui réſiſte à tout changement. Tous ceux qui ſe propoſent d'aider les ouvriers ou les agriculteurs par de nouvelles applications des principes de la bonne phyſique ou des forces méchaniques, éprouvent des obſtacles preſque inſurmontables, & s'apperçoivent que les avantages les plus grands & les plus manifeſtes d'une pratique nouvelle, ne ſont pas un motif auſſi puiſſant pour la faire recevoir, que l'habitude antérieure d'une

pratique différente a de force pour la rejeter. Le préjugé accompagne par-tout l'ignorance. Le peuple de tous les pays ressemble aux pauvres d'Angleterre qui sont à la charité de la paroisse, & qu'on verroit souvent mendier dans les rues, si la loi qui leur assigne des secours ne les forçoit pas en même-tems à les accepter : c'est avec beaucoup de difficulté qu'on a persuadé aux habitans de *Madère* de greffer leurs plants. Quelques-uns même ont refusé jusqu'à présent d'adopter cette pratique, quoique toute une vendange soit souvent gâtée par la trop grande quantité de sauvageons qu'ils ne veulent pas en séparer, parce qu'ils augmentent la quantité du vin. Cet exemple de la force de l'habitude est d'autant plus extraordinaire, qu'ils ont adopté la greffe pour des arbres fruitiers d'une bien moindre importance, tels que les châtaigniers, auxquels cette méthode fait porter du fruit plus promptement qu'ils ne feroient sans elle.

Nous ne vîmes aucune voiture à roues dans le pays, privation qu'il faut peut-être attribuer moins au défaut d'invention des habitans qu'à leur manque d'industrie, pour former des chemins praticables. Les routes sont en effet si mauvaises, qu'il seroit impossible à aucune voiture d'y passer : on ne se sert

ANN. 1768. Septembre.

que de chevaux & de mules, qui sont très-propres à de pareils chemins; ils ne les emploient cependant pas pour le transport de leurs vins. Des vignes où on les fait, comme nous avons vu plus haut, on les transporte à la ville dans des outres ou peaux de boucs, que des hommes chargent sur leurs têtes. La seule imitation grossière d'une voiture que nous ayons vue parmi ces gens, est une planche épaisse un peu creusée dans le milieu, à une extrémité de laquelle une espèce de timon s'attache avec une courroie de cuir blanc. Ce misérable traîneau ne ressemble pas plus à un charriot Anglois, qu'un canot de sauvage à la chaloupe d'un grand vaisseau. On peut même croire que cette invention, toute grossière qu'elle est, est dûe aux Anglois, qui ont introduit dans l'isle l'usage des tonneaux d'une plus grande capacité qu'on ne pouvoit pas transporter à bras d'hommes, & pour lesquels on a été obligé d'employer cette sorte de traîneau; c'est peut-être parce que la nature a trop fait pour ce beau pays, que l'industrie humaine & les arts y ont eu si peu de progrès. Le sol y est riche, la plaine & les montagnes ont des climats si différens, qu'à peine y a-t-il une seule production recherchée du sol de l'Europe ou des deux Indes, que la culture ne puisse donner ici. Quand nous allâ-

mes rendre visite au docteur Heberden, dont l'habitation est à deux milles de la ville sur une hauteur très-élevée, nous avions laissé le thermomètre à *Madère* à 74^{d}, & nous le trouvâmes chez lui à 66^{d}. Les montagnes produisent presque sans culture les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance.

ANN. 1768 Septembre.

ON trouve dans les jardins de la ville beaucoup de plantes des deux Indes, entre autres le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangoustier, qui fleurissent & donnent leur fruit presque sans soins. Le bled est de la meilleure qualité d'un beau & gros grain. L'isle en pourroit produire en grande quantité, cependant les habitans tirent du dehors la plus grande partie de celui qu'ils consomment. Le mouton, le porc & le bœuf y sont excellens. Le bœuf sur-tout, dont nous fîmes provision, a été généralement trouvé presque aussi bon que le nôtre. Le maigre en est très-semblable au nôtre pour la fibre & pour la couleur, quoique les bêtes soient beaucoup plus petites; mais le gras en est aussi blanc que celui du mouton.

LA ville de *Funchal* tire son nom de *Funcho*, nom portugais de la plante appellée fenouil, qui croît en abondance sur les rochers voisins. Selon l'observation du docteur Heberden, sa latitude est de 32^{d} 33′ 33″ Nord, & sa lon-

Ann. 1768. Septembre.

gitude de 16d 49′ Ouest. Elle est située au fond d'une baie, &, quoique plus vaste que l'étendue de l'isle ne semble le comporter, elle est très-mal bâtie. Les maisons des principaux habitans sont grandes, celles du peuple petites; les rues sont étroites & les plus mal pavées que j'aie vues. Les églises sont chargées d'ornemens, parmi lesquels on trouve plusieurs tableaux & des statues des saints les plus fêtés. Les tableaux sont généralement très-mal peints, & les saints ornés de dentelles. Quelques couvens ont des édifices de meilleur goût. Celui des Franciscains en particulier est simple & extrêmement propre. L'infirmerie attira notre attention, comme un modèle qui devroit être suivi dans d'autres pays : elle est formée d'une longue salle, d'un côté de laquelle sont les fenêtres & un autel ; le côté opposé est partagé en alcoves, dont chacune contient un lit, & qui sont toutes proprement tapissées. Derrière ces alcoves court une longue galerie avec laquelle chaque alcove communique par une porte, de sorte que le malade peut être servi sans aucun embarras pour ses voisins.

On voit aussi dans le même couvent une singularité d'un autre genre, une petite chapelle revêtue du haut en bas, tant les murs que les plafonds, de têtes & d'ossemens

humains; les os ſont en croix, & on a placé une tête à chacun des quatre angles. Parmi ces têtes, il y en a une très-remarquable. Les mâchoires ſupérieure & inférieure ſont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté. Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment s'eſt formée l'oſſification qui les unit; mais il faut néceſſairement que le ſujet ait vécu quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche; ſans doute on lui donnoit quelque nourriture par une ouverture faite à l'autre côté, en faiſant ſauter quelques dents; opération qui paroît avoir auſſi endommagé la mâchoire.

ANN. 1768. Septembre.

C'ÉTOIT le jeudi au ſoir que nous rendîmes viſite aux moines de ce couvent, un peu avant leur *ſouper*, & ils nous reçurent avec beaucoup de politeſſe. Ils nous dirent qu'ils ne nous offroient pas à ſouper, parce qu'ils n'avoient rien de prêt, mais que ſi nous voulions venir le lendemain, quoique ce fût pour eux un jour de jeûne, ils nous donneroient une dinde rôtie. Nous ne nous attendions pas à tant de générosité de la part de moines Portugais; auſſi fûmes-nous fort touchés de cette invitation, quoique nous ne puſſions pas en profiter.

NOUS viſitâmes auſſi un couvent de religieuſes de ſainte Claire. Ces filles témoignèrent un grand plaiſir à nous voir: elles avoient en-

ANN. 1768. Septembre.

tendu dire qu'il y avoit parmi nous de grands philoſophes ; & peu inſtruites de la nature des objets des connoiſſances philoſophiques, elles nous firent pluſieurs queſtions extravagantes ; quand il y auroit du tonnerre, & ſi l'on pourroit trouver dans l'enclos de leur Couvent quelque ſource d'eau vive dont elles avoient grand beſoin ? On peut bien croire que nos réponſes à de pareilles queſtions ne les ſatisfirent guère, & ne nous firent pas beaucoup d'honneur dans leur eſprit. Elles ne retranchèrent rien pour cela de leurs civilités, & elles parlèrent ſans diſcontinuer durant le tems que dura notre viſite, qui fut d'environ une demi-heure.

LES montagnes de ce pays ſont très-élevées; la plus haute, le pic Ruivo, s'éleve de 5068 pieds, c'eſt-à-dire près d'un mille anglois perpendiculairement au-deſſus de la plaine qui lui ſert de baſe, & qui eſt plus haute qu'aucune terre de la Grande-Bretagne. Les côtes de ces montagnes ſont couvertes de vignes juſqu'à une certaine hauteur au-deſſus deſquelles ſe trouvent des bois de pins & de châtaigniers d'une étendue immenſe, & enfin plus haut, des forêts d'arbres de différentes eſpèces inconnues en Europe, comme le *mirmulano* & le *pao branco*, dont les feuilles, ſur-tout celles du dernier,

dernier, sont si belles, qu'elles seroient un grand ornement dans nos jardins. ANN. 1768. Septembre.

ON compte qu'il y a dans l'isle environ 80000 habitans. Les droits de douane rendent au roi de Portugal 20000 livres sterlings par an, toutes dépenses payées. Ce revenu pourroit être aisément doublé par la vente des seules productions de l'isle, sans parler même des vins, si l'on mettoit à profit la bonté du climat & l'étonnante fertilité du sol. Mais cet objet est entièrement négligé par les Portugais. Dans le commerce des habitans de *Madère* avec *Lisbonne*, la balance est contre les premiers; de sorte que toute la monnoie Portugaise passant sans cesse à Lisbonne, les espèces courantes dans l'isle sont toutes Espagnoles. Il y a, à la vérité, quelques pièces de cuivre Portugaises, mais si rares, que nous n'en avons presque point vu. Les pièces de monnoie Espagnole sont de trois sortes, les *pistéréens* valant à-peu-près un sheling, les *bitts* environ 12 sols de France, & les *demi-bitts* 6 sols.

LES marées en cet endroit vont au Nord & au Sud dans les pleines & les nouvelles lunes. Les hautes s'élèvent de sept pieds, & les basses de quatre. Par l'observation du docteur Heberden, la déclinaison de l'aiguille aimantée est ici de 15d 30′ Ouest, & elle va en diminuant; mais j'ai quelque doute sur la justesse de son observation

ANN. 1768. Septembre.

relativement à cette diminution. Nous trouvâmes que la pointe boréale de l'aiguille d'inclinaiſon, qui nous avoit été donnée par la Société royale, plongeoit de 77ᵈ 18″.

LES rafraîchiſſemens qu'on peut trouver en ce lieu ſont l'eau, le vin, différentes eſpèces de fruits, des oignons en grande quantité, & quelques confitures. Pour la viande fraîche & la volaille, on ne peut en avoir qu'avec la permiſſion du gouverneur, & à très-haut prix.

NOUS prîmes 270 livres de bœuf fraîchement tué, un jeune bœuf vivant, compté comme peſant 613 livres, 3032 galons d'eau, & dix tonneaux de vin; & dans la nuit, entre le 18 & le 19, nous mîmes à la voile pour pourſuivre notre voyage. Quand *Funchal* nous reſta au N. 13ᵈ Eſt à la diſtance de 76 milles, la variation de l'aiguille aimantée, calculée par pluſieurs azimuths, nous parut être de 16ᵈ 30′ Oueſt.

CHAPITRE II.

Paſſage de l'iſle Madère *à* Rio-Janéïro. *Deſcription du Pays & divers incidens.*

LE 21 Septembre, nous reconnûmes les iſles appellées les *Salvages* au Nord des *Canaries*; la principale de ces iſles étant à notre S.

Ouest. A la distance d'environ cinq lieues, nous trouvâmes, par un azimuth, la déclinaison de l'aiguille à 17^{d} 50′ Je regarde ces isles comme gisant au 30^{d} 11′ de latitude Nord, à cinquante-huit lieues de *Funchal* dans la direction du S. 16 Est. ANN. 1768. Septembre.

LE 23, nous vîmes le pic de *Ténériffe*, qui nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ de S. $\frac{1}{2}$ S., & nous trouvâmes la déclinaison de 17^{d} 22′ à 16^{d} 30′. La hauteur de cette montagne, d'où je pris un nouveau point de départ, a été déterminée par le docteur Heberden, qui y est monté, à 15,396 pieds, c'est-à-dire, à 3 milles anglois moins 148 verges, en comptant le mille pour 1160 verges; son aspect au coucher du soleil nous frappa beaucoup. Quand le soleil fut sous l'horizon, & que le reste de l'isle étoit à nos yeux du noir le plus foncé, la montagne réfléchissoit encore les rayons de cet astre, & nous paroissoit enflammée & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte, qu'on n'y peut pas tenir la main. Nous avons reçu du docteur Heberden, parmi d'autres marques d'attention, du sel qu'il a recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est-là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens,

ANN. 1768. Septembre.

Il nous donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

LE jour suivant, 24, nous rencontrâmes le vent alisé N. E., & le 30, nous reconnûmes *Bona-Vista*, une des isles du *Cap Vert*. Nous rangeâmes son côté oriental à la distance de 3 ou de 4 milles du rivage, jusqu'à ce que nous fûmes obligés de tirer au large, pour éviter une chaîne de rochers qui s'étend à environ une lieue & demie au S. O. $\frac{1}{4}$ O. de la pointe S. E. de l'isle. *Bona-Vista*, par notre observation, gît au 16d de latitude Nord, & au 21d 51' de longitude Ouest.

1 Octobre.

LE premier Octobre, étant au 14d 6' de latitude Nord, & au 22d 10' de longitude Ouest, nous trouvâmes, par un azimuth, que la déclinaison étoit de 10d 37' O., & le jour suivant, au matin, de 10d. Ce même jour, nous trouvâmes que notre vaisseau étoit cinq milles au-delà de l'estime du lock, & le jour suivant sept. Le 3, nous mîmes la chaloupe en mer pour découvrir s'il y avoit quelque courant, & nous en trouvâmes un allant vers l'Est, dont nous estimâmes la vîtesse de trois quarts de mille par heure.

PENDANT notre traversée de *Ténériffe* à *Bona-Vista*, nous vîmes un grand nombre de poissons volans qui, des fenêtres de la chambre,

nous paroiſſoient d'une beauté ſurprenante. Leurs côtés avoient la couleur & le brillant de l'argent bruni; mais ils perdoient à être vus de deſſus le pont, parce qu'ils ont le dos d'une couleur obſcure. Nous prîmes auſſi un goulu de mer, que nous reconnûmes être le *ſqalus carcharias* de Linnæus.

ANN 1768. Octobre.

AYANT perdu notre vent aliſé, le 3, au 12d 14′ de latitude, & au 22d 10′ de longitude, le vent devint un peu variable, & nous eûmes alternativement un peu d'air & des calmes.

LE 7, M. Banks ſortit dans le bateau & prit un poiſſon, que nos marins appellent *vaiſſeau de guerre portugais* (c'eſt l'*holothuria phyſalis* de Linnæus) & une eſpèce de *molluſca*. Cet animal a la forme d'une petite veſſie, très-reſſemblante à celle des poiſſons, d'environ ſept pouces de long, & du fond de laquelle ſortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont juſqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au ſommet de la veſſie eſt une membrane dont l'animal ſe ſert comme de voile, en la tournant à ſon gré pour recevoir le vent. Cette membrane eſt veinée de différentes couleurs très-agréables; en un mot, l'animal eſt, à tous égards, un objet de curioſité très-intéreſſant.

NOUS prîmes auſſi pluſieurs de ces poiſſons

Ann. 1768. Octobre.

à coquilles qu'on trouve flottans ſur l'eau; particulièrement l'*helix janthina* & la *violacea*; elles ſont à-peu-près de la groſſeur d'un limaçon, & ſont ſoutenues ſur la ſurface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par ſubſtance gélatineuſe d'un aſſez grand degré de viſcoſité. L'animal eſt ovipare, & ces eſpèces de veſſies ou bulles lui ſervent auſſi à dépoſer ſes œufs. Il eſt probable qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car ſa coquille eſt extrêmement fragile & auſſi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu-près la valeur d'une cuiller-à-café de liqueur que l'animal jette auſſi-tôt qu'on le touche, & qui eſt du rouge pourpre le plus beau qu'on puiſſe voir. Elle teint le linge, & il ſeroit peut-être utile de rechercher ſi ce n'eſt pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce teſtacée ſe trouve certainement dans la Méditerranée.

Le 8, nous trouvâmes, au 8d 25′ de latitude N. & au 22d 4′ de longitude O., un courant portant au Sud. Le jour ſuivant, étant au 7d 58′ de latitude & au 22d 13′ de longitude, il tournoit au N. N. O. $\frac{3}{4}$ O. Nous eſtimâmes ſa vîteſſe à un mille & un $\frac{1}{2}$ quart de mille par heure. Nous trouvâmes, par le moyen de pluſieurs azimuths, la déclinaiſon de 8d 39′ Eſt.

LE 10, M. Banks tua un oiſeau, appellé *mouette à pieds noirs*, qui n'eſt ni décrit, ni claſſé par Linnæus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il eſt à remarquer que les excrémens de cet oiſeau ſont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*helix* dont nous venons de parler, & ſeulement un peu moins foncé : on peut croire que ce coquillage ſert de nourriture à l'oiſeau. Un courant portant au N. O. fut plus ou moins fort juſqu'au 24, que nous nous trouvâmes par 1d 7′ de latitude N., & 28d 50′ de longitude. ANN. 1768. Octobre.

LE 25, nous paſsâmes la ligne avec les cérémonies accoutumées, au 29d 30′ de longitude. Nous trouvâmes, par le réſultat de pluſieurs bons azimuths, que la variation de l'aiguille étoit de alors 2d 24′.

LE 28, à midi, nous étions à la latitude de l'iſle *Ferdinand Noronha*, & ſuivant différentes obſervations faites par M. Green & par moi, au 32d 5′ 16″ de longitude O.; cette poſition eſt marquée à l'Oueſt de cette iſle dans quelques cartes, & à l'Eſt dans d'autres. Nous nous attendions à la voir, ou au moins quelques-uns des bancs qui ſont placés dans les cartes, entre elle & la haute mer; mais nous n'apperçûmes rien.

LE 29, au ſoir, nous obſervâmes ce phéno-

ANN. 1768. Octobre.

mène lumineux de la mer, dont les navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposant qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur proie; d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins; d'autres le rapportant à l'électricité, &c. Les jets de lumière ressemblent exactement à ceux des éclairs, quoiqu'un peu moins considérables. Ils sont si fréquens, que quelquefois il y en a huit à dix de visibles presque dans le même moment. Nous conjecturâmes que ce phénomène étoit dû à quelque animal lumineux. Nous fûmes confirmés dans cette opinion, lorsqu'ayant jetté un filet nous eûmes pris une espèce de *medusa*, que nous trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendoit une lumière blanche: avec ces animaux nous prîmes aussi des crabes très-petits de trois espèces différentes, qui tous donnoient de la lumière comme les vers luisans, quoique moins gros des neufs dixièmes. M. Banks, en examinant ces animaux, eut la satisfaction de trouver qu'ils étoient absolument inconnus aux naturalistes.

2 Novembre.

LE 2, vers midi, étant au 10d 38′ de latitude Sud, & au 32d 13′ 43″ de longitude Ouest,

nous paſsâmes la ligne où la direction de l'aiguille devoit coincider exactement au N. & au S. ſans aucune déclinaiſon ; car le matin la déclinaiſon, qui avoit graduellement diminué pendant quelques jours, ne ſe trouva plus que de 18′ Oueſt, & dans l'après-dînée de 34′ à l'Eſt.

ANN. 1758. Novembre.

LE 6, étant au 19ᵈ 3′ de latitude S., & au 35ᵈ 50′ de longitude O., nous obſervâmes que la couleur de l'eau changeoit ; ſur quoi nous jettâmes la ſonde, & nous trouvâmes fond à 32, braſſes ; nous la rejettâmes trois fois en moins de quatre heures, ſans trouver aucune différence dans la profondeur & la qualité du fond, qui étoit de rocher de corail, de ſable fin & de coquilles. Nous ſupposâmes que nous avions paſſé par-deſſus l'extrémité du grand banc, connu dans nos cartes ſous le nom d'*abrothos*, ſur lequel le lord Anſon toucha.

LE matin du jour ſuivant, nous ne trouvâmes point de fond à 100 braſſes.

COMME pluſieurs de nos proviſions commençoient à nous marquer, je me déterminai à aller à *Rio-Janéiro*, plutôt que dans tout autre port du Bréſil ou des iſles *Falklands* ; ſachant que j'y trouverois tout ce dont nous avions beſoin, & ne doutant pas que nous n'y fuſſions bien reçus.

ANN. 1768. Novembre.

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes la côte du Bérſil, & vers les dix heures nous mîmes à la cape. Nous parlâmes avec un bateau pêcheur, dont les gens nous dirent que la terre que nous voyions étoit au Sud de *Santo-Spirito*, & qu'elle dépendoit de la capitainerie de cette place.

MM. Banks & Solander allèrent à bord de ce bâtiment. Ils y trouvèrent onze hommes, dont neuf étoient noirs, ils pêchoient tous à la ligne. Le produit de leur pêche conſiſtoit en dauphins, grands maquereaux de deux eſpèces, brêmes de mer, & quelques autres poiſſons, qu'on appelle *welshmen*, dans les iſles Angloiſes de l'Amérique. M. Banks en acheta la plus grande partie; il s'étoit pourvu de monnoie d'Eſpagne, parce qu'il imaginoit que c'étoit la monnoie courante du continent. Les pêcheurs, à ſon grand étonnement, lui demandèrent de shelings d'Angleterre; il leur en donna deux qu'il avoit par haſard avec lui, & ce ne fut pas ſans difficulté qu'ils prirent le reſte en piſtéréens. Leur métier paroiſſoit être de pêcher à une aſſez grande diſtance de la côte, de grands poiſſons, qu'ils ſaloient par quartiers dans un endroit de leur bâtiment deſtiné à cet effet. Ils avoient environ deux quintaux de cette marchandiſe qu'ils offrirent pour 16 shelings, & qu'on auroit eu proba-

blement pour la moitié ; ils vendirent pour 19 shelings & demi, assez de poissons frais pour tout l'équipage : ils n'avoient pas épargné le sel.

ANN. 1768. Novembre.

CES pêcheurs avoient pour toute provision de mer un tonneau d'eau, & un sac de farine de cassave, qu'ils appelloient *farinha de pao*, ou farine de bois ; nom qui lui convenoit très-bien, car elle en avoit réellement l'apparence & le goût ; leur tonneau étoit fort grand & aussi large que le bâtiment, au fond duquel il remplissoit exactement la place qu'on lui avoit préparée. Il n'étoit pas possible d'en tirer de l'eau par un robinet ; les côtés du bâtiment en fermoient toutes les avenues ; & l'on ne pouvoit pas non plus y en puiser avec un vase par le sommet. Il auroit fallu pour cela une ouverture assez large, & le roulis du bâtiment en auroit fait perdre une grande partie. Ils se servoient d'un expédient singulier pour avoir de l'eau. Lorsque l'un d'eux avoit envie de boire, il s'adressoit à son voisin, qui l'accompagnoit au tonneau avec une espèce de canne en forme de tuyau d'environ trois pieds de long ; ils plongeoient cette canne dans le tonneau par un petit trou qui étoit au-dessus ; ils la retiroient ensuite, après avoir bouché l'extrémité supérieure avec la paume de la main. La compression de l'air à l'autre bout, empêchoit l'eau, qui étoit con-

ANN. 1768. Novembre.

tenue dans la canne, de retomber. Celui qui vouloit boire appliquoit sa bouche au bout d'en bas, & son compagnon admettant l'air à l'autre extrémité, la canne laissoit tomber l'eau qu'elle renfermoit.

Nous louvoyâmes le long de la côte jusqu'au 12, & nous vîmes, à plusieurs reprises une montagne remarquable près de *Sancto-Spirito*. Nous apperçûmes ensuite le cap *Saint-Thomas*, & bientôt après une isle qui est près du cap *Frio*, & que quelques cartes nomment l'isle de *Frio*. Cette isle étant fo rt élevée avec un vallon au milieu, sembloit former deux isles lorsqu'on la voyoit de loin. Ce jour-là, nous tirâmes le long de la côte, vers *Rio-Janério*, & le lendemain, à neuf heures, nous fîmes voile vers le port. J'envoyai à la ville M. Hicks, mon premier lieutenant, sur la pinasse, afin d'avertir le gouverneur que nous arrivions pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens, & lui demander en même-tems un pilote qui nous indiquât un endroit propre à mettre à l'ancre. En attendant le retour de mon lieutenant, nous remontâmes la rivière jusqu'à cinq heures du soir, sur la foi de la carte de M. Belle-Isle, publiée dans *le petit Atlas Maritime*, vol. II, n°. 54, que nous trouvâmes très-bonne. Comme j'allois jetter l'ancre au-dessus de l'isle de *Cobras*, qui est située devant la ville, la

pinasse revint sans M. Hicks; elle avoit à bord un officier Portugais, mais point de pilote. Les gens du bateau me dirent que le vice-roi retenoit mon lieutenant jusqu'à ce que j'eusse débarqué. Nous nous empressâmes de mettre à l'ancre, & presque en même-tems un bateau à dix rames, rempli de soldats, vint roder autour du vaisseau sans nous parler. Bientôt après il fut suivi d'un second qui avoit à bord plusieurs officiers du vice-roi, qui demandèrent d'où nous venions; quelle étoit notre cargaison; quel étoit l'objet de notre voyage, & combien nous avions de canons & d'hommes. Ils firent plusieurs autres questions auxquelles nous répondîmes sans hésiter & avec vérité. Ils ajoutèrent, pour justifier la détention de mon lieutenant & le renvoi de ma pinasse avec un officier Portugais, que c'étoit la coutume invariable de la place, de retenir le premier officier qui débarquoit d'un bâtiment lors de son arrivée, jusqu'à ce que le bateau du vice-roi eût visité l'équipage, & qu'on ne permettoit pas que personne sortît du vaisseau ou y entrât sans être accompagné d'un soldat. Ils me dirent que je pouvois débarquer quand il me plairoit; mais qu'ils souhaitoient que le reste de l'équipage restât à bord, jusqu'à ce que le procès-verbal qu'ils avoient dressé eût été remis au vice-roi. Ils me

ANN. 1768. Novembre.

ANN. 1768. Novembre.

promirent qu'immédiatement à leur retour, mon lieutenant seroit renvoyé.

ILS tinrent leur parole; & le lendemain, 14, je débarquai. J'obtins permission du vice-roi d'acheter des provisions, & des rafraîchissemens pour le vaisseau, à condition toutefois que j'aurois un de ses gens pour me servir de facteur. Je lui fis quelques objections sur cet article; il persista, parce que c'étoit l'usage. Je me récriai aussi sur le soldat qui devoit nous accompagner toutes les fois que nous sortirions de notre bâtiment & que nous voudrions y rentrer; il me répliqua que tels étoient les ordres exprès de sa Cour, & qu'il ne pouvoit s'en départir en aucun cas. Je le priai de permettre à nos officiers de débarquer pendant notre séjour, & à M. Banks d'aller dans la campagne pour y ramasser des plantes, mais il refusa absolument d'y consentir. Par les précautions extrêmes qu'il employoit à notre égard, & la sévérité des défenses qu'il nous avoit imposées, je jugeai qu'il soupçonnoit que nous étions venus pour commercer, & je tâchai de le convaincre du contraire. Je lui dis que, par ordre du roi d'Angleterre, nous faisions voile vers le Sud, pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil, phénomène astronomique très-important à la navigation. Il ne put jamais m'entendre; il crut

que je parlois du paſſage de l'étoile du Nord à travers le pôle auſtral; ce ſont-là du moins les propres expreſſions de ſon interprète, qui étoit Suédois, & qui parloit très-bien Anglois. Je n'imaginois pas qu'il fût néceſſaire de lui demander permiſſion, pour que nos officiers & nos naturaliſtes puſſent débarquer pendant le jour, & que je fuſſe en liberté moi-même *quand* je ſerois à terre: Je ne ſuppoſois point qu'il eût d'autre deſſein; mais malheureuſement je me trompois. Dès que j'eus pris congé de ſon excellence, je trouvai un officier qui avoit ordre de me ſuivre par-tout. Je lui en demandai la raiſon, & il me répondit qu'on vouloit par-là me faire honneur: je fis des excuſes & des inſtances pour refuſer cette offre obligeante; mais le bon vice-roi ne voulut pas m'en diſpenſer.

ANN. 1768. Novembre.

JE retournai donc à bord accompagné de cet officier. Il étoit environ midi. MM. Banks & Solander m'attendoient avec impatience; ils ne doutoient pas que le procès-verbal des eſpions de la veille & ma conférence avec le vice-roi n'euſſent diſſipé tous les ſcrupules de ſon excellence, & qu'enfin ils fuſſent libres de débarquer & de diſpoſer d'eux-mêmes comme ils le voudroient. Il eſt facile de concevoir combien ils furent mortifiés en apprenant ce que je leur racontai; leur chagrin aug-

ANN. 1768. Novembre.

menta lorſqu'ils apprirent qu'on avoit réſolu de les empêcher non-ſeulement de réſider à terre & d'aller dans la campagne, mais même de ſortir du vaiſſeau. Le vice-roi avoit ordonné que perſonne ne débarqueroit excepté le capitaine & les matelots dont il auroit beſoin; probablement il avoit eu particulièrement en vue dans cette défenſe les paſſagers, qu'on avoit annoncés comme des ſavans qui venoient faire de obſervations & des découvertes, & qui étoient très-en état de remplir la commiſſion qu'on diſoit être le but de leur voyage. Cependant MM. Banks & Solander s'habillèrent le ſoir, & entreprirent de débarquer pour rendre une viſite au vice-roi; mais ils furent arrêtés par le bateau de garde qui étoit revenu avec notre pinaſſe & qui tourna ſans ceſſe autour de notre bâtiment tant que nous fûmes là. L'officier leur dit qu'il étoit forcé d'obéir à des ordres particuliers, qui défendoient aux paſſagers & à tous les officiers, excepté le capitaine, de paſſer outre. Après beaucoup de prières inutiles, ils revinrent à bord avec bien de la répugnance & du mécontentement. Je débarquai une ſeconde fois, & je trouvai toujours le vice-roi inflexible. Il répondoit à tout ce que je pouvois alléguer, que dans toutes les défenſes qu'il nous avoit faites, il obéiſſoit au roi de Portugal, & qu'il ne pouvoit pas enfreindre

enfreindre les inſtructions qu'on lui avoit données.

DANS ces circonſtances, plutôt que d'être priſonnier dans mon propre bateau, je me décidai à ne plus aller à terre ; car l'officier qui, ſous prétexte de compliment, me ſuivoit par-tout lorſque j'avois débarqué, vouloit auſſi m'accompagner lorſque je rentrois dans le vaiſſeau ou que j'en voulois ſortir. Penſant toujours que la vigilance ſcrupuleuſe du vice-roi provenoit d'un mal entendu qu'il ſeroit plus facile d'écarter par écrit qu'en converſation, je compoſai un mémoire, & M. Banks en dreſſa un autre que nous lui envoyâmes. Il nous fit une réponſe qui n'étoit point du tout ſatisfaiſante ; nous repliquâmes, ce qui occaſionna entre le vice-roi & nous pluſieurs autres écrits, mais toujours inutilement. Je crus que, pour me juſtifier à l'amirauté de m'être ſoumis aux ordres du vice-roi, je devois le mettre dans le cas d'appuyer ſes défenſes par la force. En envoyant notre dernière replique, le 20 au ſoir, j'ordonnai à mon lieutenant, M. Hicks, de ne pas ſouffrir qu'on mît une ſentinelle dans ſa chaloupe. Lorſque l'officier qui commandoit le bateau de garde s'apperçut que M. Hicks obéiſſoit à mes ordres, il n'employa pas la voie de force, mais il le ſuivit juſqu'au lieu du débarquement, pour en ren-

ANN. 1768. Novembre.

dre compte au vice-roi. Sur quoi, ſon excellence refuſa de recevoir le mémoire, & commanda à M. Hicks de revenir au vaiſſeau. En retournant à la chaloupe, il vit que pendant ſon abſence on y avoit mis une ſentinelle; il ne voulut point y entrer juſqu'à ce qu'on l'en eût fait ſortir; alors l'officier exécuta par force les commandemens du vice-roi; il ſaiſit tous les gens de la chaloupe, & les fit conduire en priſon par des ſoldats; il nous renvoya enſuite M. Hicks, avec une eſcorte ſur un de ſes propres bateaux. Dès qu'il m'eut fait part de cet événement, j'écrivis de nouveau au vice-roi, en redemandant ma chaloupe & mes gens; je renfermai dans ma lettre le mémoire que lui avoit préſenté M. Hicks, & qu'il n'avoit pas accepté. J'envoyai le tout par un bas-officier, afin d'éluder la difficulté ſur la ſentinelle, que je n'avois jamais refuſé que quand il y avoit un officier breveté à bord de nos chaloupes. On lui permit de débarquer avec un ſoldat qui l'accompagneroit; il remit ſa lettre, & on lui dit que le lendemain on y feroit réponſe.

VERS les huit heures du ſoir, un vent du Sud commença à ſouffler par raffales violentes & ſubites; notre grande chaloupe s'en revenant préciſément alors avec quatre pipes de rum, la corde qu'on lui avoit jettée du vaiſ-

ſeau, & que tenoient les matelots, rompit; la chaloupe, chaſſée par les vents, s'enfuit fort loin, avec un petit eſquif de M. Banks qui étoit attaché à ſa poupe : c'étoit un grand malheur, parce que la pinaſſe étoit détenue à terre, & que nous n'avions à bord d'autre chaloupe qu'un bateau à quatre rames. Cependant nous équipâmes à l'inſtant ce bateau pour l'envoyer au ſecours des deux petits bâtimens que le vent nous enlevoit. Malgré tous les efforts des hommes qu'ils portoient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Il eſt vrai qu'il étoit fort tard, & que nous ne pouvions pas voir de bien loin; cependant nos gens appercevoient les objets à une aſſez grande diſtance pour nous convaincre que nous ne pouvions plus les aider; ce qui nous affligea, parce que nous ſavions qu'ils alloient donner ſur un banc de rochers qui étoit ſous le vent près de nous. Nous les attendîmes pendant quelque tems dans la plus grande inquiétude, & nous les croyons perdus, lorſque ſur les trois heures du matin, 21, nous eûmes le plaiſir de voir tous nos gens à bord du bateau; ils nous apprirent que la grande chaloupe étant remplie d'eau, ils l'avoient laiſſée amarrée à ſon grapin, & qu'en revenant au vaiſſeau, ils avoient donné ſur le banc de rochers; ce qui les avoit obligés de couper le cable de l'eſ-

ANN. 1768 Novembre.

ANN. 1768. Novembre.

quif de M. Banks, & de le laiſſer flotter au gré des vents. Comme la perte de notre chaloupe, que nous avions lieu de craindre, auroit été un malheur inexprimable pour nous, eu égard à la nature de notre expédition, j'écrivis au vice-roi, dès que je crus qu'il étoit viſible, pour lui faire part de notre accident, & lui demander un de ſes bateaux pour nous aider à retrouver le nôtre; je lui réitérai mes demandes ſur la pinaſſe & ſon équipage, que je le priai de ne pas retenir plus long-tems. Après quelques délais, ſon excellence jugea à propos de m'accorder l'un & l'autre, & le même jour nous eûmes le bonheur de retrouver la grande chaloupe & l'eſquif avec le rum; mais tout le reſte de ce qui y étoit fut perdu. Le 23, le vice-roi, dans ſa réponſe aux remontrances que je lui avois faites contre la détention de mes gens & la ſaiſie du bateau, avoua que j'avois été traité avec peu d'égards, mais que ſa conduite avoit été abſolument néceſſaire, parce que mes officiers avoient réſiſté à ce qu'il déclaroit ordre du roi. Quoique je lui euſſe auparavant montré ma commiſſion, il témoigna encore quelques doutes ſi l'*Endéavour*, vu ſa ſtructure & quelques autres circonſtances, étoit au ſervice de Sa Majeſté Britannique. Je lui répondis par écrit, que pour diſſiper tous ſes ſoupçons;

j'étois prêt à lui faire voir un seconde fois mes lettres. Je ne vins pas à bout de détruire les scrupules de son excellence; sa réponse à ma lettre les exprimoit d'une manière encore plus claire, & accusoit mes gens de contrebande. Je suis persuadé que cette accusation étoit sans fondement. Les domestiques de M. Banks avoient trouvé moyen, il est vrai, d'aller à terre, le 22, à la pointe du jour & d'y rester jusqu'à la nuit; mais ils n'en rapportèrent que des plantes & des insectes, & on ne les y avoit pas envoyés à d'autre intention. J'avois les plus fortes raisons de croire que les gens de notre équipage n'avoient fait aucune contrebande, quoique les officiers même du vice-roi eussent mis en usage toute sorte d'artifice pour les éprouver, ce qui rendoit encore l'accusation plus injuste & plus insultante. Je conviendrai que je soupçonnois un de nos pauvres matelots d'avoir vendu une paire de ses habits pour acheter une bouteille de rum; je marquai à son excellence que, si quelqu'un de nos gens s'avisoit de faire un pareil commerce illicite, il fît sans scrupule mettre le délinquant en prison. Ainsi finit notre altercation verbale & par écrit avec le vice-roi de *Rio-Janéiro*.

ANN. 1768. Novembre.

UN moine de la ville ayant demandé notre chirurgien, le docteur Solander y entra facilement, le 25, en cette qualité, & reçut de

ANN. 1768. Novembre. habitans plusieurs marques de politesse. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva aussi moyen d'éluder la vigilance des sentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la ville, parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvoient dans les champs. Les habitans se comportèrent à son égard avec beaucoup d'honnêteté; plusieurs l'invitèrent à leur maison, & il acheta d'eux un cochon & quelques autres choses pour le vaisseau. Le cochon, qui n'étoit pas maigre, lui coûta 11 shelings, & il en donna un peu moins de deux pour un canard de Moscovie.

Le 27, lorsque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on nous dit que le bruit couroit dans la ville qu'on faisoit des perquisitions après quelques personnes qui avoient débarqué sans la permission du vice-roi. Nous conjecturâmes que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils se décidèrent à ne plus aller à terre.

1 Décembre. Le premier Décembre, après avoir pris à bord de l'eau & des autres provisions, j'envoyai demander au vice-roi un pilote pour remettre en mer, & il me l'accorda. Les vents nous empêchant de sortir, nous prîmes à bord une grande quantité de bœuf frais, d'ignames & de légumes pour l'équipage.

Le 2, un paquebot Espagnol, commandé

par Dom Antonio de Monte Négro y Velafco, arriva près de nous avec des lettres de Buénos-Ayres pour l'Efpagne. Le capitaine m'offrit, avec beaucoup d'honnêteté, de prendre nos lettres pour l'Europe; je profitai de la grace qu'il me faifoit, & je lui donnai, pour le fecrétaire de l'amirauté, un paquet contenant des *copies* de tout ce qui s'étoit paffé entre le vice-roi de *Rio-Janéiro* & moi; j'en laiffai en même-tems des doubles au vice-roi, afin qu'il les envoyât à Lifbonne.

ANN. 1768. Décembre.

LE 5, il faifoit calme tout plat, nous levâmes l'ancre & nous remarquâmes le vaiffeau hors de la baie; mais, à notre grand étonnement, lorfque nous fûmes à porté de *Santa-Cruz* la *principale* fortereffe, on tira deux coups de canon fur nous: fur-le-champ nous jettâmes l'ancre & envoyâms au fort pour en demander la raifon. Nos gens rapportèrent que le commandant n'avoit point reçu d'ordre pour nous laiffer paffer; & que, fans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaiffeau de naviguer au-deffous du fort. Je fus donc obligé de renvoyer chez le vice-roi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres néceffaires, puifqu'il avoit été informé de notre départ, & qu'il avoit jugé à propos de m'écrire une lettre polie, pour me fouhaiter un heureux voyage. Le meffager

ANN. 1768. Décembre.

nous dit, pour réponſe, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant; mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

Nous ne fîmes pas voile avant le 7; &, lorſque nous eûmes paſſé le fort, le pilote demanda à être renvoyé: le bateau de garde qui rodoit autour de nous dès notre arrivée dans ce lieu juſqu'ici, ne nous avoit pas quittés; enfin ils s'en allèrent l'un & l'autre. Comme M. Banks n'avoit pas pu aller à terre à *Rio-Janéiro*, il profita de ſon départ pour examiner les iſles voiſines, dans l'une deſquelles il raſſembla pluſieurs eſpèces de plantes & beaucoup d'inſectes différens, à l'embouchure d'un havre appellé Raza.

Il eſt à remarquer que pendant les trois ou quatre derniers jours que nous ſéjournâmes dans ce port, l'air fut chargé de papillons, qui étoient tous d'une ſeule eſpèce, mais en ſi grand nombre, qu'on en voyoit des milliers de chaque côté, & que la plus grande partie voltigeoit ſur la grande hune.

Nous reſtâmes dans ce parage depuis le 14 juſqu'au 7 du mois ſuivant, c'eſt-à-dire, un peu plus de trois ſemaines. Pendant ce tems, M. Monkhouſe, notre chirurgien, débarqua, chaque jour, pour nous acheter des proviſions. Le docteur Solander alla à terre une

fois; j'y allai moi-même à différentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne, malgré la garde qui nous veilloit. Aidé des instructions que m'ont données ces Messieurs, & de mes propres observations, je vais dire quelque chose de la ville & du pays qui l'environne.

Ann. 1768. Décembre.

Rio de Janéiro ou *la rivière de Janvier* a été probablement ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce Saint. La ville, qui est la capitale des états Portugais en Amérique, a pris son nom de la rivière, qu'on devroit plutôt appeller un bras de mer, puisqu'elle ne paroît recevoir aucun courant considérable d'eau douce. La capitale est située sur un plaine, au bord du *Rio-Janéiro*, à l'Ouest de la baie & au pied de plusieurs autres montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière elle; elle n'est point mal bâtie, & le plan n'en est pas mal dessiné; les maisons sont communément de pierre & à deux étages, & chacune des maisons, suivant l'usage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres & une jalousie devant le balcon. J'ai jugé que son circuit est d'environ trois milles; elle m'a paru aussi étendue que les plus grandes villes de province en Angleterre, sans excepter Bristol & Liverpool. Les rues sont droites, assez larges, & coupées à angles droits; la

ANN. 1768. Décembre.

plupart ſont ſur la même ligne que la citadelle, appellée Saint-Sébaſtien, & qui eſt bâtie ſur une montagne qui commande la ville.

Les montagnes voiſines fourniſſent à la ville de l'eau par le moyen d'un aquéduc, élevé ſur deux rangs d'arches, & qu'on dit être en quelques endroits fort au-deſſus du niveau des ſources; l'eau eſt portée par des canaux à une fontaine qui ſe trouve dans la grande place devant le palais du vice-roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de perſonnes qui attendent leur tour pour puiſer de l'eau, & les ſoldats qui ſont en faction à la porte du gouverneur, trouvent qu'il eſt très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine eſt pourtant ſi mauvaiſe, que nous n'en bûmes pas avec plaiſir, quoique nous fuſſions en mer depuis deux mois, & que pendant ce tems nous euſſions été réduits à celle de nos tonneaux qui étoit preſque toujours ſale. Il y a, dans quelques parties de la ville, une eau de meilleure qualité, mais je n'ai pas pu ſavoir par quels moyens elle y arrivoit.

Les égliſes y ſont fort belles, & l'appareil religieux à *Rio-Janéiro* eſt plus rempli d'oſtentation que dans aucun pays catholique de l'Europe. L'une des paroiſſes fait chaque jour une

procession, où l'on étale différentes banières très-magnifiques & très-précieuses; à tous les coins de rue il y a des mendians qui récitent des prières en grande cérémonie.

ANN. 1768. Décembre.

ON rebâtissoit une des églises pendant que nous y séjournâmes; & pour fournir aux frais, la paroisse, dont elle dépendoit, avoit la permission de faire la quête par toute la ville, dans une procession, une fois par semaine, elle recueilloit par-là des sommes très-considérables. Tous les enfans d'un certain âge, ceux mêmes des gens riches, étoient obligés d'assister à cette cérémonie qui se faisoit pendant la nuit. Chacun d'eux, vêtu d'une casaque noire pendant jusqu'à la ceinture, portoit à sa main un bâton de six ou sept pieds, au bout duquel étoit attachée une lanterne. La lumière que procuroient plus de deux cens de ces lanternes, étoit si grande, que les gens de notre équipage, qui la voyoient depuis le vaisseau, crurent que la ville étoit en feu.

LES habitans de *Rio-Janéiro* peuvent faire leurs dévotions à tous les Saints du calendrier, sans attendre qu'il y ait une procession : devant presque toutes les maisons, il y a une petite niche garnie d'un vitrage où l'on va implorer les secours de ces puissances tutélaires; & dans la crainte qu'on ne les oublie, en ne les voyant plus, une lampe brûle continuel-

ANN. 1768. Décembre.

lement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuſer les habitans de tiédeur dans leurs dévotions; ils récitent des prières & chante des hymnes devant ces ſaints, avec tant de véhémence, que dans la nuit on les entendoit très-diſtinctement de notre vaiſſeau, quoiqu'il fût éloigné de plus d'un demi-mille de la ville.

LE gouvernement eſt mixte dans ſa forme, mais dans le fait il eſt très-abſolu; il eſt composé du vice-roi, du gouverneur de la ville & d'un conſeil, dont je n'ai pas pu ſavoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire, ſans le conſentement de ce conſeil, dans lequel le vice-roi a voix prépondérante. Cependant le vice-roi & le gouverneur mettent ſouvent un homme en priſon ſuivant leur plaiſir, & l'envoient même à Liſbonne, ſans que ſes amis ou ſa famille ſoient informés des délits dont on l'accuſe, & ſachent quelquefois ce qu'il eſt devenu.

AFIN d'empêcher les habitans de *Rio-Janëiro* de voyager dans la campagne & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamans, le vice-roi eſt le maître de fixer des bornes à peu de milles de diſtance de la ville, & perſonne ne peut les paſſer. Ces richeſſes ſont en ſi grande abondance, que ſans cette précaution, le gouvernement ne pour-

roit pas s'en assurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils saisissent & mettent en prison sur-le-champ quiconque est trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il transgresse les ordonnances.

LA population de *Rio-Janéiro*, qui est considérable, est composée de Portugais, de nègres & de naturels du pays. La ville, qui n'est qu'une petite partie de sa capitainerie ou province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs & 629000 noirs dont plusieurs sont libres; c'est-à-dire, 666000 hommes. Par ce calcul, il y auroit dix-sept nègres pour un blanc. Les Américains, qui travaillent pour le roi dans le voisinage, ne peuvent pas être regardés comme habitans de la capitale. Ils résident dans l'intérieur des terres & viennent tour-à-tour faire le travail qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit salaire. Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

L'ÉTABLISSEMENT militaire est composé de douze régimens de troupes régulières, dont six sont Portugais & six créoles, & de douze autres régimens de milice provinciale. Les habitans se comportent envers les troupes régulières avec beaucoup d'humilité & de soumission : on m'a dit que si quelqu'un manquoit

Ann. 1768. Décembre.

d'ôter ſon chapeau, lorſqu'il rencontre un officier, il ſeroit aſſommé ſur-le-champ. Tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers tous les étrangers qui ont un air au-deſſus du commun. La ſubordination des officiers eux-mêmes, à l'égard du vice-roi, eſt accompagnée de circonſtances également mortifiantes; ils ſont obligés de ſe rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ſes ordres; il leur répond toujours « il n'y a rien de nouveau. » On m'a aſſuré qu'on leur impoſoit cette obligation ſervile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne. Le gouvernement remplit ſon objet, ſi c'eſt-là celui qu'il ſe propoſe.

Chacun conviendra, je penſe, que les femmes des colonies Eſpagnoles & Portugaiſes dans l'Amérique méridionale, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civiliſés de la terre. Quelques perſonnes ont ſi mauvaiſe opinion des femmes de *Rio-Janéiro*, qu'ils ne croient pas qu'il y en ait une ſeule d'honnête parmi elles : cette condamnation eſt ſûrement trop générale; mais l'expérience qu'acquit le docteur Solander pendant qu'il y ſéjourna, ne lui a pas donné une grande idée de leur chaſteté. Il m'a dit qu'à la nuit tombante, elles paroiſſoient aux fenêtres, ſeules ou avec d'autres femmes; &

que, pour distinguer les hommes qu'elles aimoient & qui passoient dans la rue, elles leur jettoient des bouquets; que lui & des Anglois de sa compagnie avoient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade, qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs. Il faut avoir égard aux coutumes locales; ce qui est regardé dans un pays comme une familiarité indécente, n'est dans un autre qu'un simple acte de politesse. Je ne m'étendrai donc pas sur le fait que je viens de rapporter; je me contenterai de dire qu'il est constant.

ANN. 1768. Décembre.

JE n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à *Rio-Janéiro*; mais les églises offrent un asyle au criminel, & notre cuisinier regardant un jour deux hommes, qui sembloient parler ensemble amicalement, l'un d'eux tira tout-à-coup un canif, & le plongea dans le sein de l'autre; celui-ci, ne tombant pas du premier coup, l'assassin le perça d'un second, & s'enfuit. Quelques nègres, qui avoient aussi été témoins de l'événement, le poursuivirent; mais je n'ai pas appris s'il s'échappa ou s'il fut arrêté.

LE peu de pays que nous avons vu dans les environs de la ville, est on ne peut pas plus beau. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le

Ann. 1768. Décembre.

nombre & la beauté ſurpaſſent celles des jardins les plus élégants de l'Angleterre.

On trouve ſur les arbres & les buiſſons une multitude preſque infinie d'oiſeaux, dont la plupart ſont couverts de plumages très-brillants : on diſtingue ſur-tout le colibri. Les inſectes n'y ſont pas moins abondans, & quelques-uns ſont très-beaux ; il ſont plus agiles que ceux d'Europe : cette obſervation doit s'entendre ſur-tout des papillons qui volent ordinairement autour des ſommets des arbres, & qu'il eſt par conſéquent difficile d'attraper, excepté lorſqu'il s'éleve un vent de mer fort, car alors ils ſe rapprochent de terre.

Les bords de la mer & des ruiſſeaux qui arroſent ce pays, ſont chargés de petits crabes, appellés *cancer vocans*; les uns ont des pattes très-larges, les autres les ont extraordinairement petites; cette différence diſtingue à ce qu'on dit les ſexes ; les crabes qui ont de grandes pattes ſont les mâles.

Nous vîmes peu de terres cultivées, la plupart étoient en friche ; & il nous parut que pour le reſte, on y employoit peu de ſoin & de travail. Ils ont de petits jardins, où la plus grande partie de nos légumes d'Europe ſont cultivées, ſur-tout des choux, des pois, des feves, des haricots, des turneps & des navets ; ces légumes ſont inférieurs aux nôtres. Le ſol produit

produit aussi des melons d'eau, des pommes-de-pin, des melons musqués, des oranges, des citrons, des bananes, des manjos, des mammaïs, des noix d'acajou, des noix, des jambos de deux espèces, dont l'une porte un petit fruit noir, des cocos, des noix de palmiers des deux espèces, l'une large & l'autre ronde, & des dattes : c'étoit la saison de tous ces fruits, lorsque nons étions à *Rio-Janéiro*. ANN. 1768. Décembre.

LES melons d'eau & les oranges sont dans leur espèce les meilleurs de tous ces fruits; les pommes-de-pin sont fort inférieures à celles que j'ai mangées en Angleterre; elles sont, il est vrai, plus fondantes & plus douces, mais elles n'ont point de saveur. Je crois qu'elles sont indigènes dans ce pays, quoique nous n'ayions pas oui dire qu'on en trouvât de sauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommiers, qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons, au milieu des légumes. Les melons que nous goûtâmes étoient encore mauvais; ils étoient farineux & insipides, mais les melons d'eau y sont excellens; nous leur trouvâmes une saveur & un degré d'acide que les nôtres n'ont pas. Nous y vîmes encore plusieurs espèces de poires & quelques fruits d'Europe, sur-tout la pomme & la pêche; mais les uns & les autres étoient sans suc & sans goût. Il croît dans les jardins des

ANN. 1768. Décembre.

ignames & du *mandihoca*, qu'aux isles de l'Amérique on appelle *cassada* ou cassave. Nous avons observé plus haut que les gens du pays donnent à la farine le nom de *farinha de Pao*. Le sol produit du tabac & du sucre, mais point de bled; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du Portugal & qui se vend un sheling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos isles de l'Amérique croîtroient dans cette partie du Brésil : cependant les habitans tirent leur café & leur chocolat de Lisbonne.

La plupart des terres que nous avons vues dans les campagnes sont mises en pâturages. On y fait paître de nombreux bestiaux, mais qui sont si maigres qu'un Anglois auroit de la peine à en manger. L'herbe, qui consiste principalement en cresson, est fort courte. Les chevaux & les moutons peuvent la brouter, mais il n'en est pas de même des bêtes à cornes qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir.

Le pays pourroit produire plusieurs drogues utiles : excepté le *pareira brava* & le baume de Copahu, qui sont excellens & qui se vendent à très-bas prix; nous n'en trouvâmes point d'autres dans les boutiques des Apothicaires. Le commerce des drogues & des bois

de teinture se fait probablement au Nord du Brésil; nous n'en apperçûmes aucune trace à *Rio-Janéiro*. ANN. 1768. Décembre.

Nous n'avons pas reconnu d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui servent ici de voitures, comme on emploie les chaises à porteurs parmi nous. Ce sont les Américains qui les fabriquent presque tous.

Il ne nous a pas été possible d'apprendre en quel endroit & à quelle distance de *Rio-Janéiro* sont les mines; elles sont la richesse de la ville : on en cache la situation avec des précautions extrêmes, & il y a des soldats qui font continuellement la garde sur les chemins qui y conduisent. Excepté ceux qui y sont employés, personne ne peut les voir. La curiosité la plus forte excite rarement à l'entreprendre; car on pend sur-le-champ au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une manière incontestable qu'il y avoit affaire.

On tire sûrement beaucoup d'or de ces mines; les travailleurs y courent de si grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 nègres au compte du Roi, pour fouiller les mines. Des témoins dignes de foi nous

ANN. 1768. Décembre.

ont aſſuré que deux ans avant notre arrivée, en 1766, il y en mourut un ſi grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la ville de *Rio-Janéiro* fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

IL y a des mines ſi remplies de pierres précieuſes, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an. On envoie pour cela des ouvriers qui y reſtent un mois plus ou moins; ils reviennent après en avoir ramaſſé la quantité fixée par le Gouvernement, & quiconque, avant l'année ſuivante, eſt trouvé dans ces précieux diſtricts, ſous quelque prétexte que ce ſoit, eſt ſur-le-champ mis à mort.

LES pierres qu'on y trouve ſont des diamans, des topazes de pluſieurs eſpèces, & des améthyſtes. Nous n'avons vu aucun diamant; le Vice-roi en a chez lui un très-grand nombre qu'il vend au nom du Roi de Portugal, mais auſſi cher qu'en Europe. M. Banks acheta des topazes & des améthyſtes pour ſervir d'échantillons. Il y a trois eſpèces de topazes qui ont une valeur très-différente; on les diſtingue par les noms de *pingua d'agua qualidade primeiro*, *pingua d'agua qualidade ſecondo*, & *chryſtallos armerillos* : on les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaiſes, par *octavos*, c'eſt-à-

dire la huitième partie d'une once. Les meilleures coûtent 4 shelings 9 den. Il eſt défendu aux Sujets du Roi, ſous de peines très-ſévères, de faire le commerce de ces pierreries. Il y avoit autrefois des Jouailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte; environ quatorze mois avant notre débarquement, c'eſt-à-dire en 1767, il arriva des ordres de la Cour du Portugal, pour que ces pierreries ne fuſſent plus travaillées qu'au compte du Roi : les Jouailliers, forcés de remettre tous leurs outils au vice-roi, reſtèrent ſans moyens de ſubſiſtance. Les ouvriers qui taillent à préſent ces pierres ſont eſclaves.

ANN. 1768. Décembre.

LA monnoie courante à *Rio-Janéiro* eſt celle du Portugal, qui conſiſte principalement en pièces de 36 shelings; on frappe auſſi dans la ville des pièces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent ſont d'un titre fort bas, & on les appelle *petacks*. Il y en a de différente valeur, qu'on diſtingue aiſément par le nombre de réaux marqué ſur l'un des revers. Il y a encore une monnoie de cuivre, comme celle du Portugal, qui vaut depuis cinq juſqu'à dix réaux. Le réal eſt une monnoie de compte de ce royaume, dont dix valent environ un ſou & demi de France.

LE port de *Rio-Janéiro* eſt ſitué à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. à 18 lieues du cap *Frio*; on le diſtingue

ANN. 1768. Décembre.

par une montagne en pain de ſucre, placée à l'extrémité occidentale de la baie. Comme toute la côte eſt très-élevée & forme pluſieurs pics, on reconnoît plus ſûrement l'entrée du havre par les iſles qui ſont ſituées vis-à-vis, & dont l'une, appellée *Rodonda*, qui eſt haute & ronde comme une meule de foin, ſe trouve à deux lieues & demie au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de l'entrée de la baie. Les deux premières iſles qu'on rencontre en venant de l'Eſt ou du cap *Frio*, ſemblent des rochers; elles ſont près l'une de l'autre à environ quatre milles de la côte. A trois lieues à l'Oueſt de celles-ci, il y en a deux autres qui ſont également voiſines; elles ſont placées en dehors de la baie du côté oriental, & tout près de la côte Le havre eſt bon; l'entrée n'en eſt pas large, mais tous les jours depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoleil couchant, le vent de mer y ſouffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à meſure qu'on approche de la la ville, & il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 braſſes d'eau, fond de vaſe. L'entrée du havre dans la partie la plus étroite eſt défendue par deux forts. Le principal eſt celui de *Sancta-Cruz*, ſitué à la pointe orientale de la baie; nous en avons parlé plus haut. On appelle fort *Lozia* celui qui eſt ſur la pointe occidentale; il eſt bâti ſur un rocher qui

entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille ; le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque fort le fond est embarrassé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable, & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de rochers ; mais on peut éviter tout péril en se tenant au milieu du canal. En entrant dans la baie, la route est d'abord N. $\frac{1}{4}$ N. O $\frac{1}{2}$ O. & N. N. O. un peu plus d'une lieue ; cette route portera le vaisseau le long de la grande rade. En faisant ensuite une lieue de plus au N. O. & O. N. O., on arrive à l'isle des *Cobras*, située devant la ville. Il faut ensuite filer à l'abordage le long de la côte septentrionale de cette isle, & jetter l'ancre au-dessus d'un couvent de Bénédictines, bâti sur une montagne à l'extrémité N. O. de la ville.

JAMAIS nous n'avons vu une plus grande variété de poissons que dans la rivière de *Janéiro* & sur toute la côte. Il se passoit rarement un jour sans qu'on en apportât une ou plusieurs espèces nouvelles à M. Banks. La baie est très-propre à la pêche ; elle est remplie de

...ces isles & de pointes de terre avec un fond bas où l'on peut facilement conduire la seine. Hors de la baie, la mer abonde en dauphins & en grands maquereaux de différentes sortes, qui mordent très-promptement à l'hameçon, & les habitans sont dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

QUOIQUE le climat soit chaud, le pays est très-sain à *Rio-Janéiro*. Pendant que nous y séjournâmes, le thermomètre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés; nous eûmes cependant des pluies fréquentes, & un jour, un vent assez fort.

LES vaisseaux prennent de l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne. Ils débarquent leurs tonneaux sur une grève unie & sablonneuse qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine. On s'adresse au vice-roi qui nomme une sentinelle pour veiller sur les futailles & ouvrir un passage à la fontaine afin qu'elles puissent être remplies.

RIO-JANÉIRO est un très-bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissemens. Le havre est commode & sûr; excepté le pain & la farine de froment, on peut s'y procurer aisément des provisions. Pour suppléer au défaut du pain, il y a des ignames & de la cassave en abondance. On

y achete du bœuf frais ou salé pour environ 4 sols de France la livre; j'ai remarqué déja qu'il étoit très-maigre. Les habitans salent ici leur bœuf, en ôtant les os, & en le coupant en larges tranches, mais minces, qu'ils saupoudrent ensuite de sel & qu'ils font sécher à l'ombre. Si on le tient sec, il conserve sa *bonté* pendant long-tems à la mer. Il est rare de s'y procurer du mouton; les cochons & la volaile sont chers. Le jardinage & les fruits sont très-communs, mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum, des sucres & des melasses excellens, à un prix raisonnable. Le tabac est à bas prix, mais il est de mauvaise qualité. Il y a un chantier pour la construction des vaisseaux, & un ponton pour les mettre à la bande; car comme la marée ne s'élève jamais au-dessus de six pieds, il n'y a pas d'autre manière de visiter la quille.

ANN. 1768. Décembre.

QUAND le bateau qui avoit été envoyé à terre revint, nous le montâmes à bord & nous remîmes en mer.

Fin du Tome troisieme.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le troisième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE WALLIS.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

LIVRE PRMIER.

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME QUATRIÈME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN; *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

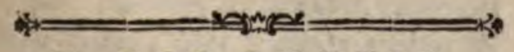
TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez {NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1768, 1769, 1770 & 1771,

Par JACQUES COOK, *commandant le Vaiſſeau du Roi l'*Endéavour.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE III.

Paſſage de Rio-Janéiro *à l'entrée du Détroit de* le Maire. *Deſcription des habitans de* la Terre de Feu.

LE 9 de Décembre, nous obſervâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont pluſieurs avoient un ANN. 1768. Décembre.

ANN. 1768. Décembre.

mille de long, & trois ou quatre cents verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointes, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres & assez semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques, appellées *Caddices*, du genre des *Phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales ou végétales, ni quelle étoit leur origine & leur destination. On avoit remarqué le même phénomène auparavant, lorsque nous reconnûmes, pour la première fois, le continent de l'Amérique méridionale.

Le 11, nous prîmes à l'ameçon un goulu de mer; & pendant que nous l'examinions, nous lui vîmes pousser en dehors & retirer à plusieurs reprises une partie de son corps que nous jugeâmes être son estomac. C'étoit une femelle; & après que nous l'eûmes ouverte, on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le sixième nous parut mort depuis quelque tems.

Il ne nous arriva rien de remarquable

jusqu'au 30; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30, nous parcourûmes un espace de 160 milles, mesurés par le lock, à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns voloient & dont la plupart étoient sur la mer. Plusieurs de ces derniers étoient vivans; ils ressembloient exactement aux *Carabi*, *Grylli*, *Phalanæ*, *Aranea*, & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fussions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces insectes, sur-tout les *Grylli* & les *Aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la *Baie-sans-fond*, par où M. Dalrymple suppose qu'il y a un passage au continent de l'Amérique, & nous pensâmes qu'il y avoit au moins une très-grande rivière dont le débordement avoit amené ces insectes. ANN. 1768. Décembre.

LE 3 Janvier, étant au 4^d 17′ de latitude méridionale, & au 61^d 29′ 45″ de longitude O., occupés à voir si nous n'appercevrions pas l'isle de *Pepys*, nous crûmes, pendant quelque tems, voir une terre à l'Est, & nous y courûmes; il se passa plus de deux heures & demie, avant que nous fussions convaincus 1769. 3 Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

que nous n'avions vu que cette eſpèce de brouillard, appellé par les marins terre de brume.

LES gens de l'équipage commençoient à ſe plaindre du froid, & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme jacquette magellanique, & une paire de grandes chauſſes. La jacquette eſt faite d'une étoffe de laine épaiſſe, appellée *féarnought*, & qui eſt fournie par le Gouvernement. Nous vîmes, de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albatroſs, de veaux marins, de baleines & de marſouins. Le 11, après avoir paſſé les iſles *Falkland*, nous découvrimes à la diſtance d'environ quatre lieues, la côte de la *Terre de Feu*, qui s'étendoit de l'O. au S. E. $\frac{1}{4}$ S.; nous avions ici 35 braſſes de profondeur, fond de vaſe & de petites pierres d'ardoiſe. En longeant la côte au S. E., à la diſtance de deux ou trois lieues, nous apperçûmes de la fumée en pluſieurs endroits; c'étoit probablement un ſignal dont vouloient ſe ſervir les naturels du pays; car elle ne parut plus après que nous eûmes paſſé. Nous reconnûmes le même jour que le vaiſſeau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Oueſt du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35′ de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend ſa direction à l'Oueſt, &

qui peut être caufé par le courant occidental qui vient en tournant le cap *Horn*, à travers le détroit de le *Maire*, & à l'entrée du détroit de *Magellan* (*a*). Ann. 1769. Janvier.

Nous continuâmes à ranger la côte & le 14, nous entrâmes dans le détroit de *le Maire*. La marée montant contre nous, nous chaffoit avec beaucoup de violence; les flots étoient fi élevés à la hauteur du cap *Saint-Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient fur un banc de rochers; & lorfque notre vaiffeau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit fouvent, de forte que le mât de beaupré étoit fous l'eau. Sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le cap *Saint-Diego* & le cap *Saint-Vincent*, où je voulus jetter l'ancre; mais, trouvant par-tout fond de rochers, & la fonde variant depuis 22 jufqu'à 30 braffes, j'envoyai notre maître pour examiner une petite anfe qui étoit à peu de diftance de-là à l'Oueft du cap

(*a*) Le célèbre navigateur, qui découvrit ce Détroit, étoit natif de Portugal; il s'appelle dans la langue de fon pays, *Fernando de Magalhaens*. Les Efpagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhanes*, & les François celui de *Magellan*, qui a été généralement adopté. Un defcendant, au cinquième degré, de ce grand marin, qui vit à préfent à Londres ou dans les environs, a communiqué cette note à M. Banks, en le priant de la faire inférer dans cet ouvrage.

ANN. 1769. Janvier.

Saint-Vincent; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Est du cap *Saint-Vincent* & à l'entrée de l'anse à laquelle je donnai le nom de baie de *Vincent*; devant ce mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons; mais j'appris que la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regarda probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent plusieurs; en les mesurant à la brasse, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds : comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longue de la moitié. MM. Banks & Solander appellèrent cette plante *Fucus giganteus*. Sur le rapport du maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais sans trop me fier à ce qu'il m'avoit

dit, je continuai à ſonder, & je ne trouvai que 4 braſſes ſur un des bancs de rochers; je conclus que je ne pouvois pas ſans riſque mettre à l'ancre, & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous puſſions faire proviſion du bois & de l'eau dont nous avions beſoin. ANN. 1769. Janvier.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins avec le vaiſſeau auſſi près de la côte qu'il me fut poſſible.

ILS y reſtèrent quatre heures, & ils s'en revinrent ſur les neuf heures du ſoir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botaniſtes d'Europe. Ils trouvèrent le pays des environs de la baie en général uni; le fond ſur-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin; ils trouvèrent auſſi de l'eau, du bois & des oiſeaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter*, eſpèce de canelle, appellée *Winterranea aromatica*; on la diſtingue aiſément à ſa feuille large reſſemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les naturaliſtes connoiſſent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton

ANN. 1769. Janvier.

pointu ; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, & elle n'est pas *moins* agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup ; ce sont une espèce de bouleau, appellée *Betula antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges, rouges & blanches, qu'on y voit en grande quantité.

LES personnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrèrent deux de leurs huttes abandonnées, l'une dans un bois épais, & l'autre sur le bord de la côte.

NOUS remontâmes la chaloupe à bord, & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin, du 15, je mis à l'ancre par 12 brasses & demie, sur un fond de rocher de corail ; à un demi-mille de la côte, devant une petite anse que nous prîmes pour le port *Maurice*. Deux des naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement ; il y avoit si peu d'abri en cet endroit, que je ne voulus pas y descendre ; nous mîmes à la voile à dix heures, & les Américains se retirèrent dans les bois.

A deux heures après-midi, nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Bon-Succès*, & après-diné j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, pour chercher une aiguade & parler aux habitans, dont plusieurs s'étoient montrés à nous. Nous débarquâmes à droite de la baie près de quelques rochers, qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie; &, en voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allèrent. MM. Banks & Solander avancèrent environ cent verges devant nous; sur quoi deux Américains revinrent, &, après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se levèrent; & chacun d'eux jetta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers; nous crûmes que c'étoit une manière de quitter leurs armes en signe de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec vîtesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges parderrière. Ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent, de leur part, plusieurs marques grossières d'amitié. On leur donna quelques rubans & des grains de verre, qui leur firent beau-

Ann. 1769. Janvier.

coup de plaiſir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la converſation, *telle qu'elle* pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par ſignes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks & Solander juſqu'au vaiſſeau. Lorſqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous prîmes pour un prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, & qu'il regarde comme un exorciſme. A meſure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorſque quelque choſe, qu'il n'avoit pas encore vue, attiroit ſon attention, il pouſſoit pendant quelques minutes des cris de toutes ſes forces, ſans diriger ſa voix ni vers nous, ni vers ſes compagnons.

Ils mangèrent un peu de pain & de bœuf; mais, à ce qu'il nous parut, ſans beaucoup de plaiſir, quoiqu'ils emportaſſent ce que nous leur donnions & qu'ils ne mangeoient pas; ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie; ils portèrent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curioſité ſemble être une des paſſions en petit nombre qui diſtinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux: ils alloient d'un endroit du vaiſſeau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui ſe pré-

ſentoient à eux, ſans témoigner de l'étonnement & du plaiſir; car les cris de l'exorciſte n'exprimoient ni l'un ni l'autre. ANN. 1769. Janvier.

APRÈS avoir reſté environ deux heures à bord, ils nous firent ſigne qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa ſur-le-champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner; il les débarqua ſains & ſaufs, & les reconduiſit vers leurs compagnons, parmi leſquels il remarqua la même indifférence que nous avions obſervée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empreſſés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroiſſoient pas plus curieux de les entendre: une demi-heure après, M. Banks revint au vaiſſeau, & les Américains quittèrent la côte.

CHAPITRE IV.

Voyage à une Montagne pour chercher des plantes.

LE 16, de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouſe, de M. Green l'aſtronome, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à

Ann. 1769. Janvier.

porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourroient, & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, sembloit être formée d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverser le bois, dans l'espérance de trouver au-delà de quoi se dédommager des peines qu'il se donneroit & de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun botaniste n'avoit encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage sablonneuse & située à l'Ouest de l'endroit où nous faisions de l'eau, & ils continuèrent à monter jusqu'à trois heures après midi, sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils vouloient visiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrein marécageux couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il étoit impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçoient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui jusqu'alors avoit été aussi beau

que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagnée de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage : ils croyoient avoir passé le plus mauvais chemin, n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu. Ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impossible de se traîner plus loin; on alluma du feu, & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derrière pour prendre soin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouse continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes ils eurent de quoi satisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines.

ANN. 1769. Janvier.

LE froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit si fort avancé, qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette monta-

Ann. 1769. Janvier.

gne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avoient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyèrent M. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au sortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le bois où ils pourroient bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrît du froid, tous étoient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'étoit

pas inutile. Le docteur Solander, qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables. Ils conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étoient toujours sur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles étoit M. Buchan, pour préparer

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond, qu'on fit marcher partie de gré & partie de force : mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances, tout fut sans effet: quand on disoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne desiroit rien autre chose que de reposer & de mourir. Le docteur ne renonçoit pas aussi formellement à la vie : il disoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr étoient la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher soutenus en partie sur les broussailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

BIENTÔT après quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réussit ; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres,

ſes membres, & tous ſes muſcles étoient ſi contractés, que ſes ſouliers tomboient de ſes pieds: il conſentit cependant à marcher avec les ſecours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté ſans ſuccès de le mettre en mouvement, M. Banks laiſſa auprès de lui ſon autre noir & un matelot qui ſembloient avoir moins ſouffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui ſe ſeroient ſuffiſamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya enſuite deux de ſes gens qui s'étoient repoſés & réchauffés, eſpérant qu'ils pourroient avec le ſecours de ceux qui étoient reſtés derrière, rapporter Richmond, quand même il ſeroit impoſſible de le réveiller; environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ſes deux hommes revenir ſeuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laiſſé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé perſonne, & que, bien qu'ils euſſent crié à pluſieurs repriſes, on ne leur avoit point répondu. Ce récit fut une cauſe d'étonnement & de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on ſe

ANN. 1769. Janvier.

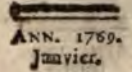
Ann. 1769. Janvier.

souvint qu'une bouteille de rum, qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avoit laissés avec Richmond, s'étoient servi de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre les secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières, on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur-le-champ, & trouvèrent un matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon étoit étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre; on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous

les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire; la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les brouſſailles & ſur un terrein marécageux où chacun d'eux faiſoit des chûtes à tous les pas. Le ſeul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu ſur le lieu même; mais la neige qui étoit ſur terre, celle qui tomboit encore du ciel & celle que les arbres laiſſoient tomber à gros flocons, les mettoit dans l'impoſſibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent dont réduits à la triſte néceſſité d'abandonner ces malheureux à leur deſtinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts juſqu'à une hauteur aſſez conſidérable. ANN. 1769. Janvier.

APRÈS être demeurés ainſi expoſés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été ſaiſis du froid commencèrent à perdre le ſentiment. Entr'autres, Briſcoe, & un des domeſtiques de M. Banks, ſe trouva ſi mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & paſsèrent la nuit dans une ſituation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore davantage par le ſouvenir de ce qui s'étoit paſ-



ANN. 1769. Janvier.

sé & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts, un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, étoit menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin, il leur falloit traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restoit pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avoient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient comment ils pourroient soutenir le froid si la neige continuoit; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étoient alors au milieu de l'été; le 21 Décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même saison de l'année.

ANN. 1769. Janvier.

LA pointe du jour commençant à paroître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroissoit aussi épaisse sur les arbres que sur le terrein, & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoroient combien cette situation pouvoit durer, & ils avoient trop de raisons de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

ILS avoient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances du salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avoient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étoient morts.

QUOIQUE le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osoient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau ; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva

ANN. 1769. Janvier.

d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; ſigne certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briſcoe étoit encore très-mal, mais il dit qu'il ſe croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui, ni ſes compagnons n'euſſent oſé l'eſpérer. Ils étoient cependant preſſés par la faim qui, après un ſi long jeûne, l'emporta ſur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé, &, comme on jugea qu'il ſeroit plus aiſé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à ſa fantaiſie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils ſe préparèrent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût aſſez fondue pour laiſſer le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement ſurpris de ſe trouver ſur le rivage, & beaucoup plus près du vaiſſeau qu'ils ne pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord,

ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois senties en ne les voyant pas revenir le même jour. ANN. 1769. Janvier.

CHAPITRE V.

Passage du Détroit de le Maire. *Description ultérieure des habitans & des productions de la* Terre de Feu.

Le 18 & le 19, la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, & MM. Banks & Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie, & tandis que mes gens étoient occupés à couper des broussailles, ils poursuivirent leur grand objets, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, & retournèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain, qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on

ANN. 1769. Janvier.

ne les avoit pas trompés ſur la diſtance; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçoient ſouvent dans la boue juſqu'aux genoux. Lorſqu'ils furent à une petite diſtance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorſqu'ils les eurent joints, ils ſe mirent à crier, comme ils avoient fait dans le vaiſſeau, ſans s'adreſſer ni aux Anglois ni à leurs compagnons; & ayant continué ces étranges cris pendant quelque tems, ils conduiſirent nos gens au village, qui étoit ſitué ſur une colline aride & couverte d'arbres, auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Elle conſiſte en une douzaine de huttes de la ſtructure la plus groſſière qu'on puiſſe imaginer. Ces cabanes ne ſont autre choſe que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns ſur les autres par leurs ſommets, & formant une eſpèce de cône ſemblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une eſpèce de foin. Du côté ſous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, & qui ſervoit de porte & de cheminée. Ces huttes étoient conſtruites comme celles que nous avions vues dans la baie de *Saint-*

Vincent, & dans l'une desquelles nous avions trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin, répandu à terre, servoit à-la-fois de sièges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres nations sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau. ANN. 1769. Janvier.

LES habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes sont gros & mal faits, leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guère cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jettée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville, & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de *la feuille de figuier*. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie; mais quoiqu'elles soient à peu-près nues, elles

ANN. 1769. Janvier.

ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages, les parties voisines des yeux communément en blanc, & le reste en lignes horizontales rouges & noires; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe; les hommes au poignet seulement; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge, & préféroit un de nos grains de verroterie, même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural; & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seroient regardés comme doux dans les langues les plus perfec-

tionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains, au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *Halleca*; & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *Oodá*. ANN. 1769. Janvier.

IL ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vuident ensuite dans le sac.

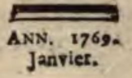
LEURS armes, qui consistent en un arc & des flèches, sont la seule chose que nous ayions trouvée chez ces sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les flèches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit de verre

ANN. 1769. Janvier.

ou de *filex*, barbelée, taillée & ajuſtée avec une grande adreſſe. Nous vîmes auſſi chez eux pluſieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandiſes d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du coté du Nord, puiſqu'il y a pluſieurs années qu'aucun vaiſſeau n'eſt allé au Sud juſqu'à cette partie de *la Terre de Feu*. Nous obſervâmes auſſi qu'ils ne montroient aucune ſurpriſe lorſque nous nous ſervions de nos armes à feu, dont ils paroiſſoient connoître fort bien l'uſage; car un jour quelques-uns d'entre eux retournant du vaiſſeau à terre dans la chaloupe, firent ſigne à M. Banks de tuer un veau marin qui les ſuivoit.

M. de Bougainville qui, au mois de Janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avoit débarqué ſur cette côte au 53^{d} 40′ 41″ de latitude, avoit donné à ce peuple, entre autres choſes, des morceaux de verre; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'aviſa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les ſoins que prit le chirurgien ne purent le ſauver. L'aumônier François fut plus heureux dans l'exercice de ſes fonctions, car il trouva le moyen de lui adminiſtrer le baptême à la dérobée;

& si subtilement, que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays, de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroissoient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems, ils n'ont d'autres ustensiles, ni d'autres meubles que le panier & le sac dont nous avons parlé plus haut, & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayons vu est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages, dont ils font leur unique nourriture, doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvées dans la baie de *Saint-Vincent*, confirment encore cette conjecture.



UNE autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau, ni canot, ni rien de semblable; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils

ANN. 1769. Janvier.

n'éprouvoient point le mal de mer, ſoit dans la chaloupe, ſoit à bord du vaiſſeau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan*, & pénétrant dans l'intérieur de cette iſle, par où ces gens pouvoient être venus, en laiſſant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

ILS ne paroiſſent ſoumis à aucune forme de gouvernement, ni à aucune ſubordination; perſonne n'eſt plus reſpecté qu'un autre; cependant ils vivent enſemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, & que nous ſuppoſons être une cérémonie ſuperſtitieuſe, par l'unique raiſon que nous ne pouvons lui donner un autre objet. Les deux guides qui conduiſirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaiſſeau, étant les ſeuls à qui nous avons entendu pouſſer ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du reſte, ces hommes, les plus miſérables & les plus ſtupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour conſumer leur vie à errer dans ces déſerts affreux, où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, ſans autre habitation qu'une malheureuſe hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes ſéches où le vent, la neige & la

pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture ; ces hommes, dis-je, étoient contens ; ils sembloient ne desirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver ; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs ; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose

ANN. 1769. Janvier.

digne de remarque que leurs chiens aboyent; ce que ne font pas ceux qui font originaires d'Amérique : nouvelle preuve que *le peuple* que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant au fommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans fon expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal fur la furface d'un terrein marécageux, mais fans pouvoir diftinguer de quelle efpèce il étoit.

ON n'y trouve que fort peu d'oifeaux de terre ; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles ; mais les oifeaux d'eau y font en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons prefque point apperçu de poiffons, & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'eft trouvé bon à manger ; mais les coquillages, les lepas & les moules y font en grande abondance.

PARMI les infectes, qui n'y font pas nombreux, il n'y a ni coufins, ni mouftiques, ni aucune efpèce nuifible ou incommode ; ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils fe cachoient; & dès que le tems s'éclairciffoit ils reparoif-foient

t avec toute la vigueur & l'agilité que le ıt le plus chaud auroit pu leur donner. ANN. 1769. Janvier.

M. Banks & Solander ont trouvé une de variété de plantes, dont la plus grande e sont totalement différentes de toutes ; qui ont été décrites jusqu'ici : outre le eau & l'arbre qui porte la canelle de .ter, dont nous avons fait mention ci-dessus, a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui aussi-bien le bouleau, peut être employé pour la pente. Nous ne pouvons pas faire ici l'é-ération de toutes les plantes qu'on y trou-nais comme l'espèce de cresson, appellée *amine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *m antarcticum*, paroissent antiscorbutiques, ›euvent être par-là d'une grande utilité aux pages des vaisseaux qui dans la suite relâ-ont ici, nous donnerons la description de ›lantes.

N trouve ce cresson en abondance dans :ndroits humides, près des sources, & éralement parlant, dans les environs du ge, particulièrement au lieu de l'aiguade s la baie de *Bon-Succès*. Quand il est ıe, c'est alors qu'il est plus salutaire. Il ıpe sur la terre : ses feuilles sont d'un verd r ; elles sont disposées deux à deux & op-ées l'une à l'autre, avec une seule à l'ex-nité, qui communément est la cinquième

ANN. 1769. Janvier.

ſur chaque tige. La plante ſortant de cet état, pouſſe des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, leſquelles ſont ſuivies de longues ſiliques : toute la plante reſſemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

LE céleri ſauvage eſt ſemblable à celui de nos jardins; ſes fleurs ſont blanches, & placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles ſont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément ſur le ſol le plus voiſin de celui qui eſt couvert par la haute marée. On peut le diſtinguer aiſément par le goût, qui tient de celui du perſil. Nous en avons beaucoup mangé, ſur-tout dans la ſoupe, qui, aſſaiſonnée ainſi produiſit les mêmes effets ſalutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long-tems réduits aux alimens ſalés.

LE 22 Janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous ſortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

CHAPITRE VI.

Description générale de la partie Sud-Est de la Terre de Feu *& du Détroit de* le Maire, *avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'Amiral Anson. Instructions sur le passage à l'Ouest dans les mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.*

PRESQUE tous les écrivains qui ont parlé de la *Terre de Feu*, la décrivent comme étant entièrement destituée de bois & couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver ; & ceux qui l'ont vue dans cette saison, peuvent avoir été conduits, par l'aspect qu'elle présente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de Mars, qui répond à notre mois de Septembre ; & nous y étions au commencement de Janvier, qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Ouest du détroit de *le Maire*, &, dès ce moment, nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand

ANN. 1769. Janvier.

Ann. 1769. Janvier.

nous en fûmes plus près, quoique nous vissions çà & là des espaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voisines de la mer nous montroient la plus agréable verdure : les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appellées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nuds. Le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur. Au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbières d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût, & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit, la sonde nous a donné par-tout de 40 à 50 brasses, fond de sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre de Feu* sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté Ouest, non loin de la mer ; & les trois hauteurs appellées les *Trois-Freres*, à environ neuf milles à l'Ouest du cap *Saint-Diego*, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de *le Maire*.

On dit dans le Voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la *Terre de Feu*, quelque bien connue qu'elle

soit, sans avoir aussi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont prises pour les *Trois-Freres* de la *Terre de Feu*, erreur qui leur a fait dépasser le détroit: mais tout vaisseau qui côtoie la *Terre de Feu* sans la perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à reconnoître. Quant à la *Terre des Etats*, que forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la *Terre de Feu* qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de *le Maire* qu'en portant trop loin à l'Est, & en perdant de vue la *Terre de Feu*: mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la *Terre de Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems modéré, & à l'instant même où la marée y porte; ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures: le mieux sera aussi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'aussi près que le vent le permettra. Avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au Sud de la baie de *Bon-Succès*, dans laquelle il sera plus prudent d'entrer si le vent vient du Sud, que de tenter de

ANN. 1769, Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaiſſeau ſur cette *iſle*.

Le détroit, qui eſt borné à l'Oueſt par la *Terre de Feu*, & à l'Eſt par l'extrémité Oueſt de la *Terre de Etats*, a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de *Bon-Succès* eſt à-peu-près vers le milieu du détroit, ſur la *Terre de Feu*; on la découvre tout de ſuite en entrant dans le détroit par le Nord : elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace ſur la terre qui ſe montre comme une grande rade, conduiſant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, environ deux milles & demi : l'ancrage eſt ſûr par-tout, de dix à ſept braſſes d'eau, bon fond; on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau. La marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes, vers les quatre ou cinq heures, & s'élève de cinq ou ſix pieds; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-tems dans le détroit que dans la baie, & le juſant ou le courant qui porte au Nord, deſcend avec une force preſque double de la marée montante.

L'ASPECT de la *Terre des Etats* ne nous a point préſenté l'horreur & l'air ſauvage qu'on lui donne dans la relation du Voyage de l'amiral Anſon. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres; & la terre, quand nous

l'avons vue, n'étoit ni destituée de bois & de verdure, ni couverte de neige. L'isle semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large. ANN. 1769. Janvier.

SUR la côte Ouest du cap de *Bon-Succès*, qui forme l'entrée S. O. du détroit, gît la baie de *Valentin*, dont nous n'avons vu que l'entrée. De cette baie la terre s'étend à l'O. S. O. à vingt ou trente lieues: elle paroît haute & montueuse, & forme différentes baies & anses.

A quatorze lieues au S. O. $\frac{1}{2}$ O. de la baie de *Bon-Succès*, & à deux ou trois lieues de la côte, on trouve *New-Island* ou l'*Isle-Nouvelle*. Sa longueur du N. E. au S. O. est d'environ deux lieues; elle est terminée au N. E. par un mondrain remarquable.. L'isle *Evouts* est située à sept lieues au S. O. de *New-Island*. Un peu à l'O. du S. de cette isle, on rencontre les deux petites isles de *Barnevelt*, qui sont plates, & très-près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, & dont le gisement est à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire*. La pointe S. O. des isles de l'*Hermite* est à trois lieues S. O. $\frac{1}{4}$ S. des isles de *Barnevelt*. Ces isles de l'*Hermite*, qui sont assez hautes, gisent au S. E. & N. Ouest. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule isle ou pour une partie du continent.

Ann. 1769. Janvier.

Pour aller de la pointe S. E. des isles de l'*Hermite* au cap de *Horn*, il faut tourner au S. O. $\frac{1}{4}$ S. dans un espace de trois lieues.

La vue de ce cap & de isles de l'*Hermite*, depuis l'endroit où nous débarquâmes jusqu'au cap, est représentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte : elle comprend aussi le détroit de *le Maire*, & une partie de la *Terre des Etats*.

J'ai vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte : on n'y a point marqué les baies & les passages dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & passages, & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'escadre Hollandoise commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns : ce fut Chapenham, vice-amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du cap *Horn* étoit composée de plusieurs isles. Les instructions que nous ont données sur ces parages les navigateurs de la flotte de l'*Hermite* sont très-défectueuses ; celles de *Schouten* & de *le Maire* sont encore plus mauvaises. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici contiennent des erreurs, non-seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude &

longitude des lieux qui y ſont indiqués. J'aſſurerai pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude ſoit déterminée avec plus d'exactitude que l'eſt celle du détroit de *le Maire* & du cap *Horn* dans la carte que nous préſentons au Public, puiſqu'elle eſt le réſultat de pluſieurs obſervations du ſoleil & de la lune que nous avons faites M. Green & moi. ANN. 1769. Janvier,

La variation de l'aiguille aimantée ſur cette côte eſt de 23 à 25ᵈ E., excepté près des iſles de *Barnevelt* & du cap *Horn* où nous trouvâmes que la déclinaiſon étoit un peu moindre, & ne ſuivoit pas de règles fixes. C'eſt probablement le voiſinage de la terre qui produit ce dérangement; l'eſcadre de l'*Hermite* s'apperçut que toutes les bouſſoles différoient l'une de l'autre, la déclinaiſon de l'aiguille d'inclinaiſon qui fut portée à terre dans la baie de *Bon-Succès*, étoit de 68ᵈ 15′ au-deſſous de l'horizon.

ENTRE le détroit de *le Maire* & le cap *Horn*, quand nous étions près de la côte, nous eûmes un courant très-fort qui avoit ſa direction au N. E.; nous le perdîmes, lorſque fûmes à une diſtance de quinze ou vingt lieues.

LE 26, nous partîmes du cap *Horn*, qui eſt ſitué au 55ᵈ 53′ de latitude S. & au 68ᵈ 13′ de longitude O. Nous ne ſommes allés que juſqu'au 60ᵈ 10′ de latitude Sud; notre longitude étoit alors de 74ᵈ 30′ Oueſt. Nous reconnû-

ANN. 1769. Janvier.

mes par dix-huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de 27ᵈ 9′ Eſt. Comme le tems étoit ſouvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiſeaux, & il rapporta quelques albatroſs & des *coupeurs d'eau.* Nous obſervâmes que les albatroſs étoient plus gros que ceux que avions pris au Nord du détroit. L'un d'eux, que nous meſurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les *coupeurs d'eau* au contraire y ſont plus petits, & ont une couleur plus foncée ſur le dos. Nous écorchâmes les albatroſs; & après les avoir laiſſé tremper dans de l'eau ſalée juſqu'au lendemain matin, nous les fîmes parbouillir : on les mit enſuite cuire dans un peu d'eau douce juſqu'à ce qu'ils fuſſent tendres, & l'on y fit une ſauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainſi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais ſur la table.

Il eſt extrêmement probable, d'après pluſieurs obſervations faites avec beaucoup de ſoin, que depuis notre départ de terre, juſqu'au 13 Février, tems où nous nous trouvâmes au 49ᵈ 32′ de latitude & au 90ᵈ 37′ de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'Oueſt.

Nous étions avancés alors à environ 12ᵈ à l'Oueſt & 3 ½ au Nord du détroit de *Ma-*

gellan, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit juſqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap *Horn*; que, ſuivant l'opinion générale, il vaut mieux paſſer le détroit de *Magellan*; cependant, après avoir quitté le détroit de *le Maire*, nous ne fûmes pas obligés une ſeule fois de riſer entièrement nos huniers. Le *Dauphin*, dans ſon dernier voyage, qu'il fit à la même ſaiſon de l'année que nous, fut trois mois à paſſer le détroit de *Magellan*, ſans y comprendre le tems qu'il reſta au port *Famine*. D'après les vents que nous eûmes, je ſuis perſuadé que ſi nous avions pris notre route à travers ce paſſage, un ſéjour ſi long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrêts, inconvéniens que nous n'eûmes point à ſouffrir. Mais, en ſuppoſant qu'il vaille mieux doubler le cap que de paſſer le détroit de *Magellan*, on pourra toujours demander s'il eſt plus à propos de faire route par le détroit de *le Maire*, ou de tirer à l'Eſt & de tourner la *Terre des Etats*. Le lord Anſon, dans ſon voyage, avertit que « tous les bâtimens qui font voile dans la » mer du Sud, au lieu de traverſer le détroit » de *le Maire*, devroient toujours gagner à

ANN. 1769. Février.

ANN. 1769. Février.

„l'Eſt de la *Terre des Etats*, & courir con„tinuellement au Sud, juſqu'au 61 ou 62′ „de latitude, avant de mettre le cap à „l'Oueſt.„ Mais, ſuivant moi, la traverſée du détroit peut être préférable dans quelques circonſtances, tandis que, dans d'autres, il vaudra mieux ſe tenir à l'Eſt de la *Terre des Etats*. Si on rencontre la terre à l'Oueſt du détroit & que le vent ſoit favorable pour le traverſer, je crois qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de perdre ſon tems à tourner la *Terre des Etats*. Je ſuis convaincu d'ailleurs qu'en ſe conformant aux avis que j'ai donnés, on peut paſſer le détroit ſans danger. Si on rencontre la terre à l'Eſt du détroit, & que le vent ſoit orageux ou contraire, je crois qu'il ſeroit plus à propos de faire le tour de la *Terre des Etats*. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anſon, recommander de gagner juſqu'au 61 ou 62′ de latitude, avant de mettre le cap à l'Oueſt. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on ſuppoſe qu'il eſt néceſſaire d'éviter en allant ſi loin vers le Sud; & en effet, comme les vents ſoufflent preſque continuellement de ce rumb, il n'eſt guère poſſible de ſuivre cet avis. Le navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au Sud en ſerrant le vent; en courant ſur ce bord, il voguera

non-ſeulement au Sud, mais à l'Oueſt. Si le vent change vers le Nord de l'Oueſt, ſa route à l'Oueſt ſera conſidérable. Il ſera très-à-propos de s'avancer ſuffiſamment à l'Oueſt pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord; la prudence des marins leur ſuggérera néceſſairement cette précaution. ANN. 1769. Février.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer groſſe, avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.

CHAPITRE VII.

Suite du paſſage du cap Horn *aux nouvelles iſles découvertes dans la mer du Sud. Deſcription du giſement & de la forme de ces iſles. Détails ſur les habitans & ſur pluſieurs incidens qui nous ſurvinrent pendant la route & lors de l'arrivée du vaiſſeau.*

NOUS RECONNUMES, par l'obſervation & par le lock, que le premier de Mars nous étions au 38d 44′ de latitude S., & au 110d 33′ de longitude O. Un tel accord dans ces deux meſures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardé comme très-extraordinaire; il eſt démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du cap *Horn*, nous ne trou- 1 Mars.

ANN. 1769, Mars.

vâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau : il en résulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une considérable étendue ; car on trouve toujours des courants, lorsque la terre n'est pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues, ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

UN grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante deux dans un jour ; ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de *bois*, toutes deux de la même espèce, & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux, & venoient avec eux de la terre que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande sèche, qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flottoit sur l'eau ; elle étoit très-différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avoit, au lieu de suçoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffres aiguës, ressemblantes à celles du chat, & qui se retiroient comme celle-ci dans un fourreau. Nous fimes avec cette sèche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangée.

albatrofs commencèrent à nous quitter, ...is le 8, nous n'en vîmes plus. Nous ... notre route, fans qu'il nous ar... ...marquable jufqu'au 24. Ce jour... ...s des hommes, qui faifoient la ...ant la nuit, nous rapportèrent ...voient vu paffer un morceau de bois ... du vaiffeau, & que la mer qui étoit agitée, ...e calma tout-à-coup & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avoit une terre au-deffus du vent, mais je ne crus pas devoir faire des recherches fur ce que je n'étois pas sûr de rencontrer; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des ifles qui furent découvertes par Quiros, en 1606. Notre latitude étoit de 22^d 11′ S., & la longitude de 127^d 55′ Oueft.

ANN. 1769. Mars.

LE 25, fur le midi, un des foldats de Marine, jeune-homme d'environ vingt ans, fut mis en fentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde, un de mes domeftiques faifoit dans le même endroit des bourfes de tabac avec une peau de veau marin; il en avoit promis une à quelques-uns de fes camarades, en refufant la même grace au jeune-homme qui la lui avoit demandée plufieurs fois; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domeftique, appellé précipitamment quelque

Ann. 1769. Mars.

part, chargea la sentinelle de veiller sur sa peau, sans faire attention à ce qui venoit de se passer entr'eux. Le jeune soldat en prit une piece; l'autre qui s'en apperçut à son retour, se mit en colere. Après quelque altercation, il se contenta de la reprendre, & déclara que, pour une affaire si minutieuse, il ne porteroit pas ses plaintes aux Officiers. Un des soldats entendit la dispute, en apprit le sujet, & le dit aux autres, s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéressé, ils firent au coupable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes; ils exagérèrent sa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accusoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde, une chose dont ont lui avoit confié le dépôt; ils ajoutèrent qu'ils se croiroient déshonorés, s'ils avoient désormais aucune communication avec lui. Le sergent en particulier lui dit que si l'homme qu'il avoit volé ne portoit ses plaintes, il les porteroit lui-même; & que sa probité souffriroit si le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'insultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune-homme se retira dans son hamac accablé de désespoir & de honte. Le sergent bientôt après alla le trouver, & lui ordonna de le suivre sur le tillac; il obéit sans répliquer;

mais,

mais, comme c'étoit ſur la brune, il s'échappa du ſergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques perſonnes qui crurent qu'il alloit ſur l'avant du vaiſſeau : lorſqu'enſuite on fit des recherches après lui, on trouva qu'il s'étoit jetté dans la mer. On m'inſtruiſit pour la premiere fois du vol & de ſes ſuites.

ANN. 1769. Mars.

Nous regrettâmes d'autant plus la perte de ce jeune-homme, qu'il étoit très-paiſible & très-induſtrieux, & que le ſujet en lui-même, pour lequel il avoit terminé ſa vie, ſuppoſoit une ame élevée. Le déshonneur n'eſt inſupportable qu'aux caractères de la trempe du ſien.

Iſle du Lagon.

Le 4, ſur les dix heures du matin, Briſcoë, domeſtique de Mr Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au Sud; j'y courus ſur-le-champ, & je trouvai que c'étoit une iſle de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre, qui environne le lagon, eſt en pluſieurs endroits très-baſſe & très-étroite, ſur-tout du côté du Sud, où elle conſiſte principalement en une bande de rochers, on remarque la même choſe à trois endroits ſur la côte du Nord; de ſorte que la terre étant ainſi diviſée, elle reſſemble à pluſieurs iſles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'iſle, il y a un grand arbre, ou un grouppe d'arbres qu'on prendroit

touppes de palmiers, qui ressemblent de loin des monticules : pour nous, qui excepté les montagnes affreuses de la *Terre de Feu*, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer, ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette isle est située au 18d 47′ de latitude S., & au 139d 28′ de longitude O.; nous lui donnâmes le nom d'*Isle du Lagon*. La déclinaison de l'aiguille étoit de 22d 54′ Est.

ANN. 1769. Mars.

A une heure après midi, nous fîmes voile à l'Ouest, &, sur les trois heures & demie, nous découvrîmes terre une seconde fois vers le N. O.; nous y arrivâmes au soleil couchant, & nous vîmes que c'étoit une petite isle basse, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'apperçûmes point d'habitans; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier, quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure : cette isle est par le 18d 35′ de latitude S., & au 139d 48′ de longitude O., éloignée de l'isle du *Lagon* d'environ sept lieues, dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de cap *Trumb*. Je découvris, à l'inspection de la côte, que la marée étoit basse dans l'endroit où nous étions; j'avois observé à l'isle du *Lagon*, que la marée

Cap Trumb.

ANN. 1769. Mars.

étoit haute, ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux; d'où je conclus que *la lune*, étant au S. ¼ S. E. ou au Sud, produit *la haute marée*.

Isle de Bow.

NOUS continuâmes notre route par un bon vent alisé, & un tems agréable: le 5, sur les trois heures après midi, nous découvrîmes terre à l'Ouest; c'étoit une isle basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant; elle a dix ou douze lieues de circonférence; plusieurs de nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire: elle ressembloit exactement à un arc; le contour de l'arc & la corde étoient formés par la terre, & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux; la corde étoit une grève plate, où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation; nous n'y vîmes rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avoient placées. L'isle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie

de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figure & de couleur différentes; en d'autres endroits pourtant, il nous sembla que le terrein étoit dépouillé & aussi bas que la corde; quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit au milieu; nous ignorons si elles ne se sont point trompées. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant, en face de la grève plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre : nous jugeâmes alors que nous étions à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc. Nous y sondâmes & nous ne trouvâmes point de fond à 130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, & nous perdîmes tout-à-coup la terre de vue; remettant à la voile, avant que la ligne de sonde fût entièrement retirée, nous gouvernâmes en observant le son des brisans que nous entendîmes distinctement, jusqu'à ce que nous fussions loin de la côte. ANN. 1769. Mars.

PAR la fumée que nous vîmes en différens endroits, nous reconnûmes que l'isle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *Isle de l'Arc.* Après que nous eûmes dépassé l'isle, M. Gore, mon second Lieutenant, dit qu'il avoit apperçu de dessus le

ANN. 1769. Mars.

ti lac plusieurs naturels du pays, qui étoient sous des arbres, qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette isle est située au 18ᵈ 23′ de latitude S., & au 141ᵈ 12′ de longitude O.; la déclinaison de l'aiguille étoit de 5ᵈ 38′ Est.

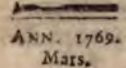
Les Grouppes.

LE lendemain, 6, sur le midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'Ouest; nous en approchâmes vers les trois heures : il nous parut que c'étoit deux isles ou plutôt un grouppe d'isles, qui s'étendoient du N.O $\frac{1}{4}$ N. au S.E. $\frac{1}{4}$ S. dans un espace d'environ neuf *lieues*. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large; elles sont environnées par des isles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

CES isles, placées dans toute sorte de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix *milles* de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large; nous vîmes sur toutes des arbres de différentes espèces, & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces isles est située au 18ᵈ 12′ de la latitude S., & au 142ᵈ 42′ de longitude O., à vingt-cinq lieues

à l'O. $\frac{1}{2}$ N. de l'extrémité occidentale de l'isle de l'*Arc*. Nous rangeâmes la côte S. O. de cette isle, & nous entrâmes dans une baie, dont le gisement est au N. O. de la pointe la plus méridionale du grouppe : on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage, sans beaucoup de houle sur la côte. A trois quarts de mille du rivage, la sonde ne nous rapporta point de fond par 1000 brasses; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

Sur ces entrefaites, plusieurs des habitans s'assemblerent sur la côte; quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les passer. Sur cela, nous voguâmes à petites voiles le long de la côte; dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'isle, six Indiens, qui s'étoient tenus pendant quelque tems vis-à-vis du vaisseau, lancèrent sur-le-champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & nous imaginâmes qu'ils avoient dessein de venir à bord. En conséquence, nous mîmes à la cape, mais ils s'arrêtèrent, comme leurs camarades, sur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de suite, parce que nous apperçûmes deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés; ces messagers alloient en grande hâte, tantôt marchant à


ANN. 1769. Mars.

guet & tantôt nageant autour du récif; enfin il arrivèrent; les Indiens, qui étoient à bord des deux pirogues, ne faisant plus de *dispo*-tions pour s'avancer après avoir reçu le messager, nous crûmes qu'ils avoient résolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems & nous nous éloignâmes; lorsque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous apperçûmes quelques-uns des habitans qui nous suivoient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre; & quoiqu'ils eussent passé le récif, ils s'en retournèrent bientôt après.

SUIVANT ce que nous avons pu connoître des naturels du pays, lorsque nous étions le plus près de la côte, ils sont à-peu-près de notre taille & bien faits. Il nous sembla qu'ils étoient nuds & d'un teint brun; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête, & formoient par-derrière une espèce de touffe. La plupart portoient deux armes dans leurs mains, l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel étoit un petit nœud taillé à-peu-près comme la pointe d'une lance; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaye; ce qui pouvoit en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent

en mer, ſous nos yeux, ne pouvoient guère porter plus des trois hommes qui y entrèrent; il eſt vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient ſix ou ſept hommes à bord, & que dans l'une on avoit hiſſé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de ſix pieds au-deſſus du plat bord, & dont ils formèrent une eſpèce de banne, lorſque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous ſuivoit en mer, portoit une voile peu différente d'un tréou anglois, & preſque auſſi élevée que celle dont on ſe ſerviroit dans un bateau Anglois de la même grandeur.

ANN. 1769. Mars.

LES hommes, qui ſe tinrent ſur la côte vis-à-vis de notre bâtiment, firent pluſieurs ſignaux; il n'eſt pas aiſé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer ou nous inviter de deſcendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux; ils répliquèrent en faiſant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs diſpoſitions à l'épreuve, en entreprenant de débarquer : l'iſle étoit peu conſidérable; & comme nous n'avions beſoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que, pour ſatisfaire une ſimple curioſité, il auroit été imprudent & cruel de haſarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre ſupériorité. Dailleurs nous eſpérions rencontrer

ANN. 1769. Mars.

bientôt l'isle où nous devions faire nos obser-vations astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connoissant nos forces, nous admettroient sans opposition, & que, par leur entremise, les isles voisines nous feroient le même accueil, si nous desirions d'en profiter.

Nous avons donné à ces isles le nom de *Grouppes*.

Isles des oiseaux ou Bird-Island.

Le 7, à la pointe du jour & vers les six heures & demie du matin, nous découvrîmes au Nord une autre isle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrein en étoit très-bas, & il y avoit une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'isle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela que nous l'appellâmes *l'Isle des Oiseaux* ou *Bird-Island*.

Elle est située au $17^{d}\ 48'$ de latitude S., & au $143^{d}\ 35'$ de longitude O., à dix lieues O. $\frac{1}{2}$ N. de l'extrémité occidentale des *Grouppes*. La déclinaison de la boussole y est de $6^{d}\ 32'$ Est.

Chain-Island ou Isle de la Chaîne.

Le 8, vers les deux heures après midi, nous apperçûmes terre au Nord; & au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'isles basses, couvertes

de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une seule isle ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites isles & les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Island, Isle de la Chaîne*. Nous jugeâmes que sa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit à-peu-près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, & nous apperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'isle étoit habitée. Le milieu de l'isle est au 17^d 23′ de latitude S. & au 145^d 54′ de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'isle des *Oiseaux*. Nous trouvâmes, pas différens azimuths, que la déclinaison de l'aiguille étoit de 4^d 54′ Est. ANN. 1769. Mars.

LE 10, nous eûmes, pendant la nuit, un gros tems, avec de la pluie & des éclairs: la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N.O. $\frac{1}{4}$ O., l'isle que les naturels du pays appellent *Maitea*, & à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'isle d'*Osnabruk*; c'est une isle élevée & ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud: en la regardant de ce point de vue

ANN. 1769. Mars. où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute; mais quand on la voit restant au Nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle étoit au 17^{d} 48′ de latitude S., & au 148^{d} 10′ de longitude O., à quarante-quatre lieues O. $\frac{1}{4}$ S. O. de l'isle *de la Chaîne*.

CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'*Endéavour *à* Otahiti, *appellée par le capitaine Wallis*, Isle du Roi Georges III. *Règles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootahah & Toubouraï Tamaïdé.*

11 Avril. LE 10 Avril, quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'isle pour laquelle nous étions destinés, nous rapportèrent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver; mais ce qu'on voyoit étoit si obscur, que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant, pour savoir si c'étoit terre. Cependant le lendemain, dès les six heures, nous nous apperçûmes que nos

gens ne s'étoient pas trompés; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ Nord Nous reconnûmes que c'étoit l'isle que le capitaine Wallis avoit nommée *l'Isle de Georges III.* Le calme & le défaut de vent différèrent notre approche; de sorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guère plus près que la nuit précédente. Sur les sept heures, il s'éleva une brise; &, avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisoient voile vers notre vaisseau: il y en eut peu qui voulussent s'approcher; & nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montoient celles-ci de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes planes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho*; nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportoient comme un témoignage de paix & d'amitié; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils desiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur-le-champ nous les attachâmes parmi les agrêts, sur quoi ils nous témoignèrent la plus grande satisfaction. Nous ache-

ANN. 1769. Mars.

Ann. 1769. Avril

tâmes leur cargaison, qui consistoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un si long voyage.

Nous naviguâmes à petites voiles, pendant toute la nuit, sur des fonds de 12 à 22 brasses, & vers les sept heures du matin, nous mîmes à l'ancre par 13 brasses, dans la baie de *Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matavaï*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'isle, qui nous apportoient des cocos, un fruit qui ressemble à la pomme, du fruit-à-pain & quelques petits poissons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache; nous refusâmes de l'acheter, parce que, si nous leur en avions donné ce prix, ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la suite, & nous n'aurions pas pu, par cet échange, nous procurer tous les cochons dont nous avions besoin. Le fruit-à-pain croît sur un arbre qui est à-peu-près de la grandeur d'un chêne moyen; ses feuilles, d'une figure ovale, ont souvent un pied & demi de long; elles ont des sinuosités profondes, comme celles du figuier, auxquelles elles ressemblent par la consistance, la couleur & le suc laiteux & blanchâtre qu'elles distillent lorsqu'on les rompt. Le fruit est à-peu-près de la grosseur & de la



ſorme de la tête d'un enfant; ſa ſurface eſt compoſée de rézeaux qui ne ſont pas fort différens de ceux de la truffe : il eſt couvert d'une peau légère, & a un trognon de la groſſeur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange ſe trouve entre la peau & le trognon; elle eſt auſſi blanche que la neige, & a un peu plus de conſiſtance que le pain frais; on la partage en trois ou quatre parts, & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'inſipide, a une douceur aſſez approchante de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaut de Jéruſalem.

ANN. 1769. Avril.

PARMI les Indiens d'*Otahiti* qui vinrent près du vaiſſeau, il y avoit un vieillard, nommé *Owhaw*, qui fut reconnu par M. Gore & par pluſieurs autres qui avoient ſuivi le capitaine Wallis dans cette iſle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile, & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ſes compagnons; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable, eſpérant en retirer les mêmes avantages.

COMME notre ſéjour dans l'iſle ne devoit probablement pas être court, il falloit que les marchandiſes que nous avions apportées pour commercer avec les naturels du pays, ne diminuaſſent pas de valeur; ce qui ſeroit arrivé

ANN. 1769. Avril.

ſûrement ; ſi chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs il ſe ſeroit élevé néceſſairement de la confuſion & des diſputes, s'il n'y avoit pas eu de règles dans les marchés, je rédigeai les ſuivantes, & j'ordonnai qu'on les obſervât ponctuellement.

*Règles à obſerver par toutes les perſonnes appartenantes à l'*Endéavour, *Vaiſſeau de Sa Majeſté, pour établir un commerce régulier & uniforme avec les habitans de l'*Iſle Georges.

« 1.° ON s'efforcera, par tous les moyens » honnêtes, d'entretenir une bonne intelli- » gence avec les naturels du pays, & on » les traitera avec toute l'humanité imagi- » nable.

» 2.° IL y aura une ou pluſieurs perſonnes » nommées pour commercer avec les natu- » rels du pays, des denrées, fruits & autres » productions de la terre. Excepté ces prépo- » ſés, aucun officier, matelot ou autre per- » ſonne appartenante au vaiſſeau, ne pourra » faire ou entreprendre aucune eſpèce d'é- » change, ſans en avoir obtenu la permiſ- » ſion.

» 3.° QUICONQUE ſera employé à terre, » pour quelque ſervice que ce ſoit, ſe con- » formera ſtrictement aux ordres qu'il aura

» reçus ;

» reçus; si, par négligence, il perd quelques » armes ou ustensiles, ou si on les lui dérobe, » on lui en retiendra la valeur entière sur sa » paie, suivant la coutume de la marine en » pareil cas, & il sera en outre puni, suivant » la nature du cas.

ANN. 1769. Avril.

» 4.° LA même peine sera imposée à quiconque sera convaincu d'avoir distrait, offert en » échange, ou trafiqué quelque provision du » vaisseau, de quelque espèce qu'elles soient.

» 5.° ON ne pourra échanger aucune espèce de fer, ou instrumens faits de ce métal, » ni aucune espèce d'étoffes, ou autres articles » utiles ou nécessaires, à moins que ce ne soit » contre des comestibles. »

DÈS que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami *Ohwaw* & un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçoient au moins par leurs regards, que nous étions les bien venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous, se prosterna si bas, qu'il étoit presque rampant sur ses mains & ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de

Ann. 1769. Avril.

paix, qu'on ſait avoir été en uſage parmi les anciennes & puiſſantes nations de l'*hémiſphère* ſeptentrional, la branche verte d'*un arbre.* Nous le reçûmes avec des regards & des geſtes d'amitié & de contentement; lorſque nous obſervâmes que chacun d'eux tenoit une branche à ſa main, ſur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait ſon eau; quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrein en arrachant toutes les plantes: *alors* les principaux d'entre eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par ſignes à faire la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous étions empreſſés à les ſatisfaire; &, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les ſoldats de marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux *ſur ceux* des Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes enſuite notre marche, & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre, par ſignes, que nous pouvions occuper ce canton; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade diſſipa la timidité des

Indiens, que la ſupériorité de nos forces leur avoit inſpirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent paſſer à travers les bois. Chemin faiſant, nous diſtribuâmes de la verroterie & d'autres petits préſens, & nous eûmes la ſatisfaction de voir qu'ils leur faiſoient beaucoup de plaiſir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étoient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, ſituées ſous ces arbres, n'ont, pour la plupart, qu'un toit, ſans enceintes ni murailles, & toute la ſcène réaliſe ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre courſe, nous n'avions apperçu que deux cochons & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première claſſe. Ils ſoupçonnèrent que les chefs s'étoient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit ſitué, dans le premier voyage, ce qu'ils appelloient le palais de la reine; mais nous n'en trouvâmes aucun veſtige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin, & à faire des efforts pour découvrir la *nobleſſe* dans ſes retraites.

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

DÈS le grand matin du 13, avant que
fussions sortis du vaisseau, quelques *piro*
dont la plupart venoient du côté de l'O
s'approchèrent de nous. Deux de ces piro
étoient remplies d'Indiens qui, par leur m
tien & leur habillement, paroissoient être
rang supérieur. Deux d'entre eux vinre
bord & se choisirent parmi nous chacu
ami; l'un, qui s'appelloit *Matahah*,
M. Banks pour le sien, & l'autre s'adre
moi; cette cérémonie consista à se dépo
d'une grande partie de leurs habillemens
nous en revêtir. Nous présentâmes en r
à chacun une hache & quelques verrot
Bientôt après, nous montrant le S. O.
nous firent signe d'aller avec eux dan
endroits où ils demeuroient; comme je vo
trouver un havre plus commode &
de nouvelles épreuves sur le caractère d
peuple, j'y consentis.

JE fis équiper deux bateaux, & je m'em
quai, accompagné de MM. Banks & *Solan*
de nos officiers & de nos deux amis Indi
Après un trajet d'environ une lieue, ils n
engagèrent par signes à débarquer, & n
firent entendre que c'étoit-là le lieu de
résidence. Nous descendîmes à terre, au m
d'un grand nombre de naturels du pays,
nous menèrent dans une maison beauc

plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, *Tootahah*; à l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit aporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur, qui n'étoit point désagréable. La pièce que reçut M. Banks, avoit onze verges de long & deux de large; il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction, qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est tems de parler des femmes.

ANN. 1769. Avril.

APRÈS ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons, que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous étoit facile de profiter: elles ne nous paroissoient avoir aucune espèce de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offroient. Ex-

Ann. 1769. Avril.

cepté le toit, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout, & ne préſentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſeyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laiſsèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarroiſſoient beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux appriſes; après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta, & lui en avoir donné un autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, *ami*; le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes ſon offre & nous dînâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeoient du poiſſon & nous en préſentèrent; mais ce mets n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes.

PENDANT cette visite, une femme de notre hôte, appellée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'étoit pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandises qui étoient à sa portée. Cette scène auroit pu devenir plus intéressante & plus curieuse, si elle n'avoit pas été interrompue par un incident sérieux. M. Solander & M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu un petite lunette dans un boite de chagrin, & le second sa tabatière. Malheureusement cet évènement mit fin à la bonne humeur de la compagnie,

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

On porta des plaintes au chef sur le délit ; &, afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, sembloient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portoit sur son visage des marques de confusion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où il y avoit une grande quantité d'étoffes ; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant signe que si cela pouvoit expier l'action qui venoit de se commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejetta cette offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé *sortit* alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de désordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à ses côtés ; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put par signes. Le chef revint, portant en sa main la taba-

tière & la boîte de la lunette & il les rendit. La joie étoit peinte ſur ſon viſage avec une force d'expreſſion qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle étoit vuide; la phyſionômie de Toubouraï Tamaïdé changea ſur-le-champ; il prit M. Banks une ſeconde fois par la main, ſortit précipitamment avec lui hors de la maiſon, ſans prononcer une ſeule parole, & le conduiſit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorſqu'ils furent à environ un mille de diſtance de la maiſon; ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empreſſement, & continua ſon chemin en la portant à ſa main. M. Solander & M. Monkhouſe les avoient ſuivis; ils arrivèrent enfin à une maiſon où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit ſigne à nos Meſſieurs de lui donner auſſi quelques verroteries; ils ſatisfirent à ſa demande; & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été dépoſées ſur le plancher, la femme ſortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occaſion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos préſens avec une inflexible réſolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

l'injure qu'on lui avoit faite. Il ne put pas s'en dispenser ; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatière. Mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passoit au millieu d'un peuple, dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens, qui feroit honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.

CHAPITRE IX.

Lieu choisi pour notre observatoire & pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois, & suite de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du Vaisseau & à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, & la manière dont ils disposent de leurs morts.

LE LENDEMAIN 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, vinrent à bord de

notre vaiſſeau; ils nous apportèrent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchiſſemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandiſes qui nous paroiſſoient leur faire plus de plaiſir. ANN. 1769. Avril.

DANS le petit voyage que je fis à l'Oueſt de l'iſle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions; je me décidai à aller à terre, & à choiſir un canton commandé par l'artillerie du vaiſſeau, où je puſſe conſtruire un petit fort pour notre défenſe, & me préparer à faire nos obſervations aſtronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai ſans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'aſtronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, ſur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dreſsâmes une petite tente, qui appartenoit à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaiſſeau Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étoient raſſemblés autour de nous; mais il nous ſembla que c'étoit ſeulement pour nous regarder, car ils n'avoient aucune eſpèce

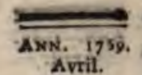
ANN. 1769. Avril.

d'armes. J'ordonnai néanmoins, qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroiſſoit un chef, aucun autre ne paſſât la ligne que j'avois tracée. Je m'adreſſai aux deux perſonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par ſignes que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'enſuite nous nous en irions. Je ne ſais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays ſe comportèrent avec une déférence & un reſpect qui nous causèrent à-la-fois du plaiſir & de la ſurpriſe; ils s'aſſirent paiſiblement hors de l'enceinte & regardèrent, ſans nous interrompre, juſqu'à la fin des travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes lorſque nous débarquâmes dans cet endroit, nous ſoupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avoit ceſſé de nous faire ſigne de ne pas aller dans les bois; c'eſt pour cela, que, malgré ſon avis, nous réſolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize ſoldats de marine & un officier ſubalterne pour garder la tente, nous partîmes, ſuivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traverſant

une petite rivière, qui étoit ſur notre paſſage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira ſur ces oiſeaux & en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tombèrent ſur-le-champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'exploſion du fuſil; peu de tems après cependant ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin ſans être alarmés par deux coups de fuſil que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres, mais Owhaw nous eut bientôt raſſemblés, & d'un geſte de la main, il renvoya tous les Indiens qui nous ſuivoient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes diſpoſitions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raiſons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque déſaſtre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille & en y arrivant, nous n'y trouvâmes que nos gens.

ANN. 1769. Avril.

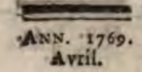
NOUS apprîmes qu'un des Indiens qui étoit reſté autour de la tente, après que nous en fûmes ſortis, guettant le moment d'y


ANN. 1769.
Avril.

entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit arraché son fusil; l'officier qui commandoit le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes; ils observèrent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le poursuivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil; nous sûmes par la suite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni blessé.

OWHAW, qui ne nous avoit point quittés, observant qu'il n'y avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fût possible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contens de ce qui s'étoit passé dans la journé.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle, à qui on avoit arraché son fusil, avoit été attaquée & jettée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que si Owhaw n'étoit pas instruit qu'on formeroit quelque entreprise contre les soldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des soupçons; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter: d'autres expliquèrent son importunité par le desir qu'il avoit que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puisque M. Banks venoit de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auroient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'élever une querelle, s'ils n'avoient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque insulte; on appuyoit ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des



ANN. 1769. Avril.

branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

Le lendemain au matin, 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avoit abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, & je l'amarrai de manière qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie, & en particulier à l'endroit que j'avois désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étoient à-peu-près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits: nous crûmes reconnoître qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais.

Le 17, au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de payſages & de figures : c'étoit un jeune-homme ſage, laborieux & ſpirituel, qu'il regretta beaucoup; il eſpéroit, par ſon entremiſe, montrer à ſes amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ſes habitans : il n'y avoit aucune autre perſonne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été ſujet à des accès d'épilepſie : il en fut attaqué ſur les montagnes de la *Terre de Feu*, & cette diſpoſition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contracté pendant la navigation mit fin à ſa vie : on propoſa de l'enterrer ſur la côte, mais M. Banks penſa que cette démarche offenſeroit peut-être les naturels du pays, dont nous ne connoiſſions pas encore entièrement les uſages & les coutumes, & nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de ſolemnité que la ſituation où nous nous trouvions put le permettre.

ANN. 1769, Avril.

Le matin de ce même jour, nous reçûmes une viſite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé & Tootahah, qui venoient de l'Oueſt de l'iſle; ils apportoient avec eux, comme emblêmes de la paix, non pas de ſimples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point ſe haſarder à venir à bord

ANN. 1769. Avril.

avant que nous les eussions acceptés; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté; ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le soir, nous allâmes à terre & nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée, afin d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter; mais le tems fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

Le 18, à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau, nous commençâmes alors à construire notre fort; pendant que les uns étoient occupés à creuser les retranchemens, d'autres coupoient les piquets & les fascines. Les naturels du pays qui s'étoient rassemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement; ils alloient chercher dans le bois les fascines & les piquets, d'un air fort empressé: nous respections leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les

pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrein où nous construisîmes notre fort étoit sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrième étoit bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour, nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage, & les Indiens nous apportèrent tant de fruits-à-pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même-tems par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre, pour la première fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

ANN. 1769. Avril.

LE lendemain au matin, 19, notre ami Toubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa famille, mais encore

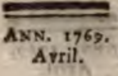
Ann. 1769. Avril.

le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir, & nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous ; bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenoit à Toubouraï Tamaïdé, qui paroissoit lui servir de tems-en-tems de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays ; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur-le-champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servoit de sauce ; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi sa femme Tomio amena à la tente un jeune-homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable ; ils sembloient tous deux le reconnnoître pour

leur fils : mais nous découvrîmes dans la ſuite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune-homme, & un autre chef qui nous étoit venu voir, s'en allèrent le ſoir du côté de l'Oueſt, & Toubouraï Tamaïdé & ſa femme s'en retournèrent à l'habitation ſituée aux bords du bois. ANN. 1769. Avril.

M. Monkhouſe, notre chirurgien, s'étant promené le ſoir dans l'iſle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente ; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé ſur une eſpèce de bière ſoutenue par des poteaux, ſous un toit que les Otahitiens paroiſſoient avoir dreſſé pour cette cérémonie ; qu'on avoit déposé près du mort quelques inſtrumens de guerre & d'autres choſes qu'il auroit examinés en particulier, ſi l'odeur inſupportable du cadavre ne l'en avoit empêché : il ajouta qu'il avoit vu auſſi deux autres petits bâtimens de la même eſpèce que le premier, dans l'un deſquels il y avoit des oſſemens humains qui étoient entièrement deſſéchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit-là la manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp une eſpèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, ſi l'on en excepte les cochons. Toubouraï Tamaïdé nous venoit


ANN. 1769. Avril.

voir continuellement; il imitoit nos manières; il se servoit même, dans les repas, *du couteau* & de la fourchette, qu'il manioit très-adroitement.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort excita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes; je trouvai que le hangar sous lequel on avoit placé son corps, étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à-peu-près quinze pieds de long & onze pieds de large, avec une hauteur proportionnée : l'un des bouts étoit entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière, sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un chassis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux, appellés *Cadres;* le fond étoit de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette bière. Le corps étoit enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche; on avoit placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau; à l'autre bout du

hangar, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes sèches, & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avoient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de cocos remplie d'eau douce: enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux, un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches tout-à-la-fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que plusieurs des naturels du pays nous observoient avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent, par des gestes, la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contens lorsque nous nous en allâmes.

ANN. 1769. Avril.

NOTRE séjour à terre n'auroit point été désagréable si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui

ANN. 1769. Avril.

entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinson, peintre d'*histoire* naturelle pour M. Banks; lorsqu'il vouloit dessiner, ces insectes couvroient toute la surface de son papier, & même ils mangeoient la couleur à mesure qu'il l'étendoit sur son dessein: nous eûmes recours aux filets à mousquites, qui rendirent cet inconvénient plus supportable, sans l'écarter entièrement.

Le 22, Tootahah nous donna un essai de la musique de son pays; quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conséquent ne pouvoient former *que* quatre notes en demi-tons; ils jouoient de ces instrumens à-peu-près comme on joue de la flûte traversière, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, souffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant *fort* bien la mesure, mais on ne joua *qu'un* seul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avoient reçues du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguiser & de les raccommoder: entr'autres il y en avoit une qui nous paroissant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures:

après bien des recherches nous apprîmes que, depuis le départ du *Dauphin*, un vaiſſeau avoit abordé à Otahiti, nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Eſpagnol; mais nous ſavons à préſent que c'eſt la frégate la *Boudeuſe*, commandée par M. de Bougainville.

ANN. 1769. Avril.

CHAPITRE X.

Excurſion à l'Oueſt de l'Iſle. Récit de pluſieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du vaiſſeau & à terre. Première entrevue avec Oberéa, *femme qu'on diſoit être Reine de l'iſle lors du voyage du* Dauphin. *Deſcription du fort.*

LE 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'Oueſt le long du rivage, dans un eſpace de pluſieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile; ils rencontrèrent enſuite de petites montagnes, qui s'étendoient juſqu'au bord de l'eau; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançoient juſques dans la mer, de ſorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes ſtériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutiſſoient à une grande plaine couverte d'aſſez belles

ANN. 1769. Avril.

maiſons, habitées par des Indiens qui paroiſſoient vivre dans une grande aiſance. A cet endroit couloit une rivière qui ſortoit d'une vallée profonde & agréable ; elle étoit beaucoup plus conſidérable que celle qui étoit à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent ; &, quoiquelle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit ſtérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander ſe décidèrent à s'en revenir. A l'inſtant où ils ſe diſpoſoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchiſſemens qu'ils acceptèrent ; ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mêlange de pluſieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat ſans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de ſon corps fuſſent un peu moins blanches que le reſte. Ses cheveux, ſes ſourcils & ſa barbe étoient auſſi blancs que ſa peau ; ſes yeux étoient rouges, & il ſembloit avoir la vue baſſe.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ſes femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent, pendant quelque tems, avant que leur agitation pût ſe calmer.

LE ſoir, M. Solander prêta ſon couteau à une des ces femmes qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit auſſi perdu le ſien. Je dois aſſurer à cette occaſion que les Otahitiens de toutes les claſſes, hommes & femmes, ſont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorſqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur ſuite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaiſſeau; ils s'emparoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher, juſqu'à ce qu'ils allaſſent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Tootahah étoient les ſeuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol; cette circonſtance faiſoit préſumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation eſt infectée, mais cette préſomption ne pouvoit guère contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'eſt pour cela que M. Banks n'accuſa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé ſon couteau; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air aſſuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit abſolument qu'on le lui rendît ſans s'embarraſſer de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui étoit préſent, montra

une guenille dans laquelle trois couteaux étoient ſoigneuſement renfermés, *celui que* M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenoit, & un troiſième qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & ſortit ſur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks reſta avec les femmes qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites, un des domeſtiques de M. Banks apprenant ce qui ſe paſſoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubouraï Tamaïdé ſur cette preuve de ſon innocence, exprima par ſes regards & par ſes geſtes les émotions violentes dont ſon cœur étoit agité; des larmes coulèrent de ſes yeux & il fit ſigne avec le couteau, que ſi jamais il ſe rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit il conſentoit à avoir la gorge coupée. Il ſortit précipitamment de la tente, & retourna à grands pas vers M. Banks, paroiſſant reprocher amèrement les ſoupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de ſon domeſtique,

il étoit preſque auſſi affligé que le chef de ce qui venoit de ſe paſſer ; il ſentit qu'il étoit coupable lui-même, & voulut expier ſa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de ſon agitation, étoit d'un caractère à ne pas conſerver ſon reſſentiment ; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks, & ſe réconcilia parfaitement, lorſque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eût donné quelques petits préſens. ANN. 1769. Avril.

IL faut obſerver ici que ces peuples, par les ſimples ſentimens de la conſcience naturelle, ont une connoiſſance de l'équité & de l'injuſtice, & qu'ils ſe condamnent involontairement eux-mêmes, lorſqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Il eſt ſûr que Toubouraï Tamaïdé ſentoit la force de l'obligation morale ; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été ſi agité, lorſqu'on démontra la fauſſeté de l'accuſation. Nous devons, ſans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la ſeule régle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juſte ; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol ſuppoſe dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnoîtroit dans un Européen qui auroit commis ces actions,

Ann. 1769. Avril.

Leur tentation étoit si forte à la vue des meubles & des marchandises du vaisseau, que si ceux qui ont plus de connoissances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de résister à l'appât d'un action avantageuse & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils seroient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avoient le courage de la surmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un sol, de la rassade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'isle, *Owhaw* nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubouraï Tamaïdé avec un de ses amis qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tirao* & *Omié* qui l'accompagnoient ordinairement, dinèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir & dirigèrent leur marche vers la maison de Toubouraï Tamaïdé située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un

quart d'heure fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille; Toubouraï Tamaïdé s'arrêta alors, &, dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni; à cette réponse l'Indien se calma : il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il l'avoit demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jeté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait.

ANN. 1769. Avril.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir

ANN. 1769. Avril.

rappellé les preuves de ſon crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de ſemblables violences & acquitter M. Banks de ſa promeſſe. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrêts; ils étoient en ſilence & attendoient en ſuſpens ce qu'on vouloit lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous ſupplièrent de lui épargner le reſte du châtiment. J'avois pluſieurs raiſons de n'y pas conſentir; & lorſqu'ils virent que leur interceſſion étoit inutile, leur commiſération ſe répandit en larmes.

ILS ſont toujours, il eſt vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils ſont fortement agités, & comme eux, ils paroiſſent les oublier, dès qu'ils les ont verſés; entr'autres exemples, celui que nous allons en citer eſt remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Térapo parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, ſes pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cauſe avec inſtance : mais, au lieu de lui répondre, elle

tira de deſſous ſon vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle ſe frappa cinq ou ſix fois la tête; un ruiſſeau de ſang ſuivit bientôt les bleſſures : Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triſte, ſans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette ſcene, M. Banks fut fort ſurpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faiſoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire; dès que les plaies eurent ceſſé de ſaigner, elle leva les yeux, regarda avec un ſourire, & raſſembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit ſervie pour étancher ſon ſang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jeta dans la mer, ayant grand ſoin de les éparpiller, comme ſi elle eût voulu empêcher qu'on les vît, & faire oublier par-là le ſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer; elle ſe plongea enſuite dans la rivière, ſe lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le viſage auſſi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

ANN. 1769. Avril.

IL n'eſt pas étrange que le chagrin de ces peuples ſans art ſoit paſſager, & qu'ils expriment ſur-le-champ & d'une manière forte,

Ann. 1769. Avril.

les mouvemens dont leur ame est agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent, &, comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui sans cesse rappellent le passé & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent; ils ne suivent point de projet d'un jour à l'autre; & ne connoissent pas ces sujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la pensée est la première qui s'empare de l'esprit quand on s'éveille, & la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connoissances & en étandant nos vues.

Pendant tout le matin, des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étoient remplies d'Otahitiens, qui venoient des différentes parties de l'isle. Je fus occupé à bord du vaisseau, mais M. Molineux notre maître, qui avoit été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi

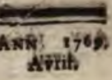
es autres, & il nous dit que c'étoit la per-sonne qu'on supposoit être reine de l'isle lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même-tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne pensoient plus au reste de la compagnie, ils étoient entièrement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle si distingué dans la description que nous avoient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'isle pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit *Obéréa*; elle nous parut avoir environ quarante ans, elle étoit d'une taille élevée & forte, elle avoit la peau blanche, & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence : ses traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans sa jeunesse, mais il ne lui restoit plus que les ruines de sa beauté. ANN. 1769. Avril.

DÈS que nous connûmes sa dignité, nous lui proposâmes de la conduire au vaisseau, elle y consentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes qui sembloient être de sa famille. Je la reçus avec toutes les marques de distinction qui pouvoient lui faire plaisir; je n'épargnai pas mes présens, & entr'autres choses que je lui donnai, il y avoit une poupée dont cette auguste personne parut sur-tout fort contente. Après qu'Obéréa eut passé quelque tems dans

ANN. 1769. Avril.

le vaisseau, je la reconduisis à terre ; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle & moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Obéréa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine; il vouloit qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avoit reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, que dans très-peu de tems ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Obéréa ; on lui dit qu'elle dormoit encore, & qu'elle étoit couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune-homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelloit *Obadée*. Il se retira en hâte & tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours



ſcandaliſoient perſonne, & que chacun
oit qu'Obéréa avoit choiſi Obadée pour lui
diguer ſes faveurs. Obéréa étoit trop polie
ır ſouffrir que M. Banks l'attendît long-
ıs dans ſon antichambre, elle s'habilla elle-
me plus promptement qu'à l'ordinaire; &
ır lui donner des marques d'une faveur
:ciale, elle le revêtit d'un habillement d'étof-
fines, & vint enſuite avec lui dans nos
ıtes. Le ſoir M. Banks, ſuivi de quelques
mbeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé,
mme cela lui étoit déjà arrivé ſouvent; il
: très-affligé & très-ſurpris de le trouver lui
ſa famille dans la triſteſſe, & quelques-uns
ſes parens verſant des larmes. Il tâcha en-
in d'en découvrir la cauſe, c'eſt pour cela
ı'il ne reſta pas long-tems chez l'Indien.
ıand M. Banks eut fait part de cette cir-
nſtance aux officiers du fort, ils ſe rappel-
rent qu'*Owhaw* avoit prédit que dans quatre
urs, nous tirerions nos grandes pièces d'ar-
lerie. Comme c'étoit alors la fin du troiſième
ur, la ſituation de Toubouraï Tamaïdé &
: ſa famille les alarma. Nous doublâmes les
ntinelles au fort, & nos officiers paſsèrent la
uit ſous les armes. A deux heures du matin,
[. Banks fit la ronde autour de notre petit
ımp, il vit que tout étoit ſi paiſible, qu'il
garda comme imaginaires les ſoupçons que



l'Ouest faisant face
également par un
pieds & demi, & re
avoit pour de in
montante venoit
On avoit placé au
bord de la riviere
taille remplie d
soldat [illegible] mon
te [illegible]
commandoient au
avoit, [illegible]
compagnie de quat
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
lendemain

croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente, en courant; elle portoit sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adressoient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé se mouroit, par une suite de quelque chose que nos gens lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement; les Insulaires, qui environnoient Toubouraï Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avoit vomi, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand soin, où ils disoient qu'étoit renfermée une partie du poison, qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empressé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens, qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que nos matelots le tenoient long-tems dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avoit mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avoit ensuite avalé; il regarda, d'une manière très-touchante, M. Banks pendant

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guère de tems à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de tems sa maladie & ses craintes. Tourbouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connoissent aucune espèce de métaux, M. Stevens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avois pas encore fait voir, parce que je ne m'en étois pas souvenu. Le premier de

1 Mai. Mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre; comme je le satisfaisois en tout, je les ouvris sur-le-champ : il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit, & il les rassembla; enfin il jetta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement,

&c., remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi, il me demanda si je voulois la lui donner. J'y consentis tout de suite; &, comme s'il eût craint que je m'en repentis, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes; ce qui n'arrivoit pas souvent, quelques généreux que nous fussions à leur égard. ANN. 1769. Mai.

SUR le midi, un des chefs, qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avois observé que ses femmes lui donnoient à manger, je ne doutois pas que dans l'occasion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche; je me trompois. Lorsque nous fûmes à table, & que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mets; je vis qu'il n'y touchoit pas, & je le pressai de manger, mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau; il seroit sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.

aucun autre inſtrument. Nous ſoupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne ſavoit pas le contenu, auroit penſé qu'il renfermoit des clous ou quelque autre marchandiſe dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompenſe à quiconque pourroit le découvrir; ſans cet inſtrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne ſe bornèrent pas au fort & aux endroits voiſins, & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaiſſeau, ſi l'un des hommes de l'équipage étoit le voleur, nous envoyâmes ſur-tout à bord pour y faire avec grand ſoin des perquiſitions; tous les députés revinrent ſans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occaſions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence ſur les Indiens qu'aucun de nous, réſolut d'aller le chercher lui-même dans les bois: il eſpéroit que s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit ſûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet inſtrument ne pouvoit leur être utile en aucune manière; ou que, ſi ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, il le recou-

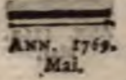
ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

vreroit du moins par l'aſcendant qu'il avoit acquis ſur les chefs. Il ſe mit en route accompagné d'un Officier & de M. Gréen ; en traverſant la rivière, ils rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montroit ſur ſa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas diſpoſés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils euſſent ouvert la boîte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre à Toubouraï Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de ſuite avec lui à l'endroit où l'inſtrument avoit été porté. L'Otahitien y conſentit : ils tirèrent du côté de l'Oueſt, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maiſons par où ils paſſoient ; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ſes pas, & combien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. L'eſpoir de l'attraper bientôt les ſoutenoit dans leur fatigue ; ils allerent en avant, quelquefois en marchant, d'autres fois en courant, quoique le tems fût exceſſivement chaud. Lorſqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit ſitué à trois milles au-delà, & lui dit par ſignes, qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'inſtrument avant d'y être parvenu. Ils ſe repoſèrent

là pendant quelques inſtans ; excepté une paire de piſtolets que M. Banks portoit toujours dans ſa poche, ils n'avoient point d'armes ; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de ſept milles du fort, où les Inſulaires ſeroient peut-être moins ſoumis que dans les environs de notre camp ; il étoit très-difficile de leur faire rendre une choſe qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger ; enfin, quoique l'inſtrument leur fût inutile, ils paroiſſoient diſpoſés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M. Banks & nos gens, & leur ſituation devenoit plus critique à chaque pas : ils réſolurent pourtant de ne pas abandonner leur entrepriſe, & de prendre tous les moyens poſſibles pour leur ſûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'Officier de poupe ; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit, & qu'ils deſiroient que j'envoyaſſe un détachement à leur ſuite. En recevant ce meſſage, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois ſuffiſant pour cette occaſion ; j'ordonnai au vaiſſeau & au fort de ne pas ſouffrir qu'aucune pirogue ſortît de la baie, ſans cependant ſaiſir ou détenir aucun des naturels du pays.

SUR ces entrefaites M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, ſous les auſpices de


ANN. 1769. Mai.

dres, & à l'instant je lui accordai sa liberté : je m'informai de toute cette affaire, & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, & dans un tems où l'on avoit commis un vol, dont les naturels du pays croyoient que j'étois sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causoit, les avoit tellement alarmés, que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, mon second Lieutenant, qui commandoit à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de la baie; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit, sautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau, & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier Lieutenant, qui y commandoit, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque, par

mes ordres,

Toubouraï Tamaïdé confirma cette promesse, & M. Banks & M. Gréen se disposèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement suppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument, nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous.

ANN. 1769. Mai.

SUR les huit heures M. Banks retourna au fort avec Toubouraï Tamaïdé; il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp, M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre; la scene étoit touchante; Toubouraï Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef, ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce tems. Ce qui venoit de se passer me causa de l'étonnement & j'en fus très-affligé; on avoit mis Tootahah en prison contre mes or-

ANN. 1769. Mai.

quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient, & nous avions grand besoin de noix de cocos, & de fruits-à-pain; pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa *personne*: peut-être cependant le contre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougissoit & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah se rapellant probablement la manière dont on s'étoit comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise; *l'Indien* me dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours; je m'excusai de ce que je différois jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérois qu'impatient de les avoir, il viendroit bientôt les chercher, & que la première entrevue

terminéroit la froideur qui étoit entre lui & nous, & que l'absence auroit probablement augmentée. ANN. 1769. Mai.

LE lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens, dans la personne de leur chef, car le marché étoit si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint, il y en avoit cent vingt, & ce secours nous vint très-à propos. Dans l'après-midi, un autre messager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il desiroit.

LE jour suivant, 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promesse; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à

ANN. 1769. Mai.

une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit situé à environ quatre milles à l'Ouest de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendoient sur le rivage; il nous auroit été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un passage; sa tête étoit couverte d'une espèce de turban, & il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui: cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens crioient *Taio Tootahah*, « *Tootahah est votre ami.* » Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur-le-champ il nous demanda sa hache; je la lui présentai ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'une espèce de ruban; il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la chemise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant sur la côte: cet homme étoit assis alors près de nous, & Tootahah sembloit desirer que nous eussions des attentions particulières pour lui: peu de tems après, Obéréa

& plusieurs autres femmes que nous connoissions arrivèrent & se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'étoient pas longues ; nous crûmes qu'il quittoit l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement ; nous nous trompions, il alloit donner des ordres pour les rafraîchissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner ; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit ; nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau, & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir & il sortit du bateau, & quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre ; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison, & qui étoit palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparoit pour nous un divertissement entièrement nouveau, c'étoit un combat de lutte ; le chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, & les principales personnes de sa

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai. ſuite rangées en demi-cercle à ſes côtés; c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur; on avoit laiſſé des ſièges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reſte des ſpectateurs.

QUAND tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène; ils en firent le tour lentement & les regards baiſſés, la main gauche ſur la poitrine; de la droite qui étoit ouverte, ils frappoient ſouvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produiſoit un ſon aſſez *aigu*; c'étoit un défi général que ſe faiſoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adreſſoient aux ſpectateurs. D'autres athlètes ſuivirent bien-tôt ceux-ci de la même manière; ils ſe donnèrent enſuite des défis particuliers, & chacun d'eux choiſit ſon adverſaire; cette cérémonie conſiſtoit à joindre les bouts des doigts & à les appuyer ſur ſa poitrine, en remuant en même-tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude; ſi l'homme à qui le lutteur s'adreſſoit acceptoit le cartel, ils répétoient les mêmes ſignes, & ils ſe mettoient tous deux ſur-le-champ dans l'attitude de combattre. Une minute après, ils en venoient aux mains : excepté dans le premier moment, c'étoit une pure *diſpute*

ANN. 1769. Mai.

de force; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochoient enfin sans dextérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini, les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots, que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espèce de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie: le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène, & combattoit de la même manière. Après que le combat avoit duré une minute, si l'un des deux n'étoit pas mis à terre, ils se séparoient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit son bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises, une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute; mais les danseurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faisoient, ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur

ANN. 1769. Mai.

ne montroit jamais d'orgueil à l'égard de l'adverſaire qu'il avoit défait, & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de ſon rival. Enfin, pendant tout le combat, on voyoit ſe ſoutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cens ſpectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il eſt vrai qu'elles étoient en petit nombre ; plus, elles étoient toutes d'un rang diſtingué, & nous avons des raiſons de croire qu'elles n'aſſiſtoient à ce ſpectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures : pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement, retenoit les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançoient trop ; nous nous informâmes de ſon état, & nous apprîmes que c'étoit un officier de Tootahah qui rempliſſoit les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs, qui connoiſſent les combats des athlètes de l'antiquité, remarqueront ſans doute une reſſemblance groſſière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite iſle ſituée au milieu de l'Océan pacifique. Les Dames peuvent ſe rappeller la deſcription qu'en a donnée Fénélon dans ſon Télémaque ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il a copié fidélement les mœurs des anciens

tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des hiſtoriens fidèles. ANN. 1769. Mai.

LORSQUE les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner; comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaiſir. Tootahah cependant ſembla ſe repentir de ſa libéralité : au lieu de placer ſes deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous penſions que nous dînerions plus à notre aiſe dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il ſeroit plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaiſſeau avec ſon cochon; cet ordre n'étoit pas agréable; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems, le dîner ſe réfroidiſſoit; nous crûmes pourtant devoir le ſatisfaire; il nous accompagna au vaiſſeau, ſuivi de quelques autres Indiens; & enfin nous mangeâmes les mets qu'il avoit préparés, & dont lui & Toubouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

NOTRE réconciliation avec ce chef fit ſur les Otahitiens toute l'impreſſion que nous pouvions deſirer; car dès qu'ils ſurent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres proviſions, arrivèrent au fort en grande abondance.

ANN. 1769. Mai.

Les échanges se passoient dans le marché comme à l'ordinaire : mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Gréen allèrent dans la pinasse, à l'Est d'*Otahiti*, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'isle. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles; ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre; chacun leur disoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand Prince, puisqu'il avoit une autorité si absolue, & qui s'étendoit si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il administroit, comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'isle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à *Otahiti*. M. Gréen, à son retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur si énorme & si incroyable, qu'il avoit soixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'étoit une espèce de figuier, dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines, & qu'il étoit facile de se tromper en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges

jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune. ANN. 1769. Mai.

QUOIQUE le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordoient plus lentement; au commencement de notre séjour nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin; mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avoient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés pour la première fois, de montrer nos clous: pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

LE 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors son favori, & de Tupia; ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour

ANN. 1769. Mai.

une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens un ſpectacle intéreſſant & nouveau : notre forge étoit dreſſée & travailloit preſque continuellement ; il nous donnoient des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avoient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des inſtrumens de différente eſpèce ; comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter, on ſatisfaiſoit leur empreſſement, à moins que les ouvrages du vaiſſeau n'exigeaſſent tout le tems du ſerrurier. Obéréa ayant reçu ſa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'étoit pas poſſible : elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occaſion qui me donnoit un moyen de regagner ſes bonnes graces ; ſa hache fut raccommodée, & elle parut ſatisfaite. Ils s'en allèrent le ſoir & emmenèrent la pirogue qui avoit reſté long-tems à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

LE 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avoit été préparé pour cet effet : nous les avions miſes pendant le voyage dans les petites bouteilles bouchées avec de la poix-réſine. Excepté la graine de moutarde aucune autre ne

germa, les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avoit gâté les graines. ANN. 1769. Mai.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur isle le nom d'*Otahiti*; nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il étoit absolument impossible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms; lorsqu'ils vouloient les articuler, ils produisoient des mots tout-à-fait différens, dont ils se servoient pour nous désigner; ils m'appellèrent *Toute*, & M. Hichs *Hete*; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*; ils appelloient notre maître *Boba*, de Robert son nom de baptême; M. Gore, *Toarro*; le docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Gréen, *Etérée*; M. Parkinson, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; Petersgill, *Petrodoro*; ils avoient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original; c'étoient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appellèrent *Matté* M. Monkhouse, l'officier de poupe qui commandoit le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non

ANN. 1769. Mai.

pas en tâchant d'imiter le ſon de la première ſyllabe du mot Monkhouſe, mais parce que *Matté* ſignifie *Mort*; il eſt probable que cette obſervation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

CHAPITRE XII.

Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies ſingulières. Les Otahitiens aſſiſtent au Service Divin que nous célébrâmes, & le ſoir, ils nous donnent un ſpectacle très-extraordinaire. Tourouraï Tamaïdé ſuccombe à une tentation.

LE 12 de Mai, nous reçûmes la viſite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-ſingulières. M. Banks faiſoit des échanges dans ſon bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres Naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étoient aſſis un homme & deux femmes. Les Indiens, qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par ſignes d'aller à leur

rencontre, ce qu'il fit sur-le-champ. Mais, pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés jusqu'à quinze pas de lui ; ils s'arrêterent alors & l'invitèrent par signes à faire la même chose ; ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien qui sembloit être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia, qui étoit près de M. Banks, remplissoit les fonctions de son maître de cérémonies ; à mesure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient visite : il y avoit neuf pièces ; il en posa trois l'une sur l'autre, & alors une des femmes appellée *Oorattooa*, la plus distinguée d'entre elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de sangfroid, & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer ; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens,

ANN. 1769. Mai.

& alla ſe remettre à ſa place ; on étendit trois autres pièces ſur les trois premières, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pièces furent étendues ſur les ſix premières & elle en fit le tour pour la troiſième fois avec les mêmes circonſtances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un préſent de la part de la femme qui s'avança alors avec ſon ami pour le ſaluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils reſtèrent dans la tente l'eſpace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le ſoir nos officiers qui étoient au fort reçurent la viſite d'Obéréa & d'une femme de ſa ſuite, ſa favorite, nommée *Otheothea* : c'étoit une fille d'une figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avoit paſſé quelques jours ſans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte.

LE 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant ſe procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla ſe promener dans les bois, portant ſon fuſil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant, il rencontra *Toubouraï Tamaïdé* près de la maiſon qu'il habitoit par intervalles ; comme il s'étoit arrêté pour paſſer quelque tems avec lui, l'Indien

lui

lui arracha subitement le fusil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connoissance du méchanisme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occasions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offense que de les toucher: il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ses reproches. Toubouraï Tamaïdé supporta tout patiemment; mais, dès que M. Bancks eut traversé la rivière, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Otahitiens, qui étoient au fort, apprirent bientôt cette nouvelle; nous craignîmes les suites du mécontentement de Toubouraï Tamaïdé, qui, dans toutes les occasions, nous avoit été très-utile; M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour. Il partit le même soir accompagné de M. Molineux; ils le trouvèrent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure &

ANN. 1769. Mai.

Ann. 1769. Mai.

les craintes qu'elle lui faisoit naître. Son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient : lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que *Térapo* dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Toubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa confiance & sa tranquillité; il ordonna de tenir prête une double pirogue; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La sentinelle, qui le découvrit heureusement, ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit

avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dreſſée dans le fort, & le fer & les inſtrumens de ce métal, dont on s'y ſervoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Otahitiens ne pouvoient ſurmonter.

ANN. 1769. Mai.

LE dimanche, 14, j'ordonnai qu'on célébrât le ſervice divin au fort; nous deſirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y aſſiſtaſſent; mais lorſque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traverſa la rivière, & ramena Toubouraï Tamaïdé & ſa femme Tomio; il eſpéroit que les cérémonies occaſionneroient quelques queſtions de leur part, & donneroient lieu à quelque inſtruction de la nôtre. Il les fit aſſeoir ſur des ſièges & ſe plaça près d'eux; pendant tout le ſervice ils obſervoient attentivement ſes poſtures, & l'imitoient très-exactement; ils s'aſſeyoient, ſe tenoient debout ou ſe mettoient à genoux, lorſque M. Banks faiſoit de même. Ils ſentoient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de ſe tenir en ſilence : cependant après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne vouloient pas nous écouter lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de ſe paſſer.

ANN. 1769. Mai.

Les Indiens, après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer, dans l'après-midi, les leurs, qui étoient très-différentes. Un jeune-homme de près de ſix pieds & une jeune fille de onze à douze ans ſacrifièrent à Vénus, devant pluſieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, ſans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous ſembloit, que pour ſe conformer aux uſages du pays. Parmi les ſpectateurs, il y avoit pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Obéréa, qui, à proprement parler, préſidoit à la cérémonie; car elle donnoit à la fille des inſtructions ſur la manière dont elle devoit jouer ſon rôle; mais, quoique la fille fût jeune, elle ne paroiſſoit pas en avoir beſoin.

Nous ne racontons pas cet évènement comme un pur objet de curioſité; mais parce qu'il peut ſervir dans l'examen d'une queſtion qui a été long-tems diſcutée par les philoſophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, eſt-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations,

il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit ; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

LE 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connoître si tous les Otahitiens étoient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le matin, nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol ; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient leurs associés, car ils paroissoient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pirogue ; mais comme cette pièce d'eau ne nous étoit pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer ; lorsqu'il fut de retour, Tubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous voleroit un autre tonneau : il n'est pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce projet ; il est sûr qu'il

ANN. 1769. Mai.

n'étoit pas du complot, car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étoient placées les pièces d'eau; il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur il nous donneroit un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir : nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux ; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks où lui & sa famille passèrent la nuit ; il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit été bien informé ; le voleur vint vers minuit : mais s'appercevant qu'on avoit mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober.

L'AVENTURE du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï Tamaïdé, & il ne se défioit point de lui ; l'Otahitien fut exposé par la suite à des tentations que sa probité & son honneur ne purent pas surmonter. Il s'étoit trouvé plusieurs fois dans des occasions favorables de commettre quelque vol, & il avoit résisté ; mais il fut enfin séduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avions donnés jusqu'alors en échange aux Indiens, & ils avoient été laissés peut-être

par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de ſon habillement, ſous lequel il en avoit caché un, le domeſtique de M. Banks le vit, & le dit à ſon maître. M. Banks ſachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina ſur-le-champ le panier où il y en avoit ſept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accuſa avec répugnance Toubouraï Tamaïdé du délit; l'Otahitien avoua le fait : mais la douleur qu'il en reſſentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accuſateur; on lui redemanda ſur-le-champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroiſſoit fort empreſſé de les ravoir, & qu'il lui faiſoit quelques ſignes de menace. Toubouraï Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

ANN. 1769. Mai.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions ſon offenſe comme légère; cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il conſentit à cette condition; mais je ſuis fâché de dire qu'il ne la remplit pas; au lieu d'aller chercher les clous, il ſe retira avec ſa famille

avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

ANN. 1769. Mai.

COMME notre chaloupe sembloit faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort surpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers, qu'il falloit absolument en refaire un nouveau. Les Officiers, qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avoient point essuyé de semblable accident, & c'est pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état; mais en la visitant, j'eus la consolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût construite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe: je pense que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron, & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être spalmés comme la pinasse, & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire, afin de pouvoir les recarener quand ils en auront besoin.

APRÈS avoir reçu différens messages de Tootahah, qui nous mandoit que si nous voulions lui rendre visite, il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant,

afin de voir s'il ne feroit pas poſſible de s'en procurer quelques-uns ſans cela; je lui ordonnai en même-tems de faire à l'Indien toutes ſortes de politeſſes. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, ſitué cinq milles plus à l'Oueſt; l'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra ſur-le-champ un cochon, & lui dit que, dans la matinée, on amèneroit les trois autres qui étoient à quelque diſtance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems, il s'en revînt avec celui qu'on lui avoit donné.

LE 25, Toubouraï Tamaïdé, accompagné de ſa femme Tomio, parut à la tente, pour la première fois; depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroiſſoit affligé & timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réſerve avec leſquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étoient guère capables de lui inſpirer du calme & de la gaieté; il ne demeura pas long-tems, & il partit d'une manière bruſque. M. Monkhouſe, le chirurgien, alla le lendemain, dans la matinée pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui perſuader de rendre les clous; mais il ne put pas y réuſſir.

ous en donneroit plufieurs le lendemain :
ıais nous avions moins envie de nous régaler
ans ce voyage, que de remporter des rafraî-
ıiffemens, dont le fort avoit befoin ; nous
priâmes de ne pas faire tuer le cochon,
: nous foupâmes des fruits du pays. Comme
. nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce
eu plus de monde que les maifons & les
ınots n'en pouvoient contenir, & entre au-
es Obéréa, fa fuite & plufieurs autres Indiens
ıe nous connoiffions, nous commençâmes
chercher des logemens ; nous étions au nom-
re de fix ; M. Banks fut affez heureux pour
ı'Obéréa lui offrît une place dans fa pirogue ;
nous fouhaita une bonne nuit, nous quitta, &
la fe coucher de bonne heure, fuivant la cou-
ıme du pays ; il ôta fes habits comme à l'ordi-
ıire à caufe de la chaleur : Obéréa lui dit ami-
lement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup
r on les voleroit fi elle n'en avoit pas foin.
. Banks ayant une pareille fauve-garde,
ndormit avec toute la tranquillité imaginable ;
s'éveilla fur les onze heures, & voulant fe
ver pour quelques befoins, il chercha fes
ıbits dans l'endroit où il avoit vu Obéréa les
acer ; mais ils n'y étoient plus : il éveilla
béréa fur-le-champ ; dès qu'elle entendit fa
ainte, elle fe leva précipitamment, ordonna
'on allumât des flambeaux, & fe mit en

ANN. 1769. Mai.

devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & sortit avec Obéréa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes ; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets ; sa poire à poudre & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches : une demi-heure après, Obéréa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtemens, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes ; on n'avoit pas emporté son fusil, mais il avoit négligé de le charger ; il ne savoit pas où le docteur Solander & moi passions la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il étoit ; il donna son fusil à Tupia, qui s'étoit éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même-tems de rester couché. Il ajouta qu'il étoit satisfait des peines que Tootahah & Obéréa avoit prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles eussent été inutiles. M. Banks se recoucha assez déconcerté ; il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumières à peu de distance sur le rivage : c'étoit un concert ou

assemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. ANN. 1769. Mai.
Comme ce spectacle devoit nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvois peut-être m'y trouver, ainsi que d'autres Anglois, M. Banks se leva pour y aller aussi. Les lumières & le son l'amenèrent dans une case où j'étois avec trois autres personnes du vaisseau. Il nous distingua aisément du reste de la foule ; il s'approcha presque nud & nous raconta sa triste aventure ; nous le consolâmes, comme les malheureux se consolent entre eux ; nous lui dîmes que nous avions été aussi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avois les jambes nues & lui dis qu'on avoit volé mes bas sous ma tête, quoique je fusse sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent aussi, en se montrant, qu'ils avoient perdu leur juste-au-corps. Nous résolûmes pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus que nous fussions. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix ; il dura environ une heure, lorsqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que jusqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

LE 28, nous nous levâmes à la pointe du

ANN. 1769. Mai.

jour, ſuivant l'uſage de l'iſle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia, qui gardoit fidèlement ſon fuſil; Obéréa lui apporta bientôt quelques vêtemens de ſon pays, pour lui ſervir au défaut des ſiens, de ſorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Angloiſe. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connoiſſions pas le gîte & qui n'avoit point aſſiſté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après, Tootahah parut, & nous le preſsâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui perſuader non plus qu'à Obéréa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous ſoupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avoit paſſé la nuit dans une caſe à un mille de diſtance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.

Nous perdîmes alors tout eſpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la ſuite, & nous paſsâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on nous avoit promis; mais nos tentatives furent également ſans ſuccès. Sur le midi, nous marchâmes vers le bateau, aſſez mécontents, & n'emportant rien avec nous que

ce que nous avions acheté la veille du boucher & du cuiſinier de Tootahah.

ANN. 1769. Mai.

EN retournant au bateau, nous eûmes un ſpectacle qui nous dédommagea en quelque manière de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faiſant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'iſle n'eſt pas environnée par des récifs; & où par conſéquent une houle élevée briſe ſur la côte; les lames étoient des plus effrayantes que j'euſſe jamais vues; il auroit été impoſſible à un de nos bateaux de s'en tirer, & ſi le meilleur nageur de l'Europe avoit été, par quelque accident, expoſé à leur furie, je ſuis perſuadé qu'il y auroit été bientôt englouti par les flots, ou écraſé contre les groſſes pierres dont le rivage étoit couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageoient pour leur plaiſir; lorſque les flots briſoient près d'eux, ils plongeoient par deſſous, & reparoiſſoient de l'autre côté avec une adreſſe & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce ſpectacle encore plus amuſant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue; ils le ſaiſirent & le pouſsèrent devant eux en nageant juſqu'à une aſſez grande diſtance en mer; alors deux ou trois de ces Indiens ſe mettoient deſſus, tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chaſſés vers la

ANN. 1769. Mai.

côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jufqu'à la grève; mais ordinairement la vague brifoit fur eux, avant qu'ils fuffent à moitié chemin, & alors ils plongeoient & fe relevoient d'un autre côté en tenant toujours le refte de pirogue : ils fe remettoient à nager de nouveau au large & revenoient enfuite par la même manœuvre, à-peu-près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaifir de fe rouler en bas. Nous reftâmes plus d'une demi-heure à contempler cette fcène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre; ils fembloient prendre à ce jeu le plaifir le plus vif; nous continuâmes alors notre route, & enfin le foir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occafion que la nature humaine eft douée de plufieurs facultés, qui ne font portées que rarement au degré de développement dont elles font fufceptibles, & que tous les hommes font capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y foit porté par le befoin ou par des circonftances extraordinaires. Ces nageurs, en déployant des forces dont nous avons tous l'ufage, à moins que nous ne foyons attaqué de quelque infirmité particulière, opéroient des prodiges qui nous femblent au-deffus

de

le la nature. Des exemples plus familiers nontrent encore la vérité de cette obèrvation. Les danſeurs de corde & les voltiſeurs ne ſont que perfectionner des facultés jue tous les individus ont comme eux ; ils 1'ont point reçu de don particulier de la na:ure : tous les hommes, il eſt vrai, avec au:ant d'exercice & d'habitude, ne deviendroient pas auſſi habiles dans leur art ; mais il eſt in:onteſtable qu'ils y feroient du moins quelques progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait preſque jamais uſage. On ne peut pas ſuppoſer que la perte d'un ſens donne plus de force à ceux qui reſtent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuſes celles qui ſont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouïe & du toucher, la délicateſſe & la fineſſe qui nous ſurprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'eſt qu'ils n'en ont pas également beſoin. Celui qui jouit de ſa vue eſt le maître de faire, par choix, ce que l'homme, privé de ſes yeux, fait par néceſſité ; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à exercer ſes organes, il les rendroit auſſi parfaits. Afin d'en-

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai. courager les efforts du genre-humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

PARMI les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une isle voisine, appellée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommé isle du *Duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux isles situées dans les environs d'Otahiti.

COMME le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchoit, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avoit données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que, si nous ne réussissions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire à ceux de nos officiers, que je me proposois d'envoyer dehors.

1 Juin. LE premier Juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouse & Sporing, à qui M. Gréen avoit donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux,

& il fut accompagné de Toubouraï Tamaïdé, Ann. 1769. Juin.
le Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill, nos contre-maîtres, & M. Saunders, un des officiers de poupe, dans la pinasse, à l'Est d'Otahiti, afin d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein.

MALGRÉ toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-dessous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un passage à travers le récif, ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces

ANN. 1769. Juin.

entrefaites, M. Banks, fuivi des Infula d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoi rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intéri de l'ifle pour y acheter des provifions; il s procura effectivement une quantité fuffifa avant la nuit. Lorfqu'il revint au rocher, trouva l'obfervatoire en ordre, & les télefcop fixés & éprouvés. La foirée fut très-belle; cepe dant l'inquiétude ne leur permit pas de pre dre beaucoup de repos pendant la nuit: chacu faifoit la garde à fon tour, l'efpace d'u demi-heure, & il alloit fatisfaire l'impatien des autres, & il leur rapportoit la fituation tems; quelquefois il encourageoit leur ef rance, en difant que le ciel étoit ferein, d'autres fois il les alarmoit en leur annonça qu'il étoit couvert.

ILS furent debout dès la pointe du jour 3, & ils eurent la fatisfaction de voir le fo fe lever fans nuage. M. Banks fouhaitant alo un heureux fuccès à nos obfervateur M. Gore & M. Monkhoufe, retourna u feconde fois dans l'ifle pour en examiner productions & y acheter des rafraîchiffemen pour faire fes échanges avec les naturels pays, il fe plaça fous un arbre; &, afin n'être pas pouffé par la foule, il traça autou de lui un cercle, dans lequel il ne leur perm pas d'entrer.

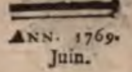
SUR les huit heures, il apperçut deux :ogues qui voguoient vers l'endroit où il ›it, & les Insulaires lui firent entendre 'elles appartenoient à *Tarrao*, roi de l'isle, i venoit lui rendre visite : dès que les pirogues pprochèrent de la côte, le peuple se rangea haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, sa majesté débarqua avec sa sœur, nommée *ına*. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, ıs lequel étoit M. Banks, il alla à leur ıcontre, & il les introduisit en grande ·émonie dans le cercle dont il avoit écarté autres Insulaires. C'est la coutume de ces ıples de s'asseoir pendant leurs conférences; Banks développa une espèce de turban :toffe de l'Inde, qu'il portoit sur sa tête en :ce de chapeau, il l'étendit à terre, ils s'assirent ıs ensemble. On apporta alors le présent ral, qui étoit composé d'un chien, d'un :hon, de quelques fruits-à-pain, de noix de :os & autres choses pareilles. M. Banks royа un bateau à l'observatoire pour y ·ter ce présent ; les messagers revinrent :c une hache, une chemise & des verro- ies qu'il offrit à sa majesté, qui les reçut :c beaucoup de satisfaction. ANN. 1769. Juin.

PENDANT cet intervalle, Toubouraï Tamaïdé Tomio arrivèrent de l'observatoire; Tomio qu'elle étoit parente de *Tarrao* : elle lui

uage au ciel, & nous obſervâmes, en, le docteur Solander & moi, tout ge de Vénus avec la plus grande faci- : téleſcope de M. Gréen & le mien de la même force, & celui du docteur er étoit plus grand. Nous vîmes tous de la planète un atmoſphère ou brouil- ébuleux, qui rendoit moins diſtincts s des contacts, & ſur-tout des con- térieurs, ce qui nous fit différer les autres dans nos obſervations plus ie devoit l'attendre. Suivant M. Gréen,

ANN. 1769. Juin.

	Heur.	Min.	Sec.	
:mier contact ieur, ou la pre- : apparence de ée de Vénus :ſſus du diſque leil, fut à...	9^h	25′	42″	Matin.
mier contact :ur, ou l'im- on totale à...	9	44	4	Matin.
id contact in- r, ou le com- ement de l'é- on à.......	3	14	8	Après-midi.
id contact ex- r, ou l'émer- otale à......	5	32	10	Après-midi.



ANN. 1769. Juin.

Nous trouvâmes que notre obſervatoire étoit ſitué au 17d 29′ 15″ de latitude, & au 149d 32′ 30″ de longitude O. de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Tranſactions Philoſophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les ſuiv. des tables, où nos obſervations ſont plus détaillées, & une planche qui ſert à les faire entendre.

Si nous avions des raiſons de nous féliciter du ſuccès de notre entrepriſe, quelques-uns de nos gens avoient profité du tems, de manière à nous cauſer bien du regret. Pendant que les officiers étoient tous occupés à obſerver le paſſage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magaſins, & volèrent près d'un cent peſant de clous à fiche; le cas étoit ſérieux & de grande importance: car ſi les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui étoit la principale marchandiſe que nous avions apportée pour commercer avec ces Inſulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que ſept clous; il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ſes complices.

CHAPITRE XIV.

Description particulière des funérailles parmi les Otahitiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'hommes pour lesquels les Anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suite de ce vol. Détail sur la cuisine des Otahitiens. Divers incidens.

LE 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étoient allé observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de sa majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui étoit le son le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le roi Georges. ANN. 1769. Juin.

IL mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre

ANN. 1769. Juin.

la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement palissadée de bambous, ils dressèrent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-dessous, sur un chassis, tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain, du poisson & d'autres provisions. Nous supposâmes que les alimens étoient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent, ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort; mais, lorsque nous nous adressâmes à Toubouraï Tamaïdé, afin de nous instruire plus particulièrement sur cette matière, il nous dit que ces alimens étoient des offrandes qu'ils présentoient à leurs Dieux: ils ne supposoient cependant pas que les Dieux mangeassent, ainsi que les Juifs ne pensoient point que Jehovah pût habiter dans une maison. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le temple de Jérusalem, c'est-à-dire, comme un témoignage de respect & de reconnoissance, & un moyen de solliciter la présence plus immédiate de la divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur; & au-dessous du pavillon, on

trouvoit une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang; car, dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de-là, on avoit dressé deux petites huttes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

Il est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elien & Apollonius de Rhodes, attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts n'avoit pas lieu pour les deux sexes; ils enterroient les femmes,

Ann. 1769. Juin.

mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau, & les ſuſpendoient en l'air avec une chaîne. Cet uſage des habitans de la Colchide avoit ſa ſource dans leur croyance religieuſe. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une ſuite de quelque principe ſuperſtitieux, ils dévouoient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir poſitivement ſi les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières ſont auſſi des lieux où ils vont rendre une ſorte de culte religieux. Nous obſerverons en paſſant que, quoiqu'il ſoit très-abſurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on diſpoſera des cadavres lorſque le tems de l'épreuve ſera paſſée, cependant rien n'eſt plus général que cette eſpèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous ſont point familières par l'habitude, ou que la ſuperſtition ne nous a pas rendu ſacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne ſoit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorſqu'il ne ſera plus capable de ſenſation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre

ſainte, lors même qu'ils croient que le ſort de ſa future exiſtence eſt irrévocablement décidé. Nous ſommes ſi fortement portés à aſſocier des idées de ſenſations agréables ou douloureuſes aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agiſſons involontairement, comme ſi après la mort elles devoient faire la même impreſſion ſur nous; ce que pourtant perſonne n'oſeroit ſoutenir.

ANN. 1769. Juin.

AINSI, il arrive que le deſir de conſerver ſans tache ou de tranſmettre avec honneur le nom que nous laiſſons après nous, eſt un des plus puiſſans motifs, qui règle les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes que les morts ſont inſenſibles à la réputation qu'ils laiſſent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la baſſeſſe & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte, la force de la raiſon & les réflexions du ſage ne peuvent pas ſurmonter ce penchant que nous avons tous de laiſſer un nom irréprochable ou célèbre, lorſque nous ne ſerons plus : c'eſt-là, ſans doute, une des heureuſes imperfections de notre nature, dont le bien général de la ſociété dépend juſqu'à un certain point; & comme on prévient quelques crimes en ſuſpendant avec des chaînes le corps d'un criminel après ſa mort, de même le deſir

ANN. 1769. Juin.

d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorſqu'il ne reſtera *plus* de nous que le nom, procure de grands avantages à la ſociété, & arrête bien des maux.

DES mœurs abſolument nouvelles nous montrent les folies & les abſurdités des hommes ſéparées de ces idées particulières qui, par leur aſſociation, nous accoutument à les voir ſans en être ſurpris. Le meilleur uſage peut-être que nous puiſſions faire de la connoiſſance de ces mœurs étrangères, c'eſt de nous montrer combien les ſottiſes du genre-humain ſont eſſentiellement les mêmes preſque par-tout. Lorſqu'un zélé dévot de l'Egliſe Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, perſuadés qu'ils s'aſſurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache à la main, il rit de leurs extravagances & de leur ſuperſtition ; mais ces Indiens riroient à leur tour, ſi on leur diſoit qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils ſe procureront les mêmes avantages, en mourant avec les ſandales d'un Franciſcain (*a*).

COMME les Indiens, depuis quelques jours, nous apportoient du fruit-à-pain en moindre

(*a*) Les lecteurs, qui trouveront ces expreſſions choquantes, doivent remarquer que c'eſt un Proteſtant qui parle.

quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raison, & l'on nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante, & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une espèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir subi une fermentation, se conserve pendant un tems considérable, & leur sert d'alimens lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs. ANN. 1769. Juin.

LE principal personnage du deuil devoit faire le 10, la cérémonnie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déja décrit le tombeau; M. Banks étoit si curieux de voir tous les mystères de la solemnité, qu'il résolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y assister sans cette condition. Il alla donc le soir dans l'endroit où étoit déposé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres personnes, & un jeune-homme d'environ quatorze ans, qui se préparoient tous à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en étoit le chef; on voit dans une des planches la figure de son habillement extrêmement bizarre, & qui pourtant lui seyoit assez bien. On dépouilla M. Banks de ses vêtemens à l'Européenne : les Indiens nouèrent autour de ses reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps jusqu'aux

ANN. 1769. Juin.

épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il étoit aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune-homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

TOUBOURAÏ TAMAÏDÉ proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugés être une prière; il récitoit les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison; ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière, & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otahitien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure: ils appellent *Nineveh*, la fonction que faisoit M. Banks; deux autres, comme lui,

étoient chargés

étoient chargés du même emploi: comme les naturels du pays avoient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *Imatata*, « il n'y a personne; » enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière, & prendre leurs habits ordinaires.

ANN. 1769 Juin.

LE 12, quelques-uns des naturels du pays se plaignirent à moi, que deux des matelots leur avoient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés, j'examinai l'affaire, &, trouvant que l'accusation étoit prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

NOUS n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs flèches, & ils n'en apportoient pas souvent au fort; cependant Toubouraï Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la flèche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui seroit possible, & que l'autre ne visoit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à 274 verges, c'est-à-dire,

Ann. 1769. Juin.

à un peu plus d'un ſixième de *mille*. Leurs flèches ne ſont jamais empennées, & leur manière de tirer eſt ſingulière : ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laiſſent tomber l'arc.

M. Banks, dans ſa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques queſtions, pour des muſiciens ambulans ; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient paſſer la nuit, nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient aſſemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la muſique avec leurs voix, & nous fûmes fort ſurpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chanſons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans ſauvages de ce coin ſolitaire du globe, une profeſſion pour qui les Nations les plus diſtinguées par leur eſprit & leurs connoiſſances, avoient de l'eſtime & de la vénération ; tels ſont pourtant les Bardes & les Meneſtrels d'Otahiti : ils improviſoient & joignoient la muſique de leurs inſtrumens au ſon de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maiſon & l'aſſemblée leur donnoient en récompenſe les choſes dont ils pouvoient ſe paſſer, & dont ces Bardes avoient beſoin.

LE 14, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servoit pour le four; on l'avoit dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyoit en-dehors le bout du manche; nous apprîmes que le voleur, qui l'avoit lorgné le soir, étoit venu secrètement sur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où la sentinelle étoit détournée, il avoit adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avoit tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit: j'avois pour cela plusieurs raisons; je ne pouvois pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils seroient les maîtres de faire usage quand ils le voudroient, & j'avois déja éprouvé qu'ils n'étoient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avoient la permission. Je ne croyois pas d'ailleurs que les vols que nous faisoient les Otahitiens fussent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en

ANN. 1769. Juin.

Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti : c'eût été exécuter sur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avoient point parmi eux de loi semblable, & il me sembla que nous n'avions pas *droit* de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me souciois pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'*explosion* & la fumée les auroit d'abord alarmé, mais, dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal, ils auroient peut-être méprisé nos armes, & ils en seroient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous chargées de poisson, je les fit saisir sur-le-champ & conduire dans la rivière derrière le fort, & j'avertis tous les Otahitiens

que nous allions les brûler, si on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choses qu'ils avoient volées, depuis notre arrivée dans l'isle. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutois pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédoient les effets qu'on nous avoit dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous les Otahitiens y étoient intéressés. J'en fis la liste; elle étoit composée principalement du fourgon, du fusil, qui avoit été pris au soldat de marine, lorsque l'Otahitien fut tué : des pistolets & des habits que M. Banks avoit perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenoit à un de nos bas-officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les Insulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui alloit se gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré solemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étoient innocens, & sans que nous en retirassions aucun profit.

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

J'avifai un expédient paffager, je leur permis de prendre le poiffon; mais je retins toujours les pirogues; cette permiffion produifit de nouveaux défordres & de nouvelles injuftices; comme il n'étoit pas facile de diftinguer à qui le poiffon appartenoit en particulier, ceux qui n'y avoient point de droit profitèrent de la circonftance, & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs follicitations pour que je renvoyaffe ces bâtimens; j'avois alors les plus fortes raifons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'ifle, ou que ceux qui fouffroient par la détention des pirogues, n'avoient pas affez d'influence fur les voleurs, pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais fuccès de mon projet.

IL arriva, fur ces entrefaites, un autre accident, qui fut fur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du left pour le vaiffeau; l'Officier qui la commandoit, ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinffent, fe mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrein où ils dépofoient les os de leurs morts: les Otahitiens s'y opposèrent avec violence, & un meffager revint aux tentes nous avertir

qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister; &, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'apperçut, vint tout-à-coup parderrière lui, & le frappa : M. Monkhouse saisit son adversaire ; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

ANN. 1769. Juin.

LE 19, nous retenions toujours les pirogues: nous reçûmes le soir une visite d'Obéréa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés; car elle savoit qu'elle étoit soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'*Obadée*, son favori, qu'elle avoit

ANN. 1769. Juin.

renvoyé & battu, les avoit emportés; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués. Cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit, elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir; l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue, & ce qui y étoit contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entre autres, un *chien*. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui étoit très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses

mains le nez & le muſeau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

ANN. 1769. Juin.

PENDANT ce tems, les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois, pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien ſur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les inteſtins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec ſoin, & mis dans des coques de noix de cocos, ainſi que le ſang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorſqu'il fut aſſez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas aſſez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient: on les couvrit de feuilles vertes, ſur leſquelles on plaça le chien, avec ſes inteſtins; on étendit ſur l'animal une ſeconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures, on le rouvrit; on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'iſle pour la table, mais ſeulement

ANN. 1769. Juin.

des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux : les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poiſſons qu'ils mangent.

LE 21, nous reçûmes au fort la viſite d'*un* chef, appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avoient un reſpect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ ſept ans, & une jeune femme qui en avoit à-peu-près ſeize : quoique l'enfant fût très-en état de marcher, il étoit cependant porté ſur le dos d'un homme ; ce que nous regardâmes comme une preuve de ſa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Obéréa, & pluſieurs autres Otahitiens qui étoient au fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps juſqu'à la ceinture : à meſure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faiſoient la même cérémonie. Il eſt probable que découvrir ſon corps, eſt, dans ce pays, un témoignage de reſpect ; & comme ils en laiſſent voir publiquement toutes les parties avec un égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* ſe mettre nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politeſſe adaptée à des perſonnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne pu-

rent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher; ils employoient presque la force, lorsqu'elle étoit sur le point de succomber. Il retenoient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main, & l'introduisit dans la tente, avant que les Otahitiens s'en apperçussent ; mais dès que d'autres Indiens, qui y étoient déja, le virent arriver, ils le firent sortir.

ANN. 1769. Juin.

CES circonstances excitèrent fortement notre curiosité : nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obéréa; qu'ils s'étoient séparés depuis long-tems, d'un commun accord ; & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appelloit *Terridiri*, étoit l'héritier présomptif de la souveraineté de l'isle ; que sa sœur lui étoit destinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'isle étoit un fils de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*, jeune-homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï, Oamo & Tootahah étoient frères; comme Whappaï, l'ainé des trois, n'avoit point d'autre

une carte de ſes côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'Eſt, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un diſtrict appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu ſouvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeûner avec nous. Nous y trouvâmes auſſi deux autres Otahitiens de notre connoiſſance, *Tituboalo* & *Hoona*, qui nous menèrent dans leurs maiſons, près deſquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit ſuivi le convoi. Cette habitation avoit paſſé, par héritage de la défunte, à *Hoona*; &, comme il étoit pour cela néceſſaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été dépoſé par le convoi, pour l'y tranſporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea*, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dreſſé ſes tentes, & le ruiſſeau qui lui ſervit d'aiguade : nous n'y reconnûmes pourtant d'autres veſtiges de ſon ſéjour que les trous où les piquets des tentes avoient été plantés, & un morceau du pot caſſé. Nous vîmes *Oretté*, chef, qui étoit ſon princinpal ami, & dont le frère, *Outourrou*, s'embarqua ſur la *Boudeuſe*.

ANN. 1769. Juin.

Ce havre eſt ſitué au côté occidental d'une grande baie, & ſous l'abri d'une petite iſle

première direction, la côte en général plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers, qui forment plusieurs bons havres, avec un mouillage sûr par 16, 18, 20 & 24 brasses, où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à l'ancrage d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connoissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avoit fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

ANN. 1769. Juin.

Le 27 au matin, nous examinâmes le pays: c'est une plaine marécageuse d'environ deux milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommoit *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'isle, & *Waheatua* le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi, à cette occasion, que la péninsule où nous avions dressé nos tentes s'appelloit *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Tituboalo sembloit avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de

Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendoit immédiatement de *Waheatua*, principal chef ou roi de la péninsule. Waheatua avoit un fils; mais nous ne savons pas si, suivant la coutume d'*Opoureonu*, il administroit le gouvernement comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé d'une grande & fertile plaine, arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens, qui nous suivoient, aimèrent mieux la traverser à la nage, & ils se jetèrent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*, & enfin nous trouvâmes le chef, assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquelles nous supposâmes que lui & ses gens passoient la nuit. C'étoit un vieillard maigre, dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux. Il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommoit *Tondidde*: nous avions souvent entendu parler de cette femme; & ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'étoit l'Obéréa de cette péninsule. Les récifs, qui sont le long de la côte, forment, entre cet endroit & l'isthme, des havres où les vaiſ-

ANN. 1769. Juin.

Ann. 1769. Juin.

ſeaux pourroient être en parfaite ſûreté. La terre porte S. S. E., & S. jusqu'à la partie S. E. de l'iſle. *Tearee*, le fils de Waheatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnoit. Le pays que nous parcourûmes ſembloit être plus cultivé que le reſte de l'iſle; les ruiſſeaux couloient par-tout dans des lits étroits de pierres, & les endroits de la côte baignés par la mer, paroiſſoient auſſi couverts de pierres. Les maiſons ne ſont ni vaſtes ni en grande quantité; mais les pirogues, qui étoient amarrées le long de la côte, étoient innombrables. Elles étoient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; l'arrière étoit plus haut, la longueur du bâtiment plus conſidérable, & les pavillons ſoutenus par des colonnes. Preſque à chaque pointe de la côte, il y avoit un bâtiment ſépulcral: nous en vîmes auſſi pluſieurs dans l'intérieur des terres. Ils étoient de la même forme que ceux d'*Opourounou*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de pluſieurs planches qu'on avoit dreſſées debout, & ſur leſquelles on avoit ſculpté différentes figures d'oiſeaux & d'hommes. Ils avoient repréſenté, ſur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal: nous en vîmes auſſi où il y avoit des portraits groſſiers d'hommes élevés les uns ſur la tête des autres.

Nous n'apperçûmes pas un ſeul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il ſoit fertile & cultivé : les arbres étoient entièrement ſtériles, & il nous parut que les habitans ſe nourriſſent principalement de noix aſſez reſſemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahée*. Ann. 1769. Juin.

Lorsque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoit plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient reſtés parderrière chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conſèquence d'une promeſſe qu'ils nous avoient arrachée ; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée cependant & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous ; nous allâmes juſques vis-à-vis une petite iſle, appellée *Otooraeite* ; il étoit nuit alors ; nous réſolûmes de débarquer, & nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher ; c'étoit une maiſon déſerte, près de laquelle il y avoit une petite anſe où le bateau pouvoit être en ſûreté. Nous manquions de proviſions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de ſuite dans les bois pour voir s'il étoit poſſible de nous en procurer. Comme il faiſoit très-ſombre, il ne rencontra perſonne, & ne trouva qu'une

avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avoit attendus chez Waheatua, & qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit. Ann. 1769. Juin.

LORSQUE nous fûmes en travers de l'extrémité S. E. de l'iſle, nous allâmes à terre par le conſeil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile. Le chef nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commerçions. Cependant ſes ſujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandiſes que nous pouvions lui donner. Il poſſédoit une oie & une dinde que le *Dauphin* avoit laiſſées dans l'iſle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras, & ſi bien apprivoiſés qu'ils ſuivoient par-tout les Indiens, qui les aimoient paſſionnément.

Nous vîmes dans une grande caſe de ce voiſinage, un ſpectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendoient quinze mâchoires d'hommes; elles nous ſemblèrent fraîches & avoient toutes leurs dents. Un coup-d'œil ſi extraordinaire excita forte-

ANN. 1769. Juin.

ment notre curiosité ; nous fîmes plusieurs recherchers; mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit pas nous entendre.

QUAND nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'isle, qui répond à celui du S. E., de manière que l'isthme partage l'isle, comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étoient presque superflues; nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district nommé *Wiverou*; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne

uantité. Lorsque notre souper fut prêt, on ous conduisit dans la partie de la maison où Viverou étoit assis. Mathiabo soupa avec nous t Wiverou faisant venir des alimens en mêmeems, nous fîmes notre repas d'une manière rès-sociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes ù nous coucherions, & on nous montra un ndroit de la maison qui nous étoit destiné our cela. Nous envoyâmes alors chercher nos nanteaux, M. Banks se déshabilla comme à on ordinaire; mais, après ce qui lui étoit rrivé à *Atahourou*, il eut la précaution de ire porter ses habits au bateau, se proposant e se couvrir avec une pièce d'étoffe d'*Otahiti*. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faiions, prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un nanteau; comme il s'étoit très-bien comporté notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelues services, nous ordonnâmes qu'on en pportât un pour lui. Nous nous couchâmes n remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec ous; nous crûmes qu'il étoit allé se baimer, comme ces Indiens ont la coutume de faire avant de dormir. A peine avions-nous ttendu quelques instans, qu'un Otahitien, ue nous ne connoissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient isparu. Ce chef avoit tellement gagné notre

ANN. 1769. Juin.

Ann. 1769. Juin.

confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tupia, notre Indien, le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattrapper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que sa demande fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portoit toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée, & au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous saisîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avoit déja précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avoit abandonné: nous ne voulûmes pas le poursuivre plus long-tems, & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cens personnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, sa femme & plusieurs autres

se rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant destinés à une nouvelle scène de trouble & d'inquiétude ; notre sentinelle nous donna l'alarme sur les cinq heures du matin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à son grappin une demi-heure auparavant, mais qu'en entendant ensuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit encore, & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triste nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire ; la vue s'étendoit fort loin, mais nous n'apperçûmes point de bateau. Nous étions dans une situation capable de justifier les plus terribles craintes ; il faisoit calme tout plat, il étoit impossible de supposer que le bateau s'étoit détaché de son grappin ; nous avions de fortes raisons d'appréhender que les Indiens ne l'eussent attaqué, & que, profitant du sommeil de nos gens, ils n'eussent réussi dans leur entreprise. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fusil & deux pistolets de poches chargés, mais sans aucune provision de balles ni de poudre. Nous restâmes longtems dans cet état d'anxiété & de détresse, attendant à tout moment que les Indiens fondroient sur nous, lorsque nous vîmes revenir le bateau qui avoit été chassé par la marée ;



de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno-Ouda*. Quelque tems après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur le-champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il vouloit amener son cochon au fort à *Matavaï*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention; ce qu'il ne fit pourtant pas.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière, c'étoit la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'étoit point mal dessinée; elle avoit plus de sept pieds de haut, & elle étoit trop grosse d'après cette proposition. La carcasse étoit entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où

fièrement travaillée; c'eft le feul exemple de fculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paroiffoient y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du tems.

ANN. 1769. Juin.

NOTRE bateau paffa dans le feul havre qui foit propre pour un mouillage fur la côte méridionale d'*Opoureou*. Il eft fitué à environ cinq milles à l'Oueft de l'ifthme, entre deux petites ifles qui gifent près du rivage, & qui font éloignées l'une de l'autre à-peu-près d'un mille; le fond y eft bon par 11 ou 12 braffes d'eau. Nous étions près du diftrict appellé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Obéréa nos amis, & nous nous propofions d'y coucher. Lorfque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient abfens; ils avoient quitté leur habitation, pour aller nous rendre vifite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choifîmes pour logis la maifon d'Obéréa, qui, quoique petite, étoit très-propre: il n'y avoit d'autre habitant que fon pere, qui nous reçut de manière à nous faire penfer que nous étions les bien venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui reftoit; nous allâmes à une pointe de terre, fur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *Etoa*, &

de corail étoient très-grands; nous en mesurâmes une qui avoit trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La base étoit de pierres de roche taillées aussi en quarré; une d'elles avoit à-peu-près quatre pieds sept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille masse construite sans instrumens de fer pour tailler les pierres, & sans mortier pour les joindre. La structure en étoit aussi compacte & aussi solide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe; seulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites, elles formoient au milieu une espèce de creux, de sorte que toute la surface d'une extrémité à l'autre, ne présentoit point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voisinage, les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont pour transporter les fardeaux que le secours de leurs bras. Ils avoient sans doute aussi tiré le corail de dessous l'eau; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il est toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des instrumens de même matière, ce qui est un ouvrage d'un travail incroyable; il leur étoit plus facile de les polir : ils se servent pour

ANN. 1769. Juin.

cela d'un ſable de corail dur, qu'on trouve par-tout ſur les côtes de la mer. Il y avoit, au milieu du ſommet de cette maſſe, une figure d'oiſeau ſculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure briſée de poiſſon ſculptée en pierre. Toute cette pyramide faiſoit partie d'une place ſpacieuſe preſque quarrée, dont les grands côtés avoient trois cens ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cens cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute ſon étendue; il y croiſſoit, malgré le pavé, pluſieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'Oueſt de ce bâtiment, il y avoit une eſpèce de cour pavée, où l'on trouvoit pluſieurs petites plate-formes élevées ſur des colonnes de bois, de ſept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étoient des eſpèces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des proviſions de toute eſpèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis ſur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'OBJET principal de l'ambition de ces peuples eſt d'avoir un magnifique *Morai*, celui-ci étoit un monument frappant du rang & du

pouvoir

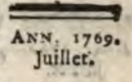
pouvoir d'Obéréa. Nous avons déja remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du *Dauphin*; nous en sçavons à présent la raison. En allant de sa maison au [illegible], le long de la côte de la mer, nous [illegible] çûmes par-tout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, sur-tout de [illegible] & de vertebres: nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le [illegible] de *[illegible] rahew*, qui répond au mois de [illegible] 1768, quatre ou cinq [illegible] arrivée, le peuple de *Tierrabou*, [illegible] d'*Otahiti*, avoit fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que, dans cette occasion, Obéréa & [illegible], qui administroit alors le gouvernement de l'isle pour son fils s'étoient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maisons, qui étoient [illegible], & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de [illegible], étoient au nombre des dépouilles; cette aventure expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple, avec qui le *Dauphin* n'avoit jamais eu de [illegible]

que la récolte de la dernière ſaiſon étoit preſque épuiſée, & que les fruits que nous avions vus ſur les arbres ne ſeroient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé ſi peu dans notre voyage.

ANN. 1769. Juillet.

PENDANT que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques ſecours des arbres qu'ils ont plantés ſur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les tems; mais la quantité n'en eſt pas ſuffiſante pour prévenir la diſette. Ils ſe nourriſſent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*, de fruits du plane ſauvage & de noix d'hahée, qui ſont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûriſſent quelquefois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui étoit dans l'iſle à la même ſaiſon que nous, y en trouva une ſi grande abondance ſur les arbres.

LES Indiens nos amis ſe raſſembloient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'euſſe réſolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Otahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à cette occaſion, que ces



pouvoient pas appeller de mon autorité, souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur; & il auroit profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avoient entendue. J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les Indiens; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* sentit si bien son crime, que ni lui ni sa femme, qui étoit complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-tems nous regarder en face.

CHAPITRE XVI.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti *& les environs.*

LE 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres; la vallée avoit par-tout environ quatre cents

ſant; cependant, à travers ces précipices, on avoit fait un ſentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiſcus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, ſervoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la ſerrant fortement, il s'élevoit d'une ſaillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la montrer; & ils lui firent entendre qu'à peu de diſtance de-là, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin; mais il le trouva ſi mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y haſarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenſer les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de planes ſauvages ou de vaé, eſpèce d'arbre qu'il avoit déjà vu ſouvent.

ANN. 1769. Juillet.

PENDANT cette excurſion, il eut une occaſion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers qui étoient preſque par-tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainſi que ceux de *Madère*, avoient été brûlés, & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Otahiti*, il n'y en a pas une ſeule qui ne porte

précipitent tout-à-coup ſur quelque grande maſſe d'un feu ſouterrein. Ces eaux raréfiées dans un inſtant & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent foſſiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le goufre. Tous les phénomènes qu'on obſerve dans les tremblemens de terre ſemblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaiſſant, laiſſe ſouvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes ſubſtances qui portent d'une manière viſible l'empreinte de l'action du feu. Il eſt vrai que le feu ne peut pas ſubſiſter ſans air; mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre ſyſtême, qui ſuppoſe qu'il y a du feu au-deſſous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même ſur les plus hautes montagnes, & à la plus grande diſtance des côtes de la mer.

M. BANKS planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit raſſemblés à *Rio-Janéiro*. Il prépara pour cela un terrien de chaque côté du

nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adreſſe pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empreſſement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permiſſion de coucher au fort, ce qui produiſit un ſi bon effet, que le voleur, déſeſpérant du ſuccès, abandonna ſon entrepriſe.

ANN. 1769. Juillet.

LES charpentiers paſſèrent le 7, à abattre les portes & les paliſſades de notre petite fortereſſe, & elles nous ſervirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut aſſez adroit pour dérober la penture & le gond ſur lequel tournoit la porte. Nous pourſuivîmes à l'inſtant le voleur, & nos gens, après une courſe de ſix milles, s'apperçurent qu'ils s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépaſſé. On viſita les joncs; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un rateau qui avoit été volé au vaiſſeau quelque tems auparavant; & bientôt après Toubouraï Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes, le 8 & le 9, à démanteler notre fort; les Otahitiens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je penſe, fâchés de voir approcher notre départ; & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre ſéjour.

NOUS eſpérions quitter l'iſle ſans faire ou

LE 10, au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux ſoldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avoient deſſein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impoſſible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquiſitions, & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à ſervir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déſerteurs. Nous ſavions qu'ils étoient ſans armes; je crus que deux hommes ſeroient ſuffiſans pour les ramener; je chargeai de cette commiſſion un bas-officier & le caporal des ſoldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux déſerteurs; je n'avois point de tems à perdre, d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes ſur leur retour, en nous diſant qu'ils avoient pris chacun une femme, & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis ſignifier à pluſieurs des chefs, qui étoient au fort avec leurs femmes, & entre autres à Toubouraï Tamaïdé, Tomio & Obéréa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déſerteurs ne ſeroient par revenus. Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire,

ANN. 1769. Juillet.

QUELQUES Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendroient Gibson, le bas-officier, le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux ; mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-chanp M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers ; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement sa personne en répondroit : il consentit à tout volontiers ; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau ; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-officier & au caporal, cependant une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les chefs en liberté.

LORSQUE je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déserteurs ; qu'au contraire, ils

ANN. 1769. Juillet.

l'avoient troublé dans ſes recherches; qu'en s'en revenant au vaiſſeau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avoient été ſaiſis tout-à-coup par des hommes armés, qui, apprenant la détention de Tootahah, s'étoient cachés dans un bois pour excécuter ce projet; qu'enfin ils avoient été attaqués dans un moment défavorable; que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils ſeroient détenus en priſon, juſqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le ſentiment des Indiens n'avoit pas été unanime ſur cette violence; que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la diſpute s'étant échauflée, ils en étoient venus des paroles aux coups, & qu'enfin le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibſon furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les conſtitua priſonniers pour ſervir de nouveaux ôtages à la perſonne de leur chef; qu'après quelque débat, ils ſe décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur réſolution, m'aſſurer que ſes compagnons étoient ſains & ſaufs, & m'indiquer un endroit où je pourrois faire parvenir ma réponſe. On voit par-là, quelque fâcheuſe que fût pour nous la détention des

chefs,

chefs, je n'aurois jamais recouvré mes gens ſans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaiſſeau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux priſonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occaſion, ainſi qu'ils avoient déjà fait dans une autre ſemblable, ils nous donnèrent des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous preſſèrent beaucoup d'accepter quatre cochons : nous réfusâmes abſolument de les recevoir en préſent, & comme ils perſiſtèrent également à ne pas recevoir quelque choſe en échange, nous laiſſâmes leurs cochons. En interrogeant les déſerteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoit vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de ſe cacher juſqu'à ce que le vaiſſeau eût mis à la voile, & de fixer leur réſidence à Otahiti. Comme nous avions tranſporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun paſſa la nuit à bord du vaiſſeau.

ANN. 1769. Juillet.

TUPIA, dont on a parlé ſi ſouvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoient preſque toujours avec nous. Nous avons déja obſervé qu'il avoit été premier miniſtre d'*Obéréa*, lorſqu'elle jouiſſoit de l'autorité ſouveraine;

transporter le soir sur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ses amis, & plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux. ANN. 1769. Juillet.

APRÈS dîner, M. Banks desirant se procurer un dessein du morai appartenant à Tootahah, à Eparre, je l'y accompagnai, ainsi que le docteur Solander dans la pinasse. Dès que nous eûmes débarqué, plusieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'absentèrent par ressentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes sur-le-champ vers la maison de Tootahah, où nous rencontrâmes Obéréa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la descente à terre; nous eûmes bientôt fait une entière reconciliation, lorsque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendroient nous rendre visite pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes aussi Tupia à *Eparre*, nous le ramenâmes avec nous au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la première fois.

LE lendemain, 13 Juillet, le vaisseau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens

ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des foibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuellement, & enfin du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conſéquences fatales, & c'eſt à cet accident que ſont dûes les meſures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui pouvoient arriver dans la ſuite. J'eſpérois profiter de l'impreſſion qu'auroit faite ſur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir ſéjourner dans l'iſle, ſans y répandre du ſang. J'ai dirigé ſur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je deſire ſincèrement que les navigateurs qui y aborderon à l'avenir, ſoient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits ſur-tout par M. Banks, qui étoient infatigable, pour nous procurer des proviſions & des rafraîchiſſemens, lorſqu'on pouvoit en avoir; mais, ſur la fin de notre ſéjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande conſommation que nous en faiſions au fort & au vaiſſeau, & par l'approche de la ſaiſon où les noix de cocos & les

ANN. 1769. Juillet.

CHAPITRE XVII.

*Description particulière de l'isle d'*Otahiti, *de ses productions & de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique & amusemens de ces Insulaires.*

LE CAPITAINE WALLIS, qui découvrit l'isle d'*Otahiti* le 9 juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-degré. D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe *Vénus*, extrémité septentrionale de l'isle & pointe orientale de la baie, gisoit au 149ᵈ 30′ de longitude. L'isle est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de *Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matawai*, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'*Otahiti*, peut facilement être reconnue au moyen d'une

ANN. 1769. Juillet.

& il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutiſſent directement ſur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie ſuivant les différens endroits ; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi : hors ſur le ſommet des montagnes, le ſol eſt par-tout extrêmement riche & fertile, arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverſes eſpèces, qui ont un ſi épais feuillage & une tige ſi forte, qu'ils forment un bois continu ; quoique la cîme des montagnes ſoit en général ſtérile & brûlée par le ſoleil, la terre y donne cependant des productions en pluſieus endroits. ANN. 1769. Juillet.

QUELQUES-UNES des vallées & la terre baſſe qui eſt ſituée entre le pied des montagnes & la mer, ſont les ſeules parties de l'iſle qui ſoient habitées, & l'on peut dire qu'elles ſont très-peuplées. Les maiſons n'y forment pas des villages ; elles ſont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de diſtance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'iſle, ſuivant le rapport de Tupia, qui ſûrement la connoiſſoit très-bien, pouvoit fournir ſix mille ſept cent quatre-vingts combattans, d'où il eſt facile de calculer quelle étoit la population générale.

L'ISLE d'*Otahiti* produit des fruits-à-pin, des Productions.

ou bien la culture ſe réduit à ſi peu de choſe, qu'ils ſemblent exempts de l'anathême général, qui porte « que l'homme mangera ſon pain » à la ſueur de ſon front. » On trouve auſſi dans l'iſle le mûrier dont on fait le papier chinois, « *morus papyrifera*, » que les naturels du pays appellent *aouta*; un arbre reſſemblant au figuier ſauvage des iſles d'Amérique; une autre eſpèce de figuier, qu'ils nomment *matte*; *le cordia ſebeſtina orientalis*, qu'ils appellent *étou*; une eſpèce de ſouchet, qu'ils appellent *moo*; une eſpèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *eurhe*; le *ſolanum centifolium*, qu'il appellent *ebooa*; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu*; le *hibiſcus tiliaceus*, appellé par eux *poerou*, & qui eſt une ortie en arbre; l'*Urtica argetea*, qu'ils appellent *erowa*, & pluſieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens n'ont aucune eſpèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

LES cochons, les chiens & la vollaile ſont les ſeuls animaux apprivoiſés de l'iſle; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiſeaux & les rats, il n'y a point d'animaux ſauvages; on n'y trouve aucun ſerpent & point de quadrupède d'une

ANN. 1769. Juillet.

race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte, qui est de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Taille, figure & caractère des Insulaires.

LES Otahitiens sont d'une taille & d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit six pieds trois pouces & demi; il étoit habitant d'une isle voisine, appellée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, & quelques-unes même sont très-petites : cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

LEUR teint naturel est cette espèce de teint brun clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & surtout chez les femmes d'une classe supérieure,

il conſerve ſa nuance naturelle; leur peau délicate eſt douce & polie, & ils n'ont point ſur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur viſage eſt agréable; les os des joues ne ſont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le ſeul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, eſt le nez, qui en général eſt un peu applati. Leurs yeux, & ſur-tout ceux des femmes, ſont pleins d'expreſſion, quelquefois étincelans de feu ou remplis d'une douce ſenſibilité. Leurs dents ſont auſſi, preſque ſans exception, très-égales & très-blanches, & leur haleine eſt parfaitement pure. ANN. 1769. Juillet.

LES cheveux ſont ordinairement noirs & un peu rudes; les hommes portent leurs barbes de différente manière, cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand ſoin de tenir le reſte très-propre. Les deux ſexes ont auſſi la coutume d'épiler tous les poils qui croiſſent ſous les aiſſelles, & ils nous accuſoient de mal-propreté pour ne pas faire la même choſe. Leurs mouvemens ſont remplis de vigueur & d'aiſance, leur démarche agréable, leurs manières nobles & généreuſes, & leur conduite entre eux & envers les étrangers affable & civile. Il ſemble qu'ils ſont d'un caractère brave, ſincère, ſans

tirer vanité de leur longueur. L'uſage eſt cependant contraire à *Otahiti*; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, ſi l'on en excepte les pêcheurs qui ſont preſque continuellement dans l'eau, les laiſſent flotter en grandes boucles ſur leurs épaules, ou les relèvent en touffe ſur le ſommet de la tête.

ANN. 1769. Juillet.

ILS ont auſſi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui eſt une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laiſſent infuſer des herbes & des fleurs odoriférantes; comme l'huile eſt ordinairement rance, l'odeur eſt d'abord très-déſagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, ſans connoître l'uſage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet uſage dégoûtant eſt entièrement différent du reſte de leurs mœurs. Leur délicateſſe & leur propreté à d'autres égards, ſont preſque ſans exemple, & ceux à qui nous donnâmes des peignes, ſe débarraſsèrent bientôt de leurs poux, avec un empreſſement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'averſion que nous pour cette vermine.

ILS impriment ſur leurs corps des taches, ſuivant l'uſage de pluſieurs autres parties du

dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées, & non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité; & les hommes & les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation & de plaisir, il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à supporter la douleur en général; ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une

ANN. 1769. Juillet.

l'autre avoit déjà été gravé quelque tems auparavant, & il restoit à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

ANN. 1769. Juillet.

IL est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

LEUR habillement est composé d'étoffe & de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau; &, dans les tems de pluie, en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices; car il n'est point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble.

ſupérieur ſe diſtinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux pluſieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large ; quelques-uns en laiſſent flotter une grande pièce ſur les épaules comme une eſpèce de manteau ; & ſi ce ſont de très-grands perſonnages, & qu'ils veulent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière. Le peuple de la claſſe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, eſt obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va preſque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure eſt toujours incommode & ſur-tout dans un pays chaud, où elle conſiſte à mettre une couverture ſur une autre, les femmes d'un certain rang ſe découvrent toujours vers le ſoir juſqu'à la ceinture, & elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles portent ſur la partie ſupérieure du corps, avec auſſi peu de ſcrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorſque les chefs nous rendoient viſite, quoiqu'ils portaſſent ſur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit, pour habiller douze hommes, ils avoient d'ordinaire le reſte du corps entièrement nud.

perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filaſſes de noix de cocos, attachés ſur un rézeau qui ſe place ſous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle eſt ſuſpendue parderrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoiſſent peu d'autres ornemens; les deux ſexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un ſeul côté. Lorſque nous arrivâmes dans l'Iſle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos clincailleries ſervirent bientôt ſeules à cet uſage.

ANN. 1769. Juillet.

LES enfans ſont entièrement nuds; les filles vont dans cet état juſqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons juſqu'à celui de ſix ou ſept.

Maiſons.

NOUS avons déjà eu occaſion de parler des maiſons ou plutôt des huttes de ce peuple, elles ſont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs caſes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles ſont couvertes ne pourriſſe par l'eau qui dégoutteroit des branches, de manière qu'en ſortant de ſa cabane, l'Otahitien ſe trouve ſous un ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer; ce ſont

extrémités, jusqu'au sommet du faîte. Le toit est couvert de feuilles de palmier; du foin répandu sur la surface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher; & par-dessus ils étendent des nattes sur lesquelles ils s'asseoient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un siège qui sert seulement au maître de la famille, & si l'on y ajoute quelques petits billots creusés dans la partie supérieure & qui leur servent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles.

LA hutte est destinée principalement à y passer la nuit; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voisin. Les habillemens qu'ils portent pendant le jour leur servent de couverture pendant la nuit; le plancher est le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune séparation. Le maître de la maison & sa femme se couchent au milieu; & près d'eux les gens de la famille qui sont mariés, ensuite les filles qui ne le sont pas, & à peu de distance les garçons; les serviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorsqu'il ne tombe point de pluie; &, dans ce cas, ils se réfugient sous les bords de l'habitation.

IL y a des huttes d'une autre espèce, ap-

avoir relativement aux paroles; il n'eſt pas beſoin de remarquer que la converſation de ces Inſulaires roule principalement ſur ce qui eſt la ſource de leurs plus grands plaiſirs, & que les deux ſexes y parlent de tout ſans retenue & dans les termes les plus ſimples.

Nourriture.

LES végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoiſés, & ceux-là mêmes n'y ſont pas en grande quantité. Lorſqu'un chef tue un cochon, il le partage preſque également entre ſes ſujets; & comme ils ſont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces feſtins, qui n'arrivent pas ſouvent, eſt néceſſairement très-petite. Les Otahitiens du commun ſe régalent plus fréquemment avec des chiens & de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la ſaveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du Sud étoit preſque auſſi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils ſe nourriſſent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Inſulaires beaucoup de poiſſons de toute eſpèce; ils mangent cruds les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent partie de toutes les productions de la mer. Ils aiment paſſionné-

leurs alimens; l'une de les griller & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons, & suivant nous, ils sont plus succulens & plus également cuits que dans nos meilleurs cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit-à-pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*.

ANN. 1769. Juillet.

LE mahie supplée au fruit-à-pain, lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font.

ILS cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvre exactement avec des feuilles: dans cet état, il subit une fermentation & devient d'une dou-

de la maiſon où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertence une des feuilles qui étoit ſur la pâte. La vieille femme, qui préſidoit à ces myſtères, lui dit que l'opération manqueroit, & dans un tranſport de douleur & de déſeſpoir elle découvrit le trou ſur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit cauſé, mais il ſe conſola, parce qu'il eut occaſion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement.

ANN. 1769. Juillet.

TELS ſont leurs alimens auxquels l'eau ſalée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, ſert de ſauce univerſelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiſer lorſqu'ils en ont beſoin, & ceux qui habitent à quelque diſtance, la conſervent dans des vaſes de bambous qu'ils dreſſent pour cet uſage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre ſauce que l'eau ſalée, ils en font une ſeconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laiſſent fermenter juſqu'à ce qu'elle ſe diſſolve en pâte aſſez reſſemblante à du beurre, & qu'ils pétriſſent enſuite avec de l'eau ſalée. La ſaveur de cette ſauce eſt très-forte & nous parut très-déſagréable lorſque nous en goûtâmes pour la premiere fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la ſuite ſi mauvaiſe, & même

ils nous auroient probablement caché toutes les circonſtances où ils s'y ſeroient livrés pendant notre ſéjour. Ce vice eſt preſque particulier aux chefs & aux perſonnes d'un rang diſtingué, qui ſe diſputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup eſt d'environ une pinte. Ils ont grand ſoin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant.

ANN. 1769. Juillet.

ILS n'ont point de tables, mais leurs repas ſe font avec beaucoup de propreté; leurs mets ſont trop ſimples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'oſtentation : ils mangent ordinairement ſeuls ; cependant lorſqu'un étranger leur rend viſite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une deſcription particulière du repas d'un de leurs principaux perſonnages.

IL s'aſſied ſous un arbre voiſin ou au côté de ſa maiſon qui eſt à l'ombre, & on étend proprement ſur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient ſa proviſion, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau ſalée, & l'autre d'eau douce; la chair ou le poiſſon ſont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de ſa ſuite, qui ne ſont pas en petit nombre, s'aſſeyent autour de lui, & lorſque tout eſt prêt, il commence par laver ſes mains &

ıotre départ de l'iſle, quoique auparavant ils ouſſent à peine caſſer une noiſette. Lorſque le naître veut boire, il prend la noix de coco inſi préparée, &, en y faiſant un trou avec on doigt ou avec une pierre, il ſuce la liqueur u'elle contient. Dès qu'il a mangé ſon fruit-ı-pain & ſes poiſſons, il paſſe aux fruits du plane lont il ne fait de chacun qu'une bouchée, uoiqu'il ſoit auſſi gros qu'un pudding noir. 'il a des pommes au lieu de fruits du plane, ne les goûte jamais à moins qu'elles ne oient pelées; pour cela un de ſes domeſtiques amaſſe à terre une des coquilles qui y ſont oujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais ſi nal-adroitement, qu'il emporte une grande artie du fruit. Si au lieu de poiſſon, ſon repas ſt compoſé de viande, il doit avoir pour la ouper quelque inſtrument qui lui tienne lieu e couteau; dans ce cas, on lui préſente un orceau de bambou qu'il partage tranſverlement avec ſes ongles, & il découpe ſa ande avec ces morceaux de bois. Pendant ut cet intervalle quelques perſonnes de ſa ite ſont occupées à piler du fruit-à-pain avec n caillou ſur un tronçon de bois. Lorſque fruit-à-pain eſt pilé de cette manière & arſé d'eau de tems-en-tems, il ſe réduit à la nſiſtance d'une pâte molle; on le met alors

ANN. 1769. Juillet.

moins oculaires, & ils ſavent que j'interpelle leur témoignage dans cette occaſion.

ANN. 1769. Juillet.

IL eſt très-ſurprenant que ce peuple, qui aime paſſionnément la ſociété, & ſur-tout celle des femmes, s'en interdiſe les plaiſirs dans les repas, quoique ce ſoit ſur-tout à table que toutes les autres nations, policées & ſauvages, aiment à jouir des agrémens de la ſociété. Nous avons ſouvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs raſſemblent les familles & les amis, les iſolent à *Otahiti*, & nous n'avons jamais rien pu apprendre ſur cette matière : ils mangent ſeuls, diſent-ils, parce que cela eſt convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il eſt convenable de manger ſeul. Telle eſt cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignoient la plus grande répugnance & même de l'averſion de ce que nous mangions en ſociété, ſur-tout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous penſâmes d'abord que cette étrange ſingularité provenoit de quelque opinion ſuperſtitieuſe; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous obſervâmes auſſi, dans cette coutume, quelques caprices que nous fûmes auſſi embarraſſés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'aſſeoir avec nous à table, lorſque nous dînions en

QUOIQUE les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connoissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux; &, dans ces occasions, nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenoit, sur-le-champ elles jettoient le tout fort loin.

ANN. 1769. Juillet.

Vie domestique & amusemens.

LES Otahitiens d'un moyen-âge & d'un rang distingué dorment ordinairement après le repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

EN rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'isle, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une

des téleſcopes, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicateſſe. ANN. 1769. Juillet.

ILS joignent leurs voix à celle de ces inſtrumens, & comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improviſent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanſon chaque diſtique ou couplet : ces vers ſont ordinairement rimés, & lorſqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnoiſſions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée; il tâcha d'exprimer leurs ſons par la combinaiſon de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut poſſible; mais en les liſant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le mètre ni la rime. Le lecteur appercevra facilement que ces vers ſont d'une ſtructure très-différente.

Tede pahai de parow-a
Ha Maru no mina.
E pahah Tayo malama tai ya
No Tabane tonatou whannomi ya.
E Turay eattu terara patee Whennua toai
Ino o maio Pretane to Whennuaia no Tute (*a*).

(*a*) Le lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers, ne les auroit pas écrits de cette manière, & que, pour en apprécier les ſons & la rime, il faut ſavoir prononcer l'Anglois.

concerts de leurs méneſtriers ambulans ; j'aurai occaſion de les décrire ailleurs plus particulièrement, en rapportant ce qui nous arriva dans une autre iſle.

ANN. 1769. Juillet.

EN d'autres pays, les petites filles & toutes les perſonnes du ſexe qui ne ſont pas mariées, ſont ſuppoſées ignorer entièrement les myſtères de l'amour ; leur conduite & leur converſation ſont ſoumiſes à la plus grande réſerve, & on a ſoin d'écarter de leur eſprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive préciſément ici le contraire : parmi les divertiſſemens de ces Inſulaires, il y a une danſe appellée *Timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent ſe raſſembler au nombre de huit ou dix. Cette danſe eſt compoſée de poſtures & de geſtes extrêmement laſcifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années ; elle eſt accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens obſervent la meſure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danſeurs ſur les théâtres d'Europe. Ces amuſemens, permis à une jeune fille, lui ſont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliſer les ſymboles de la danſe.

ON ne peut pas ſuppoſer que ces peuples

que si chacune habitoit avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux, pour la conservation de leur progéniture, & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avoit entraînée dans cette société; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui; elle prévient alors le meurtre; mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy*: la femme est appellée *Whannownow*, « qui a fait des enfans, » mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

ANN. 1769. Juillet.

IL ne faudroit pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange; mais j'en ai d'assez convaincantes

morceau qu'ils mangent : on ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne, ni tache ni mal-propreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'eſt jamais incommodé que de la chaleur, & il n'eſt peut-être pas poſſible d'en dire autant de nos aſſemblées les plus brillantes en Europe.

ANN. 1769. Juillet.

CHAPITRE XVIII.

Des manufactures, des pirogues & de la navigation des Otahitiens.

Si la néceſſité eſt la mère de l'invention, on ne peut pas ſuppoſer que l'induſtrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ſes ſecours preſque ſuperflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adreſſe, qu'ils ne connoiſſent point l'uſage des métaux pour faire des inſtrumens.

L'ÉTOFFE qui leur ſert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma deſcription.

Manufactures.

CETTE étoffe eſt de trois ſortes & compo-

qu'il eſt de ſix ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puiſſe avoir eſt d'être mince, droit, élevé & ſans branches : lorſque la tige porte quelques feuilles baſſes, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent ſoigneuſement.

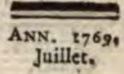
ANN. 1769. Juillet.

QUOIQUE les étoffes composées de l'écorce de ces trois arbres ſoient différentes, elles ſont cependant fabriquées de la même manière. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine : lorſque les arbres ſont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent enſuite les racines & les ſommets. L'écorce de ces arbriſſeaux, étant fendue longitudinalement, ſe détache avec facilité, & lorſqu'ils en ont amaſſé une aſſez grande quantité, ils la portent à quelque ruiſſeau, & l'y laiſſent tremper, après l'avoir chargée de pierres peſantes, pour qu'elle ne ſoit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle eſt ſuffiſamment macérée, les ſervantes vont au ruiſſeau, ſe mettent toutes nues, s'aſſeyent dans l'eau pour ſéparer l'écorce intérieure de la verte, qui ſert d'enveloppe à l'arbre; elles placent pour cela le morceau de bois ſur une planche polie & applatie, & elles le ratiſſent

pied de long & de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les Insulaires appellent *etoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, & que chacune des quatre faces est sillonnée de rainures & de lignes proéminentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle ; les plus petites de celle d'un fil de soie ; & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

ILS battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, & ils frappent en cadence, comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu : on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mousseline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorsqu'on la lave & qu'on la bat de rechef après qu'on l'a portée.

colle composée de la racine du *pea*; & ils font cette opération avec tant d'adresse, qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.



La fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

Ils teignent sur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'oserai dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; & le peintre d'histoire naturelle qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant; mais nous en avons d'aussi beau. Leur rouge est composé des sucs de deux végétaux mêlés ensemble, & qui, séparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur: l'un est une espèce de figuier, appellée à *Otahiti*, *matte*; & l'autre, le *cordia sebestina*, que les insulaires nomment *étou*: ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *cordia*.

Le fruit du figuier est à-peu-près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-

clair de fibres: ils y enveloppent les feuilles de l'*étou*, qui diſtillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à meſure qu'on les preſſe. Comme ces feuilles ont peu de ſuc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étoient imbibées. Lorſque ce premier ſuc eſt entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération juſqu'à ce que la liqueur qui paſſe à travers ne ſoit plus teinte : les feuilles de l'*étou* ſont jetées de côté; mais on conſerve le *moo*, qui, étant profondément imbibé de la couleur, ſert de broſſe pour étendre la teinture ſur l'étoffe.

ILS reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vaſes faits de feuilles de plane. Je ne ſais pas ſi cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet uſage parce qu'il eſt facile de ſe procurer du plane, & de diſtribuer ces petits vaſes parmi les ouvriers.

ILS ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs ſur toute la ſurface de celle qui eſt plus épaiſſe : ils ne les appliquent que d'un côté, comme la pienture; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avoit pas le même brillant & le même luſtre que lorſqu'elle y avoit été miſe de l'autre manière.

avec ſoin, comme un ornement, cette couleur ſur leurs ongles & leurs doigts, où elle paroît dans ſa plus grande beauté. ANN. 1769. Juillet.

LEUR jaune eſt composé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appellé *nono*, qu'ils ratiſſent & font infuſer dans l'eau. Après qu'on l'y a laiſſé tremper pendant quelque tems, l'eau ſe colore, & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devroit examiner ſi le *morinda*, dont le *nono* eſt une eſpèce, ne pourroit pas ſervir à la teinture. Brown, dans ſon Hiſtoire de la Jamaïque, fait mention de trois eſpèces de *morinda*, qui ſont employées pour teindre en brun; & Rumphius dit que les Inſulaires des Indes Orientales ſe ſervent du *bancuda anguſtifolia*, qui approche beaucoup du *nono* d'*Otahiti*, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec leſquelles elle a une affinité particulière.

LES habitans d'*Otahiti* teignent auſſi en jaune avec le fruit du *tamanu;* mais nous n'avons pas eu occaſion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir; ces couleurs ſont ſi médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curioſité.

LA fabrication des nattes eſt une autre manufacture conſidérable des Otahitiens. Il y en a quelques-unes qui ſont plus belles &

étoit élevé ſur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formoient de petits chapeaux, pour mettre leur viſage à l'ombre : cette opération leur coûtoit ſi peu de travail & de tems, que lorſque le ſoleil baiſſoit ſur le ſoir, elles les jetoient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête; ils ne conſiſtent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front. ANN. 1769. Juillet.

ILS font, avec l'écorce du *poërou*, des cordes & des lignes, dont les plus groſſes ont un pouce d'épaiſſeur, & les plus minces ſont de la groſſeur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils compoſent, avec les fils de coco, un cordage pour joindre enſemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autre courroies tordues ou treſſées; & ils fabriquent, avec l'écorce de l'*érowa*, eſpèce d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela eſt un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il ſoit poſſible de trouver. Ils attrapent, avec ces lignes, les poiſſons les plus forts & les plus fretillans, tels que les bonites & les *albicores*, qui romproient dans un inſtant nos lignes de ſoie les plus fortes, quoiqu'elles ſoient deux fois auſſi épaiſſes que celles des Otahitiens.

éclatante, se met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*érowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

ANN. 1769. Juillet.

LA seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur, & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toutes sortes de poissons. La manière de les fabriquer est très-simple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la première

ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent & polissent des bois. ANN. 1769. Juillet.

LA pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs; celles qui leur servent à abattre des bois pesent de six à huit livres; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

LE travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'est d'abattre un arbre; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens; cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines dans toute sa longueur & toute sa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaisseur est à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert

plus long de tous ; la poupe & la proue ſont fort élevées au-deſſus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-ſept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Ces derniers *ivahahs* ne vont jamais ſeuls à la mer : on les attache enſemble par les côtés, à la diſtance d'environ trois pieds, avec de groſſes cordes de fibres ligneuſes, qu'on paſſe à travers les bâtimens & qu'on amarre ſur les plats-bords. Ils dreſſent ſur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui eſt ſoutenue par des poteaux de ſix pieds d'élévation. Les combattans, qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, ſe placent ſur cette plate-forme ; ils ne ſe ſervent de leurs arcs & de leurs flèches que pour ſe divertir, comme on s'amuſe chez nous au diſque & au palet ; ce qui doit être rangé au nombre des ſingularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs ſont aſſis au-deſſous de ces plates-formes, ils reçoivent les bleſſés & font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un

ANN. 1769. Juillet.

eſt la proportion générale qu'ils ſuivent dans leur conſtruction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés; mais ſes côtés étant droits & parallèles, pendant un petit eſpace, au-deſſous du plat bord, ils s'élargiſſent tout-à-coup & ſe terminent en angles vers le fond, de ſorte qu'en coupant tranſverſalement cette partie du bâtiment, elle préſente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'enſemble eſt beaucoup trop large pour ſa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainſi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui eſt le plus grand de tous, eſt garni d'une plate-forme, qui eſt proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que ſa forme le met en état de ſoutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage ſont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne eſt celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une iſle à l'autre des voyages d'un mois, & nous avons de bonnes preuves qu'ils ſont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y reſter plus long-tems s'ils avoient plus de moyens d'y garder des proviſions & de l'eau douce.

ANN. 1769. Juillet.

LORSQUE ces pirogues portent une ſeule voile, elles font uſage d'un morceau de bois

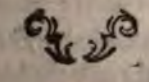
l'orner, des plumes qui ont une inclinaiſon oblique en avant : la figure qui ſe trouve dans l'une des planches fait concevoir la forme & la poſition du mât & de l'eſpèce de pavillon qu'il porte. Les rames ou pagayes, dont on ſe ſert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & ſont aſſez reſſemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque perſonne à bord de la pirogue, excepté ceux qui ſont aſſis ſous le pavillon, manient une de ces rames, & font marcher le bâtiment aſſez vîte : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuider. Ces bâtimens ſont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorſqu'il y a de la houle; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs poupes élevées, ils débarquent à ſec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

ANN. 1769. Juillet.

LES *ivahahs* ſont les ſeules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes pluſieurs *pahies* qui venoient des autres iſles. Je vais donner les dimenſions exactes d'un de ces derniers que nous meſurâmes avec ſoin, & je ferai enſuite une deſcription particulière de la manière dont ils les conſtruiſent.

mais je n'en connois qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent ; je sais seulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

DANS leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms ; ils connoissent dans quelle partie du ciel elles paroîtront, à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horizon : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à disparoître.



ſaiſon, & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois, pour leſquels ils ont des noms particuliers: ils donnent un nom général à tous les mois pris enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que lorſqu'ils parlent des myſtères de leur religion.

ANN. 1769. Juillet.

LE jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures: ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude par l'élévation du ſoleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horizon; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inſpection des étoiles, puiſſent dire quelle heure il eſt.

Nombres.

EN comptant, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons obſervé en d'autres cas que, lorſqu'ils converſent entre eux, ils joignent à leurs paroles des geſtes ſi expreſſifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

QUAND ils comptent au-delà de dix, ils répètent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus*, dix & un de *plus* ſignifie onze, dix & deux de *plus* ſignifient douze, & ainſi du reſte, comme nous diſons vingt & un, vingt-deux: s'ils arrivent à dix &

NOUS ne connoiſſons pas aſſez la langue d'*Otahiti* pour ſavoir ſi elle eſt abondante ou ſtérile; elle eſt ſûrement très-imparfaite, car les noms & les verbes n'y ont preſque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement, en parlant quelques mots de la langue de ces Inſulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

ILS ont pourtant certaines *affixes*, en petit nombre, qui leur ſont très-utiles, mais qui nous embarraſſoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ſes compatriotes : *harre hea ?* « Où allez-vous ? » l'autre répond *iva- » hinéra*, « auprès de mes femmes ; » ſur quoi le premier répétant, par manière d'interrogation : « auprès de vos femmes ; » le ſecond lui dit *ivahinereira*, « oui, je vais auprès » de mes femmes. » Les ſyllabes *era* & *eira*, qu'ils ajoutent ainſi, ſauvent pluſieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'AI inſéré un petit nombre de mots, d'où on pourra peut-être ſe former quelqu'idée de la langue des Otahitiens.

Pupo,	*la tête.*
Ahewh,	*le nez.*
Roourou,	*les cheveux.*

ANN. 1769. Juillet.

Avee,	*un fruit ressemblant à la pomme.*
Ahee,	*un autre fruit ressem. à la châtaigne.*
Ewharre,	*une maison.*
Whennua,	*une isle élevée.*
Motu,	*une isle basse.*
Toto,	*sang.*
Aeve,	*os.*
Aeo,	*chair.*
Mae,	*gras.*
Tuea,	*maigre.*
Huru-huru,	*poils.*
Eraow,	*un arbre.*
Ama,	*une branche.*
Tiale,	*une fleur.*
Huero,	*fruit.*
Etummoo,	*la tige.*
Aaa,	*la racine.*
Eiherre,	*plantes herbacées.*
Ooopa,	*un pigeon.*
Avigne,	*un perroquet.*
A-a,	*une autre espèce de perroquet.*
Mannu,	*un oiseau.*
Mora,	*un canard.*
Mattow,	*un hameçon.*
Toura,	*une corde.*
Mow,	*un goulu de mer.*

Ete,	*comprendre.*
Warrido,	*dérober.*
Worridde,	*être en colère.*
Teparahi (*a*).	*battre.*

ANN. 1769. Juillet.

Maladies.

IL n'eſt pas beſoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture eſt ſi ſimple & qui en général ne s'enivre preſque jamais ; & ſi l'on excepte quelques accès de colique, qui leur arrive même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre ſéjour dans l'iſle. Les naturels du pays cependant ſont ſujets aux éréſipelles & à une éruption cutanée de puſtules écailleuſes, qui approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès, vivent entièrement ſéparés de la ſociété, chacun dans une petite cabane, conſtruite ſur un terrein qui n'eſt fréquenté par perſonne, & où on leur fournit des proviſions. Nous n'avons pas pu connoître ſi ces malheureux avoient quelqu'eſpérance de guériſon & de ſoulagement, ou ſi on les y laiſſoit languir & mourir dans la ſolitude & le déſeſpoir. Nous remarquâmes auſſi un petit nombre d'Inſulaires,

(*a*) Nous répétons ici que les mots de la langue d'*Otahiti* ſont écrits d'après la prononciation angloiſe ; ce qui explique en grande partie les différences qui ſe trouvent entre le Vocabulaire précédent & celui qu'a donné M. de Bougainville.

malade meure ou recouvre la ſanté. S'il revient en ſanté, ils diſent que les remèdes l'ont guéri ; & s'il meurt, ils déclarent que la maladie étoit incurable, en quoi peut-être ces médecins ne different pas beaucoup de ceux des autres pays.

ANN. 1769. Juillet.

Si nous jugeons de leurs connoiſſances en chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons ſuppoſer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auroient à peine l'avantage ſur les leurs. Nous avons vu un homme, dont le viſage étoit entièrement défiguré par les ſuites de ſes bleſſures ; ſon nez, y compris l'os & le cartilage, étoit abſolument ras ; l'une de ſes joues & un de ſes yeux avoient reçu de ſi terribles coups, qu'ils y avoient laiſſé un creux où le poing pouvoit preſque entrer, où il ne reſtoit pourtant point d'ulcères. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avoit été percé de part en part par une javeline, armée à la pointe de l'os d'une eſpèce de raie ; l'arme étoit entrée par le dos & ſortie au-deſſous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile chirurgien contribue très-peu à la guériſon d'une bleſſure ; le ſang eſt le meilleur de tous les baumes vulnéraires, & lorſque les humeurs du corps

les termes les plus pathétiques, les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne se communiquât par contagion, & qu'on les laissoit périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avons vu aucun Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès; & un de nos gens, qui alla passer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri; d'où il suit que la maladie s'étoit guérie elle-même, ou qu'ils connoissent la vertu des simples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique, qu'ils emploient contre la maladie vénérienne, à supposer qu'ils en aient un, cette

ANN. 1769. Juillet.

chœur des exclamations paſſionnées, & le moment d'après ils rient & parlent enſemble ſans la moindre apparence de chagrin. Ils paſſent de cette manière le reſte du jour de la mort & toute la nuit ſuivante. Le lendemain, au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes eſt conduit au bord de la mer ſur une bière que des hommes portent ſur leurs épaules, & il eſt accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié ſur le corps, répète ſes oraiſons pendant la marche du convoi. Lorſqu'ils ſont arrivés près de l'eau, ils dépoſent le défunt ſur le rivage; le prêtre réitère ſes prières, & prenant un peu d'eau dans ſes mains, il la jette, non pas ſur le corps, mais à côté. Ils remportent enſuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de-là, & bientôt après on le rapporte une ſeconde fois ſur le rivage, où l'on renouvelle les prières & les aſperſions. Ils le portent & reportent ainſi pluſieurs fois; & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres Inſulaires conſtruiſent un hangar & environnent de paliſſades un petit eſpace de terrein. Au centre de ce hangar ou *tupapow*, ils dreſſent des poteaux pour ſoutenir la bière & ſur leſquels elle eſt à la fin placée; on y laiſſe pourrir le cadavre juſqu'à ce que la chair ſoit entièrement détachée des os.

ANN. 1769. Juillet.

CES hangars ſont d'une grandeur propor-

morceaux de toile, qu'ils jettent ſous la bière. Les autres femmes ſuivent cet exemple ; & elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la ſoutenir. Ils reçoivent de même ſur des pièces d'étoffes les larmes qu'ils verſent dans ces occaſions, & ils les préſentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes perſonnages du deuil ſe coupent les cheveux, & les jettent ſous la bière avec les autres offrandes. Cette coutume eſt fondée ſur ce que les Otahitiens, qui croient que l'ame ſubſiſte après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a dépoſé le corps auquel elle étoit unie ; qu'elle obſerve les actions des vivants, & goûte du plaiſir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

ANN. 1769, Juillet.

DEUX ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent auſſi le deuil ; mais avant ce tems, ils ne paroiſſent ſentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents ſe revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déjà donné une deſcription particulière, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre ſéjour dans l'iſle,

à moins que quelques femmes ne ſoient toujours réellement affligées de la mort du défunt; &, dans ce cas, elles ſe font quelquefois tout-à-coup des bleſſures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles ſe rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, ſe bleſſa elle-même au fort : quelque circonſtance accidentelle pouvoit lui rappeller alors le ſouvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu, & ranimer ſa tendreſſe & ſa douleur au point de lui faire répandre des larmes, & répéter le rite funéraire.

LES cérémonies ne finiſſent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui eſt bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui ſe font au morai, récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils dépoſent de tems en tems au morai, ſont emblématiques: une jeune plane repréſente le défunt; & la touffe de plumes, la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parents qui portent une petite offrande, ſe place vis-à-vis le ſymbole de dieu: il répète ſes oraiſons, d'après une formule établie qui eſt compoſée de ſentences détachées : il entrelace en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme; il les dépoſe enſuite ſur la terre, dans l'endroit où les os ont été

enterrés, & s'adreſſe à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne ſe ſervent que dans cette occaſion. Lorſque le prêtre ſe retire, ils emportent la touffe de plumes, & laiſſent les proviſions tomber en pourriture, ou devenir la pâture des rats.

Religion.

IL ne nous a pas été poſſible d'acquérir une connoiſſance claire & ſuivie de la religion des Otahitiens; nous la trouvâmes, ainſi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de myſtères, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux eſt différent, comme à la Chine, du langage ordinaire; de manière que Tupia, qui prit beaucoup de peines pour nous inſtruire, n'ayant pas, pour exprimer ſes penſées, des mots que nous entendiſſions, nous donna des leçons aſſez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

UN être raiſonnable, quelque ignorant ou ſtupide qu'on le ſuppoſe, apperçoit d'abord que l'univers, & ſes différentes parties qu'il connoît, ſont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puiſſant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création*, eſt ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrants & les

plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il est donc naturel de supposer qu'il réside dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il est invisible par sa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui existe, par une méthode semblable à celle que suit la nature dans la succession d'une génération à l'autre : mais l'idée de procréation comprend celle de deux personnes; & les Otahitiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers, provient originairement de l'union de deux êtres.

ILS donnent à la divinité suprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo*; & ils appellent *Tepapa* l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, *Tettowmatatayo*, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occasion. *Tettowmatatayo*, unie avec le père commun, produisit les mois en particulier; & les mois, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naissance aux jours. Ils supposent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même système par rapport aux différentes espèces de plantes. Parmi

Ann. 1769. Juillet.

les autres enfants de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux, qu'ils appellent *Eatuas*: ils disent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort long-tems, & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur père commun, étoit, en naissant, rond comme une boule; mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres; & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appella *Eothe* qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier père, entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, & n'ayant pas d'autre femelle que sa mère, en eut une fille; & qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres, avant de procréer un garçon: que cependant à la fin il en mit un au monde; & que celui-ci, conjointement avec ses sœurs, peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parents de la nature eurent un fils, qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité suprême le nom emphatique de Producteur des tremblements de terre: mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre-humain.

LEURS *Eatuas* ou dieux ſubalternes, en très-grand nombre, ſont des deux ſexes; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles. Ils ont chacun des morais, auxquels des perſonnes d'un ſexe différent ne ſont pas admiſes, quoiqu'ils en aient auſſi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux ſexes : mais chaque ſexe a les ſiens; & ceux qui officient pour les hommes, n'officient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

LES Otahitiens croient que l'ame eſt immortelle, ou au moins qu'elle ſubſiſte après la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur : ils appellent *Tavirua l'Eray* le ſéjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo.* Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils ſeront récompenſés ou punis, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue ſur la terre, mais comme des aſyles deſtinés aux différentes claſſes d'hommes qui ſe trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux perſonnages de l'iſle entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le ſecond; car ils ne penſent pas que leurs actions ici-bas puiſſent avoir la moindre influence ſur l'état futur, ni même

il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés ; le *Tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appellé pour faire ses fonctions par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, & le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas.

IL nous paroît que le mariage, à *Otahiti*, n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les prêtres ne se mêlent point; dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions. Mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord; &, dans ce cas, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

QUOIQUE les prêtres n'aient point imposé de taxe sur les Otahitiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *Tattow* (ou l'usage de se piquer la peau), & l'autre la circoncision, qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *Tattow :* ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appellée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le

qu'il porte ſon offrande à l'autel, il ſe découvre toujours le corps juſqu'à la ceinture, & ſes regards & ſon attitude montrent aſſez que la diſpoſition de l'ame répond à ſon extérieur. ANN. 1769. Juillet.

NOUS n'avons pas reconnu que ces peuples ſoient idolâtres, du moins ils n'adorent rien de ce qui eſt l'ouvrage de leurs mains ni aucune partie viſible de la création : il eſt vrai que les Inſulaires d'*Otahiti*, ainſi que ceux des iſles voiſines, ont chacune un oiſeau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées ſuperſtitieuſes relativement à la bonne ou à la mauvaiſe fortune, ainſi que la populace parmi nous en a ſur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*; ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucun eſpèce de culte.

JE n'oſe pas aſſurer que ce peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, & qui par conſéquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive ſous une forme régulière de gouvernement; il règne cependant parmi eux une ſubordination qui reſſemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordoit une liberté licentieuſe à un petit nombre d'hommes, & ſoumettoit le reſte au plus vil eſclavage. Gouvernement.

lement des fils cadets de ſa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maiſon de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils ſont. Les uns étoient appellés *Eowa no l'Earee*, & d'autres *Whanno no l'Earee ;* les Barons nous envoyoient ſouvent leurs meſſages par ces officiers : de toutes les cours des Earees, celle de Tootahah étoit la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puiſqu'il adminiſtroit le gouvernement au nom d'*Outou*, ſon neveu, qui étoit Earee Rahie d'*Obereonoo*, & vivoit ſur ſes terres. L'enfant du Baron ou Earee, ainſi que celui du Souverain, ou Earee Rahie, ſuccède dès le moment de ſa naiſſance au titre & aux honneurs de ſon père. Un Baron qui étoit un jour appellé Earee, & dont on n'approchoit qu'en faiſant la cérémonie d'ôter une partie de ſes vêtemens, & de découvrir la partie ſupérieure de ſon corps, eſt réduit le lendemain à l'état de ſimple particulier ſi ſa femme eſt accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de reſpect qu'on rendoit à ſon autorité, paſſent à ſon enfant, s'il ne le maſſacre pas en naiſſant; mais le père reſte toujours poſſeſſeur & adminiſtrateur des biens : parmi les raiſons qui ont contribué à former les ſociétés, appellées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

ANN. 1769. Juillet.

S'IL arrive que les Inſulaires voiſins forment

Guerres.

avec l'Earee Rahie de *Tiarraboa*, l'autre péninſule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'iſle, l'autre ſouverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique, que ne l'eſt Sa Majeſté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France. ANN. 1769. Juillet.

ON ne peut pas eſpérer que, ſous un gouvernement ſi imparfait & ſi groſſier, la juſtice diſtributive ſoit adminiſtrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il eſt ſi facile de ſatisfaire tous ſes goûts & toutes ſes paſſions, & où par conſéquent les intérêts des hommes ne ſont pas ſouvent oppoſés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourroit, avec ce métal, ſatisfaire tous ſes deſirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun ſigne fictif qui lui reſſemble: il n'y a, à ce qu'il paroît, dans l'iſle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puiſſent s'emparer, & effectivement ſi on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civiliſés, il n'en reſtera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de reſtrictions au commerce des femmes, les hommes ſont rarement tentés de devenir adultères; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière ſur les autres, dans un pays

APRÈS avoir décrit le mieux qu'il m'a été possible l'état présent de l'isle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts, je terminerai ce chapitre par quelques observations générales qui peuvent servir aux navigateurs, si quelques-uns des vaisseaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la suite des ordres pour aborder à *Otahiti* : comme cette isle ne produit rien qui puisse devenir un objet de commerce, & qu'elle ne présente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorsqu'ils passeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti possible, y transporter des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainsi que d'autres plantes, qui vraisemblablement réussiroient très-bien dans un si beau climat & un sol si fertile. ANN. 1769. Juillet.

QUOIQUE l'isle d'*Otahiti* & les isles voisines soient situées dans le tropique du Capricorne, la chaleur n'y est pas incommode, & les vents n'y soufflent pas toujours de l'Est, nous avons eu souvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que le vents S. O. règnent en Octobre, Novembre, Décembre ; & nous ne doutons pas du fait. Lorsque les vents sont variables, ils sont toujours accompagnés d'une grosse mer,

que les limites de vents alifés ne varient pas feulement aux différentes faifons de l'année, mais quelquefois dans la même faifon d'une année à l'autre.

ON n'a donc point de raifon de fuppofer que les vents S. O., dans ces limites, foient caufés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils font toujours accompagnés de grandes lames, qui ont la même direction que le vent ; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force fur les côtés S. O. des ifles qui font fituées dans les limites des vents alifés, que fur les autres parties.

LES marées, dans les environs de ces ifles, font peut-être auffi peu confidérables que dans aucune autre partie du monde ; une lune S. ou S. $\frac{1}{4}$ S. O. rend la marée haute dans la baie de *Matavai* à *Otahiti ;* mais l'eau s'élève rarement au-deffus de dix ou douze pouces, d'après le réfultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. *Knight* adaptées au compas azimuth : j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de 4^d 46′ Eft. Je crois que ces compas font les meilleurs qu'on puiffe fe procurer ; cependant lorfqu'ils font appliqués à la ligne du méridien, j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas feulement entre eux une différence d'un degré & demi,

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le quatrième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

SUITE DU LIVRE PREMIER.





